

Jean Baudou

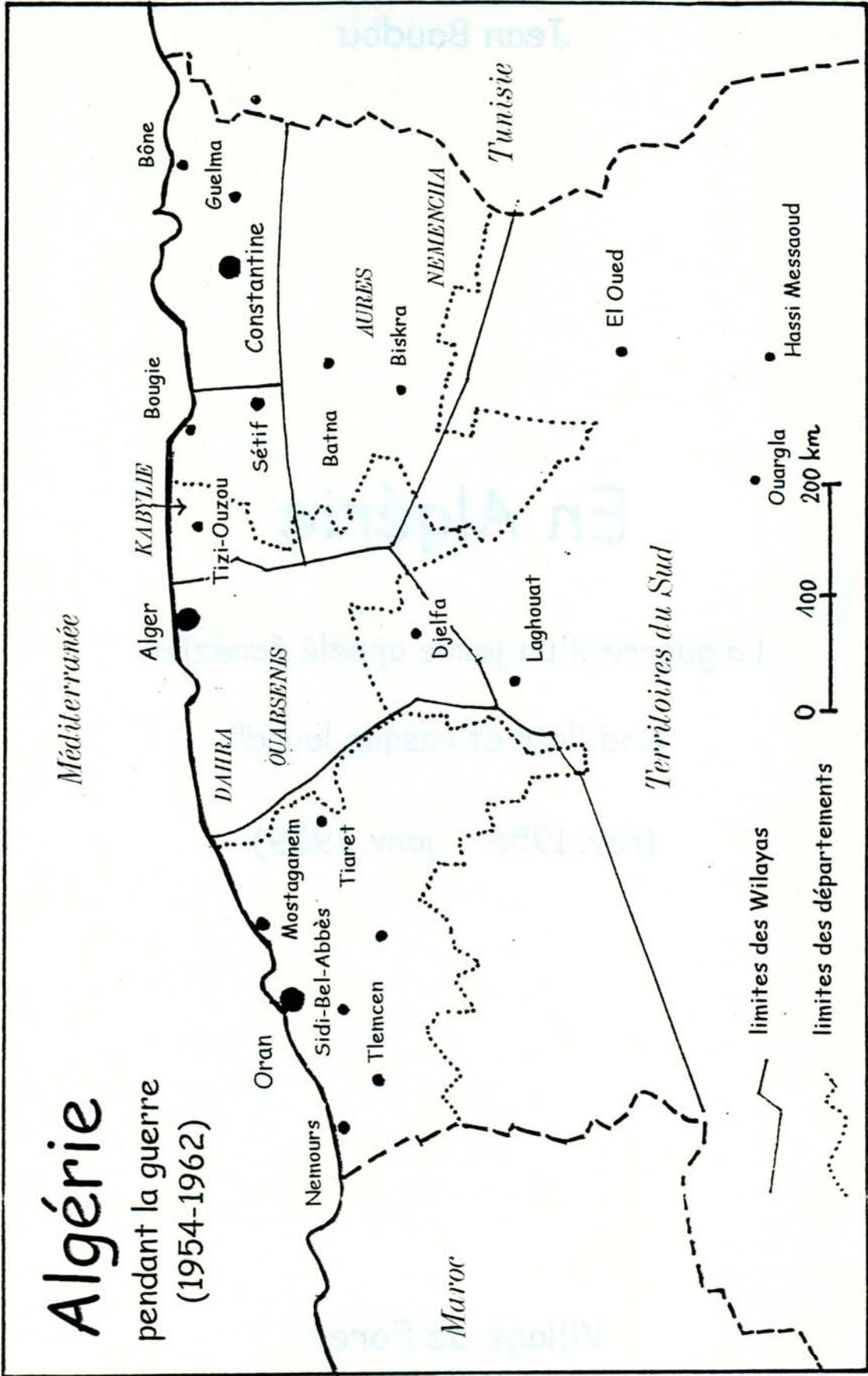
En Algérie

La guerre d'un jeune appelé forézien

"Godillots et casque lourd"

(nov. 1956 - Janv. 1959)

Village de Forez



De la guerre sans mots à la mémoire blessée

EN ALGERIE

La guerre d'un jeune appelé forézien : "Godillots et casque lourd"

(novembre 1956-janvier 1959)

Depuis l'éradication plus ou moins fructueuse de l'analphabétisme, l'expérience de chaque guerre - 1870, 1914, 1940, opérations d'Algérie - a suscité des journaux, des cahiers de bord ou des livres de souvenirs de la part des combattants. Chaque période a secrété des témoignages de sensibilités et d'idéologies différentes en rapport avec le climat politique de l'époque et surtout avec le poste d'observation de chaque acteur-narrateur. En 1870, éclate la plainte des vaincus de Sedan ou Metz qui se sentent trahis et pleurent comme les Troyens sur l'injustice de leur sort... et l'abandon de leurs chefs. En 1914, l'effroi des survivants, blessés, mutilés, entourés de cadavres, traduit les souffrances des tranchées, l'organisation de la mort systématique au mètre carré par la densité de feu la plus forte de l'histoire. Ils pensent avoir banni le spectre horrifiant de l'anéantissement... jusqu'à la défaite de 1940. Celle-ci va faire éclore des journaux amers de prisonniers en Allemagne, souvent sous-alimentés durant leur cinq années de captivité. Le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) commence à arracher aux victimes du III^{ème} Reich et de Sauckel la restitution des humiliations subies et du poids des menaces encourues. Enfin les opérations d'Algérie (1956-1962) sont rattachées à ce que Bernard Tavernier a identifié logiquement et illustré sur la pellicule comme "la guerre sans nom". La guerre d'Algérie a fini par imposer sa réalité, sa dimension opérationnelle par-delà ses mécanismes et arcanes psychologiques et politiques, sans pour autant déboucher pour les appelés français sur un statut national et juridique "d'ancien combattant".

Reconnaissance des services, du service militaire de l'appelé ? On tient là une des pierres de touche de cette guerre qui, engagée sous les auspices de la "pacification", exhalait pour les uns les affres de la mauvaise conscience coloniale, ou voulait pour d'autres maintenir arrimé à la métropole le destin scellé par la cohabitation de deux communautés ethniques. Ainsi sont déjà désignés et réunis deux ressorts de l'histoire de Jean Baudou, guerre et appelé, évoqués dans le titre sans connotation politique. Remarquons que les souvenirs de professionnels, des militaires de carrière sur l'Algérie sont plus ambitieux ; ils embrassent souvent les dimensions d'un livre et surtout s'investissent dans des analyses politiques, en particulier favorables ou défavorables à l'O.A.S. Les appelés, eux, beaucoup plus nombreux sur le terrain comme dans la narration historique, se limitent généralement à l'évocation des tourments et des images des sorties quotidiennes, de la banalité et des pièges des opérations sans cesse recommencées et réajustées : "Godillots et casque lourd", en sous-titre, nous rappelle que l'appelé moyen en Algérie était avant tout un coureur de djebel, mobile ou ancré en embuscade, dépendant des directives mystérieuses des états-majors. Ces deux millions sept cent mille jeunes Français ont été les agents aveugles, le bras armé d'un pouvoir militaire, et certains ajouteront politique, qui n'avait pas l'habitude d'exposer sur le terrain les ramifications de ses plans stratégiques, encore moins d'éclairer les dessous et enjeux psychologiques des opérations dans telle ou telle zone. C'est pourquoi les considérations de politique intérieure, de géopolitique et de mise en perspective historique n'ont guère d'écho dans les souvenirs de Jean Baudou, si ce n'est l'analyse du 13 mai 1958, conduite après coup.

Il découle de cette sorte de position du combattant suiviste, exécutant d'ordres au bout obscur de la chaîne, un climat de dépendance inconditionnelle ou du moins un fatum, un

enchaînement d'événements subis tels que l'appelé se trouve soumis à une succession presque ininterrompue d'opérations - deux cents ou deux cent cinquante en deux ans de service - et à des multiples changements de postes, d'implantations, de missions. En définitive l'appelé se trouve confronté à l'irrégularité et au manque de perspective des résultats, quelles que soient, oserait-on dire, les pertes et les victoires. Ballottés par ce flot d'affrontements sectorisés, d'embuscades concluantes ou avortées, rythmée par le cycle infernal attentats/représailles, terrorisme/contre-terrorisme, la vie combattante se dilue dans un émiettement d'événements, de déplacements, sans cohérence d'ensemble des directives, des comportements, des résultats. Jean Baudou, comme le contingent, opère dans le djebel, sur un piton, aux portes d'une ville, celle de Tlemcen, en demeurant myope sur cette guerre, à la fois englué dans ses débordements et privé de perspective générale ou d'avenir. Comme Hernani, "agents aveugles et sourds d'une force qui va", les soldats du contingent baignent dans l'instabilité des buts militaires, des objectifs de pacification, des résultats, des conséquences des opérations. Incohérences et même absurdités qui ne peuvent que renforcer le sentiment d'étrangeté et de présence/absence de l'appelé sur les finalités de son rôle en Algérie. En cette période dure, chargée en opérations de la guerre d'Algérie, soit de novembre 1956 à décembre 1958, la "pacification", les activités d'aide sociale, médicale, scolaire à la population ne semblent pas avoir cours. La période exposée qui correspond au séjour de la classe 56 2/B - un contingent arrivait tous les deux mois (1 A, 1 B, 1 C, 2 A, 2 B, 2 C) - ne bénéficie pas encore des avancées obtenues par le plan Challe. Le lieu importe autant que la période : Jean Baudou se trouvait aux confins de la frontière algéro-marocaine, au-dessus de Tlemcen, c'est-à-dire dans un lieu de passage de grosses cohortes de soldats nationalistes, de "fellaghas", parfois d'ailleurs décidés à éviter l'accrochage pour progresser vers l'intérieur.

Comme pour tout combattant, la mémoire du corps, des souffrances endurées par lui - faim, soif, fatigue (Jean Baudou porte un poste de radio de dix-sept kilos, et un jour...), blessures - est la plus vive et la plus fidèle des mémoires. Ce caractère presque intangible des témoignages de guerre se vérifie encore avec le récit de J. Baudou, à l'exception de la faim. Quant à la soif, soit elle n'est pas étanchée comme dans l'épisode des trente-six heures de déshydratation dans le djebel, soit elle est abusivement satisfaite... avec la pléthore des caisses de bière du foyer. Les spécificités de cette guerre sont ailleurs : défaut de front mais qui n'exclut pas l'emploi de moyens lourds comme l'aviation ou, pour dégager un camp assailli, de l'artillerie ; en l'absence de combats classiques (le ratissage resserré en fer à cheval représente cependant en Algérie la stratégie courante), se déroulent des engagements où l'un des camps tient le rôle de chasseur et l'autre celui de gibier. Mais, et en particulier, dans les embuscades, sur les routes minées, dans les casernements mal aménagés, les rôles peuvent s'invertir. Ce jeu de rôles tragique et le plus souvent imprévisible a fortement contribué à forger la mentalité des appelés, imprégnés par un sentiment presque systématique et pourtant salvifique d'insécurité, une vigilance de tous les instants, y compris en permission sur le sol métropolitain.

Insécurité et isolement formaient les deux volets psychologiques de l'environnement quotidien de l'appelé. L'isolement, pour tous les soldats français, était d'une triple nature. Il était d'abord façonné par la géographie, accru par la position des camps sur les pitons, dans des douars plus ou moins suspectés ou ralliés, secrétée par la précarité des installations (Jean Baudou n'a ni eau, ni électricité dans son premier campement). L'isolement résultait de la carence des facteurs humains ou plus exactement de l'absence des relations avec les pieds-noirs ; l'un sera sèchement abattu aussi rapidement... qu'une institutrice collaboratrice du F.L.N. Aucun lien de confiance ne semble avoir été tissé avec la population musulmane et même les relations occasionnelles comme avec un garde-barrière menaçant de mal tourner. Monde clos, cadencé, même s'il était de la plus élémentaire stratégie de franchir ses bornes pour manifester son activisme militaire, monde parfois miné de l'intérieur (cf. l'histoire des déserteurs), monde oublié par la métropole en pleine ascension économique. Les quelques liens épistolaires, postaux noués

(Jean Baudou n'y fait pas allusion) ne peuvent démentir cette réalité. Le symptôme le plus voyant de cette scission psychologique était le comportement paranormal des permissionnaires et le déphasage existentiel, professionnel, civique au retour, devant les mutations de la civilisation matérielle (vitrines, mode, technologie) et humaine (loisirs, mœurs sexuelles, culture médiatique).

Dans ce désert, ce "mouroir" psychologique, en ce temps d'extinction des rêves de jeunesse, ne peuvent émerger que les liens entre les combattants. Ils s'expriment dans deux directions, d'abord à l'égard des militaires de carrière et des chefs. Jean Baudou exprime son estime humaine pour son capitaine, comme on pouvait en rencontrer, et ses réserves ironiques sur le manque de cran d'un lieutenant, comme on pouvait en croiser, et qui est soumis, par dérision, à une pseudo-opération. L'auteur dévoile... avec une grande retenue quelques relations avec les camarades appelés ; on sent que ces rapports sont pudiques, mais vrais, authentifiés par les mises à l'épreuve du feu. Sans surprise, le lecteur apprend que certains se sont suicidés, moins par désespoir que par sentiment d'absurdité dans un univers où l'inutilité des efforts et des résultats prévalait sur les promesses de paix et de réconciliation. D'autres se mutilaient volontairement, là ou ailleurs. Dans ce monde plus défensif qu'offensif, plus liquidateur que civilisateur dans la mesure où il se sait intervenir à la fin de l'histoire de la colonisation, de curieuses pages émergent, déjà tracées par d'autres mais toujours pesantes, de la destruction d'une grotte au half-track attendu par une mine.

Ces faits ponctuels peuvent-ils servir la vérité ? Toute une espèce d'écrits, une typologie de souvenirs témoignent sur ce qu'on a pu appeler la guérilla, la guerre sectorielle, élément épars, mais élément tout de même qui, ajouté à des myriades d'autres, dégage une réalité, des modes d'adaptation au terrain, à l'adversaire, révèle des zones "contrôlées", temporairement et sans préjudice des dégâts psychologiques. En profondeur et par défaut, pourrait-on dire, on pressent combien ces opérations dites de "maintien de l'ordre", avait un soubassement politique, qu'on les proclame comme un rempart contre l'islamisme, la complicité tiers-mondiste, le complot communiste, le panarabisme... A côté de cette mise en cohérence, la vérité historique réclame ses droits. Jean Baudou non seulement relate les excès des deux bords mais, à leur évocation, comme il l'avait fait à leur déroulement, il manifeste la dignité de l'humaniste et, quand il la ressent d'instinct, la réprobation de l'honnête citoyen. Un des traits les plus frappants de son récit, à l'égard de la vérité historique, est l'aptitude bien connue que se donnaient les anciens à transmettre à leurs successeurs sur le terrain une histoire du secteur, inconsciemment dramatisée et durcie. Ce maillon de la mémoire orale déformante et déformée que nous avons bien connu ne manque pas ici d'être présenté. Enfin, et ce sont des actes génériques de toute guerre, inscrits malheureusement dans l'histoire universelle des conflits armés, figurent les violences gratuites, les votes encadrés, les butins de guerre exercés sous la forme classique... de prise d'habits, les délations, les désertions et, sans développement spécifique, la torture.

Récit de guerre, plus exactement d'opérations ponctuelles de guerre, chronique aux scènes multiples, du djebel Nador aux prisons de Tlemcen, du dangereux col des Zarifètes au peloton de radio, l'ouvrage de Jean Baudou fourmille d'événements qui se déploient, comme disait le fabuliste, "en cent actes divers". Dans ces cent quarante pages, jamais l'ennui ne point, tant les faits sont judicieusement regroupés autour de dominantes thématiques et tant la maîtrise de l'auteur dans le récit, toujours clair et adroitement gradué, est évidente à souligner. L'heureuse facture de l'ouvrage ne naît pas seulement d'une plume vive, expressive, mais aussi d'une matière riche qui, une fois livrée, a peut-être provoqué pour son auteur, comme il le souhaitait, une délivrance, une catharsis. Pour les lecteurs, ce contenu fournit de nombreuses tranches de vie sur le sort des appelés en Algérie et devrait enrichir leur capacité de jugement sur l'histoire de la guerre d'Algérie.

Yves Courrière, Benjamin Stora ont commencé à clarifier les événements de cette guerre, à en articuler les phases, à caractériser ses divers enjeux, à lui donner sens et à lui conférer le label historique. Dernièrement Pierre Miquel a rappelé que cet affrontement avait déclenché une des crises majeures de la société française contemporaine et qu'il avait entraîné le choc fratricide de deux communautés. L'ouvrage de Jean Baudou nous donne des aperçus plus humains qu'historiques sur le sacrifice de ces années de jeunesse des appelés. Il est beaucoup question aujourd'hui de perte, de recherche d'identité. Les appelés ont dû parfois en changer, physiquement se glisser dans la peau du poursuivant ou du guerrier guetté, avec comme conséquences des altérations profondes pour leur personnalité morale et pour les valeurs auxquelles ils étaient attachés. Jean Baudou a témoigné plus en souvenir d'une jeunesse ébranlée qu'en fonction du recul historique, comme l'avaient voulu Bertrand Tavernier et Patrick Rotman dans "la Guerre sans nom". Mots et images se rejoignent dans une l'exorcisation douloureuse d'un passé meurtri.

Gérard AVENTURIER

Témoin de l'histoire

Comme deux millions et demi de jeunes Français, Jean Baudou, originaire d'Essertines, a combattu en Algérie. Conscrit de la classe 1956, il était « radio » et a participé, dans la région de Tlemcen, à de nombreuses opérations dans cette guerre qui n'osait pas dire son nom. Jean Baudou nous donne ici son témoignage. Il l'a d'abord écrit pour les siens. Mais il était aussi poussé par une sorte de nécessité intérieure. Le temps de témoigner était venu : le temps de livrer son témoignage et, sans doute, de se délivrer lui-même. Les premiers lecteurs de ce texte ont été émus par ce témoignage. Nous avons lu ce texte. C'est un beau texte.

Nous avons aimé la sincérité du témoin, la qualité littéraire de son écriture, l'intérêt historique du récit, son émotion contenue. Nous avons donc demandé à Jean Baudou s'il accepterait de le publier. Nous sommes heureux de pouvoir le faire. Gérard Aventurier, historien et lui aussi ancien combattant d'Algérie, présente ce texte avec beaucoup de finesse et avec une compréhension profonde des événements et des psychologies.

Cette publication est d'ailleurs l'occasion pour nous de mettre en place une nouvelle collection, consacrée à l'histoire contemporaine et aux témoignages qui l'éclairent. Le recueil de témoignages qui a été, à l'initiative d'André Cellier, consacré aux instituteurs de la Loire envoyés au S.T.O. en aura été le 1^{er} volume. Le texte de Jean Baudou vient ensuite. Dans cette collection, les Foréziens, engagés dans les drames de leur siècle, auront la parole et participeront ainsi à l'élaboration d'une « histoire immédiate » dont nous avons besoin pour comprendre notre temps.

L'historien est celui qui recueille les textes du passé mais aussi les témoignages, écrits ou oraux, de ses contemporains. Dans l'histoire de la guerre d'Algérie, les textes « officiels » - journaux de marche des régiments, mémoires des généraux, rapports officiels - ne suffisent évidemment pas. La voix des soldats du rang, des « *pousse-cailloux* qui crapahutaient dans les djebels », comme l'écrit Jean Baudou, doit pouvoir s'exprimer. Chaque témoignage est unique et irremplaçable et apporte son lot de renseignements et d'émotions souvent presque encore intactes. Le témoignage de Jean Baudou contribue au rétablissement d'une vérité trop longtemps occultée et dont les soldats d'Algérie savaient qu'elle était occultée : la vérité des combats, alors qu'on parlait de « pacification » ; le courage des soldats qui furent de vrais combattants, alors qu'on leur refusa longtemps ce titre ; la vérité sur les excès des deux camps et la réalité des défaillances morales qui ont parfois débouché sur l'emploi de la torture, alors qu'on niait l'emploi de celle-ci ; la dureté de la guerre et ses ravages affectifs et psychologiques...

Au-delà des épreuves subies, Jean Baudou a su garder une profonde humanité et le respect de l'adversaire et de « son idéal de liberté » : fait suffisamment rare pour être souligné.

L'ouvrage est dédié à tous ceux qui voudront savoir ce qu'a été cette guerre d'Algérie : nul doute que nombre de lecteurs apprendront beaucoup sur les sacrifices demandés à une génération méconnue et mal-aimée. Cet effort d'élucidation se heurte, bien sûr, au caractère en partie « incommunicable » et « intransmissible » d'une telle expérience. L'historien retrouve dans les termes employés par Jean Baudou ceux qu'employaient déjà les « poilus » de 1914-1918 et rescapés des camps nazis.

Mais le témoignage de Jean Baudou nous aide à comprendre ceux qui, dans une guerre sans but et sans nom, ont parfois su, malgré tout, soutenus par l'amitié et la solidarité des copains, « garder leur âme » afin de « tenir » et de ne désespérer, ni de l'homme, ni d'eux-mêmes. Aussi sommes-nous fiers de publier le témoignage de Jean Baudou.

Claude Latta

Avertissement

Si vous pensez que cet ouvrage est un roman, une fable, ou bien des anecdotes sorties d'une imagination fertile en vue de quelques vaines glorioles, arrêtez-vous à cette page, ne lisez pas, ce qui suit n'est pas pour vous.

Tout ce qui est écrit dans ces pages est vrai.

Toutes les actions ou faits divers sont authentiques.

Toutes les dates, les périodes, les lieux où se déroule l'action, quand ils sont cités, sont exacts.

Tout ce qui va suivre a été vécu par mon bataillon, ma compagnie ou par moi-même.

J'ai décidé de ne citer aucun nom de personne dans ce document, bien que beaucoup soient encore très présents dans ma mémoire.

Pourquoi avoir écrit cette histoire ?

Rompre le silence n'est pas facile après tant d'années. Mais le temps passant, je me suis aperçu que ce qui était porté à la connaissance du grand public était soit des films romancés soit des publications à la gloire de certaines unités combattantes de l'armée française. Etait le plus souvent passé sous silence l'idéal de fellaghas épris de liberté, idéal qui les poussait parfois jusqu'au sacrifice suprême. Quant aux historiens ils se sont davantage passionnés pour les causes et les conséquences politiques de cette guerre, oubliant un peu les *pousse-cailloux* qui crapahutaient dans les djebels. Pourtant trente mille jeunes soldats ont été tués, laissant un grand vide dans leur entourage.

Depuis mon retour, raconter ma guerre d'Algérie a été un objectif nécessaire à mes yeux. Il me paraissait utile de dire exactement ce que j'ai vécu à ceux qui souhaitent s'informer sur cette période floue où chacun se croyait dans le vrai et ne pensait qu'à éliminer l'ennemi. Mon récit, la vie quotidienne d'un soldat parmi les autres, sera sans doute imparfait mais il aura le mérite d'exister.

J'aimerais dédier ces pages à :

- Tous ceux qui n'ont pas vécu cette tranche d'histoire,
- Ceux qui nous succéderont et qui voudront savoir un peu ce qu'a été la guerre d'Algérie pour les appelés, rappelés, soldats et officiers des compagnies opérationnelles qu'on a si rapidement oubliés après le dernier coup de fusil.

Jean BAUDOU

avril 1998

9 novembre 1956

Je suis sur le quai de la gare à Montbrison, à attendre la micheline en provenance de Clermont en direction de Lyon. Je pars à l'armée comme on dit.

Une dizaine de jours auparavant, j'ai reçu ma feuille de route, m'annonçant que je devais rejoindre le fort de la Duchère à Lyon à partir duquel je rejoindrai le 7^{ème} régiment de tirailleurs marocains en Allemagne. Il paraît que ce n'est pas un bon régiment comme a dit le facteur à ma mère en lui remettant la convocation, ce qui était loin de la rassurer sur l'avenir de son fils car en plus la guerre d'Algérie bat son plein et il y a bien des chances pour que je m'y retrouve un jour ou l'autre, mais pour l'instant, je pars en Allemagne et je ne suis pas trop anxieux.

La micheline arrive, ponctuelle comme toujours, même un jour de départ à l'armée. Je monte dans le wagon. Il y a peu de voyageurs. J'ai à peine rangé ma valise que je me sens taper sur l'épaule. C'est un jeune de mon âge apparemment, qui me demande si je pars au service militaire. Ma réponse, bien sûr, est affirmative. Il me dit que l'on a fait les trois jours ensemble. Moi, je ne m'en souviens pas, mais lui m'a reconnu à ma cicatrice au menton car, aux trois jours, j'avais un gros pansement, conséquence d'une chute de vélo le jour même. On s'assoit côte à côte et il m'apprend que lui aussi rejoint la Duchère pour le 7^{ème} R.T.M. J'ai déjà un copain. Je lui annonce que j'ai un cousin qui va aussi dans le même régiment et il va prendre la micheline en gare de St-Romain-le-Puy. Ceci ne peut que nous réjouir et le reste du voyage se passe dans la bonne humeur.

Lyon-Perrache, tout le monde descend. Dès la sortie de la gare, les camions militaires sont là, accompagnés de soldats qui attendent les jeunes recrues. Ils nous font monter dans les véhicules mais pour l'instant ceux-là sont vides et il faut attendre plusieurs arrivées de trains pour qu'ils se remplissent. Il est presque une heure de l'après-midi lorsque le convoi prend la direction de la Duchère. Arrivés au fort, il y a plus de cent jeunes qui attendent devant la porte. C'est mal parti pour le repas de midi ! On s'installe sur un talus à proximité en attendant que l'armée veuille bien de nous.

A 2 h, la porte s'ouvre enfin, on nous emmène dans les dortoirs pour nous débarrasser de nos valises sur les lits mis à notre disposition. Puis le côté administratif commence. Nom, prénoms, profession, religion, personne à prévenir en cas d'accident etc., suivi d'une visite médicale en règle, tout ceci occupe l'après-midi.

On nous donne aussi l'emploi du temps pour le lendemain car, à midi, c'est le départ pour l'Allemagne. La journée s'achève. Nous sommes conscients que l'on vient d'en prendre pour longtemps. Mais combien ? Probablement plus que les dix-huit mois réglementaires.

Enfin la soupe arrive ! Le réfectoire est au premier étage. On nous installe à huit par table et les deux jeunes installés en bout de table ont la charge d'aller chercher les plats aux cuisines du rez-de-chaussée. Les plus habiles se fauillent pour être les premiers servis et revenir au plus vite. En voici un de notre table qui revient avec le pain, le vin et le fromage. Quant à l'autre, il se fait attendre. Tout le monde mange sauf nous. Notre patience ne dure pas longtemps. Je me décide avec un autre gars d'aller aux renseignements. Nous n'avons pas à aller très loin. Du haut des escaliers, l'explication nous saute aux yeux. Celui que l'on cherchait est au milieu avec pelle et balai en train de ramasser nos nouilles à la tomate et les morceaux de viande que l'on ne verra jamais car ils sont devant nos yeux mis à la poubelle. Le jeune est confus. Il a loupé une marche et voici le résultat. On va prévenir ceux de la table et on se partage pain, fromage et pinard. C'est peu depuis mon petit déjeuner du matin. Oublions ces incidents et allons nous coucher.

Le voyage

A 6 h 1/2, on vient nous réveiller. Il faut se débarbouiller avant d'aller au jus. A 7 h, café, compote et fromage sont les bienvenus dans mon estomac qui commençait à s'ennuyer à ne plus voir passer de nourriture.

A 8 h, rassemblement dans la cour pour nous emmener en file indienne d'abord au magasin où on nous remet une musette, un bidon, un quart, une gamelle. Puis on se dirige vers les cuisines, pour recevoir une boîte de sardines, rondelles de saucisson, vache qui rit et un quart de pinard et du pain. Retour aux chambres récupérer les valises et c'est le rassemblement pour le départ.

Il n'est pas loin de 10 h lorsque la colonne s'ébranle à pied en direction de la gare de Vaise où le train nous attend. A la sortie du fort, nous rejoignons une ruelle caillouteuse qui descend en forte pente vers la gare. Nous parcourons quelques centaines de mètres lorsque nous entendons des cris derrière nous, suivis d'une bousculade. Des jeunes courent. Je me retourne et je vois à une trentaine de mètres, deux gars gisant au sol sous les roues d'une *quatre chevaux* laquelle avait dû percuter l'arrière de la colonne. Je n'en saurai pas plus, les militaires qui nous accompagnent nous font circuler. Je ne saurai jamais ce que sont devenus ces deux gars, peut-être simplement hospitalisés. Je l'espère pour eux.

Le train qui nous attend est là dans la gare de marchandises. Nos accompagnateurs nous font mettre à la file indienne pour nous distribuer nos tickets de transport car la S.N.C.F. se fait payer. On nous compte. On nous installe à huit par compartiment. Tout ceci prend du temps et après une dernière vérification des compartiments, l'ordre de départ est donné. Il est midi.

Dans le compartiment où je suis, nous faisons connaissance. Ton nom ? Qu'est-ce que tu fais dans le civil ? Etc. On va s'appeler par notre prénom et déjà des liens d'amitié se créent. Bien que la loco aille à petite vitesse, nous nous retrouvons en rase campagne lorsque nous ouvrons les musettes. Le casse-croûte est vite avalé, le quart de pinard aussi. Maintenant nous allons pouvoir admirer la Bourgogne, surtout au train de sénateur de notre convoi. Il s'arrête même parfois sur une voie de garage car tous les autres trains ont priorité sur lui. Pour le moment on s'en fout, on n'est pas pressés.

Les heures s'écoulaient monotones. Quelques-uns jouent aux cartes ou vont se dégourdir les jambes dans le couloir. La nuit tombe de bonne heure car nous sommes en novembre, on commence à se poser la question du repas du soir. Allons-nous nous arrêter ou ce sera un sandwich ? A 9 h, on comprend que le festin sera pour un autre jour.

Maintenant, c'est le silence dans le train. Dans les compartiments, chacun essaie de trouver une position pour dormir un peu. Le couloir est devenu un dortoir. Les plus habiles grimpent dans les filets à bagages. Quant à moi, je suis toujours sur la banquette, recroquevillé, à moitié somnolent et c'est dans cette position que je vois les premières ruelles de Metz. Avant d'entrer dans la gare déserte de la ville, une voix nasillarde sortie d'un haut-parleur de la gare nous réveille un peu. Pourtant, en écoutant avec un peu plus d'attention, on réalise qu'elle s'adresse à nous : *Ici la Croix-Rouge française, message adressé aux militaires du convoi qui entre en gare actuellement sur le quai n° 2. A l'arrêt du train, un café vous sera servi. Veuillez descendre à l'arrière de votre wagon. Passez en file indienne devant le personnel de la Croix-Rouge votre quart à la main et dès que vous serez servis, remontez dans votre wagon par l'avant.* Je n'en crois pas mes oreilles. Tout d'abord par ce café vraiment inattendu et puis que ce soit la Croix-Rouge qui nous l'offre au lieu de l'armée. Inutile de dire que cette boisson chaude nous comble de joie et les consignes sont respectées à la lettre. Après cet entracte, il faut repartir. Il est minuit.

La nuit est interminable et les premières lueurs du jour éclairent un convoi de jeunes ankylosés qui essaient de se dégourdir les jambes en parcourant le couloir de ce misérable train.

Nous avons dû passer la frontière franco-allemande au cours de la nuit sans nous en apercevoir. Pas de douanier pour nous demander si on n'avait rien à déclarer. Ils auraient sûrement été surpris de nos réponses en ce qui concerne le ravitaillement car maintenant, nous sommes tous convaincus d'être les

oubliés du 11 novembre. Pourtant aujourd'hui c'est l'anniversaire de l'armistice de la Grande Guerre où l'Allemagne capitulait. Je pense à ce peuple que l'on dit barbare, cupide, avide de pouvoir et dominateur, et nous voici, arrivant en tant que force d'occupation, on risque d'être regardés en "chien de faïence", comme on les regardait lorsqu'ils foulaient le sol français de la 2^{ème} Guerre mondiale, celle que l'on a connue et vécue de plus ou moins près.

Notre pressentiment concernant notre casse-croûte est plus que justifié et nous nous retrouvons à la tombée de la nuit, longeant le Rhin, avant d'arriver à Coblenz, avec un spectacle automnal d'une grande beauté : le fleuve qui coule en dessous de la voie ferrée, des arbres aux mille couleurs, des châteaux sur la colline d'en face, les ponts qui ont dû être reconstruits depuis 1945, c'est beau. La nuit nous enveloppe, où allons-nous ? Est-ce encore loin ? Il paraît que l'on va à Wetzlar ?

Personne dans le train n'a de carte de l'Allemagne. Nous ne savons plus où nous sommes. Et le voyage continue. Maintenant, c'est le silence dans les wagons. On a faim, mais surtout, on a soif. Le café de la Croix-Rouge est loin. C'est la dernière boisson que l'on a absorbée. Si on avait eu du pain et de l'eau, on aurait pu manger un peu car on a tous dans nos valises au moins un saucisson. Mais le pain et l'eau restent l'essentiel dans notre cas. Nous commençons à être indifférents à ce qui se passe autour de nous. Le convoi ne se presse pas. Certaines villes défilent sous nos yeux avec des noms imprononçables pour nous.

Vers 1 h du matin, le train ralentit pour de bon. Et si on était arrivés ? Une pancarte à l'entrée d'une gare nous soulage Wetzlar. La nouvelle se répand parmi les dormeurs. Le train s'arrête le long d'un quai désert. Des militaires montent dans les wagons et nous invitent à nous préparer à descendre. Quelques minutes plus tard, on se retrouve sur le quai et on aperçoit des camions qui nous attendent dans la lumière blafarde la gare. Dès qu'un camion est au complet, il démarre en direction de la caserne. Maintenant, tout se passe très vite. On se retrouve dans un dortoir sous les toits. Les couvertures et le sac de couchage sont sur le matelas. Le temps de poser la valise et par réflexe, le quart à la main, chacun se dirige vers les lavabos pour se désaltérer. Je remplis même mon bidon pour la nuit. Nous sommes arrivés à destination. Il est très tard, ce n'est pas cette nuit qu'il y aura une bataille de polochons.

Le bilan du voyage est triste : trente-sept heures de train, une rondelle de saucisson, une boîte de sardines et un café. C'est peu pour des gars de vingt ans destinés à se dévouer pour l'armée française et à ses ambitions. Nous sommes obligés de constater que ce voyage France-Allemagne ne laissera pas dans nos mémoires des souvenirs de confort et de bien-être.

7^e Régiment de Tirailleurs Marocains

12 novembre 1956

On nous appelle pour le jus. Personne ne fait la fine bouche et tous se présentent au réfectoire. Je ne pense pas qu'il reste beaucoup de miettes après notre départ. Le matin est calme, on nous laisse récupérer apparemment. Seule nouvelle de cette matinée, c'est que l'après-midi on va nous remettre le paquetage, autrement dit, prendre la tenue militaire. Le temps est gris, maussade, pluvieux avec un petit brouillard. Rien à voir avec le soleil de la vallée du Rhin.

Le repas de midi est correct et abondant. Tant mieux et c'est le ventre content que l'on nous emmène dans les magasins pour recevoir treillis, brodequins, tenue et toute la panoplie vestimentaire du parfait tirailleur. L'après-midi se passe à contrôler si rien ne manque en présence des fourriers. Il faut essayer les brodequins et les tenues, voir si cela correspond à nos pointures. Lorsque tout est terminé la nuit est tombée. Mon premier jour en caserne vient de se terminer.

Le lendemain à 8 h, rassemblement dans la cour en tenue de treillis. On doit avoir fière allure avec notre air gauche et nos godillots tout neufs surmontés de guêtres mal mises. De vrais bleus ! Et maintenant,

direction le coiffeur où tout ce qui est cheveux, moustache ou barbe doit rester sur place. De vraies têtes de veaux dans une vitrine de boucher ! On ne se reconnaît même pas entre nous, avec notre nouveau costume et la boule à zéro. Nous n'avons pas perdu de temps au salon de coiffure. La durée d'une coupe totale doit se situer entre 30 secondes et 1 minute. Maintenant que nous sommes présentables, il faut vite aller à la photo. Mais pour cela, nous devons prendre le blouson de sortie et la cravate. Inutile de dire que personne n'a besoin de coup de peigne. Et toujours le côté administratif qui recommence : nom, prénoms, profession, religion, personnes à prévenir en cas d'accident etc.

Le lendemain est consacré à l'organisation, on nous classe par section. Cette dernière reçoit une piaule à elle avec, à sa charge, l'entretien et la propreté. A tour de rôle, chaque section doit se présenter à la visite médicale d'incorporation. Les toubibs ne sont pas gracieux. On a dû les déranger. Un gradé se charge de nous. C'est à lui qu'incombe la charge de nous inculquer au plus vite les devoirs de la vie militaire et cela va du rangement du paquetage dans les placards selon le protocole des tirailleurs marocains, à la connaissance des grades de la hiérarchie militaire en passant par bien d'autres choses, ne serait-ce que d'apprendre à saluer ou à marcher au pas. Et tout cela sans ménagement ni humour pour que l'on prenne conscience que nous sommes dans un régiment disciplinaire, probablement.

Nous faisons connaissance avec la caserne. Les bâtiments sont vieillots. On couche dans des chambres mansardées. Quant à la cour principale, elle est recouverte de mâchefer avec de grandes flaques d'eau mais pas pour longtemps, le froid arrive un matin et nous saisit. Le thermomètre est nettement en dessous de zéro. Tout est gelé et givré, mais rien n'arrête un tirailleur et nous voici partis pour le footing matinal en short et chemisette à manches courtes sur le terrain de manoeuvre blanc de givre. Cela ne dure qu'un quart d'heure. C'est suffisant pour nous transformer en glaçon et avec notre boule à zéro, la cervelle ne se réchauffe pas. Le gradé qui nous accompagne est vêtu plus chaudement, avec un pull sous la veste de treillis et probablement le caleçon long.

L'instruction de base se poursuit, bien sûr, par la marche au pas, la formation par trois, les demi-tours, les interrogations sur la valeur des galons. Qu'est-ce qu'un sous-officier, un officier ? Etc. Les journées sont bien remplies. Il nous arrive pourtant, le soir, après la soupe, d'aller boire une bière au foyer. Il y a beaucoup de Marocains dans la caserne et en buvant notre bière, on entend autour de nous parler d'autres langues que le français.

Une rumeur parcourt la caserne. Le 7^{ème} R.T.M. serait dissout suite au retour à l'indépendance du Maroc. Et nous en avons la confirmation au rassemblement de l'après-midi, on nous annonce que nous sommes mutés au 4^{ème} R.T.M. à Radolfzell. Le départ aura lieu le même soir après la soupe. Il n'y a pas dix jours que nous sommes ici et il faut déjà repartir. Des bruits circulent, que la caserne va être rendue aux Allemands, que les soldats marocains seront rapatriés dans leur pays d'origine etc. Nous allons ranger notre paquetage dans le sac marin, rendre couvertures et sac de couchage au magasin et prendre la tenue de ville. On se rend au réfectoire pour la dernière soupe servie par le 7^{ème} R.T.M.

Le rassemblement pour le départ est fixé à 7 h du soir. On nous compte une fois de plus en nous donnant notre ticket de transport. Des cars arrivent pour nous transporter à la gare. Ce n'est pas le moyen de locomotion idéal avec nos valises et les sacs à paquetage. Des camions auraient été plus utiles. On s'entasse comme on peut. La gare n'est pas très loin.

Il fait moins froid que les jours précédents mais une brume persiste. Les cars nous laissent en bout de quai. Dès la descente du car je suis stupéfait devant ce que mes yeux découvrent. D'un côté du quai, il y a le train, mais de l'autre côté, sous les lampadaires qui essaient de diffuser un peu de lumière à travers la brume, il y a une rangée de soldats, mitraillettes aux poings, les canons tournés vers nous, et nous passons devant eux pour nous rendre aux wagons. J'ai l'impression de tourner un mauvais film qui aurait pour titre "les forçats de Cayenne", ou "départ pour les camps de concentration". Moi qui jusqu'à présent n'ai connu que les champs, les prés, la liberté et le respect des autres, je tombe de haut devant ces basses initiatives d'un régiment envers ses jeunes recrues. Je passe devant ces canons de mitraillettes totalement écoeuré. Je regarde du côté du train. Je ne veux plus voir cette infamie. Adieu 7^{ème} R.T.M.

4^e Régiment de Tirailleurs Marocains

10 h du matin. Le train arrive en gare de Radolfzell. Le voyage s'est bien passé, on avait rempli les bidons avant de partir. Le premier voyage nous avait servi de leçon, on avait même ramassé un peu de pain au réfectoire la veille au soir, pour manger le saucisson qui s'ennuie dans la valise. On ne s'attarde pas dans la gare. Sitôt débarqués, on prend à pied la route de la caserne, on nous rassure en nous affirmant que ce n'est pas loin. Mais une demi-heure s'écoule avant d'apercevoir les bâtiments au milieu de la campagne. Ici le soleil est de retour pour nous faire découvrir une caserne assez coquette et propre si l'on compare avec Wetzlar. La cour est entièrement goudronnée. C'est un autre aspect que le 7^{ème} R.T.M. et nettement plus accueillant au premier abord.

On nous emmène au gymnase pour déposer nos bagages car le repas de midi nous attend. Après nous être restaurés, il nous faut encore subir l'administration qui veut absolument savoir notre nom et tout le reste. On nous montre les chambres où on passera la nuit, mais on nous dit que le lendemain, il y aura une réorganisation de la compagnie. Le temps de récupérer des couvertures au magasin et la journée est terminée.

Les journées qui suivent sont destinées, bien sûr, aux visites médicales, mais aussi au contrôle de nos connaissances en matière d'instruction, des tests mais aussi dictée et mathématiques. Pour certains c'est très simple. Ils sont toubibs, ingénieurs, professeurs etc. Quant à moi, je ne m'en sors pas trop mal. Par contre, certains font la grimace devant la feuille blanche et soi-disant, c'est grâce à ces tests qu'ils forment les sections. Je suis affecté à la 1^{ère} section. Celle qui a la charge de former des appelés pour le grade de caporal ainsi que la 2^{ème} section. Dorénavant, l'emploi du temps sera bien chargé car il reste deux mois et demi avant de partir en manoeuvres en février. La formation militaire, la connaissance de l'armement, l'entraînement au tir avec les armes individuelles et, bien entendu, les manoeuvres sur le terrain d'entraînement situé à côté de la caserne.

Ici, on est soldat de jour comme de nuit et par tous les temps, on nous fait ramper dans de la boue liquide qui, par endroit, atteint les 20 cm. Elle rentre partout dans le col de la chemise, les poches du treillis. Il ne faut pas que le fusil se salisse. Alors on rampe sur les coudes, les mains soutenant le fusil au-dessus de cette mare. Si les intellectuels de la section avaient quelques complexes de supériorité vis-à-vis de nous, ils ont perdu de leur superbe. Maintenant, nous sommes tous égaux devant les lavabos en train de laver nos vêtements pour qu'ils soient propres au rassemblement du lendemain matin après avoir séchés toute la nuit sur les radiateurs. Un sergent prenait un malin plaisir à nous voir ramper dans ces conditions. Pourtant un jour, c'est lui qui a été penaud. On manoeuvrait sur le terrain boueux ; un peu de neige était tombée, ce qui n'arrangeait rien côté confort. Le sergent, bien propre et emmitoufflé, donnait les ordres : *debout, couché, rampez*, lorsqu'une jeep qu'il n'avait pas vue venir s'arrêta à une cinquantaine de mètres de nous. L'occupant du véhicule nous observa quelques instants avant d'appeler le sergent.

Celui-ci, en se retournant, s'aperçut qu'il avait devant lui un capitaine marocain et il eut beau se mettre dans un garde-à-vous impeccable, le capitaine n'avait pas envie de sourire.

- *Que faites vous ici sergent ?*

- *Nous manoeuvrons, mon capitaine.*

- *Sur un sol dans cet état ?*

- *Ben oui, mon capitaine.*

- *Sachez sergent, que l'on gagne les guerres avec des soldats bien portants et non pas avec des infirmeries pleines de gars malades avec des pneumonies. Faites rentrer vos hommes dans leur casernement pour qu'ils se changent et après passez me voir à mon bureau.*

- *Bien mon capitaine.*

Inutile de dire que l'on riait sous cape. Nous sommes rentrés. La jeep nous suivait et depuis ce jour-là, le sergent a changé de conduite envers nous. La leçon avait servi. L'instruction portait aussi sur le "close-combat", c'est-à-dire le combat rapproché. Plusieurs heures d'entraînement avaient lieu chaque semaine et ce n'était pas pour rire. Les roulés-boulés, chute avant, chute arrière, apprendre à tuer au couteau, à la

baïonnette, et surtout ne pas se faire tuer, les prises de judo pour désarmer l'ennemi. Les points sensibles du corps humain n'eurent bientôt plus de secrets pour nous. Mais il ne fallait pas compter les bleus sur le corps car l'entraînement avait lieu sur terre battue et avec un moniteur qui n'avait pas envie de nous faire de cadeaux et en nous disant qu'un jour cela nous sauverait peut-être la vie.

Bien sûr, nous vivons aussi la vie de tous les militaires, même ceux qui ne sont pas dans les régiments disciplinaires : les corvées de pluches, les revues d'armes ou de casernement, la garde de nuit, avec aussi la garde d'honneur à l'entrée de la caserne avec le faste des tirailleurs, ceinture rouge de 17 cm de large à la taille tenue par un ceinturon impeccable. Deux heures pendant lesquelles, le fusil sur l'épaule, il faut faire dix pas devant l'entrée, suivi d'un demi-tour réglementaire, revenir de dix pas, demi-tour et recommencer jusqu'à ce que l'on décide de se tenir immobile devant la guérite, puis tout ce protocole recommence jusqu'à la relève. Nous n'avons rien à envier à la garde princière de Monaco. Il y a aussi les piqûres que l'on nous fait le samedi pour être en forme le lundi.

Il faut être sincère. Tout n'est pas négatif. Nous sommes très bien logés (des chambres avec parquet en chêne ciré), on n'y rentre pas sans prendre les patins. Le foyer est spacieux avec, à côté, une salle de lecture avec tables basses et fauteuils. Le malheur est que l'on a peu de temps pour y aller. Il y a aussi un gymnase et un terrain de foot pour le sport du dimanche, mais la distraction que je préfère c'est d'aller en ville le dimanche, me promener au bord du lac de Constance et, en soirée, souper au foyer de garnison avec le traditionnel bifteck-frites-salade.

La température s'est nettement refroidie. Noël est arrivé. Nos anciens de deux mois sont partis en Algérie. Les bleus n'arrivent que début janvier. Autrement dit, il n'y a que notre compagnie et les militaires qui sont ici à demeure qui restent. Il n'y a pas de permission pour la France. Si on veut partir, il faut payer 5 000 F. Ici personne n'est riche alors on est restés sauf quelques rares exceptions. L'après-midi de Noël, on a eu du théâtre par les "doués" de la compagnie. La saynète avait comme thème *les militaires de carrière*, on a bien rigolé de les voir un peu malmenés. La suite a été un récital de folklore américain à l'harmonica, donné également par un gars de la compagnie. Un régal ! En soirée eut lieu le réveillon. Ce fut un banquet inoubliable. Rien ne manquait : apéritif, vin blanc, vin rouge, cafés, digestifs, même des huîtres suivies d'un repas succulent qui s'est terminé en chansons tard dans la nuit. Je n'ai jamais oublié cette nuit de Noël 1956 passée en franche camaraderie et la bonne humeur qui y régnait.

Les marches

Le propre du fantassin est de savoir marcher et il est normal que le régiment d'infanterie auquel nous appartenons entraîne sérieusement ses troupes à la marche et il ne s'en est pas privé. Les premières marches n'étaient pas très longues 10 à 20 kilomètres. La dernière que l'on a faite était de 87 kilomètres. Mais ce n'est pas de celle-ci que je parlerai, car elle s'est déroulée sur route par beau temps pour la saison, rien d'exceptionnel sinon qu'il faut allonger la jambe. C'est celle des 47 kilomètres qui sera l'objet de ce récit.

La neige est arrivée. Nous sommes dans la 2^{ème} quinzaine de janvier et une quinzaine de centimètres de poudreuse recouvre le pays. Le froid est intense, il avoisine les moins 15°. Nous sommes avertis au rassemblement de l'après-midi que la marche aurait lieu la nuit suivante, départ 6 h du soir. Le souper sera servi dès 5 h et un casse-croûte nous sera remis après celui-ci. L'après-midi se passe à récupérer un fusil à l'armurerie, "un soldat ne part pas sans son arme". Il faut aussi préparer le sac tyrolien avec les vêtements et objets réglementaires lorsque l'on part en campagne (tenue de ville, godillots de rechange, un bout de ficelle, un bouchon à moitié carbonisé, une lettre commencée avec sur l'enveloppe l'adresse des parents). J'en passe et des meilleures ! Ceci est contrôlé avant le départ. Et gare aux tricheurs les punitions ne sont pas loin.

6 h. Voici rassemblés sur la place d'armes les 350 soldats que compte la compagnie. Le lieutenant qui commande ma section arrive. C'est un homme grand et sec, pas un gramme de graisse. Il regarde si tout le monde est présent, puis il s'adresse à nous en ces termes : *Les gars, ce sera très dur ce soir. Le temps n'est pas de notre côté mais c'est moi qui suis chargé d'ouvrir la route. Faites tout pour me suivre, ne vous laissez pas distancer ou vous êtes foutus. Si vous êtes trop fatigués, dites-le. Je ralentirai mais il faudra arriver. Je compte sur vous pour faire honneur à la 1^{ère} section !* Le lieutenant, on le connaît peu, on le voit rarement. Il doit faire le planning de notre instruction mais il a la réputation de ne pas être un emmerdeur si on fait le boulot qu'il demande. Mais cette nuit, comment cela va-t-il se passer ?

C'est parti, on sort de la caserne. La 1^{ère} section en tête, suivie de toutes les autres. Le froid est vif. Le lieutenant commence la marche par une allure modérée. Il faut que les muscles s'échauffent. Pendant la première heure, on emprunte des routes verglacées, damées par les roues des véhicules. Les clous des godillots ont bien du mal à s'incruster dans la glace. Puis on abandonne les routes. Il nous faut marcher à travers champs dans la poudreuse, épaisse d'une bonne quinzaine de centimètres. Elle est gelée, on glisse sur les bosses et les trous du terrain. Les muscles des jambes sont mis à rude épreuve. Il faut nous voir, la démarche hésitante et mal assurée et toute cette blancheur qui nous environne. La lune s'est levée, rendant le froid encore plus vif. Toutes les heures, il y a 5 minutes de pause. Si la première heure, tout le monde en a profité, maintenant ce n'est plus le cas. Les derniers de la colonne ne sont pas arrivés que les premiers redémarrent. Le temps de repos est écoulé.

A minuit, on arrive à un petit bois. Tout le monde pénètre à l'abri des sapins pour manger le casse-croûte que nous avons emporté. Mais une surprise nous attend. Je sors le mien des grandes poches de pantalon de treillis. Le pain est dur comme la pierre. J'ai compris, il est gelé, impossible à couper, immangeable. La collation sera pour un autre jour. Je mets mon espoir dans mon bidon mais je dois déchanter. Il est gelé lui aussi. J'essaie d'enlever le bouchon avec les dents. Je ne réussis qu'à me casser un bout d'émail. J'abandonne.

Au loin, on aperçoit des phares. Serait-ce les Allemands qui se promènent au clair de lune ? On s'étonne lorsque ces phares prennent le chemin qui mène au bois. Une bonne surprise ce coup-là. Ce sont des camions de la caserne avec la roulante qui nous apporte du vin chaud, on se réjouit de voir que l'armée est capable d'avoir de bonnes initiatives. Le quart à la main, on attend d'être servis. Quelques-uns n'aiment pas le vin chaud. Tant pis pour eux. On ne s'éloigne pas trop de la roulante, on attend le *rab* s'il y en a. Les camions s'en vont et nous on repart. Les muscles ont refroidi et deviennent douloureux. Je reprends ma place dans la colonne à une dizaine de mètres derrière le lieutenant. C'est une bonne place si je peux dire. Ça me permet de calquer ma marche sur la sienne. Derrière, l'hécatombe commence. La lune éclaire une troupe bien fatiguée. Il y a des silhouettes à perte de vue derrière nous. Les faibles ne peuvent plus suivre et c'est clopin-clopat qu'ils essaient de garder le contact avec leur section. Aux pauses de l'heure, nous sommes de moins en moins nombreux. C'est la débandade, la retraite de Russie. Le lieutenant nous aide comme il peut. Il a déjà endossé le sac tyrolien d'un gars exténué ainsi que des fusils qui pendent à ses épaules pour soulager les plus faibles de sa section. A côté de moi, marche un gars que je connais mal car il a été muté à la section récemment. Il est petit, voûté, le cheveu rare, la démarche mal assurée même par beau temps. Et pourtant, il ne se laisse pas distancer. Moi qui au départ me faisais du souci pour lui, je me demande si ce n'est pas moi qui vais faiblir.

Et ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai appris qu'il était champion d'Auvergne de ski de fond amateur, donc, tout s'explique. Il va être 6 h du matin lorsque l'on aperçoit quelques lumières sur notre gauche. C'est Radolfzell. Encore un gros effort et nous serons arrivés à la caserne. Et lorsque nous pénétrons enfin sur la place d'armes, nous ne sommes plus qu'une poignée de bonshommes exténués sur les 350 vaillants soldats du départ. Le lieutenant nous dit ces simples mots : *les gars, allez vous coucher, je vais chercher les camions pour refaire le parcours et récupérer vos copains qui doivent avoir froid dans les fossés.*

Ma chambre est au 1^{er} étage. J'y arrive péniblement. Le temps de mettre mon fusil dans le placard, car une arme c'est sacré, et je m'écroule sur le lit. Je ne risque pas d'avoir la force de poser le sac tyrolien ni

les godillots. Je constate que je suis le seul de la piaule à être arrivé. Je ne sens plus mes jambes tellement les muscles me font mal. Je sombre dans un demi-sommeil ou une sorte de léthargie. La lampe est restée allumée, elle servira aux copains lorsqu'ils arriveront. Mais pour l'instant personne et ce n'est que bien plus tard qu'il me semble entendre un peu de bruit. Combien sont-ils arrivés ? Je ne sais pas. Je ne risque pas d'ouvrir les yeux, on en discutera plus tard. Pour le moment, il faut récupérer un peu de forces et ce n'est que tard dans la nuit que j'ai le courage de me déshabiller.

Bien sûr, toutes les marches se passent le vendredi de façon à ce que l'on ait le week-end pour récupérer. Mais cette fois, même le lundi, des traces de fatigue subsistent, mais très peu de soldats sont consultants. Pourtant cette nuit-là, on a tous souffert. Mais les plus à plaindre, ce sont ceux qui n'ont pas pu suivre dès le milieu de la marche. Toujours voir les autres loin devant et ne jamais les rattraper, ne pas avoir droit aux pauses car on arrive trop tard et pour finir à bout de forces, assis dans la neige au bord du fossé, en attendant un hypothétique secours.

Cette nuit-là, j'ai connu la souffrance comme je ne l'avais pas connue auparavant et je crois que nous sommes 350 dans ce cas-là.

Les grandes manoeuvres

Nous arrivons au stade final de l'instruction militaire. Il va falloir prouver que nous sommes devenus de vrais soldats. Et c'est pour cela que nous venons de débarquer du train en gare de Munsingen en cette fin d'après-midi de février 1957. Il y a même un petit soleil qui nous accompagne de la gare au camp du terrain de manoeuvres, parcours que l'on fait à pied avec bagages civils et militaires.

On découvre un camp qui ressemble davantage à un stalag qu'à une caserne avec ses longues baraques en bois, ses ruelles avec ornières laissées par les véhicules. Les intérieurs des piaules ne sont pas mieux avec des planchers en bois recouverts par endroits de plaques de boue séchée, des lits superposés et souvent bancals.

Après la soupe, un officier vient nous avertir que dans la nuit certains de nous seront de garde dans un entrepôt de véhicules. Je fais partie de ceux-là et c'est comme ça que je me suis retrouvé à 7 ou 800 mètres du camp de minuit à 2 h du matin, devant ce garage où il y a une multitude de véhicules de tout type. L'officier qui m'a amené ici m'a donné cinq cartouches, "des vraies", avec comme consigne de tirer après avoir fait les sommations d'usage s'il y a des rôdeurs qui ne connaissent pas le mot de passe. En moi-même, j'espère bien ne pas en arriver là. Tout c'est bien passé mais c'est long deux heures loin des copains et surtout de son lit. Et pourtant ce n'est que le début d'une période qui va marquer ma vie.

Le jour suivant, rien de sensationnel. C'est trop calme pour que cela puisse durer. Le soir même, le lieutenant nous annonce que l'on va sortir cette nuit et qu'il viendra nous chercher à 11 h. Quelle manoeuvre vont-ils encore inventer ? On s'allonge sur le lit en attendant le départ. Le sommeil n'a pas de prise sur nous et il est inutile de s'endormir, la manoeuvre ne serait que plus difficile.

En guise de manoeuvres, on se retrouve en embuscade en contrebas d'un chemin où un convoi doit passer. Ici, il y a encore une vingtaine de centimètres de neige glacée et pourtant il faut bien se mettre à plat ventre. Le temps est clair, le froid est terrible et nous ne sommes qu'en treillis. La pellicule de glace qui recouvre la neige nous gèle les genoux et les coudes. Il est minuit. Je me souviens que dans mes poches j'ai des chiffons récupérés je ne sais où. Je les étale sur la glace pour que cette dernière ait moins de prise sur mon épiderme. Les résultats sont maigres.

Le temps passe doucement. Je me sens transformé en glaçon. Si le convoi pouvait arriver que l'on se défoule avec nos balles à blanc mais c'est toujours le grand silence. Le lieutenant se décide à lever l'embuscade. Il y a 1 h 20 que nous sommes couchés sur la glace, on se relève, raidés comme la mort, on

piétine pour se réchauffer un peu. Le lieutenant fait comme nous car il n'est pas mieux habillé, peut-être quelques caleçons de plus ?

Et c'est à ce moment qu'il s'aperçoit que nous ne sommes pas au complet. Il en manque six. Où sont-ils passés ? *Rentrons* dit le lieutenant furieux. Personne ne dit mot. Arrivés au camp, nous rentrons tous dans la chambre. Nos six artistes sont là, couchés. Mais pas pour longtemps, l'officier leur donne l'ordre de se lever, s'habiller et se mettre en tenue de campagne et qu'il va repasser dans un quart d'heure. Et pendant que nous on se déshabille, eux se préparent à repartir. Personne ne prend pitié d'eux et un silence s'instaure entre nous. Le lieutenant revient, les rassemble au milieu de la pièce, les regarde sans rien dire.

L'atmosphère est pesante comme un jour d'orage. Que va-t-il se passer ?

Puis il prend la parole : *Les gars, vous vous êtes dégonflés. Vous êtes des lâcheurs. Aujourd'hui ce n'est pas grave, nous sommes en manoeuvres, mais demain, pourrons-nous vous faire confiance ? Et au premier accrochage, à la première embuscade vous vous défilerez comme des lapins, laissant sur place vos copains en danger de mort, pourvu que vous soyez peinards. Si vous continuez, votre égoïsme vous perdra et vos copains vous tourneront le dos. Pensez-y fortement. Celui qui abandonne un copain en danger est un assassin. Allez vous coucher, il n'y a pas de punition pour des dégonflés à part le mépris. J'ai honte de commander des mauviettes. Que ceci vous serve de leçon et que ça ne se reproduise jamais.*

Le lieutenant s'en va, laissant les six bougres au milieu de la piaule. Personne n'ose parler. Ils ne savent plus où se mettre. Et les jours qui suivirent, ils se font oublier ou adoptent une attitude amicale pour que l'on puisse tous oublier cette embuscade. Le souvenir de cette nuit s'estompera bien sûr, mais je n'aurais pas aimé que cette leçon de morale s'adresse à moi. Il vaut mieux subir une peine physique que de recevoir cette gifle morale devant les copains.

Dans les manoeuvres, il y a toujours deux camps, les bons et les mauvais, les bleus et les blancs, et ici, c'est les Français et les fellaghas. La 1^{ère} section fait partie des fellaghas. Le lieutenant a dû nous demander un complément de paquetage. Tout d'abord pour nous distinguer des autres et surtout pour lutter contre le froid car il va falloir rester et coucher dehors par tous les temps et toutes les températures ; on se retrouve avec une casquette à oreillettes, très bien fourrée et une veste trois quarts en peau de mouton. Par contre, en ce qui concerne les jambes, on ne compte plus le nombre de pantalons et caleçons pris les uns sur les autres. Il faut bien ça, la température oscille entre moins 15° et moins 20°.

Notre passe-temps est de se terrer dans les bois en attendant d'attaquer le premier convoi ou camions qui passent à notre portée. On s'amuse comme des petits fous à voir les autres soldats sauter des camions pour se mettre à l'abri dans les fossés. Seulement eux, ce soir, ils iront boire une bière avant d'aller se coucher dans leur lit, alors que nous..., il va falloir trouver un abri pour la nuit.

Un soir, vers 11 h, on recherche un lieu qui pourrait nous abriter. Pour l'instant, on remonte un petit chemin dans les bois. A notre droite, on s'aperçoit que c'est une plantation de sapins d'une dizaine d'années, on est tous d'accord pour passer la nuit dans ce bois. On y rentre difficilement. Ils ont des branches jusqu'au sol mais on arrive tout de même à parcourir une vingtaine de mètres. On a presque une sensation de chaleur à l'abri des arbres et on s'allonge sur le sol gelé. Mais on refroidit vite lorsque l'on est immobile et dix minutes après notre arrivée, tout le monde claque des dents. Cependant, un d'entre nous a un trait de génie. Il écarte un peu les aiguilles de sapin qui jonchent le sol, casse quelques brindilles au-dessus de sa tête, en fait un petit tas avant d'y mettre le feu. Les flammes ne dépassent pas une dizaine de centimètres. Le lieutenant bougonne un peu pour la forme et quelques minutes après, tout le monde a son petit feu personnel devant lui. Ces flammes n'ont pas la prétention de faire remonter la température mais de nous réchauffer le coeur. Entre nous, le lieutenant aussi a fait son petit feu. On somnole un peu entre deux ravitaillements de notre compagnon incandescent. Les feux sont restés discrets toute la nuit. Il ne s'agit pas de mettre le feu à la forêt, ni de se faire repérer par les ennemis.

Lorsque nous restons par monts et par vaux pendant deux ou trois jours, nous sommes ravitaillés par la roulante. L'emploi du temps et les lieux de rendez-vous avec les cuistots doivent être bien planifiés. Ces derniers arrivent toujours à l'heure fixée et à l'endroit prévu. Bien sûr, nous rentrons au camp de temps

en temps, on arrive même à dormir dans notre lit. Il faut bien se raser, se débarbouiller un peu mais aussi retrouver le courrier qui nous attend et ça fait du bien d'avoir des nouvelles du pays et il faut aussi en donner. Mais les heures au camp sont comptées et souvent nous repartons en début d'après-midi. Seulement ce jour-là, la température est remontée, nous apportant la neige ce qui n'arrange rien pour la marche.

La nuit est tombée depuis longtemps, on avance difficilement en direction du village de Grühorn. Tous les soldats qui sont venus à Munsigen connaissent cette ancienne bourgade vidée de ses habitants à cause de la guerre probablement. Il y a des trous d'obus dans les murs. Les façades ont été mitraillées et pourtant restent encore des enseignes en allemand à l'entrée des commerces de ce village, c'est triste.

Nous avançons dans la neige à l'opposé de la route qui arrive dans ces ruines à la recherche d'un gîte pour la nuit. Pour une fois, la chance nous sourit. La première bâtisse que l'on découvre dans la nuit est une grange, on ouvre la porte. Le lieutenant donne un coup de lampe électrique et on se croirait dans un hôtel trois étoiles. Il y a d'abord l'aire de battage en ciment, avec à droite, de la paille sur un mètre de hauteur, des lits tout trouvés. A gauche, un tas de foin, mais au-dessus dans la toiture, un trou apparaît. Un obus a dû passer par là, emportant avec lui, planches et chevrons qui vont nous servir à faire un bon feu sur le béton. Sitôt dit, sitôt fait. Et quelques instants plus tard, tout le monde se réchauffe les mains tendues vers la flamme. Un tour de garde s'instaure devant la porte de la grange. Ce serait bête d'être fait prisonniers. Puis nous allons nous coucher dans la paille. Nous sommes quelques-uns à poser nos godillots devant le feu pour qu'ils sèchent un peu dans la nuit. A cet instant, je ne me doutais pas de la bêtise que je venais de faire.

5 h 1/2 du matin, c'est le réveil, on ravive un peu le feu pour nous éclairer et nous chauffer. Je m'assois sur une poutre qui traînait par là pour reprendre mes chaussures. Ma stupéfaction est grande. Ces pauvres godasses ont triste mine. Le cuir imbibé d'eau est devenu sous l'action de la chaleur, quelque chose d'indescriptible. Il s'est racorni, tordu, dur comme du contre-plaqué, mais le plus grave c'est que mes pieds refusent de reprendre leur place à l'intérieur car si les godillots ont rétréci, eux ont fait l'inverse. Lorsqu'ils ont été libérés du carcan, au bout de quelques minutes, le pied gauche se plie à ma volonté mais le deuxième, impossible de lui faire entendre raison. Je peste, j'enrage. Il faut que je trouve une solution. Je ne peux pas repartir pieds nus dans la neige.

Les copains commencent à sortir de la grange. L'heure du départ approche à grands pas. J'envisage de fendre le dessus du godillot avec mon couteau. Seulement je n'aurai pas fait un kilomètre que j'aurai le pied gelé par la neige. Enfin, millimètre par millimètre, je réussis à le caser dans la chaussure. Je me dépêche de lacer tout ça et d'enfiler la guêtre. Je suis tout seul dans la grange, éclairé par quelques braises qui finissent de se consumer. Je rattrape les copains, clopin-clopant. Je sais que lorsque le cuir sera de nouveau mouillé, mes pieds referont la loi mais pour l'instant, je souffre. C'est bon que le rythme n'est pas élevé car les gars ne sont pas encore réveillés. Mais j'ai juré d'être plus raisonnable à l'avenir envers mes pieds et de réfléchir avant d'agir.

Nous sommes revenus dans ce triste village de Grühorn pour nous entraîner au combat de rue et à la fouille des maisons, à ouvrir les portes avec les pieds comme on dit. Nous sommes en possession de grenades en carton pleines de plâtre que l'on fait exploser dans les maisons avant d'y pénétrer. On joue les costauds car il n'y a personne pour nous résister. Mais si un jour il me faut jouer à ce jeu mortel, je me demande comment je vais réagir car le premier qui tire est vainqueur. Mais on ne gagne pas toujours et un jour, il faut payer le prix à ce jeu de massacre. Il paraît qu'en Algérie, beaucoup de fouilles nous attendent, alors...

Dans quelques jours les manoeuvres vont se terminer. Pourtant, il reste encore beaucoup de tirs à effectuer, qui seront notés car ils comptent pour notre examen de caporal. C'est ce qu'il y a de plus attractif et si je suis bien moyen au fusil, je n'ai jamais fait de tirs excellents, par contre, au fusil-mitrailleur, je suis un des meilleurs de la section. Quant au pistolet-mitrailleur (la mitrailleuse) je me défends bien, ainsi qu'au pistolet automatique (revolver). Il a fallu aussi balancer des vraies grenades à partir de tranchées qui existent dans ce champ de manoeuvres et même un jour nous avons tiré au bazooka. On nous emmène en

rase campagne au bord d'un bois. Devant nous un terrain dégagé de toute végétation et au beau milieu un tank qui est là en guise de cible. Bien sûr, c'est un vieux char d'assaut avec aucun équipage à l'intérieur mais c'est sur lui que vont s'acharner les roquettes que l'on a apportées. Il est décidé que nous tirerons à tour de rôle dans l'ordre alphabétique inversé. Toute la section va se planquer plus loin car c'est un tir un peu dangereux à cause de la flamme que la roquette rejette en arrière au moment du tir. Au bazooka, il y a juste trois hommes, le tireur, le chargeur et le chef de tir. Dans ce cas, c'est le lieutenant. Les tirs commencent. C'est la première fois que l'on assiste à un tel spectacle. Il y a des roquettes qui font mouche mais d'autres vont se perdre dans la colline d'en face. Mon tour arrive. Je suis le dernier. C'est la faute à l'alphabet. Le lieutenant m'explique la technique du tir et comment on vise à travers les jumelles dont est pourvu le lance-roquettes. Ce sont des lunettes de visée avec un croisillon qu'il faut placer sur le char à l'endroit où l'on veut que la roquette pénètre. Ça me paraît simple. J'attends que le chargeur mette la roquette en place et lorsqu'il est prêt, il me tape sur l'épaule. C'est le signal que c'est à moi de jouer. Je m'applique. Je ne voudrais pas le rater. Doucement j'appuie sur la poignée en gardant bien le croisillon sur l'avant du char, à l'endroit où devrait se trouver le pilote. La roquette a atteint son but. Le char se soulève de plusieurs centimètres sous l'effet de l'explosion. Je suis content de mon tir. A cet instant, le lieutenant s'approche et il me dit : *Il en reste une, vas-y.* Le chargeur refait son boulot et j'y mets la même application qu'à la première ce qui produit les mêmes effets et j'ai la joie de revoir ce char martyr se soulever une deuxième fois. Mais à cet instant, je pense aux gars qui en temps de guerre sont enfermés dans ce cercueil métallique à chenilles et je suis convaincu qu'il vaut mieux être fantassin.

Il nous reste encore des épreuves à subir dont celle de la mitrailleuse, mais là, nous ne sommes pas les tireurs mais les lapins. On se retrouve, un après-midi, à travers champ où on découvre un fossé d'une soixantaine de centimètres de profondeur, autant de large, à une centaine de mètres, une mitrailleuse avec ses servants. Elle est pointée perpendiculairement au fossé, on nous rassemble au bout du fossé. Il va falloir ramper dans le fossé jusqu'à l'autre extrémité et la mitrailleuse va tirer des rafales sur une quinzaine de mètres alors que cette tranchée doit en faire une centaine. Les tirs seront au ras du sol pour mieux nous faire comprendre ce qu'il en est de se faire tirer dessus. Surtout ce n'est pas du chiqué, les balles sont réelles. C'est le baptême du feu, en principe sans risque s'il n'y a pas de ricochet ; on commence à ramper au fond de ce fossé qui est recouvert de neige, on laisse une distance de cinq à six mètres entre nous. Lorsque j'arrive dans la zone de tir de la mitrailleuse, je ne suis pas plus fier que les autres.

J'ai peur que mes fesses dépassent. Si quelqu'un veut apprendre à ramper c'est la meilleure solution. C'est incroyable ce qu'une balle peut faire du bruit. Il faut se dominer et ne pas céder à la panique tout en continuant à avancer car celui qui vous suit vous engueule.

Il veut se sortir de là et pas question de doubler. Pourtant, lorsque l'on arrive au panneau qui vous signale que l'on peut se relever, un sentiment de fierté nous pénètre. C'est simple à comprendre. Nous avons vaincu notre peur. Mais que ce serait-il passé si l'un de nous n'avait pas pu se contrôler et était sorti de ce boyau sans prévenir, avec le risque d'être fauché par une rafale ? Il vaut mieux ne pas y penser.

Les manoeuvres vont se terminer. Il ne reste que les tirs de nuit à effectuer et c'est comme cela qu'un soir à la tombée de la nuit, nous arrivons sur les lieux où doivent se dérouler les tirs. Nous sommes les premiers arrivés de la compagnie car, ce soir, toutes les sections à tour de rôle doivent y participer. Le champ de tir étant le lieu de rassemblement, nous avons du temps devant nous car nous serons les derniers appelés sur le "pas de tir". En attendant la roulante, qui doit nous apporter la soupe, on va se promener dans un bois tout proche et on aperçoit presque en lisière, un gros sapin mort, écroulé dans la neige. Le réflexe est unanime, on va faire du feu et tout le monde se met à casser des branches. Quelques instants plus tard, un bon feu de joie nous remonte le moral. La soupe est arrivée et vite avalée. Il ne faut pas la laisser refroidir, on se couche autour de ce feu et on commence à chanter. Toutes les chansons y passent, aussi bien celles de "corps de garde" que les langoureuses du civil, on entend les tirs des autres sections. Les pauvres, ils ne connaîtront pas, ce soir-là, l'amitié et la bonne humeur qui nous lient cette nuit.

J'ai toujours conservé au fond de ma mémoire, le souvenir de ce soir où une section, couchée dans la neige, chantait autour d'un bon feu. La flamme de l'amitié. Il est plus de minuit lorsqu'on nous appelle pour

les tirs, ces derniers auront lieu sur des cibles mouvantes. Ce sont des silhouettes humaines en contreplaqué que l'on aperçoit de face de temps en temps puis qui se mettent sur la tranche pour donner l'impression de disparaître à nos yeux. Tout ceci est animé par un mécanisme commandé à distance. Le champ de tir est illuminé par des fusées éclairantes. Lorsque celles-ci s'éteignent, il faut avoir fini le tir qui était prévu. Ce soir-là, trois sortes de tirs sont au programme : au fusil debout, au fusil couché et à la mitrailleuse à la hanche. Tout se passe bien mais il faut du temps, car entre chaque tir, il faut aller aux résultats et compter les impacts dans la cible qui nous est attribuée individuellement et l'officier note les résultats. Tout est terminé vers 1 h 1/2 du matin et, chose exceptionnelle pour nous, des camions nous attendent pour nous emmener dans notre lit.

Les manoeuvres sont terminées. Le rassemblement final est prévu pour 10 h du matin en présence du colonel qui commande le régiment. On passe donc les heures qui précèdent à se faire une beauté, se débarbouiller, se raser. Il faut cirer les godillots. Ce n'est pas une petite affaire après ce qu'ils ont vu pendant ces quinze jours polaires. La tenue de ville est toute froissée lorsqu'on l'extirpe du paquetage. Enfin, à "moins cinq", on a l'air presque sortable, en rang, alignés, le fusil au pied, l'officier chef de section à côté de celle-ci, on attend le colonel qui, bien sûr, se fait attendre. Il arrive, entouré d'autres officiers, on lui présente les armes. Il nous inspecte d'un regard circulaire, nous fait mettre au repos. Il a l'air bougon. Il commence son discours en nous disant que les manoeuvres n'ont rien valu, que l'on mérite de les recommencer, que l'on n'a rien compris au combat, qu'il y aura des morts parmi nous en Algérie si on continue à se moquer de la stratégie militaire. Quant à moi, je me dis *cause toujours mon bonhomme, ce qui m'intéresse c'est la permission*. La fin de son allocution est plus calme heureusement, car les chefs de section sont mal à l'aise devant ces reproches injustifiés à mes yeux.

La prise d'armes est terminée. L'ordinaire du repas est amélioré en comparaison de la roulante. Le départ du camp est prévu dans la soirée, dès que l'on aura rendu notre complément de paquetage. Et nous voilà une fois de plus en train, en direction de Radolfzell où on arrive tôt le lendemain matin. Nous n'allons pas y rester longtemps, deux jours avant d'aller revoir la France, le pays natal, la famille, les amis, ça va nous détendre un peu après ce que l'on a vécu ces derniers mois. Vive la permission !

Allemagne - Algérie : le voyage

Les bons moments ont une fin, les permissions aussi, surtout que ces dernières se passent toujours bien. Mais huit jours, c'est vite passé si on veut dire bonjour à tout le monde. C'est quand même bon de se replonger dans une atmosphère familiale et amicale. Je repars avec la gorge serrée. Je sais ce qu'il en est de la vie militaire et maintenant, quand est-ce que je vais revenir au pays ?

Sur le voyage de retour en Allemagne une petite anecdote, le convoi se forme à Lyon à la gare Perrache. Nous sommes nombreux car il y a d'autres régiments qui remontent rejoindre leurs unités en Allemagne. Beaucoup de bruit dans cette gare, certains pleurent d'autres chantent. Il y a ceux qui ont trop bu et ceux qui ont soif. A minuit, le convoi s'ébranle dans la nuit, calmant tout le monde, on arrive à Strasbourg à la pointe du jour et là, nos braves gens de la S.N.C.F. oublient de décrocher les wagons allant dans le sud de l'Allemagne. Je m'aperçois vite que l'on prend la direction du nord, mais peu importe, on a le temps. Il faudra attendre le coucher du soleil pour qu'un commandant passe dans les compartiments et nous demande où on va ? Nous sommes déjà au nord de Coblenze. A la gare suivante, on décroche nos wagons en attendant qu'une locomotive veuille bien nous ramener à Radolfzell. Et c'est comme ça que l'on est rentrés de permission avec un jour de retard, sans punition, mais certains cheminots ont dû se faire tirer les oreilles.

Pendant notre absence, des bleus sont arrivés et ils ont pris possession de notre ancien bâtiment. Nous, on se retrouve logés à côté du gymnase. Les jours passent dans le désœuvrement, on ne sait rien sur notre avenir. Rien ne filtre comme information. Un matin, on nous rassemble, mais c'est simplement pour

nous donner les résultats de nos examens concernant le grade de caporal. Je suis dans la moyenne avec 13,65 sur 20. Mais il y a tout de même des échecs et une dizaine d'entre nous ne se retrouvent que 1^{ère} classe. Puis, vient le jour où toute la compagnie est rassemblée. Les officiers arrivent avec des documents contenant notre destin. Ainsi commence toute une litanie de noms. A l'appel de son nom, on doit aller se rassembler un peu plus loin. C'est ainsi que l'on se retrouve un peu plus de 300 gars dans ce nouveau rassemblement, on a vite compris que ceux qui n'ont pas été appelés vont rester en Allemagne, au moins pour quelque temps. Quant à nous, on va peut-être en savoir un peu plus. Il y a deux lieutenants "béret rouge" qui s'approchent de nous et prennent la parole. C'est ainsi que l'on apprend que ce sont eux qui ont la charge de nous convoier jusqu'en Algérie. Le départ aura lieu le lendemain dimanche 24 mars 1957 au soir. Mais pour aujourd'hui, il faut rendre une partie de notre paquetage. Celui-ci sera complété en Algérie en fonction du climat, car il faudra bien que ce dernier soit adapté à la température. Le dimanche matin, il faut rendre au magasin la literie, couvertures, sac de couchage etc. Nous n'en avons plus besoin ici et il faut que les chambres soient vides après le repas de midi, on se rend au foyer pour boire une dernière bière. Quelle n'est pas notre surprise en constatant qu'il est fermé. Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût, on apprend que c'est le capitaine qui commande la caserne qui l'a fait fermer. La colère gronde, ça rouspète, il y a parmi nous des gars habitués aux manifestations de rue pour revendications syndicales dans le civil. Ils commencent à hurler des slogans hostiles au capitaine. Puis on commence à défiler le long de la cour d'honneur en chantant le chant du 4^{ème} R.T.M. où il est dit que les forçats de Cayenne sont plus heureux que nous.

Arrivés sous les fenêtres de son bureau, le chant s'arrête et on se met à scander *ouvrez le foyer !* Tout le monde hurle. Dans la caserne, ceux qui ne sont pas au courant se demandent bien ce qui se passe. Lorsque tout à coup, un gars arrive en nous disant que le foyer est ouvert. La nouvelle est accueillie par un cri de joie et tout le monde se rend au foyer, on a gagné mais il fallait bien être sur le départ pour pouvoir se payer le luxe de manifester dans un régiment disciplinaire.

Le repas du soir est servi à 5 h. Le départ est prévu pour 6 h car il faut descendre à la gare à pied. Nos deux lieutenants nous rassemblent, s'assurent que personne ne manque et que rien n'a été oublié avant de donner le signal du départ. Apparemment ce ne sont pas de mauvais bougres, mais ils nous surveillent du coin de l'oeil, discipline militaire oblige, surtout en ville.

Un détachement de bureaucrates nous a précédés à la gare. Ils vont nous remettre des tas de papiers, billets de train, ordre de mutation etc. A 8 h du soir, on monte dans le train, tout d'abord les jeunes caporaux. On nous installe un par compartiment, on va être responsable des autres occupants. Le capitaine est tout de même venu nous voir partir. Il a même un petit sourire. Peut-être a-t-il oublié les événements de l'après-midi en nous pardonnant ou bien il est content de se débarrasser de nous. Allez savoir !

Le convoi est parti dans la nuit à la vitesse habituelle. On s'arrête sur des voies de garage. On repart. Au lever du jour, nous sommes à Strasbourg.

Lundi 25 mars 1957 : Passage en douane pour la forme et le train repart toujours à petite vitesse. A 2 h de l'après-midi, nous arrivons à Mulhouse dans une sorte de gare de marchandises. Tout s'arrête. Aucun bruit, c'est le calme aux alentours. Quelques-uns descendent du train et à ce moment-là, une rumeur sortie de je ne sais où, nous dit qu'il y a deux heures d'arrêt. Tout le monde descend des wagons et on s'installe sur le talus d'en face. Mais quelques curieux ont vu des maisons pas très loin avec une enseigne de bistrot. La grande majorité d'entre nous vont boire la dernière. Et si les lieutenants ont besoin de nous, ceux qui sont restés leur indiqueront le chemin. Il est 4 h de l'après-midi lorsqu'ils rentrent au café. Ils nous prennent "de bonne", *allez les gars, il faut y aller, ne vous faites pas porter déserteurs vous le payeriez trop cher* et c'est en chantant que l'on rejoint le convoi.

On repart en direction de Montbéliard où nous arrivons au coucher du soleil. Pour une fois, le train s'arrête en gare. Sur le quai, il y a des personnes qui attendent, regardent les wagons à la recherche de quelqu'un. Nous avons compris, il y a parmi nous des jeunes de la région et ce sont leurs parents qui sont là, espérant les voir une dernière fois avant leur départ pour l'Algérie. Les gars sont vite trouvés parmi nous et ils descendent sur le quai se jeter dans les bras de leurs parents. Pendant ce temps, la S.N.C.F. accroche

au convoi d'autres wagons remplis de soldats de régiments de la région et qui vont dans la même direction et destination que nous. Une locomotive supplémentaire est aussi rajoutée. Le train siffle. Le chef de gare invite les jeunes à remonter dans leurs compartiments. Sous la vitre où je suis installé, une mère enlace toujours son fils, ils pleurent tous les deux. C'est émouvant de voir cette séparation forcée. Le train s'ébranle doucement. Le gars sous ma vitre s'arrache des bras de sa mère pour monter sur le marchepied du wagon, laissant sur le quai sa mère hébétée, son mouchoir à la main. Dans le train, spontanément, on entonne le chant "ce n'est qu'un au revoir", c'est pathétique et poignant, on a tous le coeur un peu serré d'être les témoins de ces déchirements. Pourtant, tous ces quais de gare, mouillés par les larmes de ceux qui restent et de ceux qui partent avec un billet de retour incertain dans certaines guerres encore plus féroces que ce que l'on risque de vivre, resteront toujours le symbole de la séparation entre des êtres humains qui ne demanderaient pas mieux que de rester ensemble.

Dans la nuit, le calme est revenu dans les compartiments. La chanson s'est arrêtée faute d'auditoire. Tout le monde a rejoint sa place. Les locomotives ont pris de la vitesse, entraînant derrière elles un convoi militaire qui n'a jamais roulé aussi vite. Il n'y a plus d'arrêt. Lyon est traversé en grande vitesse, on descend la vallée du Rhône sans faiblir. L'air siffle le long des wagons, on sommeille un peu et lorsque ce train d'enfer décide de ralentir, nous arrivons à Port-Vendres. Il est 1 h du matin. Le temps de descendre du train avec notre barda et on prend conscience de l'organisation du D.I.M. On est attendus. Les camions garés en épi sont prêts à démarrer dès que leur chargement est terminé. Tout se passe très vite. Et on se retrouve devant des baraquements où des lits nous attendent. Ils ne sont pas d'un grand confort, superposés, trois étages, une toile tendue entre les montants sert à la fois de sommier, matelas et literie. Il y a tout de même une couverture pliée en quatre qui nous attend mais c'est suffisant pour nous détendre.

Mardi 26 mars 1957 : La nuit est courte. Tout d'abord parce qu'un café sera le bienvenu et puis beaucoup sont comme moi, on n'a jamais vu la mer. Mon impatience est grande et dès que le petit déjeuner est avalé, on va se promener dans la cour du D.I.M. en espérant bien voir cette Méditerranée et sa beauté légendaire, on reste un peu sur notre faim car la vue est mal aisée. Mais les soldats du camp nous rassurent en nous disant que l'après-midi on aurait quartier libre. Pourvu que nous ayons un laissez-passer à notre nom et visé par le poste de police. Dès 2 h de l'après-midi, tout le monde est dehors. Une surprise nous attend de l'autre côté du port, un bateau, énorme pour moi qui n'en ai jamais vu. Il a dû arriver juste avant midi. C'est le *Président Cazalet*, celui qui demain va nous emmener à Oran en Algérie. Avec une bande de copains, on fait le tour du port pour aller le voir de plus près. Il est vraiment imposant. Par contre, ma curiosité n'est pas satisfaite. Je me demande bien où est l'entrée car je ne vois qu'une coque lisse, unie, très haute. Je me rassure, demain à la même heure, je serai fixé, on continue notre promenade jusque sur les rochers du bord de mer. Ici la vue est magnifique. Il y a un grand soleil qui illumine les vagues à perte de vue. Quelques petits bateaux ont l'air de se promener sur cette immensité liquide dont je n'avais aucune idée de la beauté vingt-quatre heures avant.

La soirée se passe dans les bistrotts de la ville, on casse une petite croûte avec des provisions achetées dans les épiceries. Les fonds sont en baisse et on n'a pas les moyens d'aller au restaurant. Le laissez-passer n'est valable que jusqu'à minuit. Il faut rentrer se reposer, demain la journée sera dure.

Mercredi 27 mars 1957 : 6 h 30 du matin, c'est le réveil pour le vrai départ vers l'inconnu. La toilette, le petit déjeuner et nous voilà rassemblés une fois de plus. Chaque compagnie a son rassemblement car nous sommes nombreux à partir. D'après les rumeurs, nous serions 1 200 à embarquer. Nos lieutenants accompagnateurs nous comptent une fois de plus. Il ne s'agit pas d'en laisser sur le continent. Dès 8 h, les camions sont là pour nous emmener jusqu'au bateau, on embarque, compagnie par compagnie, dans les véhicules, lesquels nous laissent à proximité de l'embarquement pour continuer leur ronde entre le D.I.M. et le bateau. Les formalités sont loin d'être finies. Il y a ici des tas de militaires pour organiser le départ. Nous passons en file indienne. Devant eux, il faut décliner son identité, sa compagnie, son régiment, vérification faite sur les grands registres, ordre de mission, billet d'embarquement, bons pour les repas qui seront servis sur le bateau etc. J'en passe et des meilleurs. Après toute cette paperasse, on arrive au bateau, et ma curiosité est satisfaite car apparaît, dans le flanc du navire, une petite porte ouverte aujourd'hui mais qui doit être très discrète et étanche lorsqu'elle est fermée. Une passerelle y accède, on pénètre alors à "fond de

cale". Il fait noir là-dedans, une humidité très forte. Le mousse a dû laver tout ça à la lance il y a peu de temps. Dès l'entrée, il y a une montagne de chaises longues. Chacun se sert. C'est tout notre confort pour la traversée. Sur le plancher de la cale, de gros chevrons cloués à intervalles réguliers servent à deux fonctions. D'abord à délimiter les rangs de chaises longues et puis à empêcher ces dernières de glisser sur le plancher en cas de tempête. La place de chacun est restreinte, un mètre carré chacun à peu près, surtout que l'on a avec nous nos bagages. Il nous est interdit de monter sur le pont tant que tout le monde n'a pas embarqué. Mais dès que la petite porte a été fermée et l'autorisation donnée, on va vite vers les escaliers à forte pente qui donnent accès à l'air libre prendre une bonne respiration d'air de France. Mais déjà les remorqueurs sont en train de tirer le bateau en dehors du port. Il y a des militaires partout sur le pont pour regarder notre pays s'éloigner. Pourtant, quelque chose nous réchauffe le cœur et nous soutient le moral. Sur le port, en face de nous, des habitants de Port-Vendres nous disent adieu en agitant des serviettes, torchons ou autres avec de grands gestes amicaux. Mais tout ceci est bref. Nous arrivons en haute mer. Les remorqueurs ont fini leur travail et détachent les remorques. Le bateau est seul à se mouvoir en direction de l'Algérie.

Il fait un temps splendide. Le soleil est chaud, la mer est calme, on doit sûrement partir pour une croisière. Tout le monde contemple ces côtes de France qui s'éloignent doucement et tout ceci aux frais de l'armée. Je savoure ces instants paisibles que je n'aurais pu imaginer. Ce bateau qui glisse sur l'eau presque sans bruit de moteur, c'est une image qui ne pourra être oubliée.

Le repas de midi est plus difficile à savourer. Les cuistots apportent la nourriture sur le pont et débrouillez-vous ; on mange debout comme on peut. Je n'ai pas très faim et le repas se termine avec un coup de rouge et l'éternelle "Vache qui rit". Les heures passent. Nous sommes entre l'Espagne et les îles Baléares lorsque le soleil se décide à se coucher, nous réservant un beau spectacle de toutes les couleurs, du jaune au rouge en passant par des teintes ocre surmontant l'Espagne qui se détache en bleu sombre à l'horizon. C'est beau à voir. A cet instant, je suis content d'avoir pris le bateau. Il est très tard lorsque je me décide à aller rejoindre ma chaise longue. Beaucoup de copains sont déjà descendus et il reste peu de monde sur le pont. Pourvu que le lendemain se passe aussi bien !

Jeudi 28 mars 1957 : Le jour a dû se lever. Mais à l'intérieur de la cale il n'y a que quelques lampes fixées au plafond pour nous éclairer. Dès que j'ai réussi à boire le café, je grimpe à nouveau sur le pont car dans la cale, ce n'est pas folichon. Il y a un peu de brume au loin qui se dissipe doucement au soleil et bientôt j'aperçois les côtes algériennes qui grandissent au fur et à mesure que le temps passe. Bientôt on peut apercevoir le port et la ville d'Oran. Les remorqueurs attendent notre arrivée pour amener le bateau à quai. Les ordres sont donnés. *Tout le monde sur le pont avec les bagages.* Je redescends chercher les miens et ranger ma chaise longue. Ici il n'y a pas de serveurs.

Le bateau a accosté, une passerelle est mise en place entre le pont et le bâtiment maritime d'en face. Je vais mettre les pieds sur un autre continent. Ça fait bizarre. Et tout recommence : rassemblement par compagnie, comptage, vérification d'identité. Ce doit être les mêmes registres qu'au départ. Et toujours les camions qui nous emmènent au centre de transit (D.I.M). Il est 2 h de l'après-midi. Lorsque l'on y arrive, on nous sert une petite collation et on nous dirige vers la chambrée. Il y a une multitude de lits là aussi, du même modèle qu'à Port-Vendres. Dans cette immense piaule, il n'y a que l'effectif de ma compagnie. Je ne sais pas où sont passés les autres soldats qui étaient avec nous sur le bateau. Peut-être ont-ils été emmenés au train ou dans un autre bâtiment. L'après-midi est calme. Certains vont voir dans la caserne ce qui se passe. D'autres sont allongés sur leur lit en attendant la soupe, laquelle va être servie vers les 6 h du soir. J'ai mangé avec appétit car sur le bateau il était difficile de se restaurer correctement. Puis j'essaie de m'endormir. Je me réveille, il est un peu plus de minuit. Je suis malade. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? J'ai la tête dans un étau, les yeux me font mal. Je pense à un rhume de cerveau ou à une crise de sinusite. Je reste une bonne heure à souffrir lorsque je me souviens que j'ai de l'aspirine dans la valise. Je me rends aux lavabos avec mon quart et un cachet. Le temps de le faire fondre et j'avale tout sans hésitation. Malheur à moi, ce n'est pas de l'eau, c'est de la saumure. Ils doivent pomper ça directement dans la mer. Maintenant j'ai toujours mal à la tête mais en prime, j'ai mal à l'estomac et j'ai une soif qui me dévore. Je retourne me

coucher. La nuit est longue. Je ne risque pas de dormir, ces petits bobos me tiennent éveillés. Et c'est avec soulagement que j'entends : *au jus là-dedans !*

Vendredi 29 mars 1957 : A 8 h, toute la compagnie doit être rassemblée dans la cour avec le barda, on pense légitimement que l'on va nous acheminer vers la gare. Pour l'instant, on piétine sur place. Un officier arrive en nous invitant à le suivre et il part dans le sens opposé à la sortie. Il nous emmène ainsi jusqu'à un terrain vague qui domine le port mais faisant partie du D.I.M. Avant de repartir, il nous dit de rester là en attendant que l'on vienne nous chercher. Quant à moi, si l'estomac va mieux, le mal de tête ne s'arrange pas. Je commence par m'asseoir sur ma valise, pour finir une demi-heure plus tard, couché sur le peu d'herbe qui existe.

Les heures passent. Midi arrive, personne ne s'est occupé de nous de tout le matin. Un cuistot, probablement, s'approche de nous en nous disant que si l'on veut manger, il faut aller chercher les grandes marmites aux cuisines. Les plus courageux se dévouent. Je n'ai pas faim mais j'ai soif. Je grignote un peu avec un coup de rouge et le calme revient. On se demande s'ils ne nous ont pas perdus. Enfin un officier arrive. Il demande à tous les caporaux de le suivre. Comme à l'armée on ne discute pas, on s'exécute et on suit jusqu'à l'armurerie où on remet à chacun un fusil et dix cartouches. Devant notre air étonné, il nous explique que l'on va partir par le train et que le parcours n'est pas sûr, ce qui n'est pas pour nous rassurer. Par contre, lorsque l'on revoit les copains, on se fait chamber. Ils nous demandent si on part défilé pour le 14 juillet.

Je m'aperçois que ma santé va mieux, ce n'est pas trop tôt car dans les centres de transit, il vaut mieux que les soldats ne soient pas malades car il n'y a rien pour les soigner. Ici nous ne sommes que de passage.

Le repas du soir a eu lieu, toujours dans le terrain vague. Le soleil baisse à l'horizon. Va-t-on passer la nuit à la belle étoile ? On est en droit de se poser la question après une dizaine d'heures passées ici inactifs. Si c'est un test sur la patience, on aura une bonne note ! Enfin voilà nos deux lieutenants "béret rouge" qui viennent nous chercher. Rassemblement comme toujours, on vérifie que tout le monde est bien là. Les camions arrivent pour nous emmener à la gare. Le paquetage et la valise tiennent déjà de la place et maintenant j'ai le fusil en plus. Mais on arrive tout de même à la gare sans encombre. Le train est là. C'est un vieux tacot, plein de puces, avec des banquettes en bois dont je doute de la solidité ; on s'installe comme on peut. La nuit est tombée mais le train n'a pas l'air d'être pressé de démarrer. Tout est calme aux alentours et on attend comme d'habitude. Ce n'est que vers minuit qu'il se décide à partir à petite vitesse et il n'accélérera pas de la nuit. Le mécanicien doit conduire à vue au cas où la voie aurait été détruite par une mine et c'est ainsi que l'on a passé la nuit dans ces wagons d'un autre âge.

Samedi 30 mars 1957 : Nous venons de dépasser Sidi-bel-Abbès lorsque le jour se lève, et dans la lumière naissante on distingue des soldats dans le djebel qui surplombe la voie ferrée par groupe de deux ou trois, fusil aux poings et régulièrement espacés. Je me demande ce qu'ils peuvent faire. Je l'ai appris plus tard. Ils sont là pour nous protéger. Mais avant, ils ont parcouru la voie, regardant s'il n'y a pas de mine ou de rails coupés par un pain de T.N.T. (explosif) avant de se mettre en protection pour le passage du train car il faut reconnaître que nous sommes très vulnérables. Je sais tout ça pour l'avoir fait plus tard. Maintenant il fait grand jour. Des noms de bourgades apparaissent de temps en temps à l'entrée des gares que l'on traverse : Lamoricière, Chouly, Ain Fezza. Pour l'instant, ces noms me sont inconnus mais ils vont devenir familiers dans les mois qui vont suivre. Sur notre droite, à la sortie de Lamoricière, il y a un vignoble à perte de vue. Mais sur notre gauche, il y a une montagne haute, menaçante, avec des falaises à certains endroits. C'est le djebel avec ses broussailles, ses rochers et ses pitons. C'est le djebel Nador, mais on en reparlera. Le train passe sous un tunnel. A la sortie de ce dernier, un pont surplombe une belle cascade de plusieurs dizaines de mètres de hauteur. En face, il y a un autre tunnel et on passe sans transition du pont au tunnel. Encore quelques kilomètres et nous apercevons une ville. Il est 10 h du matin lorsque nous pénétrons dans une gare. C'est Tlemcen. Le voyage en train est terminé. Ce n'est pas trop tôt. Maintenant, je sais ce que c'est que les voyages en chemin de fer car depuis novembre, j'en ai passé des heures là-dedans.

Ce doit être la gare de marchandises. Il n'y a pas de quais mais tout un espace en terre battue, on nous rassemble et j'aperçois qu'en plusieurs points de la gare, il y a des half-tracks avec mitrailleuses en batterie avec tireurs et servants, les canons tournés vers l'extérieur comme pour nous protéger. Des jeeps arrivent ainsi que des camions protégés par des soldats en armes. Des officiers descendent des jeeps avec des tas de documents et nous demandent qu'à l'appel de notre nom on aille se regrouper un peu plus loin. Une centaine de noms sont prononcés puis l'appel s'arrête. Les camions viennent prendre place à côté d'eux. Les soldats embarquent. J'ai bien sûr des copains dans le lot, je ne les reverrai plus sauf une ou deux exceptions. J'ai su plus tard qu'ils étaient au 1^{er} bataillon.

La liste suivante commence. Je fais partie de ceux-là et le même scénario recommence. D'autres camions bâchés sauf à l'arrière sont chargés de nous convoyer quelque part, pour l'instant on ne sait où. Un half-track prend la tête du convoi, un autre en ferme la marche. Nous contournerons la ville avant d'arriver à une petite route qui grimpe dans la montagne. C'est tortueux par là. On traverse une forêt de chênes-lièges. Les mitrailleuses des half-tracks ont les canons pointés vers les sous-bois pour parer à toute éventualité. Nous avons parcouru une bonne dizaine de kilomètres avant d'entrer sur un petit chemin sur notre droite avec des barbelés et une sentinelle à l'entrée. Tout nous dit que nous sommes enfin arrivés. Nous venons de pénétrer dans le camp des Zarifètes. Il est 2 h de l'après-midi. Un officier nous accueille et nous dirige vers un baraquement où se trouvent des lits superposés. Chacun de nous se débarrasse de ses bagages sur un lit. Puis on se dirige vers les cuisines pour un petit repas froid. Dans l'après-midi, il faut aller chez le fourrier pour recevoir couvertures et sac de couchage et faire notre lit si on veut passer une bonne nuit. Il y a huit jours que l'on n'a pas dormi dans un lit et que l'on ne s'est pas déshabillés. La soupe du soir est la bienvenue et le repos nocturne fera de nous des gars plein d'entrain demain matin.

Quinze jours au camp des Zarifètes

Finie la vie de bohème que l'on vient de connaître pendant huit jours. Le militaire reprend ses droits. Même le dimanche matin, il faut aller à la montée des couleurs, suivie d'un peu de temps libre, on en profite pour faire le tour du camp. Ici, au temps de la paix entre pieds-noirs et Arabes, c'était une colonie de vacances pour enfants de l'administration. Le site est assez plaisant si on ne regarde pas les barbelés, ni les sacs de sable de protection. Autour de nous, il y a des forêts de chênes-lièges. Les bâtiments sont corrects. Le capitaine qui commande le camp est logé dans une maison forestière un peu à l'écart. Seules tranchent un peu des mechtas construites par des rappelés en protection du camp du côté où il était le plus vulnérable. Des blockhaus en pierre sèche protègent les sentinelles qui montent la garde 24 h sur 24.

L'après-midi, il y a rassemblement de notre détachement par le capitaine qui vient faire notre connaissance. Chacun de nous passe devant lui. Il faut se présenter, le nom, le grade. Tout ceci au garde-à-vous. Il pose même quelques questions sur notre activité dans le civil ou la région dont on est originaire. Puis il prend la parole. Tout d'abord il nous dit que l'on vient d'être mutés à la 5^{ème} compagnie du 2^{ème} bataillon du 7^{ème} Régiment d'infanterie. Il nous donne aussi notre secteur postal, très important si on veut que le courrier nous parvienne. Il nous parle de l'Algérie, de ses dangers, nous recommande une vigilance de tous les instants. Demain on va monter la garde, et ici, ce n'est pas pour la parade et c'est en faisant confiance aux sentinelles que l'on pourra dormir tranquille et se sentir en sécurité. Il nous annonce aussi que la plupart d'entre nous ne feront qu'un bref séjour ici avant d'aller rejoindre la compagnie opérationnelle qui est la 7^{ème} compagnie.

Avant le repas du soir, il faut aller à la distribution des armes et munitions individuelles. En même temps les caporaux doivent rendre le fusil et les dix cartouches du D.I.M. d'Oran. Comme arme, je reçois un pistolet-mitrailleur plus connu sous le nom de mitrailleuse ou P.M. Huit chargeurs de 32 cartouches et le brélage qui va avec (bretelles et étuis servant à emporter les chargeurs). Ces armes sont pleines de graisse, on va avoir du boulot pour les nettoyer. La vie au camp commence, surtout la garde. Tous les jours, on a au

moins deux heures à passer à surveiller les alentours. Lorsqu'on vient vous réveiller au milieu de la nuit pour aller à la garde, personne n'est content. Et pourtant ce n'est que le début.

On a eu également notre complément de paquetage en rapport avec notre nouveau régiment : calot, épaulettes, écussons, galons etc. ; mais aussi avec le pays : c'est-à-dire, tenue d'été, short, chapeau de brousse etc. La solde est la bienvenue car on n'a plus un sou. Tout s'est évaporé pendant l'attente en Allemagne ou pendant le voyage, on va donc pouvoir aller boire une bière ou deux au foyer du soldat. S'il n'est pas aussi coquet que celui des tirailleurs, il est néanmoins correct avec baby-foot et ping-pong pour s'amuser.

L'emploi du temps des jours suivants n'est pas surchargé et on est loin de la discipline des tirailleurs tout en restant dans l'esprit militaire, on passe pas mal de temps au tir pour se familiariser avec notre nouvelle arme, surtout pour ceux qui ont reçu un fusil-mitrailleur. C'est une arme qui va se révéler très efficace dans l'avenir. Le bataillon recherche parmi nous des volontaires pour partir dans les commandos du régiment. Personnellement, je ne me laisse pas convaincre, ni par un sergent radio du bataillon qui voudrait m'envoyer en stage radio à Tlemcen. Je refuse, il n'insiste pas.

Le commandant du bataillon vient nous tenir des discours guerriers de temps en temps. C'est un homme que l'on craint d'emblée avec son crâne rasé, ses pantalons de cheval, sa canne. Il nous en impose et ses paroles ne nous rassure pas : *Les gars, sachez qu'ici c'est la guerre et non pas la pacification comme on a pu vous le dire pendant vos classes et si vous ne voulez pas être tués, il vaut mieux tirer les premiers. L'armée est faite pour détruire. Tenez vous le pour dit et ici il vaut mieux tuer un innocent que de se faire descendre par un salopard.* Est-ce un avertissement ou un lavage de cerveau ? Je crois qu'il y a les deux à la fois.

Les chauffeurs qui ont passé leur permis de conduire en Allemagne ont été prendre possession de leur G.M.C. dans la région de Tlemcen. Ils s'entraînent à manoeuvrer dans le camp pour se faire la main. On est même redescendus à Tlemcen en convoi, tout s'est bien passé. Le reste du temps se passe en patrouille de jour aux alentours du camp pour nous faire goûter au djebel et au crapahutage car il faut se faire à l'idée que nous sommes en Algérie. Et c'est aussi pour cette raison que l'on nous apprend à parler un peu l'arabe, ça peut servir. Les jours passent assez vite, on a fait connaissance avec les anciens du camp qui dans l'ensemble sont sympathiques et surtout de bons conseils envers nous. L'adaptation ici en est facilitée et tout se termine par une bière entre nous au foyer. Mais la mutation à la 7^{ème} compagnie approche et l'on se demande qui va partir ou qui va rester.

Pâques 1957

Samedi 13 avril : on vient d'être fixés sur notre sort. Le matin au rassemblement, on a eu connaissance de la liste des mutations. On est environ quatre-vingts à être mutés et tout naturellement, je fais partie du lot. Une vingtaine d'entre nous, anciens tirailleurs, restent à la 5^{ème} compagnie. Les chauffeurs sont tous mutés avec leurs G.M.C., les tireurs aux fusils-mitrailleurs aussi. Quelques sous-officiers nous accompagneront. Tout ceci est fixé au dimanche soir car le matin, il y a prise d'armes au bataillon pour la remise de la "fourragère".

Ce n'est pas mon jour de chance. Un sergent vient m'annoncer que je fais partie de la petite troupe qui doit aller garder une ferme dans la banlieue de Tlemcen. C'est un colon qui tient cette ferme entourée de vignobles et la 5^{ème} compagnie doit aller garder celle-ci toutes les nuits. J'y suis déjà allé une fois. Le départ est prévu après la soupe vers les 7 h du soir. J'ai juste le temps de refaire le paquetage et de préparer la tenue de sortie et cirer les godasses avant de partir. Ca me fera de l'avance pour demain matin.

On part à la ferme à 16 bonshommes. Le sergent est muté lui aussi le lendemain, un radio pour les liaisons entre la ferme et le camp, 12 sentinelles et deux chauffeurs de G.M.C. mutés eux aussi à la

7^{ème} compagnie. Les deux G.M.C. prennent la route en direction de Tlemcen jusqu'à la bourgade de Mansourah dans la banlieue de la ville. C'est là que l'on doit prendre le chemin à travers les vignes qui nous amènera à la ferme. Mais les camions s'arrêtent au bord de la route. On s'étonne. Qu'est-ce qui se passe ? Le sergent vient vers nous et nous demande : *Dites donc les gars, demain c'est Pâques et on change de compagnie. Si on arrosait ça cette nuit ?* Tout le monde est d'accord. Il rentre dans une épicerie de l'autre côté de la route, pour en ressortir quelques instants après avec un cageot de rosé (12 litres) que l'on met au fond du camion et on finit d'arriver à la ferme.

La première chose à faire en arrivant, c'est de barricader toutes les portes qui donnent à l'extérieur car la ferme est constituée d'une cour intérieure entourée sur trois côtés de bâtiments et le quatrième, c'est le lourd portail d'entrée. Une vraie forteresse ! Il y a deux postes de garde diamétralement opposés, dont un dans un ancien pigeonnier, l'autre c'est une partie du toit qui a été enlevée et aménagée en poste de garde. Le tirage au sort des tours de garde a lieu. Les bouts de papier sur lesquels sont inscrits l'heure et le poste sont disposés et mélangés au fond d'un casque et chacun tire son papier. Je tire le mien et je lis : "Pigeonnier 4 à 6". Me voilà fixé. Pendant ce temps, le propriétaire des lieux nous a apporté un broc de café comme tous les soirs. Ce n'est pas une punition que de venir garder cette ferme. On est bien vus. La piaule où on passe la nuit est apparemment une ancienne écurie recrépie, blanchie à la chaux avec une bonne cinquantaine de centimètres de paille. On y est très bien.

Le colon revient chercher son broc et on discute. On lui apprend qu'il ne nous reverra pas car on change de compagnie. Il va ranger son broc mais on le voit revenir quelques minutes après avec un cageot de rosé en nous disant : *Puisque vous partez, faut arroser ça !* On se garde bien de lui dire qu'il y en a déjà un dans le G.M.C. Ca fait 24 litres de rosé à 16 pour la nuit. Il va y avoir de l'ambiance. Il vaut mieux commencer tout de suite. Couchés dans la paille, le quart à la main, le vin est bon. Les deux cageots doivent avoir la même origine. Et bientôt la mélancolie n'est plus de mise. Des chansons sont entonnées, très variées comme on s'en doute. Les histoires, la bonne humeur et l'amitié vont durer toute la nuit. Les litres se vident les uns après les autres. Pas le temps de dormir et lorsque à 4 h je rejoins le pigeonnier pour mon tour de garde je ne suis pas saoul mais je n'ai pas soif non plus. L'air et la fraîcheur du matin me font du bien et je reste vigilant pendant mes deux heures de garde. Le jour se lève, il va falloir bientôt partir. Les chauffeurs mettent leurs véhicules en route. On rend le cageot vide au colon, on rend l'autre en passant devant l'épicerie. Les deux derniers de la garde arrivent. Il est 8 h, on part.

Dimanche 14 avril 1957 : jour de Pâques. Arrivés au camp, il faut faire vite car il y a prise d'armes au bataillon. On fait tout de même un tour aux cuisines pour voir s'il y a du solide à se mettre sous la dent avec un peu de café. Il faut se mettre en tenue de ville. Un petit coup de chiffon à la mitrailleuse et on repart pour le bataillon situé à 5 ou 6 kilomètres en dessus du camp en direction des sommets du djebel. A 10 h, on est tous alignés comme pour la parade. Les officiers arrivent, commandants, capitaines etc. La prise d'armes a lieu, suivie d'une allocution du commandant du bataillon où il nous retrace l'épopée du 7^{ème} régiment d'infanterie : le plus ancien régiment de Champagne avec comme devise celle du chevalier Bayard, "Sans peur, sans reproche". Le régiment a été reconstitué à cause des événements d'Algérie. Puis suit la remise de la fourragère que chacun sort de sa poche pour se l'accrocher à l'épaulette gauche. Des sonneries au clairon ont lieu avant de faire place à une remise de médailles à des soldats d'autres compagnies pour faits d'armes. Tout le monde présente les armes. Mais ceux qui ont passé la nuit "au rosé" commencent à trouver le temps long. J'en sais quelque chose. La cérémonie se termine. Le commandant nous présente l'aumônier militaire qui va dire la messe où nous sommes, mais ceux qui veulent se retirer peuvent le faire. Quatre ou cinq jeunes parmi nous s'en vont. Je suis surpris qu'il y en ait si peu.

Pâques en tant que fête religieuse doit être encore suffisamment ancré en nous pour que nous participions à cette célébration, surtout qu'elle n'est peut-être pas près de se reproduire. Les gradés aussi y assistent. L'aumônier, dans son sermon, nous demandent d'être courageux pour pouvoir faire face aux épreuves qui nous attendent. Et il nous parle beaucoup de la prière comme soutien moral mais nous demande aussi d'accomplir notre devoir de soldat. La communion a lieu sans jeûne et sans confession. L'aumônier nous dit que les épreuves ont pardonné nos péchés. Il est un peu plus de midi lorsque le commandant nous invite au repas de midi dans le camp du bataillon. Tout est prêt. On est attendus et c'est

un festin. Rien n'y manque, de l'apéritif au digestif en passant par les vins rouges et blancs. Les plats sont excellents et copieux et on mange tous ensemble, du commandant au 2^{ème} classe, bien que les officiers soient attablés à quelques mètres de nous. Ils participent aux chansons qui sont entonnées en fin de repas. J'ai gardé un souvenir de deux repas pendant mon service militaire. Celui-là et le réveillon de Noël en Allemagne. Malheureusement, tout a une fin et on ne perd pas de vue que la journée n'est pas finie pour nous, car ce soir on change de compagnie.

4 h de l'après-midi, on redescend au camp des Zarifètes ramener d'abord ceux d'entre nous qui restent à la 5^{ème} compagnie et il faut aller chercher nos bagages, dire adieu aux copains car on ne sait si on les reverra. Sur les 300 tirailleurs partis pour l'Algérie nous ne restons plus que 80. Deux cents ont rejoint le 1^{er} et le 3^{ème} bataillon et nous, une vingtaine, la 5^{ème} compagnie.

Nos six G.M.C. reprennent la route, nous emmenant vers l'inconnu. Personne parmi nous ne connaît la 7^{ème} compagnie ni le camp où elle est basée. On ne connaît que le nom Tal Terny. Il paraît que c'est sur les hauts plateaux du djebel Nador, on traverse le camp du bataillon puisqu'il est sur notre route. Après une bonne ligne droite, la piste devient tortueuse puis s'encastre dans un canyon aux falaises impressionnantes. Sur notre gauche il y a un oued. Nous sommes entre ces montagnes depuis environ un kilomètre lorsque tout s'obscurcit. Le soleil, encore présent il y a quelques minutes, a disparu. On a vite compris. La brume envahit le canyon pour faire place peu après à un épais brouillard. Les camions qui ne roulaient déjà pas vite maintenant vont au pas. L'inexpérience des chauffeurs, la méconnaissance de la route, le ravin en dessous et l'inefficacité des phares dans le brouillard en sont la cause. Pourtant on continue l'ascension de cette piste en direction d'un hypothétique sommet. Les falaises de part et d'autre de la piste ont dû s'abaisser. Un restant de lumière se devine à travers la brume. La route s'aplatit. Le ravin a disparu. Il me semble qu'il y a longtemps que l'on roule. Encore quelques tournants et le convoi ralentit puis s'arrête. Un coup d'oeil à l'extérieur et nous distinguons des barbelés. Nous devons être arrivés. Le convoi redémarre à faible vitesse et j'aperçois la sentinelle qui vient de sortir les chevaux de frise qui barraient la route. Ce gars me fait une drôle d'impression dans ce brouillard. Le casque enfoncé jusqu'aux oreilles, une grosse écharpe autour du cou, le fusil en travers du dos, il me paraît bien négligé et j'ai le sentiment qu'on l'a dérangé.

Les G.M.C. avancent encore de quelques dizaines de mètres, ne sachant où se garer apparemment, avant de trouver un petit emplacement empierré sur la droite. On attend dans les camions jusqu'à l'arrivée d'un lieutenant qui a dû être prévenu de notre présence. Il nous demande de débarquer et de le suivre. Nous nous dirigeons dans cette demi-obscureté jusqu'à un baraquement préfabriqué du type "baraque Maroc" à ossature en bois, habillé de panneaux faits de paille et de plâtre comprimés. Nous pénétrons à l'intérieur faiblement éclairé par deux lampes tempête à pétrole. A la faveur de cette faible lueur, on distingue les lits dont il n'y a que la carcasse. Au fur et à mesure que l'on rentre, on prend possession d'un lit. A cet instant, je maudis un peu le sort qui m'a attribué un simple lit de camp en tubes métalliques et toile. Au fond, il y a deux couvertures, une enveloppe de paille, celle d'un traversin et un sac de couchage. Il n'y a pas de plancher, c'est un lit de cailloux cassés à la masse dont certains sont gros comme le poing. Les parois sont nues. Ni placard, ni étagère. Le seul mobilier, à part les lits, c'est une petite table et quatre tabourets. C'est sinistre là-dedans.

Le lieutenant prend la parole dès que chacun a trouvé une place. Il nous souhaite la bienvenue à la 7^{ème} compagnie. Puis il nous explique la situation géographique du camp, perché à plus de 1400 m d'altitude. Il est à cheval sur le col de Tal Terny, passage obligé entre Tlemcen et Sebdo par cette route. Nous nous trouvons environ à 25 km de ces deux villes, sur le djebel Nador. Il nous dit qu'ici il n'y a pas d'électricité et que l'on avait dû s'en rendre compte mais qu'au foyer il y avait des chandelles pas trop chères. Il continue en nous annonçant qu'il n'y avait pas d'eau non plus et qu'une corvée d'eau allait en chercher à 3 ou 4 km avec la citerne (1000 litres) et que l'eau était surtout réservée à l'alimentation. Pas de W.C. non plus, mais que l'on trouverait des feuillées de l'autre côté du camp. Il s'excuse un peu en disant que la paille qui devait garnir nos paillasses et traversins n'est pas arrivée mais ce n'est qu'une question de jours. Et il continue. On ne montera pas la garde cette nuit car on ne connaît pas l'environnement du camp, mais le lendemain, on ferait bien de repérer les lieux et le djebel environnant. Par contre, il ne faudra pas s'étonner si dans la nuit on entend des coups de feu ou des rafales de mitraillettes. Très souvent, les

sentinelles tirent, ce qui ne veut pas dire que le camp est attaqué. S'il y avait du grabuge, on viendrait nous chercher. Il va s'en aller mais avant il nous donne le numéro du secteur postal et nous invite à aller chercher la soupe aux cuisines qui doit être servie à cette heure-ci.

Nous sommes abasourdis après ces mauvaises nouvelles. Ce qu'il ne nous a pas dit, c'est comment on va dormir dans ces cailloux. On s'attendait à beaucoup de choses mais pas à ça. L'armée se moque de ses soldats. Quelques dévoués vont chercher les gamelles aux cuisines. Je mange peu. J'ai l'appétit coupé par cette ambiance et je ne suis pas le seul. Tout le monde est franchement mécontent. On a l'impression d'être tombés dans un piège. Dans les prisons, ils ont au moins un lit pour dormir, ce n'est pas notre cas.

Je pose la tenue de ville pour me mettre en treillis. Maintenant je suis content que le sort m'ait donné un lit de camp. Je pourrai peut-être dormir un peu car je suis très fatigué. Depuis hier matin, ça n'a pas été de tout repos. Je plie une couverture en quatre, elle me servira de matelas. Quant au traversin, je roule la mitraille dans ma capote. Ça devrait aller. J'espère que la dernière couverture me tiendra chaud. Je me couche bien sûr tout habillé avec les godillots. Les copains essaient de trouver une solution à leur misère. Certains ont écartés les cailloux pour retrouver le sol uni en dessous. D'autres sont assis par terre, le dos contre le paquetage. Le moral est au plus bas dans la troupe. Aucune plaisanterie, personne même ne gueule "la quille".

Quant à moi, la pilule est dure à avaler. Après avoir bu et chanté pendant vingt-quatre heures, passer sans transition de la belle vie à la misère noire me sape le moral et j'en suis à me demander si le banquet de midi n'était pas la cigarette du condamné. Je suis là dans ce lit à me torturer les méninges sur ce que je vais devenir. Jamais je n'ai eu autant le cafard. Je suis malheureux. Je me mets à pleurer. Oui, j'ai craqué. Je pleure en silence, tout au moins je l'espère. Dans le baraquement, je me demande si ce ne sont pas des sanglots que j'entends. Les copains doivent être dans le même état que moi, démoralisés à l'extrême. Pendant la nuit, les lampes à pétrole se sont éteintes faute de carburant. Je me suis assoupi mais souvent ramené à la réalité par des coups de feu ou des rafales de mitraille. Heureusement que le lieutenant nous avait avertis. La nuit se passe malgré tout. C'est la première au cœur du djebel et on n'a pas tout vu.

Lundi 15 avril 1957 : Le jour se lève doucement. Le brouillard de la veille a fait place à une petite brume qui nous permet d'en voir un peu plus sur notre nouvel environnement. On sort après avoir bu notre café et avalé compote et "Vache qui rit". Les courbatures sont multiples. Certains vont aux renseignements pour savoir où on peut se débarbouiller. Ils reviennent en faisant triste mine. Il n'y a pas de lavabos. Bien sûr il n'y a pas d'eau, mais même pas un coin avec une cuvette et une planche où on pourrait mettre serviettes et savonnette. Ils nous disent de prendre notre casque lourd et que l'on aura droit à un demi-litre d'eau à la citerne pour se laver. Un sergent nous surveille de loin. Il va falloir s'y faire. Le casque coincé entre deux cailloux, la toilette est vite faite. L'eau est froide, elle va nous réveiller.

Par petits groupes, on commence la visite du camp. C'est bien pire que ce que l'on aurait pu imaginer. C'est le désert plein de cailloux. Il y en a partout, des murettes en long et en large. On s'approche des barbelés qui délimitent le camp. Il y a trois rangs de cinq rangées chacun et entrelacés en plus. Ils sont bourrés de mines antipersonnelles. Des pancartes nous signalent "attention mines". Après les barbelés, il y a un mur qui protège le camp. Quant à l'intérieur du camp, la description est difficile. Rien n'est plat. Il n'y a que des rochers et des petits sentiers qui relient les postes de garde entre eux. Le drapeau flotte en haut du mat. Je parierai fort qu'il a passé la nuit dehors. Et l'avenir me donnera raison. Dans un coin le long d'un mur, on découvre les feuillées qui vont nous servir de W.C. C'est un simple trou avec quatre planches en travers, pas de toit, pas de paravent. Ce serait du luxe dans ce paysage lunaire. Notre promenade se poursuit en visitant les postes de garde. Ils sont dans le même style que le reste. Murettes en pierre sèche, comme toit une tôle ondulée maintenue en place par des cailloux. Dans le camp c'est une ménagerie. Il y a de tout comme animaux, moutons, chèvres, chats, chiens, poules, tortues. Chaque soldat de la compagnie doit avoir son animal sur lequel il doit pouvoir reporter son amitié dans cette solitude. Je les comprends. Lorsqu'on les croise, ils n'ont rien de militaire. La tenue négligée, sale, les poignets et le col de la veste sont brillants de crasse. Je les sens fatalistes, démotivés, sans but. Le repas de midi est annoncé. La gamelle à

la main, on s'approche des cuisines. C'est un appetis en planche recouvert d'une bâche. Une planche sert de comptoir. On regarde comment procèdent les anciens. Ils vont tout simplement s'asseoir sur les talus qui bordent la piste. On a compris que c'est le réfectoire. Après le repas, on se renseigne où est le foyer. Les anciens ont un petit sourire compatissant. Ils nous conseillent, si on veut boire une bière, d'en acheter une caisse qu'il faut mettre sous son lit car le foyer proprement dit doit faire 5 à 6 m². Il y a juste la place pour y pénétrer. Alors dans ces conditions, aller boire une bière au bar relève du rêve.

L'après-midi n'apporte pas de changement par rapport au matin, à part que l'on va fouiner un peu plus loin. De l'autre côté de la route, il y a un blockhaus en forme de château fort triangulaire avec une tour et des meurtrières à chaque angle. Il a été construit par les rappelés. Parmi eux il devait y avoir des professionnels du bâtiment car il est très bien fait, en pierre et joints en ciment. Par contre la toiture n'a pas été finie et ici aussi ce sont des tôles ondulées et cailloux de maintien. Le sol à l'intérieur est identique au nôtre. Que des cailloux et encore des cailloux !

Puisque l'on est en visite, profitons-en pour grimper au mirador qui domine à 7 ou 8 m du sol. C'est simplement quatre troncs d'arbres plantés dans le sol, reliés à leurs sommets par une plate-forme accessible par une méchante échelle en bois. La protection de la sentinelle est assurée par des bottes de paille. De là-haut, on voit le côté de Tlemcen assez plat sur plusieurs centaines de mètres. Par contre, côté Sebdo, ce sont des ravins, des broussailles, des rochers et la piste qui descend en forte pente dès la sortie du camp. Les entrées au camp sont barrées par des chevaux de frise, lesquels sont cadenassés la nuit. Et à l'entrée de Tlemcen, un grand panneau au bord de la route avec comme inscription : "Ici 7^{ème} compagnie, qui s'y frotte s'y pique".

On doit avoir un peu pitié de nous et le soir, avant souper, le magasinier nous remet une couverture supplémentaire et une veste matelassée. On aura un brin de confort en plus cette nuit.

Après souper, il y a la liste de ceux qui seront de garde. Je n'en fais pas partie. Pour cette nuit, elle se montera en double avec des anciens. Par contre, on nous apprend que le lendemain il y a opération. C'est le moment crucial et redouté. Qu'est-ce qu'une opération militaire de maintien de l'ordre comme on dit à l'époque ? Pour nous, c'est assez confus. On nous a raconté tellement de choses à ce sujet. Une vigilance de tous les instants autrement tout peut arriver. Il faut aller aux cuisines pour récupérer une boîte de ration, pain et vin pour notre nourriture du lendemain. La nuit se passe avec des points d'interrogation. Que va-t-il se passer ?

Pâques 1957 vient de se terminer avec beaucoup de péripéties. Souvenirs indélébiles dans un coin de ma mémoire. Mais de quoi vont être faits les mois à venir ?

Première opération dans le djebel

Le réveil a lieu à 6 h. Nous sommes aussi courbaturés que la veille car le confort n'a pas changé depuis notre arrivée. On avale le café à la faible lueur des lampes à pétrole. Il faut se préparer pour le départ. Les munitions, l'arme individuelle, le bidon, la boîte de ration. On porte autour du cou une chaînette avec une plaque métallique où est gravé notre numéro matricule pour nous reconnaître au cas où il y aurait des difficultés à nous identifier suite à une mort tragique.

J'ai sous "mes ordres" de caporal 5 voltigeurs de 2^{ème} classe. Ce sont tous des anciens comme moi du 4^{ème} R.T.M. donc des copains et on va bien s'entendre. Il n'est pas 7 h lorsque l'on grimpe dans les G.M.C. On sort du camp en direction de Sebdo dans l'aube naissante. Je ne connais pas la route mais elle est en assez forte pente descendante : le ravin en dessous, des broussailles partout, de nombreux tournants. La route est étroite. Je ne suis pas très rassuré mais je ne dis rien. J'espère que les fellaghas ne sont pas dans le coin. Après avoir quitté la route et pris plusieurs pistes plus ou moins carrossables, les G.M.C. passent mais en nous secouant un peu. Ces derniers s'arrêtent et nous débarquons. Les ordres sont

donnés. On va se déployer sur le terrain et prendre contact visuel avec d'autres compagnies qui doivent se trouver à notre droite et à notre gauche. Il va falloir fouiller partout, surtout les douars, car il faut rassembler tous les mâles que nous allons rencontrer du jeune adolescent aux chibanis (vieillards). On se met donc en mouvement dans la direction indiquée. La fouille commence. Tout y passe, les buissons, les mechtas, les ralmas (tentes des nomades). On travaille en double avec les anciens de la compagnie, mitrailleuse aux poings. Les sentiments se mélangent en moi. Cette autorité tout d'abord envers les Arabes que l'on rassemble et ce côté vulnérable, car si jamais il y a des fellaghas embusqués dans les mechtas, ils ne vont pas lever les bras sans faire parler la poudre. Vigilance et méfiance seront deux qualités essentielles à notre survie dans ce monde que l'on sent hostile envers nous.

La rafle continue. Plusieurs dizaines d'Arabes sont déjà rassemblés. Ils ne résistent pas. Ils vont être dirigés par d'autres soldats vers un lieu que je ne connais pas pour un contrôle d'identité. Celui qui n'a pas de carte ou qui se trouve sur la liste des personnes soupçonnées d'être des fellaghas ne doit pas être rassuré. Mais personne n'oppose de résistance sauf du côté des fatmas qui hurlent, pleurent, se griffent et qui nous suivent en nous injuriant en arabe. Et l'après-midi elles sont de plus en plus nombreuses à nous suivre vu le nombre d'hommes que l'on a embarqués. Elles ont même réussi à isoler un soldat qu'elles ont mordu au bras. Les anciens de la compagnie se décident de réagir envers ces furies. Ils dégoupillent des grenades offensives et les jettent devant elles pour qu'elles se dispersent et qu'elles se calment un peu en se tenant à distance.

La journée se termine. Nous avons rassemblé plusieurs centaines d'Arabes qui, pour la plupart, seront relâchés le soir même si aucun soupçon n'est porté sur eux. Par contre les autres je ne sais pas le sort qui leur est réservé.

Pour une première sortie dans le djebel, ça ne s'est pas trop mal passé. J'apprendrai plus tard que ce genre d'opération est réservé aux bleus pour leur faire connaître ce monde auquel ils vont avoir affaire dorénavant. Il faut rejoindre les G.M.C. qui nous attendent vers Sebdou mais il reste encore une dizaine de kilomètres avant de les atteindre car on se trouve en pleine cambrousse. On en profite pour finir la boîte de ration car à midi, le repas a été grandement écourté.

Quelques échanges de point de vue avec les anciens dans les G.M.C. sur le chemin du retour. Ils nous reprochent surtout notre manque d'assurance et notre timidité envers ce monde arabe qui s'est révolté contre nous et qui fera tout pour nous anéantir. Ils nous rappellent qu'ici la loi c'est l'armée et que sa mission est de la faire respecter.

Le lendemain se passe au camp. La paille est enfin arrivée avec le convoi de ravitaillement. L'après-midi se passe à s'occuper de notre lit. L'enveloppe de paillasse est consciencieusement remplie de paille que l'on tasse et que l'on arrange au mieux pour avoir un lit convenable ainsi que le polochon. Ce ne sera pas un trois étoiles, mais au moins utilisable. La nuit précédente, j'ai eu droit à mon premier tour de garde. C'est une sacrée école de patience et de responsabilité ici sachant que les copains dorment tranquillement en faisant confiance aux sentinelles pour garantir leur sécurité. Beaucoup de coups de feu sont tirés en passant la nuit. Ce sont des tirs gratuits sans motifs apparents. Personnellement je n'ai pas osé mais plus tard j'ai fait comme les autres. Lorsque je sentais le cafard monter en moi, la nostalgie du pays ou simplement le sommeil qui me narguait, j'armais la mitrailleuse et deux ou trois rafales dans les broussailles me remettaient sur les rails. Ces tirs nocturnes étaient réservés exclusivement à la 7^{ème} compagnie. Je n'ai jamais connu un autre camp où ceci était toléré. Je l'ai appris plus tard et je vais le raconter.

Tirs nocturnes. Pourquoi ?

Oui, pourquoi ? Pour l'expliquer, il faut remonter le temps. 1954, l'Algérie se rebelle. La France veut pacifier en matant la rébellion qui fait tache d'huile. Il faut rappeler les réservistes et envoyer aussi le contingent. L'armée reforme d'anciens régiments dissous, dont le 7^{ème} régiment d'infanterie, lequel arrive en Algérie dans la région de Tlemcen. Le P.C. du 7^{ème} R.I. s'installe à Lamoricière. Il a comme mission de rétablir le calme dans les monts de Tlemcen où se trouve le djebel Nador, de forme triangulaire entre les villes de Lamoricière - Tlemcen - Sebdou. Le 1^{er} bataillon s'installe entre Lamoricière et Tlemcen. Le 3^{ème} bataillon entre Lamoricière et Sebdou. Quant au 2^{ème} bataillon, qui est le nôtre, il se déploie sur le terrain entre Tlemcen et Sebdou. La 5^{ème} compagnie aux Zarifètes, la 6^{ème} compagnie vers Sebdou, la 8^{ème} compagnie vers le barrage du Mefrouch, le P.C. du bataillon à Terny. Quant à la 7^{ème} compagnie, elle se trouve un coin pour construire son camp vers le canyon qui rejoint les hauts plateaux du col de Tal Terny. De l'autre côté de l'oued par rapport à la route, sur un replat, le bulldozer du génie trace une piste d'accès. Les rappelés commencent à protéger le camp par des murettes et des barbelés. Les tentes sont montées. Pour l'instant, ils n'auront que ça pour se protéger des intempéries. Ils sont là depuis plusieurs semaines. Tout est calme. Celui qui a choisi cet emplacement n'a pas dû regarder autour de lui car il ne s'est pas aperçu qu'une colline surplombe le camp, broussailleuse et caillouteuse à souhait. Bien que d'apparence inoffensive, ce qui devait arriver arriva.

Une nuit, les fellaghas prirent position sur la colline avec mitrailleuses et fusils-mitrailleurs. Et le déluge de feu commença. La mitraille s'abattit sur le camp aussi soudain qu'un orage de grêle, déchiquetant au passage les tentes et leurs occupants. Les gars furent massacrés dans leur sommeil. Le seul salut possible est la protection des murettes. Mais encore faut-il pouvoir y aller. Le tir des sentinelles est totalement inefficace. Des fusils contre des mitrailleuses, le combat est inégal. Les armes lourdes de la compagnie sont sur les half-tracks. La défense s'organise. Tireurs et servants des mitrailleuses rampent pour arriver aux half-tracks. Ils ouvrent le tir sur la colline, mais il est trop tard. Le carnage a eu lieu. Les morts et les blessés jonchent le sol. Les fellaghas se retirent, mission accomplie.

Nous sommes passés un jour d'opération sur les lieux du massacre. Il restait encore des traces du camp, les murettes, les barbelés, quelques vestiges militaires. C'est là que le capitaine nous a raconté ce triste épisode de la guerre d'Algérie où des rappelés ont laissé leur vie sans raisons évidentes mais en laissant un grand vide dans leurs familles respectives.

La hiérarchie militaire est unanime dans la reconnaissance de la vulnérabilité du camp. Il faut aller voir ailleurs. Le déménagement est décidé. Mais où aller ?

Le choix se porte sur le col de Tal Terny. Pas de montagnes ni de collines dangereuses aux alentours, aucun surplomb menaçant. La route est là pour desservir le camp. Le coin est adopté. Pourtant ici c'est un lieu farouche. C'est le coin le plus sauvage de la région. Le désert sans le sable. C'est le camp le plus élevé en altitude que j'ai connu de tout mon séjour en Algérie. Mais les survivants du massacre sont traumatisés. Ils leur faut un camp où ils se sentent en sécurité et où ils pourront se défendre. Ils jurent que les fellaghas ne les attaqueront pas une 2^{ème} fois. La multitude de murettes du camp jusqu'aux barbelés minés en témoignent. Sans parler de la pancarte à l'entrée du camp. Mais ils ont aussi décidé de tirer les premiers et de créer autour du camp une zone à hauts risques pour les fellaghas. Et c'est depuis ce temps-là que toutes les nuits il y a entre 200 et 300 cartouches qui partent dans les broussailles, pour préserver la renommée de zone d'insécurité pour fellaghas. Et nous, on va continuer à perpétuer la tradition pour venger les victimes du 1^{er} camp.

Une opération, qu'est-ce que c'est ?

Nous sommes ici dans une compagnie opérationnelle. C'est elle qui a la charge, au sein du bataillon, de courir le djebel et de traquer les fellaghas là où ils se trouvent. Alors comment ça se passe ?

L'esprit de l'opération, c'est un piège à fellaghas et pour cela, il faut beaucoup de soldats et beaucoup de moyens matériels. Tout commence la nuit précédente où il faut tendre le piège. Ce dernier peut s'étendre sur des centaines de kilomètres carrés. Imaginons un fer à cheval immense dans le djebel dont les branches seraient matérialisées par des soldats, placés tous les quinze ou vingt mètres. Ils n'auront pas à crapahuter. Leur mission, c'est une surveillance de tous les instants. C'est ce que l'on appelle le bouclage. Il doit être imperméable aux fellaghas qui essaieraient de sortir du piège. Tout ceci se met en place dans la nuit et en silence. Entre les branches du fer à cheval, il y a les soldats qui vont crapahuter du bout des branches vers le fond du fer à cheval. Il faut tout fouiller pendant la progression. C'est le ratissage. Tous les buissons, les mechtas, les grottes sont passés au peigne fin. Les soldats sont plus nombreux qu'en bouclage mais le danger est plus grand. Les fellaghas connaissent le djebel et n'hésitent pas à nous harceler s'ils ont un bon chemin de repli. Quant aux moyens mis à notre disposition, il y a tout d'abord les hélicoptères capables d'amener des renforts sur les lieux des accrochages ou d'emporter les blessés. Il y a l'artillerie pour mettre hors d'état de nuire des bandes de rebelles qui auraient été repérées soit par les soldats, soit par l'avion d'observation, le célèbre *piper*. Il y a les avions de chasse avec roquettes et mitrailleuses pour déloger les fellaghas qui occupent des positions imprenables et dangereuses pour nous.

Tous les cas de figures peuvent être imaginés. Ceux qui ont ratissé le matin peuvent très bien être en bouclage l'après-midi ou vice versa. Le fer à cheval peut très bien être déformé selon l'évolution des opérations. Certaines durent deux ou trois jours. Il faut alors bivouaquer sur place et ne dormir que d'un oeil.

Il y a beaucoup de monde dans le djebel au cours d'une opération. En ce qui me concerne, j'ai beaucoup crapahuté avec la Légion étrangère et très souvent, on avait de part et d'autre de notre compagnie des légionnaires. Je me souviens même d'une fois où on a parcouru le djebel avec un bataillon viet, des petits bonhommes capables de se cacher dans une touffe d'herbe, de vrais félins !

Il y avait tout de même un petit bon côté des choses car on avait un complément de solde par opération. 50 F par opération "régiment" et 100 F pour une opération "division". Toujours bon à prendre ! En francs de l'époque bien entendu mais ça payait quelques bières au retour.

Quant aux véhicules, il en fallait beaucoup pour transporter toute cette troupe. Certaines opérations nécessitaient plus de 3 000 soldats sur le terrain et 250 à 300 véhicules de tout type, du tank à la jeep en passant par l'automitralleuse, l'half-track et le G.M.C. Ces derniers, la nuit précédente, déversaient leurs cargaisons humaines au plus près du lieu de l'opération. Mais compte tenu du relief du terrain, il nous restait souvent dix à quinze kilomètres à faire à pied dans les broussailles pour rejoindre le point de départ ou le lieu de bouclage. Ces véhicules étaient ensuite récupérés par des engagés spécialisés dans les transports tout terrain, à la carte et à la boussole, pour les amener au plus près de l'endroit présumé où devait se terminer l'opération. Des opérations, j'en ai fait beaucoup, entre 200 et 250, de la Méditerranée au Sahara en passant par la frontière marocaine. Le djebel, je connais !

Le petit bois

Ce matin, on ne s'est pas levés très tôt. Il n'y a pas d'opérations programmées. Néanmoins, on sort du camp vers 10 h, soi-disant pour aller contrôler dans certains coins du djebel Nador qui ont été démilitarisés. Si les ordres ont été respectés, ce sont des zones où il ne doit y avoir personne. Toutes celles

que l'on pourrait rencontrer sont considérées comme fellaghas, donc à mettre hors de combat, morts ou prisonniers. Ici, avant la rébellion, il y avait des nomades et des sédentaires, lesquels ont été regroupés dans des douars où ils sont facilement contrôlables.

C'est un peu une promenade de santé. Le temps est au beau. La compagnie est seule à crapahuter. C'est une grosse patrouille, ni plus ni moins. La boîte de ration a été avalée sur le coup de midi et notre progression continue sur les hauts plateaux. Lorsque vers 4 h de l'après-midi on pénètre sur un terrain dégagé de toutes broussailles sur plusieurs centaines de mètres avec, au bout, un petit bois avec des arbres plutôt chétifs vus de loin. Nous approchons avec méfiance car à cet instant nous faisons des cibles idéales sur ce terrain découvert. Mais rien ne se passe. Nous approchons de l'orée lorsqu'il me semble sentir une drôle d'odeur qui n'a rien d'agréable. Mais dès que nous pénétrons dans le sous-bois, c'est vraiment une odeur pestilentielle qui nous suffoque. On a vite fait de comprendre l'origine de ce côté nauséabond. Il y a des cadavres de fellaghas partout, entre quarante et cinquante, déchiquetés par les obus d'artillerie. C'est affreux. Des gars éventrés, des boyaux qui traînent dans les trous d'obus, des morceaux de viande qui pendent dans les branches, un bras tout seul sans propriétaire et ceci dans tout le bois. Ils ont dû être surpris par l'artillerie pour qu'il y ait autant de cadavres sur si peu de superficie. Ils sont en pleine décomposition, le ventre enflé, méconnaissables. Il y a un moment que la vue de ce Verdun et l'odeur ont eu raison de mon estomac. Le pauvre se retourne comme une chaussette une multitude de fois. La boîte de ration est restée dans le bois. Je ne peux plus regarder, à peine pour voir où je mets les pieds. Il vaut mieux compte tenu de tout ce qui jonchent le sol. Ma seule consolation est d'apercevoir autour de moi tous les copains pliés en deux, car eux aussi ont des problèmes avec leur estomac. Même les lieutenants montrent leur faiblesse devant ce spectacle immonde et surtout inoubliable. Personne ne s'attarde dans ce lieu qui a connu l'enfer il y a quelques jours, et c'est à grandes enjambées que l'on s'éloigne en laissant au plus vite cette odeur derrière nous.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris que cette sortie n'était pas innocente. L'armée vient de nous faire découvrir la guerre et ses horreurs pour mieux nous aguerrir pour les mois à venir.

Les vingt-six rappelés

Demain, il y a opération, probablement assez loin dans le sud. Après le repas de midi, on nous demande d'aller au ravitaillement, boîte de ration, pain etc., et de préparer une couverture pour la nuit prochaine. On va partir du camp vers 4 h de l'après-midi, rouler jusqu'à proximité de l'opération, coucher dans les G.M.C. ou à la belle étoile, d'où l'intérêt de la couverture. En principe on fait halte pour la nuit dans un camp. On n'a pas à monter la garde et si ce camp a un peu de savoir-vivre, il nous offre le café avant le départ pour l'opération. Le lendemain, on n'a que quelques kilomètres en G.M.C. pour arriver au pied du djebel, frais et dispos au lieu de passer la nuit à se faire secouer dans les véhicules.

L'heure du départ est arrivée. On sort du camp du côté Sebdou, qui est la route du sud. La jeep du capitaine ouvre la route. Nous descendons sur Sebdou à vitesse prudente, compte tenu des tournants et du profil de la route.

Après un tournant sur la droite, le convoi s'arrête. Que se passe-t-il ? Une panne ? Le capitaine descend de sa jeep et nous fait signe de débarquer des camions. On s'interroge mais on obéit. Lorsque tout le monde est sur la route, il nous demande de regarder dans le ravin qui longe la route à cet endroit. Une chose nous intrigue dès le premier coup d'oeil. A une vingtaine de mètres en contrebas, on aperçoit deux G.M.C. complètement calcinés, reconnaissables seulement à leurs doubles essieux arrière. Il ne reste rien. Tout a brûlé, même les banquettes. Il n'y a plus de cabines, en un mot, que leurs carcasses.

Le capitaine nous demande de nous regrouper un peu autour de lui puis il prend la parole. Ses phrases sont séparées par un silence. Il parle à la 3^{ème} personne. Ce n'est pas sa voix habituelle. Sans se concerter, le silence s'est fait comme par enchantement.

Ils étaient 26... 26 rappelés de la 7^{ème} compagnie à Tal Terny... 26 gars qui allaient à Sebdou en service commandé... Ils ne croyaient pas à la guerre... Ils chantaient peut-être... Ils n'avaient pas pris leurs armes, pensant qu'elles ne devaient servir que pour la parade... 26 gars que vous auriez pu connaître il y a quelques mois... Les fellaghas les attendaient dans le tournant en embuscade. Les sentinelles du camp ont immédiatement prévenu les autres sections. Nous sommes partis en renfort le plus vite possible. De la fumée s'élevait déjà du ravin. Dès que nos camions se sont arrêtés, les soldats ont bouclé le secteur. C'était horrible. (Le capitaine s'arrête de parler, apparemment trop de souvenirs et d'images lui reviennent en mémoire. Puis il continue avec des sanglots dans la voix). Le spectacle était insoutenable... Les gars étaient éparpillés dans les broussailles..., morts..., déshabillés... égorgés... mutilés..., victimes de cette horde ignorante du code d'honneur du combattant qui fait une guerre plus propre. Les camions finissaient de se consumer au milieu de cette tuerie sauvage digne d'un autre siècle. Les hélicos sont venus les chercher. On les a ramassés morceau par morceau. C'est ainsi qu'ils ont quitté ce lieu où la mort les attendait.

Les gars, écoutez-moi. Nous tomberons peut-être aussi dans une embuscade. Nous serons peut-être tués, mais jurez-moi ici, de mourir les armes à la main jusqu'au bout. Ce qu'ils n'ont pas pu faire, les armes étaient restées dans leur chambre.

Le capitaine rejoint sa jeep. Quant à nous, on est comme hypnotisés, hagards. On remonte dans les G.M.C. en silence. Parler maintenant serait une injure aux 26 rappelés. On repart à vitesse réduite en regardant le plancher du camion. Ce n'est que bien des kilomètres plus loin que l'on ose rompre le silence. Personne d'entre nous n'était au courant. Je suis persuadé pourtant que certains au camp savaient, mais je crois qu'ils n'ont pas voulu nous en parler par honte pour la compagnie qui a vu ses soldats massacrés sans armes et sans défense alors qu'ils étaient venus là pour faire la guerre. Les G.M.C. doivent toujours être dans le ravin. Si vous y passez, jetez un coup d'oeil en vous recueillant...

Les accidents

On ne peut pas vivre à proximité des armes à feu sans risques. Les fusils à la tête des lits, les mitraillettes accrochées au premier clou venu, les chargeurs toujours remplis de balles et à demeure sur l'arme est un risque supplémentaire. Il est certain que nous prenons tous les précautions élémentaires que nous ont inculquées nos supérieurs, mais sans être fatalistes, des accidents d'armes à feu peuvent arriver entre nous avec plus ou moins de gravité selon le destin ou la chance que l'on peut avoir ce jour-là.

Ce soir, la soupe est servie. Toujours pas de réfectoire, ni de table, ni de tabouret. Notre seul refuge est notre lit. Et après avoir fait le plein de la gamelle, on revient s'asseoir sur son lit pour avaler sa pitance. C'était mon cas ce soir-là, la gamelle sur les genoux, le quart de pinard posé au sol sur les cailloux, lorsqu'une détonation a lieu dans la piaule. Pendant une fraction de seconde, je crois que c'est une sentinelle au-dehors qui a fait feu. Mais tout de suite je m'étonne que les copains qui sont autour de moi me sautent dessus en me demandant si je suis blessé. Ils tournent autour de moi en recherchant une blessure éventuelle. Ils ne sont pas convaincus lorsque je leur dis que je suis en parfaite santé. Et ils arrivent à trouver ce qu'ils cherchaient.

Un trou, gros comme un pouce, à 5 cm de ma fesse gauche, dans les couvertures. Ils défont le lit. La balle a traversé les couvertures, éraflé la paillasse, ricoché sur le tube métallique de mon lit de camp, traversé la cloison du baraquement où on a retrouvé l'impact et elle a été se perdre dans la nature. Ma belle assurance fait place à une peur rétrospective. Je dois avoir pâli, je viens de l'échapper belle. Si je m'étais assis un peu plus loin, je n'aurais jamais fini ma soupe. Que s'est-il passé ? C'est très simple. Un manque

de réflexe en croyant bien connaître son fusil. C'est un gars qui arrive de la garde, il veut décharger son fusil et il s'amuse à éjecter les cartouches à l'aide de la culasse. Il a oublié une chose, c'est que depuis hier il a un nouveau fusil, plus récent, plus moderne et avec de meilleures performances. Mais dans le chargeur il y a 10 cartouches alors que l'autre n'en avait que 8. Il a éjecté les 8 et croyant son chargeur vide, il a appuyé sur la gâchette. La suite on la connaît. Au bout de quarante-huit heures, il ne m'a toujours pas adressé la parole. Je vais le voir. Il est inutile de se faire la gueule. La réconciliation est spontanée puisque tout est bien qui finit bien. Mais je lui recommande d'enlever le chargeur dans le futur au lieu de jouer au cow-boy. Et pour oublier tout ça, une bonne bière bu avec les copains et l'incident est parti aux oubliettes.

Mais tous n'ont pas eu cette chance. Les lignes qui vont suivre sont plus tristes et l'explication n'en est que plus pénible. Entre temps, les sections ont été remaniées. On a changé de chef. Maintenant le capitaine a dû nous juger suffisamment capables pour ne plus être chaperonnés par les anciens. Et c'est ainsi que j'ai changé de piaule pour aller dans le blockhaus de l'autre côté de la route et j'ai également retrouvé un vrai lit de l'armée un peu plus confortable que mon lit de camp.

11 h du soir, une patrouille s'apprête à sortir. Il a été signalé des mouvements de fellaghas dans le djebel environnant. Il faut aller aux renseignements. Ce sont les gars de ma section qui en sont chargés. Mais je n'en fais pas partie. Ils sortent donc. Un sergent est le chef de patrouille, un radio et trois voltigeurs. Ici les patrouilles sont rares. Nous sommes assez occupés avec les opérations. Ce sont tous des appelés du contingent.

Vers les 2 h du matin, je suis réveillé par le bruit caractéristique des pales d'un hélicoptère qui tourne au-dessus du camp. Puis le pilote coupe les gaz et je comprends qu'il est en train d'atterrir dans le camp. Je trouve ça très bizarre un hélico à cette heure-ci. Je cherche une explication à sa présence ici au milieu de la nuit. La seule qui est plausible dans mes pensées est qu'un gars a eu une crise d'appendicite dans la nuit et l'infirmier a dû juger son état urgent pour le faire évacuer sur l'hôpital de Tlemcen. J'essaie de me rendormir sans trop y parvenir, lorsque la relève de la garde a lieu. Il y a des murmures dans la piaule, puis des phrases plus distinctes sont échangées entre ceux qui rentrent de la garde et leurs voisins de lit, lesquels se posent autant de questions que moi. C'est ainsi que j'apprends que c'est le capitaine qui est parti en hélico. Qu'est-ce que ça veut dire ? Peut-être une opération à préparer d'urgence. Je n'y crois guère.

Il est 4 h du matin lorsque la patrouille rentre avec une triste nouvelle qui fait le tour du blockhaus comme une traînée de poudre. Il en manque un, le sergent, grièvement blessé par un fellagha vers une mechta. Les gars de la patrouille ne sont pas loquaces. Ils sont fatigués et apparemment ils n'ont pas envie d'en parler. La nuit se termine sans que notre curiosité soit satisfaite.

J'ai un copain qui faisait partie de la patrouille. Je me promène dans le camp en attendant son réveil pour en savoir plus. Vers 10 h, j'arrive à l'accrocher.

- *Alors qu'est-ce qui s'est passé cette nuit ?*

- *Tu veux vraiment le savoir ?*

- *Bien sûr !*

- *Alors viens, on va aller s'asseoir sur les rochers. Mais ce que je vais te dire, il faudra vite l'oublier.*

La version officielle est celle-là et c'est la seule que tu dois retenir. Un fellagha sortant d'une mechta est tombé nez à nez avec la patrouille. Il a tiré et c'est le sergent qui a ramassé la rafale. Il s'est écroulé, grièvement blessé et c'est là que le radio a envoyé un message pour qu'on vienne à notre secours.

La vraie version est tout autre, continue mon copain, et surtout bien plus triste. Nous étions loin du camp, une dizaine de kilomètres peut-être. Je ne savais pas où j'étais, mais on fait confiance au sergent. Et surtout il faut écouter et voir si possible. On arrive vers une mechta abandonnée à ce que l'on croit. On arrive sur elle légèrement en biais.

Le sergent vient de la dépasser de quelques mètres. Derrière lui il y a un voltigeur, puis le radio, et nous, on ferme la marche, chacun espacé de 5 ou 6 mètres. Lorsque brutalement la porte de la mechta s'ouvre. Une silhouette part en courant du côté du sergent en contournant la mechta. Le sergent tire alors une rafale de mitraillette en direction de l'ombre qui s'enfuit. Le voltigeur qui est derrière lui en fait autant.

Mais la nuit est sombre. Le sergent n'est pas loin. Le mur de la mechta, il faut le deviner. Le soldat, de peur de blesser le sergent, oblique son arme du côté mechta et le malheur est arrivé. La rafale vient s'écraser sur l'angle de l'habitation. Les balles ricochent et sont déviées de leurs trajectoires normales pour atteindre le sergent. Le sort en est jeté. Le chef de patrouille hurle de douleur. On a vite fait de comprendre dans quelle situation on se trouve. On a un blessé, on ne connaît pas notre position, aucun infirmier, pas de brancard et pourtant il faut faire vite.

Le radio envoie alors un message au camp, expliquant brièvement les faits, message aussitôt transmis au capitaine en le réveillant. Ce dernier n'a pas d'autres solutions que de faire appel aux hélicoptères de Tlemcen. Tout cela prend du temps. L'hélico Djinn arrive le plus vite possible au camp pour prendre en charge le capitaine. Mais une fois dans les airs, c'est encore le radio de la patrouille qui guide l'hélico vers eux en fonction des feux de position de ce dernier. L'atterrissage a lieu sans encombre. Les voltigeurs de la patrouille sont vigilants car les fellaghas risquent de ne pas être loin. Le blessé est arrimé sur l'hélico qui repart pour l'hôpital de Tlemcen. Le capitaine ramène la patrouille au camp sans attendre. Le moral des gars est au plus bas. Ca va être dur d'apprendre la nouvelle à ceux de la section. Et maintenant je comprends leur discrétion lorsqu'ils sont rentrés dans la nuit. Voici le récit de mon copain sur cette malheureuse patrouille et avant midi, un message de l'hôpital nous annonçait la mort du sergent, probablement inscrit sur le monument aux morts de sa commune *mort pour la France*.

Premier mai 1957 - Premier fellagha

Maintenant les opérations sont notre lot quotidien. Passer une nuit complète dans son lit fait partie du rêve. En ce mois de mai, nous allons participer à 23 opérations dont 3 de deux jours. Il nous arrive de rentrer à minuit pour repartir à 4 h du matin. On n'a plus le temps de se laver, ni de se raser. On commence à avoir des mines patibulaires et moi qui avais tendance à critiquer les anciens du camp lorsque nous sommes arrivés, maintenant je comprends mieux.

On va parcourir tout l'Oranais, toute la frontière marocaine du djebel Fillaoussene, au bord de la Méditerranée, jusqu'au djebel Ouargla dans le Sahara. Un jour en opération sur la frontière marocaine, on a pu voir la ville d'Oujda au Maroc depuis le haut des montagnes algériennes.

Pour l'instant, le djebel n'est pas trop dangereux. Les fellaghas ne sont regroupés qu'en petites bandes avec un armement plutôt précaire. N'empêche que les accrochages sont assez fréquents, mais ils ouvrent le feu sur nous d'assez loin ce qui diminue d'autant les risques. Par contre, la riposte de notre part est assez violente compte tenu de notre puissance de feu. Les fusils-mitrailleurs hachent les broussailles par de longues rafales dans la direction des fellaghas. Il arrive qu'au cours de la progression qui suit l'accrochage, on retrouve dans les broussailles des fellaghas mis hors de combat, morts ou blessés. C'est la dure loi de la guerre.

Il y eut aussi une période où certains tracts, trouvés dans le djebel, incitaient les soldats de l'armée française à désertre et à rejoindre les forces rebelles avec promesse d'un bon salaire. Certains légionnaires se sont laissés prendre par le chant des sirènes. Ils sont devenus mercenaires à la solde de la rébellion algérienne. C'était un danger pour nous. Tout d'abord, ils instruisaient les jeunes fellaghas à la guérilla et au harcèlement, tout en leur communiquant nos méthodes de lutte contre les rebelles. Je les ai retrouvés dans le djebel avec des fusils à lunette en embuscade en face de nous lors d'un ratissage, souvent seuls car il est beaucoup plus facile de s'éclipser après avoir fait feu sur un des nôtres. C'était la guerre des nerfs car le mercenaire reculait de quelques centaines de mètres, se remettait à l'affût en attendant d'avoir un autre soldat dans sa ligne de mire et de recommencer. Ces jours-là étaient terribles pour nous, toujours à nous demander si c'est moi qui suis visé où le copain d'à côté. Je vous jure que les buissons et les rochers étaient les bienvenus pendant la progression dans ces conditions. Ca ne pouvait pas continuer. Il fallait trouver une parade et on l'a trouvée. Un jour que l'on crapahutait dans ces conditions, le capitaine nous a demandé de rester planqués sur place pendant qu'une section de la compagnie allait faire un grand détour de plusieurs

kilomètres pour se mettre en embuscade derrière le mercenaire. Lorsque le radio de la section nous a averti qu'ils étaient en position, nous avons repris notre ratissage et la ruse était bonne. Le légionnaire a été descendu et son arme récupérée. Maintenant on connaissait le truc et on remettait le piège en place à la première escarmouche. Cette période n'a pas duré très longtemps, probablement faute de combattants.

Revenons au 1^{er} mai 1957. C'est un jour qui a marqué ma vie de baroudeur. Nous étions en opération dans le Nador, en ratissage dans une vallée assez large et peu profonde, quelques buissons épars, des zones assez dégagées. Quant à moi, je me trouvais à l'extrême gauche du ratissage, sur la ligne de crête avec l'autre vallée. J'avais donc une vue sur les deux vallées. Il devait être entre 3 et 4 h de l'après-midi. Le temps était splendide dans ces hautes montagnes. La compagnie de légionnaires qui était à ma gauche avait pris du retard sur nous. Une grotte à fouiller peut-être ? Sur ma gauche, à une trentaine de mètres, il y a une mechta en piteux état, à côté d'un bosquet à l'allure inoffensif. Lorsque je vois un fellagha sortir de ce dernier en courant en direction des taillis se trouvant à une petite centaine de mètres. Par réflexe, j'arme ma mitrailleuse et je fais feu sur le fuyard. Un voltigeur de mon équipe vient me prêter main-forte. Mais malgré nos rafales, le fellagha a atteint les broussailles et disparaît à nos yeux. Nous sommes déçus de l'avoir manqué.

Pourtant, au fond de moi, j'ai un sentiment de joie. Je ressens probablement ce que doit ressentir un chasseur qui tire sur un lapin pour la première fois de sa vie. Seulement moi, c'est un être humain que j'avais dans ma ligne de mire. Un combattant comme moi qui était là, mais pas pour les mêmes motifs. Je crois que tous les discours que j'ai entendus depuis mon départ à l'armée ne sont pas étrangers à cette joie intérieure que je ne connaissais pas jusqu'à ce jour.

L'opération a continué jusqu'à la nuit. Nous avons rejoint nos G.M.C. pour qu'ils nous ramènent au camp et là, il y avait beaucoup de compagnies qui avaient participé à l'opération. C'est ainsi que j'ai appris que les légionnaires avaient trouvé dans un taillis un fellagha avec une balle dans la cuisse. Allez savoir de quelle arme elle sortait. Peut-être la mienne ?

La grotte

Nous sommes repartis au milieu de la nuit pour une autre opération dans le Nador. Nous avons attendu l'aube avant de commencer à crapahuter. Mais si les premiers kilomètres sont propices au ratissage il va falloir déchanter. La compagnie s'engage dans une vallée où règne une végétation abondante. Ce sont des taillis épais, pas très hauts, 2 mètres 50 maximum, mais ils sont tellement denses que l'on ne voit pas à 5 mètres. On se guide au bruit que font les autres. Chacun fouille devant lui la zone qui lui revient. Et il en est ainsi jusque vers 10 h du matin. Lorsque tout à coup, les taillis s'éclaircissent.

Une mini-clairière est là devant moi, avec en toile de fond une grotte à 7 ou 8 mètres. Je maudis le destin qui m'a mis ce repaire à fellaghas sur mon chemin. Pourtant, il va bien falloir y aller et voir ce qu'il y a dedans. La première chose à faire, c'est d'armer la mitrailleuse. Je n'ai pas de grenade sur moi. Je n'en prends jamais car ce genre de projectile est assez dangereux pour celui qui le porte. Une simple branche qui passe dans l'anneau et tire la goupille de sécurité et on saute avec. Pourtant aujourd'hui, elles me seraient peut-être utiles. La grotte est en biais par rapport à ma position. Je m'approche donc par la droite, c'est le chemin le plus court. J'arrive vers la paroi rocheuse, à un mètre de l'entrée. Devant celle-ci il n'y a pas d'herbe. C'est comme piétiné. Aucune trace de pas. Le sol est trop sec. Mais cette absence de végétation est loin de me rassurer car elle indique probablement des allées et venues dans cette grotte. Je m'aperçois rapidement que j'ai abordé le rocher du mauvais côté car ma mitrailleuse est entre lui et moi, et de la grotte on peut tirer sur moi sans que je puisse riposter avec cet angle mort. Il faut que je passe de l'autre côté. Je vais passer assez doucement pour jeter un coup d'oeil dedans mais suffisamment rapidement pour que les fellaghas n'aient pas le temps de me tirer dessus efficacement.

Maintenant, je suis de l'autre côté. Ca c'est bien passé. On ne m'a pas tiré dessus, mais je n'ai rien vu non plus. J'ai de nouveau le dos contre le rocher, le doigt sur la gâchette. La peur commence à m'envahir, ma respiration est courte. Un fluide glacial me parcourt l'échine. C'est la première fois de ma vie que j'ai aussi peur. Pourtant je me dis *tu ne vas pas te dégonfler*. Alors il va falloir y aller et avant de faire le premier pas, je pense : *dans 20 secondes, tu es mort ou tu es un héros*. Je commence ma progression pour rentrer dans la grotte, petits pas par petits pas, le doigt crispé sur la gâchette. J'avance doucement mais sûrement... Ca y est, je suis à l'intérieur, toujours le dos contre la paroi. Je suis toujours vivant, c'est bon signe. Maintenant il faut que j'attende que mes yeux se fassent à l'obscurité. Je commence à distinguer autour de moi. Je ne vois personne. Je regarde les parois pour m'assurer qu'il n'y a pas de boyaux qui en partent ou quelques niches qui pourraient servir de caches. Mon inspection se révèle négative.

Tout est calme. Pourtant, je ne me sens pas rassuré. Quelque chose en moi me dit qu'il y a du bizarre là-dedans que je n'arrive pas à définir. Quand tout à coup cela devient si évident que cela me saute aux yeux : le sol est plat. Dans une grotte, le sol n'est jamais plat et en plus, celui-là résonne comme un plancher. J'ai compris, c'est une cache soit pour des armes soit pour des fellaghas. Mais il doit bien y avoir une entrée. Je cherche et je trouve, dans un coin, un trou circulaire d'une bonne soixantaine de centimètres avec, sur son pourtour, des branchages et de la terre, ce qui constituait le faux plancher. J'estime que je viens de faire mon boulot. Je ressors et j'appelle le lieutenant. Celui-ci arrive après quelques minutes en bougonnant. J'ai dû le déranger. Je l'emmène dans la grotte pour lui faire part de mes découvertes. Sa réponse me coupe les jambes : *Ce n'est rien, foutons le camp*.

C'est triste de voir son chef se dégonfler à cette vitesse. Quant à moi, je suis en paix avec ma conscience et j'ai vaincu ma peur. Mais je ne suis pas mort et je ne suis pas un héros.

La corvée d'eau

Il n'est pas loin de 9 h du soir lorsque les G.M.C. entrent dans le camp après une journée passée en opération dans un coin quelconque de djebel. Dès que les véhicules sont arrêtés, tout le monde débarque des camions pour aller dans sa piaule respective pour poser armes et munitions et prendre sa gamelle pour aller à la soupe.

Pourtant ce soir l'atmosphère a changé au camp. Si d'habitude on est accueillis amicalement avec des tapes dans le dos par ceux qui sont restés au camp et des *vous vous êtes bien promenés*, aujourd'hui pas un mot, on dirait qu'ils font la gueule. Je n'y attache pas trop d'importance et je vais comme les autres aux cuisines chercher le souper. Le cuistot pose les marmites sur la planche qui sert de comptoir sans dire un mot et sans chercher notre regard. Il baisserait plutôt la tête. Jusqu'à ce que l'un d'entre nous lui demande vertement : *Dis donc, qu'est-ce que l'on vous a fait pour que vous fassiez cette tronche ?* A cet instant je me demande s'il ne pleure pas. Il s'approche de nous et nous dit :

- *Vous n'êtes pas au courant ?*
- *Au courant ? Mais de quoi ?*
- *La corvée d'eau.*
- *Que s'est-il passé ?*
- *Ce matin, en allant à l'eau, ils ont sauté sur une mine.*
- *Il y a du dégât ?*
- *Ils sont morts.*
- *Ce n'est pas vrai.*

Avant d'aller plus loin dans ce récit, il faut que j'explique en quoi consiste une corvée d'eau.

Au camp, il n'y a toujours pas d'eau. Il faut aller la chercher avec la citerne à 3 ou 4 km à une source qui se trouve à quelques centaines de mètres en contrebas d'un douar et ceci tous les jours en passant par

la même piste et pratiquement à la même heure. Nous sommes conscients qu'il y a du danger. Les fellaghas ne peuvent qu'être au courant de nos faits et gestes, à plus forte raison de cette corvée d'eau.

Lorsque au camp l'effectif est au complet, cela ne pose pas trop de problèmes. On prend deux G.M.C. on attelle la citerne et on part à une trentaine de gars, le canon de la mitrailleuse tourné vers le djebel et les fellaghas n'ont qu'à bien se tenir. Quant à nous, on ne prend pas ça pour une corvée mais pour une balade qui s'est toujours bien passée. Lorsque nous sommes en opération, il faut aller tout de même à l'eau mais il reste peu de monde au camp, souvent qu'une vingtaine de gars. C'est à eux que revient la garde pour la sécurité du camp et la leur. Les cuistots et les radios ont leur travail de tous les jours à assurer. Il n'y a donc que peu de monde de disponible. La meilleure solution trouvée est celle-ci. C'est un half-track qui va atteler la citerne et y aller. Le chauffeur restera au volant même lorsque les gars rempliront la citerne. Le tireur à la mitrailleuse restera à son poste également pendant tout le voyage aller et retour en plus, bien sûr, lors du chargement car pendant ce temps-là il sera seul à assurer la sécurité de tous. Les deux autres soldats rempliront la citerne. En cas d'attaque pendant le chargement, les consignes sont simples. Les portes arrière de l'half-track seront toujours ouvertes. S'il y a du grabuge les deux gars sautent à l'arrière du véhicule à l'abri du blindage, le tireur à la mitrailleuse fait feu sur l'attaquant au maximum et le chauffeur démarre pour sortir de ce guêpier. Mais les fellaghas ont imaginé un piège diabolique dont voici le récit. J'ai mis au moins vingt-quatre heures pour savoir toute la vérité sur cette triste journée.

9 h du matin, l'half-track sort du camp pour la corvée d'eau. Ils sont quatre soldats un peu plus âgés que moi. Ils ne font pas partie de mon contingent. Qu'importe, ils sont de la 7^{ème} compagnie. Quelques minutes après leur départ, les sentinelles signalent une explosion du côté de la piste qui mène au point d'eau. Le lieutenant qui commande la compagnie en l'absence du capitaine rassemble quelques gars et se décide à aller aux renseignements sur l'origine de cette explosion. Il faut assurer la sécurité du camp, alors le peu d'effectif qui reste est mobilisé pour renforcer la garde existante. Ils sont partis sur la piste. Un radio les accompagne. Au bout de deux petits kilomètres, le spectacle qui se présente à eux est indescriptible. C'est un amas de ferraille, de terre, de cailloux et de débris humains. C'est tout ce qui reste de la corvée d'eau. Que faire devant ce carnage ? Le lieutenant appelle par radio le bataillon pour que celui-ci envoie des renforts le plus rapidement possible. Ce qui fut fait. Les soldats du bataillon bouclent le secteur. Pendant ce temps-là, le commandant alerte les hélicos de l'hôpital de Tlemcen pour qu'ils se rendent sur les lieux et le génie pour qu'il vienne dégager la piste et faire une enquête sur l'origine de l'explosion.

Le lieutenant rejoint la compagnie la mort dans l'âme après ce qu'il vient de voir. Mais il ne peut pas laisser le camp, simplement gardé par une poignée d'hommes.

D'après le rapport du détachement du génie, l'half-track n'avait aucune chance. Les fellaghas avaient miné la piste avec 40 kg de T.N.T. (par comparaison, 250 g de T.N.T. sectionnent un rail de chemin de fer sur 50 cm). La mine était posée au milieu de la piste de façon à désintégrer complètement le véhicule. Elle était télécommandée par les fellaghas qui avaient pris comme point de repère un arbre au bord de la piste. L'half-track, ne roulant pas très vite, était immanquable. Lorsque les fellaghas ont appuyé sur le bouton, alors qu'il passait devant l'arbre, le blindage de l'engin a volé comme fêtu de paille. Il a dû monter haut vers le ciel, tordu, déchiqueté, méconnaissable, dispersé. Mais les quatre gars qui étaient dedans, imaginons leur sort. Ils ont été tués sur le coup. Leur âme est partie au ciel directement. Elle n'est pas redescendue sur terre, elle aurait été incapable de retrouver son propriétaire tellement l'explosion les a hachés. Il y a des lambeaux de chair partout. Les gars des hélicos ont dû y mettre de la bonne volonté pour essayer de reconstituer les corps et de les identifier. Peut-être que la plaque d'identification que l'on porte autour du cou a servi à quelque chose ce jour-là. Il vaut mieux que personne de la compagnie n'ait assisté à ce spectacle. Le bataillon se charge de tout : bien sûr de faire disparaître les traces de l'embuscade, évacuer les restes du véhicule, restaurer la piste etc., mais aussi de ravitailler en eau le camp, en laissant pour les jours suivants un half-track et sa mitrailleuse suivi d'une citerne. Voici le récit que j'ai reconstitué en glanant des renseignements à droite et à gauche parmi les gars du bataillon et ceux de la compagnie qui étaient les premiers sur les lieux. Mais ce qui va se passer par la suite, je l'ai vécu. Inutile de dire que le souper a été vite terminé ce soir-là.

Que ce soit guerre, guérilla, guerre civile ou conflit entre les peuples, il y a deux mots qui reviennent toujours. Ce sont représailles et vengeance. Celui qui attaque le premier doit savoir le risque encouru puisqu'il l'a provoqué...

Ce soir, je suis allongé sur mon lit tout habillé. Je pense à ces quatre gars de la compagnie que l'on ne reverra plus. Je me remémore leurs visages. Pauvres gars, pauvres familles. Il vaudra mieux ne pas ouvrir les cercueils pour essayer de reconnaître son fils ou son frère.

Mais un grondement sourd se fait entendre au loin. Que se passe-t-il encore ? Je saute de mon lit pour sortir. Je suis déjà précédé par les copains. Ce que l'on entend est facilement identifiable. C'est l'artillerie qui tire, probablement celle du bataillon car il n'y a qu'elle à des kilomètres à la ronde. Les obus semblent tomber en direction du point d'eau où on va se ravitailler. Un lieutenant passe par là devant nous. On lui demande ce qu'il se passe. Il nous répond que l'artillerie est en train de tirer sur le douar qui domine la source en représailles de ce qui s'est passé aujourd'hui.

Pendant cinq minutes, les tirs ont été intenses. Malheur à celui qui se trouve dessous. Puis, ils reviennent à une cadence plus normale, pour terminer par une dizaine d'obus à l'heure, mais ceci toute la nuit. Ici comme ailleurs, le mot représailles n'est pas un vain mot.

Cette nuit-là, comme les copains, j'ai monté mes deux heures de garde face au djebel, avec dans la tête le malheur qui vient de frapper la compagnie. Tout le monde est triste. Il y a quelque chose de changé ici. On a des morts à la compagnie, victimes de la rébellion algérienne. Jusqu'à ce jour, ce n'était que des "on dit", mais maintenant nous sommes en face de la dure réalité de la guerre et il va falloir prendre ces derniers événements en considération. Je crois que l'on est tous conscients que n'importe qui d'entre nous aurait pu être de corvée d'eau ce jour-là et notre subconscient demande vengeance.

Les tirs nocturnes sont toujours d'actualité à la compagnie, mais cette nuit est exceptionnelle. Moi qui tire rarement habituellement, je me laisse aller et par petites rafales intermittentes, je vide un chargeur de 32 cartouches dans les broussailles pendant mes deux heures de garde. Je crois qu'au fond de soi-même, on a un message à faire passer aux fellaghas. Vous nous avez meurtris lâchement, maintenant malheur à vous. Vous allez payer. Cette nuit-là, il y a eu sûrement plus de 500 cartouches qui sont parties dans le djebel en guise de sommation.

Au petit jour, on vient nous réveiller. *Debout les gars, allez au jus et après on part pour le douar voir ce qui se passe là-bas.* Le petit déjeuner est vite avalé. Prendre armes et munitions ne prend pas beaucoup de temps, et aux environs de 8 h tous les hommes des sections opérationnelles se rassemblent, prêts à partir. Le capitaine arrive et c'est le départ. Qu'est-ce que l'on va trouver là-bas après les tirs de l'artillerie de la nuit ?

Nous ne partons pas par la piste mais à travers le djebel en contournant toute cette zone, pour arriver au douar par l'arrière, Je crois que nous avons tous un sentiment de haine et de vengeance. Malheur aux fellaghas qui vont tomber entre nos mains. Mais le djebel est vide de toute présence humaine. On a beau fouiller broussailles et buissons, il n'y a rien. Nous arrivons sur la ligne de crête qui surplombe le douar, ou ce qu'il en reste. Nous l'encerclons dès que nous arrivons à proximité. Il ne reste rien. Rien de rien. La murette la plus haute n'atteint pas un mètre. Tout n'est que fouillis, débris enchevêtrés. Le douar a été nivelé au plus bas niveau par les obus dont les traces sont évidentes aux alentours. On aperçoit des cadavres dans les ruines ou aux abords. Même les chèvres gisent sur le sol, victimes des éclats d'obus. Plus rien ne bouge, aucun signe de vie. Tout est mort sauf... oui, sauf un chat qui se promène sur les ruines à la recherche de sa mechta. La nuit précédente il devait avoir un rendez-vous amoureux dans le djebel, ce qui lui a sauvé la vie. Je pense tout de même qu'une partie de la population a eu le temps de partir dès la première avalanche d'obus, pour aller se mettre à l'abri dans les broussailles ou dans un autre douar. On ne saura jamais le bilan de cette nuit tragique pour le douar. Quant à nous, on regarde les ruines d'un air indifférent. On ne s'attarde pas en contemplation, on passe vers le point d'eau. La source coule toujours, sans se douter qu'elle est à l'origine de bien des malheurs depuis vingt-quatre heures. On prend le chemin du retour par la piste, on s'arrête un instant sur les lieux où quatre des nôtres ont laissé leur vie. Des traces subsistent encore. Mais le génie a fait du bon travail. Aucun débris, aucun morceau de tôle ne restent dans

les environs. Le trou dans la piste a été rebouché correctement, on repart. Je crois même que certains d'entre nous esquissent un signe de croix. Notre retour au camp n'est pas triomphant. Il n'y a pas de vainqueur, que des malheurs avec encore plus de haine que la veille.

L'half-track, la mitrailleuse et la citerne ont été remplacés. Quelques jeunes ont été mutés à la compagnie. Mais qui aura le courage de leur dire qu'ils sont ici en remplacement de quatre gars qui étaient de corvée d'eau et qui ne sont jamais revenus. Je suis resté encore une vingtaine de mois en Algérie après cet épisode. Je n'ai jamais entendu dire que la 7^{ème} compagnie ait "ressauté" sur une mine en allant chercher de l'eau à la source. Les repréailles avaient peut-être servi ?

Mort pour rien

L'opération se déroule comme toutes les autres. Il est aux environs de 10 h du matin, nous sommes en ratissage depuis l'aube dans le djebel. A cet instant, se présente devant nous un plateau assez étendu de quelques hectares, mais dénudé, aucunes broussailles, aucun arbuste, que des cailloux. Un vrai terrain à embuscade. On redouble de vigilance car au bout de ce terrain dégagé le djebel reprend ses droits avec sa végétation assez dense. Il nous reste encore une centaine de mètres à parcourir sur ce sol dégagé, lorsque des tirs partent des broussailles dans notre direction. C'est un de ces accrochages classiques auxquels on commence à être habitués. Tout le monde se jette à plat ventre dans les cailloux dans un temps record. Ce n'est pas le moment de réfléchir. Il faut d'abord se coucher sur le sol en se faisant tout petit, repérer le plus gros caillou à proximité, se cacher derrière et en dernier, repérer d'où viennent les tirs afin de riposter.

Aujourd'hui, il n'y a rien de changé et la riposte est vive. Si le tir des mitraillettes n'est pas assez puissant pour atteindre le haut du piton, par contre, les fusils et les fusils-mitrailleurs hachent la végétation ou ricochent sur les rochers, créant ainsi une zone mortelle au cas où les fellaghas n'auraient pas déguerpi avant la riposte. Mais ces derniers n'ont pas demandé leur reste. Leurs tirs se sont arrêtés et les nôtres deviennent de plus en plus espacés pour cesser à leur tour. Personne ne bouge. On observe le djebel. Rien ne nous laisse supposer que les fellaghas sont encore là, on se relève les uns après les autres avec méfiance. Rien ne se passe.

Il va falloir continuer la progression. L'opération n'en est qu'à son début. Nous n'avons fait que quelques mètres lorsque l'on voit nos deux infirmiers courir à un endroit précis, en se mettant le foulard marqué de la croix rouge au bras pour informer l'ennemi qu'ils sont des infirmiers et non des combattants. Un gars ne s'est pas relevé. Il est dans les cailloux assez éloigné d'où je suis. Il a dû ramasser une balle des premières rafales. Peut-être a-t-il mis trop de temps pour se jeter au sol ? Nous sommes perplexes.

Tout le monde s'est arrêté sur place en s'interrogeant, surtout que l'on distingue les infirmiers retournant le corps du gars. Puis, ils se relèvent avec des gestes d'abandon et en appelant le capitaine. Il est hors de question d'entendre ce qu'ils se disent à cette distance. Mais les lieutenants vont aux renseignements. Leur retour est attendu avec impatience pour avoir des nouvelles. Elles ne seront pas bonnes. Ils nous apprennent que le gars est mort sans aucune blessure, probablement victime d'une crise cardiaque due à la peur au cours de l'accrochage. Son organisme n'aura pas résisté à cette tension nerveuse qui nous envahit tous pendant ces moments-là. Le radio a appelé l'hélicoptère pour évacuer le malheureux. Il nous faut protéger l'atterrissage et la prise en charge de la dépouille du gars. On va donc se mettre en place dans les points hauts du djebel pour pouvoir réagir efficacement au cas où les fellaghas attaqueraient une deuxième fois.

Le gars a été emmené vers Tlemcen. Nous sommes atterrés. Nous n'avions jamais pensé que l'on pouvait mourir de cette façon au combat. Ce gars-là, je le connaissais peu car c'était la première fois qu'il venait en opération. Il était classé "service auxiliaire, exempt d'opération". Pourquoi était-il avec nous ce jour-là ? Par manque d'effectif ? Ce n'est pas impossible ou peut-être parce qu'il avait demandé à venir avec nous, car beaucoup d'entre nous préféreraient être dans le djebel qu'au camp où il faut monter la garde presque sans interruption du fait de l'absence et le risque existe aussi au camp car une attaque des

fellaghas est toujours possible. Dans ce cas-là, qui aurait été le vainqueur avec si peu de soldats pour le garder ?

Le bombardement

Il y a plus d'une heure que l'on se morfond à la cime de ce djebel, couchés dans les broussailles. Le jour ne devrait pas tarder à se lever maintenant. Nous sommes en bouclage sur cette ligne de crête. Comme d'habitude, les G.M.C. nous ont laissés au pied du piton que l'on a gravi dans la nuit pour se mettre en position selon les instructions reçues. Petit à petit, l'horizon s'éclaircit. Le soleil se montre timidement, nous faisant découvrir le paysage qui nous entoure. Dans les vallées, autour de nous, stagne une forte brume qui n'arrive pas jusqu'à nous et qui semble être stabilisée à 100 mètres en dessous. Seules les hauteurs du djebel émergent de cette ouate et le soleil se levant au-dessus de tout ça nous émerveille avec ses couleurs orangées. Ce matin-là, le calme est si imposant que l'on ne reconnaît pas le djebel farouche auquel on est habitués.

Pourtant, quelques instants plus tard, le calme prend fin. Un grondement lourd, sourd, inconnu attire notre attention. Si pendant l'effet de surprise on ne distingue rien, on ne tarde pas à apercevoir deux points noirs venant dans notre direction en volant dans le ciel pratiquement à notre altitude.

Ce sont deux avions qui grossissent à vue d'oeil au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de nous. Maintenant, ils sont énormes. Ils vont nous survoler à la verticale à une centaine de mètres. Le bruit de leurs hélices est assourdissant. Ce sont des bombardiers de la base d'Oran, soi-disant des B-26 de fabrication américaine et qui ont eu leurs heures de gloire pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais que viennent-ils faire ici ?

Le second s'écarte du premier en virant sur la droite, alors que ce dernier se met dans l'axe de la vallée en dessous de nous. Lorsque tout à coup, des bombes s'échappent du ventre du monstre, se mettent à la verticale, s'enfoncent dans la brume qui baigne la vallée. Des explosions se font entendre. Il doit y avoir un objectif sérieux et important pour justifier ce déplacement de forces et de moyens.

Le deuxième bombardier est revenu se mettre lui aussi au-dessus de cette vallée et le spectacle recommence. A nos yeux, ce n'est pas un bombardement de parade mais meurtrier. Surtout qu'il va y avoir un deuxième passage des deux avions aussi important que le premier. Puis, les deux bombardiers s'éloignent de nous pour regagner leur base. Mission accomplie.

C'est la seule et unique fois que je verrai bombarder le djebel. C'est impressionnant. Mais nous sommes rentrés dans l'après-midi sans connaître le but de leur mission, ni quel objectif était visé. Dommage.

Un peu d'humour

Il est certain qu'après la vie que l'on a vécue ces derniers mois, opérations de jour comme de nuit, la semaine, les dimanches, les départs au milieu de la nuit, les retours harassés, les roudillons sur le plancher des G.M.C., les rares heures passées au camp, tout ceci a grandement contribué à nous faire perdre la notion du temps et du jour, tout cela pour expliquer ce qui va suivre.

Pour une fois, on est au lit lorsque le jour se lève. La tradition au camp veut que la garde descendante (ceux qui ont été de garde de 6 h à 8 h du matin) passe aux cuisines et apporte le café au lit à toute la compagnie, lorsque tout le monde est présent.

Ce matin-là, on nous apporte du cacao car c'est le petit déjeuner du dimanche. Je me savais un peu déphasé dans mon esprit, j'étais persuadé d'être samedi et je m'attendais à avoir du café. J'en fais part à mon voisin de lit, qui lui aussi est de mon avis. D'autres se mêlent à la discussion, en se moquant un peu de nous car pour eux, c'était clair, on était dimanche. Dans la piaule, dans la minute qui suivit, deux clans s'étaient formés. Ceux du samedi et ceux du dimanche. Tout le monde amenait ses preuves, autant d'un côté que de l'autre. Mais il fallait bien tirer l'affaire au clair. Il a fallu aller aux renseignements dans le camp auprès des autres sections. Nous étions bien samedi. Le clan du "dimanche" avait perdu. C'était le brave cuistot de service qui s'était trompé, probablement mal réveillé. Mais lui aussi a rigolé avec nous de ce fait divers, vécu à la cime d'un djebel où on avait perdu la notion du temps. Et tout ceci s'est terminé en buvant du café un dimanche.

Le deuxième fait divers est tout aussi cocasse et met en cause un soldat de la compagnie qui est de garde de nuit.

Les tirs nocturnes sont toujours d'actualité et personne n'y prend plus garde. Ca fait partie de l'ambiance. Mais cette nuit-là, la sentinelle s'en donne à coeur joie avec la mitrailleuse 12.7. De longues rafales vont se perdre dans le djebel et inquiètent le sous-officier de relève de la garde, lequel se décide à aller aux renseignements auprès de la sentinelle :

- *Qu'est-ce qu'il t'arrive à tirer comme ça ?*
- *On est attaqués, on est attaqués !*
- *On est peut-être attaqués, mais il n'y a que toi qui tire !*
- *Regardez-les là-bas qui viennent avec des lampes électriques (sic).*

Et effectivement, il y a bien des points lumineux dans les broussailles en face de la sentinelle. Seulement, en guise d'inquiétude, le sous-officier part d'un grand éclat de rire en disant au soldat : *Désarme d'abord la mitrailleuse et dans quelques instants, tu vas les voir apparaître tes fellaghas !*

Une minute se passe peut-être avant de voir à l'horizon, au-dessus des arbustes et broussailles, une bonne et grosse pleine lune, laquelle avait eu tort de laisser filtrer à travers les branchages des rais de lumière, lesquels ont affolé la brave sentinelle. La nouvelle de l'attaque du camp par la lune s'est répandue dans les blockhaus et les piaules comme une traînée de poudre, les soldats rentrant de la garde, réveillant leurs voisins de lit pour conter l'anecdote et rire de bon coeur sur la farce de "Madame la lune".

Si un jour vous regardez l'astre des nuits avec de bonnes longues-vues, vous verrez des cratères et un relief un peu bouleversé. Et si c'était des impacts de balles de mitrailleuse tirées par une sentinelle de la 7^{ème} compagnie, qui voulait défendre le camp à tout prix ?

Départ pour Tlemcen

- *Dis donc, le capitaine te demande.*
- *Qui, moi ?*
- *Oui, dès que possible.*
- *Qu'est-ce qu'il me veut ?*
- *Je ne sais pas.*

C'est le planton du capitaine qui vient de me demander de rejoindre ce dernier dans son bureau. Je n'aime pas ça, car souvent c'est pour se voir remettre un télégramme porteur de mauvaises nouvelles et je suis inquiet lorsque je frappe à sa porte. Dès que je suis à l'intérieur il me rassure. Mon inquiétude doit se voir sur mon visage. *Ce n'est pas grave, me dit-il. Cet après-midi, tu pars pour le bataillon et demain pour Tlemcen en stage radio. Tu iras au bataillon par le convoi de ravitaillement qui doit venir en début d'après-midi et demain, le bataillon organise un convoi pour Tlemcen. Tu en profiteras et quelqu'un t'accompagnera. Vois les démarches à faire pour ton départ.*

Je salue et je ressors. Il me faut quelques secondes pour reprendre mes esprits. Je ne m'attendais pas à cette nouvelle. Lorsque au camp des Zarifètes on voulait déjà que je suive le stage, j'avais refusé, on m'avait donné à choisir mais aujourd'hui, c'est un ordre et je n'ai plus qu'à obéir. Mais je me demande pourquoi moi et pas un autre ? Mais dans mon for intérieur, je ne suis pas fâché de quitter la compagnie pour quelque temps. Je devrais retrouver un peu de confort, ne serait-ce que l'eau et l'électricité.

Il est 10 h du matin. J'avertis les copains que je les laisse tomber pour quelques semaines. Ils me traitent de veinard et me disent de bien profiter du séjour en ville. Quant à moi, il faut que je rende la literie au fourrier, fasse le paquetage et la valise. Il faut aussi aller aux cuisines se faire rayer de l'effectif jusqu'à nouvel ordre, puis voir le comptable pour toucher la solde qu'il me doit ; il me promet de me faire parvenir les autres en fin de mois dès que cela lui sera possible.

Je sors la tenue de ville du paquetage. C'est pas beau à voir. Elle est dans le sac depuis Pâques. Ca ressemble davantage à un chiffon qu'à un uniforme de l'armée française. Je tire un peu dessus en tous sens pour enlever les plis les plus voyants et tant pis pour le reste. Je frotte un peu les godillots car ils en ont un sérieux besoin après tant de kilomètres de djebel.

Le convoi de ravitaillement va bientôt repartir pour le bataillon. Les dernières victuailles sont déchargées. Un dernier au revoir aux copains, mon ordre de mission dans la poche, la mitrailleuse et les bagages avec moi, je grimpe dans un des camions du convoi avec les gars du ravitaillement.

Rien à dire sur le trajet qui nous amène au bataillon. Les deux half-tracks de protection du convoi veillent sur notre sécurité. Dès mon arrivée à Terny, je me fais indiquer la station des transmissions. Je suis accueilli par le sergent qui voulait déjà m'envoyer en stage aux Zarifètes. Il n'a pas l'air surpris. Il m'attendait... et il me dit que le lendemain matin il m'accompagnerait à Tlemcen. Je fais la connaissance des radios, lesquels me font visiter leur station-radio, les postes de transmission etc. Tous sont très sympathiques. Ils me trouvent un lit, des couvertures, me font inscrire aux cuisines pour le repas du soir et le petit déjeuner du lendemain. Je dirais presque : "Tout va bien à bord".

Seulement ici, au bataillon, ils ont le réflexe de faire monter la garde à tous ceux qui transitent chez eux, et c'est une façon de payer le gîte et le couvert. Je n'échappe pas à la règle. Un sergent-chef vient m'apprendre que je suis de garde de 8 à 10 h du soir et qu'il viendra me chercher. Ce n'est pas méchant, j'aurai encore le temps de faire une bonne nuit.

Il n'est pas 8 h lorsque le sergent-chef à côté de moi m'emmène sur une piste barrée par des barbelés où se trouve le poste de garde. Sur le parcours, il me dit le plus sérieusement du monde qu'ici ce n'est pas la 7^{ème} compagnie avec de l'ironie dans la voix. Je comprends que je n'ai pas intérêt à appuyer sur la gâchette. Pas de tirs nocturnes sans justification. Le commandant veut dormir. Je hoche la tête sans répondre. La sentinelle que je viens de relever s'en va avec le sous-officier. Le poste de garde n'est pas un trois étoiles là non plus mais je suis habitué. Le crépuscule arrive. La clarté s'estompe. Il y a une dizaine de minutes que je suis là, lorsque j'entends des bruits de pas derrière moi. Je me retourne du côté du camp et je vois arriver par la piste, un lieutenant, plusieurs soldats mitrailleuse aux poings et quatre Arabes avec pelles et pioches. Je suis assez surpris par ce petit groupe. Ils quittent la piste pour se diriger vers un terrain vague, à une vingtaine de mètres de moi. Je n'entends pas les ordres qui sont donnés, mais deux des Arabes commencent à creuser un trou apparemment plus long que large. La terre s'entasse sur les côtés. Maintenant, il doit bien faire plus de cinquante centimètres de profondeur. Mais qu'est-ce qu'ils veulent faire de ce trou ? Ma curiosité est aiguësée et j'ai un oeil qui monte la garde et l'autre qui les surveille. Lorsque avec effroi je vois le lieutenant sortir son revolver, l'armer et d'un geste brusque tirer dans la tête des deux Arabes en train de creuser. Ils s'écroulent dans le trou. Les deux autres Arabes les allongent dans ce qui va leur servir de tombeau et prennent les pelles pour les enfouir avec la terre. Ce qui va suivre est horrible pour moi. Un des Arabes exécutés se relève, couvert de terre. N'est-il pas mort ? Ou réflexe nerveux ? Je ne sais pas. Le lieutenant prend une pelle des mains d'un Arabe et fracasse le crâne du soi-disant mort. Ce dernier s'écroule une deuxième fois dans son tombeau.

J'en ai beaucoup trop vu. Je me traite de tous les noms d'oiseaux. Pourquoi ai-je regardé cette scène macabre à laquelle je n'étais pas préparé au lieu de monter la garde ? Je regarde le djebel en face de

moi et il se passe plusieurs minutes avant que je me retourne sur ces lieux ignobles. Il n'y a plus personne. Ils sont partis. Il reste simplement un tertre et dans la pénombre qui s'installe, j'en devine d'autres ça et là. Des assassinats comme ceux auxquels je viens d'assister doivent être monnaie courante ici à la tombée de la nuit.

J'ai l'esprit torturé par cette violence que permettent les guerres en toute impunité. Mes mois de djebel m'ont pourtant aguéri et j'ai déjà vu pas mal de macchabées, mais c'est la première fois que je vois des exécutions sommaires. Je ne suis plus très vigilant à la garde. Les images me repassent devant les yeux. Ma curiosité est punie et ça va être dur pour oublier.

J'ai appris beaucoup plus tard certaines "choses" sur ce lieutenant. Tout d'abord, c'était un appelé du contingent qui faisait partie du service de renseignements du bataillon, plus connu sous le nom de "2^{ème} bureau". Il était chargé de faire avouer les fellaghas prisonniers, avec des moyens plus ou moins avouables, tel que le supplice de la "gégène" qui est celui de la tension électrique appliquée au supplicié et de bien d'autres, nés du génie maléfisant de la bête humaine. Je me suis laissé dire qu'il en aurait exécuté à lui seul plus de deux cent cinquante. Je mets le chiffre au conditionnel car invérifiable. Pourtant, lui a été puni. Etant appelé, un jour il a eu la quille. Libéré de ses obligations militaires, il a peut-être essayé d'oublier ce qu'il avait fait en Algérie, mais les fellaghas, eux, ne l'ont pas oublié et un mois après sa libération, il a été abattu dans une rue d'une grande ville du sud de la France par des fellaghas venus spécialement d'Algérie pour l'exécuter (renseignement que j'ai eu de bonne source).

Mon sommeil cette nuit-là a peut-être été un peu plus agité. Souvent j'ai revu ces sombres images en me demandant pourquoi on m'a envoyé dans cette galère et pourquoi cette guerre que l'on appelle "pacification" ?

Retour à la caserne

Le convoi du bataillon s'est arrêté vers l'esplanade du Mechouar à Tlemcen. *Tout le monde descend*. Il y a ceux qui vont chez le toubib ou chez le dentiste avec moi dans le G.M.C. Ici il vaut mieux ne pas avoir mal aux dents ou avoir des problèmes de santé car il faut attendre un hypothétique convoi pour aller en consultation.

Le sergent m'accompagne comme promis. Je ramasse mes bagages et on se dirige tous les deux vers une caserne qui est au bout de la rue. Elle est en vis-à-vis avec une autre beaucoup plus grande et elle s'appelle "le Mechouar". C'est ici que réside le général qui commande la 12^{ème} division d'infanterie dont le 7^{ème} R.I. fait partie. L'autre caserne, de l'autre côté, s'appelle "le Gourmala". Elle est réservée principalement aux transmissions de la 12^{ème} D.I. et dès que l'on passe le porche d'entrée, on voit des "command cars" bardés d'antennes radio de toutes longueurs et des postes radios à l'arrière, de grosseurs diverses et je me dis qu'il va falloir apprendre à s'en servir. Il y a du pain sur la planche.

Dans une caserne, on ne rentre pas comme dans un moulin, surtout en Algérie et lorsque l'on ne fait pas encore partie de l'effectif. Donc nous rentrons au poste de police pour remplir les formalités d'usage : ordre de mission, identité, inscription à l'effectif, etc. Le sergent a l'air de bien connaître les lieux, et après quelques mots échangés avec le chef de poste, on se dirige vers le seul grand bâtiment qui existe dans cette caserne. Après une montée d'escalier de trois étages, on se retrouve au grenier, car c'est là que se trouve la chambrée des stagiaires, éclairée par des lucarnes. Il y en a déjà quelques-uns qui sont arrivés. Nous faisons connaissance et je m'installe sur un lit qui est mis à notre disposition, avec matelas et couvertures. Mais comme partout, il faut aller chercher sac de couchage et traversin chez le fourrier. Mais ce qui me chagrine le plus, c'est qu'il faut remettre son arme à l'armurerie. Pas d'armes dans les chambres. Moi qui, depuis plusieurs mois, n'ai pas perdu de vue ma mitraillette, je me sens déshabillé et vulnérable. Mais

ça passera. Le sergent me fait jeter un bref coup d'oeil sur les salles de classe dans lesquelles va se dérouler le stage. Puis il prend congé. Le convoi n'attend pas.

Je commence à repérer les lieux. Au rez-de-chaussée, il y a de nombreux lavabos où l'eau peut couler en abondance. Il y a si longtemps que je n'ai pas vu ça. Mais il est midi, je me rends à la soupe avec mes nouvelles connaissances, et comme le réfectoire est en réparation, on mange dehors comme en pique-nique. L'après-midi, on n'a rien à faire car tous les stagiaires ne sont pas arrivés. Alors j'en profite pour faire la lessive, car treillis, chemises, chaussettes en ont un sacré besoin. Et je ne suis pas seul à faire joujou avec la brosse et le savon, car les autres aussi viennent du djebel et ils sont dans le même état que moi. Dans le grenier, on a repéré des cordelettes laissées par nos prédécesseurs, et le soir, il y a une bonne lessive qui sèche.

Le lendemain, c'est dimanche, on fait la grasse matinée. Personne n'est venu nous voir. Pas de "montée des couleurs", pas de garde. Je crois qu'il y a déjà longtemps que je n'ai pas dormi toute une nuit dans un lit. L'après-midi, on se demande si on peut sortir en ville. Le chef du poste de police nous renseigne. Il nous dit que l'on fait comme on veut, à deux conditions : Il faut donner son nom en sortant et le faire rayer en rentrant, de façon à savoir si l'on ne s'est pas fait "kidnapper", et deuxièmement, rentrer avant l'heure du couvre-feu. On décide donc de sortir dans Tlemcen, dont on a entendu parler mais que personne ne connaît, ou si peu. Mais notre sortie ne dure pas très longtemps. Le temps de boire une bière ou deux à la terrasse d'un bistrot, on n'est pas rassurés au milieu de cette foule, car il y a du monde dans les rues. Tous ces gens-là qui se côtoient, Arabes, pieds-noirs, militaires, veulent s'ignorer. Mais il me semble que chacun se méfie de tout le monde, et il me manque ma mitraillette. Et tous, on préfère rentrer.

Le stage

8 h. Je rentre en classe en compagnie d'une quinzaine de stagiaires comme moi, venus de tous les coins du djebel oranais. Mais je suis le seul du 7^{ème} R.I. Je crois retrouver l'école communale de mon enfance. Les pupitres sont les mêmes, sauf que l'encrier a été remplacé par un manipulateur pour émettre en morse et une prise de jack pour les écouteurs. On s'assoit bien gentiment en attendant le lieutenant responsable du stage et des stagiaires. Son mot de bienvenue est assez bref. Il nous dit qu'il va falloir travailler dur, car l'armée a besoin de radios dans de brefs délais. Car la guerre d'Algérie, qui au départ était prévue courte, s'enlise, s'installe et risque de durer. Et les messages en morse limitent beaucoup les écoutes clandestines de la rébellion. Il nous présente les sous-officiers instructeurs qui sont au nombre de trois avec chacun leur spécialité. La lecture au son (le morse), la procédure (celle qui régit les lois internationales des transmissions) et le matériel (la connaissance des divers postes de radio et tout ce qui gravite autour). Il prend congé de nous et on ne le reverra que rarement pendant le stage. C'est dans son bureau qu'il corrigera nos copies ou organisera l'emploi du temps du stage. Il a l'air assez taciturne. J'ai appris qu'il était dans les transmissions en Indochine dans la trop célèbre base de Diên-Biên-Phu, lors de sa chute face au Viêt-minh. Ceci explique peut-être cela. Il nous laisse à la disposition de ses instructeurs. Ils sont sympas, assez décontractés. Ils nous expliquent le stage et comment on va vivre ces futures semaines, description de l'emploi du temps, partagé dans les trois disciplines, l'horaire de travail, 8 h - 12 h et 16 h - 18 h. Mais après le repas du soir, il est fortement conseillé de revenir en salle pour être sûr d'avoir bien assimilé les cours de la journée en étude libre. Chacun fait ce qu'il veut, mais ils nous avertissent, celui qui ne suivra pas sera renvoyé dans sa compagnie. Personnellement, je n'ai pas envie de revoir Tal Terny tout de suite, et comme le stage n'a pas l'air de me déplaire, je sais que je donnerai le meilleur de moi-même aux transmissions, surtout que l'on nous annonce que pendant la semaine on est exempts de garde, de patrouille etc., pour se consacrer uniquement au stage. Le week-end, par contre, on peut éventuellement faire appel à nous. Comme partout, il faut bien payer le gîte et le couvert.

Et c'est comme cela que le stage a commencé. Il a fallu recommencer pas mal de choses, y compris apprendre à écrire, car en radio, on n'écrit pas les lettres et les chiffres de la même façon. Il faut de l'écriture rapide donc pas question de mettre du superflu dans les caractères. Un magnétophone est à notre disposition. C'est lui, avec ses bandes enregistrées en morse à basse vitesse, qui commence à nous faire connaître les rudiments de ce mode de transmission. Et, lettre après lettre, chiffre après chiffre, pendant des heures, et à des vitesses de plus en plus rapides, l'alphabet commence à ne plus avoir de secrets pour nous. La lecture au son n'est pas de tout repos pour l'instant. C'est une fatigue nerveuse due à une attention de tous les instants si on ne veut pas faire de fautes. Lorsque les cinq minutes de pause, au bout d'une heure de cours, arrivent, elles sont les bienvenues. Il n'y a jamais plus d'une heure de morse d'affilée, autrement on mélangerait les *ti-ti-ta-ta*.

La manipulation est moins contraignante, mais c'est un travail personnel. Les sons en morse que le manipulateur individuel envoie, vont exclusivement dans nos écouteurs, et c'est à nous de répéter les signes morse jusqu'à ce que le son correspondant soit acceptable et lisible par d'autres. Car lorsqu'il faudra envoyer des messages, il faudra bien que notre correspondant comprenne le texte que l'on veut lui transmettre.

La procédure est une discipline tout autre. Il s'agit des règles internationales des transmissions par ondes radioélectriques. Il est certain que l'on ne fait pas n'importe quoi sur les ondes. Il faut en connaître par coeur les droits et les devoirs qui nous incombent, et en respecter les règles qui doivent être strictement appliquées par tous les radios, pour permettre aux messages d'arriver à destination dans les meilleurs délais et pour ceci, il faut aussi connaître "sur le bout des doigts" tous les codes internationaux utilisés par les nations faisant partie du Pacte atlantique. Il y en a environ cent cinquante, dont la moitié à connaître plus que par coeur. Car lorsque l'on prend un message, on n'a pas le temps d'aller vérifier la définition du code. Un peu comme le code de la route, il faut connaître les panneaux de signalisation, autrement, "bonjour les dégâts". Mais tout ceci nous ramène à avoir une bonne mémoire. Ça ne rentre pas tout seul. Il faut de la bonne volonté. Quant au schéma du message normal, il ne varie guère. Il y a toujours l'en-tête avec l'indicatif de celui qui nous appelle, à qui il est adressé, la date et l'heure, son urgence, et son degré de confiance qui va de non classé à top secret. Tout ceci est suivi du texte, lequel peut être en "clair", ce qui veut dire en lecture directe, ou en codé. Dans ce cas-là, il faut une grille de décodage pour qu'il redevienne en lecture directe. Le mode chiffré est pour une utilisation spéciale, réservée pour les hauts postes de commandement et ne concerne pas notre stage. Bien sûr, il y a une présentation conventionnelle du texte, mais ce n'est pas compliqué. Puis le message se termine par d'éventuelles instructions, et toujours par l'accusé de réception, lequel dégage la responsabilité de la station émettrice.

Tout ceci est complété par la connaissance du matériel radio. Ce sont les cours les plus passionnants pour ceux qui veulent comprendre "comment ça marche". Et les heures de cours passent vite, on étudie plusieurs postes émetteurs-récepteurs, mais pas un de fabrication française, dommage. Tout y passe. La configuration du poste, ses réglages d'antennes et leurs orientations, "le battement zéro" et des tas de choses indispensables à savoir pour tirer le meilleur parti de son poste. L'instructeur insiste sur la connaissance approfondie du matériel car, lorsque l'on sera seul au milieu du djebel, il faudra bien se débrouiller, ne compter sur personne et ce sont dans les moments critiques que l'on doit faire confiance aux transmissions. Mais à notre regret, le dépannage des postes n'est pas suffisamment abordé dans le stage. C'est vraiment le minimum, à peine savoir changer une lampe radio. A nos yeux, c'est un peu succinct, surtout lorsque l'on sait que le dépanneur sera à une centaine de kilomètres et que les postes sont mis à rude épreuve dans les djebels et les G.M.C. Il n'y a plus qu'à espérer que c'est du matériel solide et qui en a vu d'autres.

Donc le stage se passe bien. Il faut travailler mais on est peinards. Pourtant, il y a une ombre au tableau. C'est la nourriture. Il faut le dire franchement, "on crève de faim". Et je me résigne pour la première fois à demander des colis à la famille. Bien sûr, il me reste encore quatre sous dans la poche et, le soir après les cours, on va souper en ville. Comme on sort sans formalité, on se rend avec les copains dans les restaurants qui sont à deux pas de la caserne, pour déguster, à la française, le bifteck-frites-salade. Mais ce

luxe, on ne peut pas se le payer tous les soirs. Et parfois, il a fallu se serrer la ceinture. En opération, on avait au moins une boîte de ration à notre disposition. Tout ceci n'est pas grave et on se porte encore bien.

Voici comment se déroule le stage. En fin de semaine, il y a un contrôle des connaissances. Plus le stage avance, plus les difficultés apparaissent. Dans l'ensemble, tout le monde s'accroche et arrive à avoir des notes honorables. En ce qui me concerne, je reste dans les quatre ou cinq premiers toutes disciplines confondues. Les semaines passent et nous permettent de mieux connaître ce monde fermé que sont les transmissions et ses opérateurs par lesquels passent tous les ordres et les informations concernant nos unités respectives, en un mot, le trait d'union entre les divers camps éparpillés dans le djebel.

Patrouilles dans Tlemcen

Comme je l'ai dit, il faut payer le gîte et le couvert. Et le samedi ou le dimanche, il faut aller faire des patrouilles dans la ville à tour de rôle. Par contre, ils ne sont pas exigeants sur le grade du chef de patrouille. Un caporal est suffisant, avec sept ou huit soldats pour aller voir ce qui se passe en ville. Il est vrai qu'ici il n'y a pas besoin de boussoles ni de cartes d'état-major pour retrouver son chemin. Des patrouilles, j'en ai fait quelques-unes, on est toujours accompagnés par un gendarme lequel est chargé des problèmes civils éventuellement, mais il est sous les ordres de l'armée, donc du chef de patrouille qui est souvent, le week-end, un simple caporal. Deux de ces patrouilles dont je vais faire le récit sont restées dans mon esprit.

La première est plutôt du genre cocasse, on patrouille en bout de l'esplanade du Mechouar, lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années m'interpelle. Affolé, il me raconte des tas de choses auxquelles je ne comprends rien, tellement il est volubile et excité. Au bout de quelques secondes et après l'avoir calmé, il me raconte qu'il est patron du cinéma d'à côté et que, pendant la séance, de jeunes pieds-noirs et Arabes se sont mis à s'injurier et sont prêts à en venir aux mains et détériorer l'intérieur du cinéma, ce qui a affolé le propriétaire du lieu. Il me demande d'aller calmer tout ce petit monde. Il me supplie même. Le gendarme qui est avec moi ne veut pas y aller. Il a dû laisser son courage à la caserne. Quant à moi, cette descente militaire dans un cinéma ne me dit rien qui vaille. Pourtant, devant ce pauvre gars qui craint pour son mobilier, je me décide, on va y aller. Et sur un simple geste de ma part, tous mes copains stagiaires me suivent. Le film a été arrêté. Les lumières ont été rallumées. Une bande de jeunes de 15 à 18 ans, debout sur les fauteuils, hurlent contre une autre bande du même âge environ et dont les décibels sont largement aussi nombreux. Dire qu'il va falloir que je me fasse entendre. Si c'était à l'extérieur, deux ou trois rafales de mitraillettes auraient calmé ce petit monde. Sans rien dire, on les encercle, l'arme aux poings, menaçants. Certains nous ont vus et se rassoient gentiment. Les autres font de même après un temps d'hésitation. Le brouhaha s'estompe doucement et c'est à cet instant que je me décide à intervenir verbalement en prenant ma voix la plus grave et sans sourire. Je leur lance une phrase traditionnelle en Algérie envers les prisonniers : *y en a qui ne sont pas heureux, alors je les embarque*. Tout à coup, c'est le silence total, on doit les intimider avec la tenue de combat, les armes, le casque. Ils doivent se sentir un peu "gamin" en face de nous. Je les observe encore pendant une minute ou deux. Le calme est revenu. Même les autres spectateurs se taisent. D'un geste, je fais signe au propriétaire des lieux de continuer la projection. Les lampes s'éteignent. Le film reprend. Doucement, on rejoint le fond de la salle. On reste là en observateurs. Rien ne se passe. L'incident est clos. Au bout de quelques minutes on ressort. Et notre brave gendarme est là, à attendre sur le trottoir notre retour. Les gars de la patrouille ne peuvent pas s'empêcher d'éclater de rire en commentant notre expédition en salle obscure. Je reconnais que si la pacification algérienne se limitait à des interventions de ce genre, on n'aurait pas à craindre pour notre avenir.

La deuxième patrouille va me prouver que la "baraka", ça existe. C'est un dimanche après-midi, aux environs de 2 h. Nous sommes sur la place des Victoires. C'est ici que se rassemblent les convois qui partent pour les camps. Il y a le foyer de garnison. C'est sur cette place qu'il y a le monument aux morts. En un mot, ici, beaucoup de soldats se promènent. Mais aujourd'hui, il y a peu de monde et quelques G.M.C. C'est l'heure de la sieste, ce qui explique peut-être le peu d'affluence. Notre gendarme est arrivé et on démarre la patrouille en traversant la rue qui sépare la place des immeubles. Les gars prennent les

distances nécessaires entre eux pour être plus en sécurité. Ils sont habitués au djebel eux aussi. L'éclaireur de pointe me précède d'une dizaine de mètres. Je n'ai pas parcouru vingt mètres, qu'une explosion venue de derrière moi me secoue. En une fraction de seconde, je comprends que la patrouille est visée, et par réflexe, j'arme ma mitraillette et tire des rafales en l'air en regardant autour de moi ce qui a pu se passer. Je ne tarde pas à comprendre, on nous a balancé une grenade du toit en terrasse des immeubles.

Le spectacle est affreux. Sur le trottoir à une dizaine de mètres de ma position, il y a deux corps ensanglantés, deux jeunes filles qui devaient partir se promener par ce beau dimanche. La grenade a dû tomber à leurs pieds. Les éclats les ont déchiquetées. Elles ne sont pas mortes apparemment, mais je ne donnerais pas cher de leur vie. Je regarde les gars autour de moi. Ils sont sains et saufs, un peu choqués peut-être. L'eau du radiateur d'un G.M.C. s'écoule par un trou laissé par un éclat de grenade, jusque dans le caniveau. Il y a un bistrot à côté, on emmène les corps ensanglantés à l'intérieur, on ne peut pas les laisser sur le trottoir. Le patron du café appelle l'ambulance, on entend des ordres venant de dehors, et en ressortant, on voit les 6 x 6 des commandos de Tlemcen s'installer dans la rue. Je me demande bien qui a pu les prévenir. Ils investissent l'immeuble à coups de pieds dans les portes. Le chef du détachement vient nous voir pour expliquer que tout le vacarme que ses hommes sont en train de faire, c'est pour faire comprendre à la population que l'armée est là pour sévir en cas d'attentats, et que la rébellion sera matée. Pas fort en stratégie militaire le sous-officier ! Car au lieu de boucler le quartier et d'essayer de retrouver le fellagha avec un peu de chance, celui-ci fait du spectacle de rue avec sa tenue camouflée et son béret de commando. J'aimerais le voir au milieu du djebel un jour d'accrochage ! Il est inutile que la patrouille reste ici en spectatrice et, sur un geste de ma part, on recommence notre progression dans les rues. Mais par réflexe, ou par peur, on marche au milieu. Les trottoirs sont malsains. Notre vigilance se porte surtout sur les rebords de toit, en quête d'un fellagha embusqué. La rue recommence à se peupler. Certains passants nous demandent ce qu'il s'est passé. On répond un peu par un haussement d'épaules comme si cela était normal, mais je ne pense pas que ça les rassure.

Je suis heureux que personne de la patrouille n'ait été blessé. Si j'étais rentré à la caserne avec un ou deux gars en moins, je n'aurais pas été fier. Pourtant, je pense à ces deux jeunes filles qui sont peut-être mortes à cette heure-ci. Mortes en faisant involontairement un bouclier humain face à la grenade et en préservant la patrouille d'éventuelles blessures ou peut-être pire.

Geôles et prisonniers

Il y a les patrouilles en ville, mais il y a aussi la garde à la caserne le week-end. Et ils ne sont pas plus exigeants sur les grades. Un simple caporal se retrouve sous-chef de poste et en ayant comme chef suprême un sous-officier que l'on ne voit pas souvent. Il éprouve de temps en temps le besoin d'aller se promener en ville ou ailleurs. Il vient tout de même aux renseignements voir si tout va bien. La première fois que j'ai eu la charge en second de la garde de la caserne, j'ai appris qu'il y avait des fellaghas prisonniers dans la caserne. C'est à la charge du poste de garde de s'occuper de leur survie. Et ce mot n'est pas exagéré. Lorsque pour la première fois on m'emmène les voir, j'ai du mal à croire qu'il y a des prisonniers là-dedans. J'avais déjà vu cette espèce de basse cour dans un coin de la caserne face au mur de l'enceinte, mais ma curiosité n'avait pas été éveillée. C'est un enclos grillagé sur les côtés et le dessus avec un fort grillage, porte d'accès en fer avec verrous cadénassés. A l'intérieur de ceci se trouvent les cellules des prisonniers en béton, portes en fer cadénassées elles aussi. Leurs dimensions sont tout ce qu'il y a de plus restreint : 2 m de long, 1,20 m de large, 2 m de hauteur, pas de fenêtre, aucun mobilier, pas de lit, pas de table, rien pour s'asseoir. Le vide complet. Ils ont un seul repas par jour, une louche de riz en tout et pour tout avec un peu d'eau. Le seul "mobilier" consiste en trois boîtes de conserve usagées. La première pour mettre le riz, la deuxième pour l'eau et la troisième c'est les W.C. A mon avis, c'est presque inhumain et lorsque le sous-officier m'explique que ce sont des fauves qui survivent là-dedans, je n'ai aucune peine à le croire.

Le repas a lieu à 10 h du matin. C'est le prisonnier de la première cellule qui est chargé de donner la pitance à ses collègues prisonniers et à vidanger les petits W.C. Tout ce qu'il y a de plus agréable ! Le sous-officier me donne les consignes : ne jamais venir ici seul. Un garde doit surveiller de l'extérieur si tout se passe normalement, sinon il doit abattre tout prisonnier qui deviendrait agressif à notre égard. Ne jamais se laisser approcher à moins de deux mètres, l'arme étant prête à faire feu à la moindre escarmouche. S'il y a des problèmes, appeler par téléphone le service des renseignements de la caserne d'en face. Il termine en me disant que ceux qui sont là-dedans n'ont plus rien à perdre, à part le peu de vie qui leur reste, et qu'ils peuvent se transformer en kamikazes à tout moment.

Si j'ai bien compris, il va falloir jouer serré avec ces gens-là si je ne veux pas perdre la partie. J'ai déjà été de garde au poste une fois ou deux et tout s'était bien passé. Tout juste un peu anxieux la première fois. Mais ce jour-là, il va y avoir de l'imprévu. Tout commence normalement. La sentinelle qui m'accompagne se poste à l'extérieur du grillage, en face de l'allée qui dessert les cellules. J'ai fait sortir le fellagha de service et le ravitaillement va pouvoir commencer. Je suis vigilant et je sais que je suis sous la protection de la sentinelle. Les deux premières cellules, la distribution se passe normalement, avec le cérémonial qui l'accompagne. Je fais reculer le fellagha de service au fond de l'allée pendant que j'enlève le cadenas de la geôle à ravitailler. Après, c'est moi qui recule en sens opposé, laissant le champ libre au fellagha pour faire la distribution de pitance à celui qui est à l'intérieur. Après avoir servi le riz, l'eau et vidé le W.C., il repousse le verrou et va lui-même au fond de l'allée pour que je puisse remettre le cadenas, et après au suivant.

Lorsque je cadenasse à nouveau la deuxième cellule, j'entends des râles provenant de la troisième. Je trouve ça bizarre, c'est le moins que je puisse dire. J'ôte le cadenas et je fais signe au fellagha au fond de l'allée de rester où il est. Les grognements qui s'échappent de la cellule ne me disent rien qui vaille. Je redouble de prudence. Ma mitraillette est armée, le doigt sur la gâchette. Je tire le verrou et j'entrebâille la porte, tout en la maintenant avec mon godillot au cas où le prisonnier aurait la mauvaise idée de sortir. Ce que je vois dans la cellule me glace d'effroi. Le prisonnier s'est pendu avec une ceinture. Je peste en moi-même contre ce coup du sort qui m'est destiné. Par réflexe, je repousse le verrou. Il faut à tout prix que je garde mon sang-froid. Je réfléchis à toute vitesse. Je ne peux pas le laisser pendu. "Ca ne se fait pas". Mais que faire ? Les secondes sont comptées. Je sors mon couteau et je le pose par terre. J'explique à celui qui est au fond de l'allée ce que j'attends de lui. Il parle et comprend très bien le français. Tout d'abord, je lui dis que son collègue s'est pendu et que c'est lui qui va le dépendre. Il va ramasser mon couteau, ouvrir la porte, couper la ceinture, refermer la porte et reposer le couteau où il l'a pris. S'il n'exécute pas mes ordres, une simple rafale va l'envoyer voir Allah. Le pauvre, il sait que je ne plaisante pas. Il me dit qu'il est d'accord. Il vaut mieux. Je recule dans l'allée pendant l'opération sauvetage. J'entends un bruit sourd. Le corps a dû aller s'aplatir sur le béton. Le coupeur de ceinture ressort et suit mes instructions. Il ferme la porte et pose le couteau que je viens récupérer, avant que je lui fasse signe de regagner sa cellule. Les autres prisonniers attendront le casse-croûte encore quelques instants car j'ai autre chose à faire. Je retourne au poste pour téléphoner aux services de renseignements et leur expliquer ce qu'il vient de se passer. Ils me répondent qu'ils arrivent. J'ai juste le temps de regagner les cellules, qu'un dodge 6 x 6 arrive avec quatre gars à l'intérieur. Ils se présentent et je les emmène à la cellule où gît le fellagha moribond. Ils l'empoignent, le traînent jusqu'au 6 x 6, le couchent sur le plancher arrière et repartent. "Ouf !". Je me ressaisis car il faut aller finir la distribution de nourriture aux prisonniers qui n'ont pas eu leur ration, surtout que maintenant ils vont pouvoir se partager ce qui était destiné au pendu. Je soupçonne leur serviteur d'avoir gardé une bonne part pour lui. Je ne le lui reproche pas, il l'a bien mérité.

Je regagne le poste. Le chef n'est toujours pas revenu. Je m'installe devant la table qui nous sert de bureau. Je me repasse mentalement le film des événements qui viennent de se dérouler. Plus je retourne ça dans ma tête, plus je trouve qu'il n'y a rien qui "colle" avec la logique des choses. Tout d'abord cette ceinture, d'où venait-elle ? A tous les prisonniers, avant de les mettre en taule, on enlève la ceinture et les lacets, même la cravate s'ils en ont une. Ce n'est pas le cas. Alors où se l'est-il procurée ? Complicité ? Je ne peux y répondre. A moins que ce ne soit une fausse pendaison ?

Une deuxième chose me chagrine. C'est la hauteur de la cellule. Elle est très basse et je me demande comment on peut se pendre en ayant les pieds sur le sol ? Peut-être est-il monté sur ses boîtes de conserve ? C'est possible, mais pas très efficace. Et les râles que j'ai entendus me font douter car, lorsque l'on a le cou serré, je vois mal comment on peut émettre un son puisque l'air ne peut pas s'échapper des poumons. Il y a aussi le moment de la journée qu'il a choisi pour se suicider. Quelques secondes avant la distribution de nourriture alors qu'il nous avait probablement entendu commencer la distribution. Il avait vingt-trois heures devant lui pour le faire. C'est ce qu'aurait fait le commun des mortels.

Et pourquoi les services de renseignements sont-ils arrivés aussi vite ? C'est à croire qu'ils étaient dans le dodge, prêts à partir au premier coup de fil de ma part. Bizarre, bizarre. Je n'arrive pas à comprendre l'enchaînement de ces événements contre nature. Une sombre pensée me traverse l'esprit. Et si c'était un guet-apens qui m'était destiné ? Les deux fellaghas espérant une panique éventuelle de ma part devant ce spectacle de mort et profitant d'un moment de désarroi pour s'emparer de ma mitraillette. Le reste serait simple. Après m'avoir descendu et en tuant tout sur leur passage, leur évasion était presque assurée. Je ne saurai jamais la vérité, alors inutile de noircir le tableau.

Retour à la 7^e compagnie

Toute chose a une fin. Le stage se termine, nous venons de passer nos examens et dans l'ensemble, les résultats sont bons. Quant à moi, je ne m'en tire pas trop mal avec la note de 16,5/20. Et c'est avec le brevet de radiotélégraphiste que je vais rejoindre ma compagnie. Une dernière fois, on va souper en ville avant de se séparer et rejoindre notre unité respective dans laquelle il va falloir exercer notre nouvelle fonction. Nous sommes un peu inquiets car passer de la théorie à la pratique risque de poser des problèmes au début. Mais après la période d'adaptation, tout devrait bien se passer.

Et on refait une fois de plus paquetage et valise. Le sergent du bataillon est revenu pour régler les dernières formalités de fin de stage. Comme nous sommes mercredi, c'est le jour du convoi Sebdu-Tlemcen et retour. Il y a dans ce dernier, un G.M.C. de la 7^{ème} compagnie, lequel va me ramener directement à Tal Terny. Je n'aurai pas à aller monter la garde au bataillon comme le jour du départ. Je garde toujours un mauvais souvenir de mes vingt-six heures de transit à Terny et de mes deux heures de garde au bout du petit chemin.

Le camp n'a pas changé. Toujours autant de cailloux et toujours son paysage lunaire. La première chose à faire lorsque l'on est de retour après une absence prolongée est de se présenter au commandant de compagnie. Et je fais comme tout le monde. Seulement pendant le stage, le capitaine a changé. Maintenant celui qui est en face de moi m'est inconnu. C'est un "vieux", 45 à 50 ans, le dos voûté, le cheveu rare. La rumeur m'apprendra plus tard qu'il serait ici par mesure disciplinaire. Cela ne m'étonne guère, car pour crapahuter comme on le fait, il vaut mieux être jeune et lui part en opération avec une canne. Sa mutation en compagnie opérationnelle à Tal Terny en dit long sur ses relations passées avec sa hiérarchie. Il doit payer quelque manquement à la discipline militaire. L'entretien que j'ai avec lui est assez bref. Il me demande comment ça s'est passé, mes notes, les brevets qui m'ont été attribués. Il me dit simplement d'aller m'installer à la station-radio avec les autres. Je le salue et je ressors.

Mais avant d'aller prendre connaissance de mes nouveaux "appartements", je brûle d'envie d'aller revoir les copains que j'ai laissés ici et c'est dans la joie des retrouvailles que vont se passer les minutes suivantes et à se raconter des tas de choses sur les événements qui se sont déroulés depuis mon départ. C'est ainsi que j'apprends une triste nouvelle qui me va droit au cœur. Deux des soldats du camp se sont suicidés pendant mon absence. L'un à la garde, l'autre dans son lit. Tous les deux d'une balle dans la tête. Il est certain qu'ici celui qui veut en finir avec la vie en a tous les moyens avec les armes qui nous entourent. Les deux gars, je les connaissais peu car, plus vieux que moi, mais surtout, c'étaient des gars plutôt taciturnes, aimant être seuls, ne partageant rien avec nous, ni leur joie, ni leur peine, ni leur cafard qu'ils

devaient supporter en silence. Jamais ils ne buvaient une bière avec nous. Pourtant ce breuvage aidait à supporter bien des peines lorsqu'il était consommé entre copains. Pauvres gars, ils n'ont pas pu supporter l'isolement et les conditions de vie que le camp de Tal Terny nous impose à tous.

C'est pas le tout de discuter. Il faut que j'aille m'installer à la station-radio. Je ne sais même pas où elle se trouve. Un copain m'emmène tout d'abord dans une ancienne écurie qui aujourd'hui est devenue chambre de troupe. Au fond, il y a une méchante échelle qui conduit au grenier, qui était peut-être le fenil pour les chèvres d'en dessous lorsque ces bâtiments étaient encore une maison forestière dans un passé lointain. Il me dit :

C'est là-haut. Il m'aide à grimper valise et paquetage et il prend congé. Il y a cinq soldats là-dedans, déjà suffisamment entassés. La pièce doit faire dans les 25 m². C'est peu avec les lits, les postes radio, le standard téléphonique, le matériel radio de rechange etc. Heureusement, il y a un lit inoccupé. Son ancien propriétaire a eu la quille récemment. J'en prends possession, peut-être pour longtemps. Parmi les cinq gars qui m'ont précédé ici, il y a le responsable de la station, deux gars qui s'occupent plutôt du téléphone, un seul a ses brevets radio et le dernier a appris sur le tas. Pour dire toute la vérité dans ces lignes, je ne me sens pas accueilli à bras ouverts, surtout de la part du responsable. Je me sens comme le chien dans un jeu de quilles et je comprends mal cette attitude envers moi, qui ne les connais pas ou si peu. Les jours suivants, j'arrive à sympathiser avec le seul vrai radiotélégraphiste, on discute du "métier", lui de son expérience, moi de mon stage et, bien sûr, du morse, des messages, de la procédure etc. Et puis un jour, une bière à la main, je lui pose la question qui me chagrine :

- *Pourquoi cette ambiance à la station ?*
- *Tu n'as pas compris ?*
- *Mais qu'est-ce qu'il y a à comprendre ?*
- *Le chef a peur que tu lui prennes sa place.*
- *Mais pourquoi, il est fou !*
- *Son souci se justifie. Tu es caporal et tu as tes brevets radio. Lui ne les a pas et il n'est que première classe. Mets-toi à sa place.*
- *Je n'aurais jamais pensé à ça. Il est là depuis longtemps. Il a toujours fait son boulot et c'est tout à fait légitime qu'il y reste. Ce n'est pas moi qui vais aller me plaindre !*
- *J'essaierai de le lui faire comprendre.*

A Tal Terny, la vie est suffisamment dure pour que l'on ne vienne pas l'aggraver nous-mêmes, à la station comme ailleurs ; et tout rentre dans l'ordre les jours suivants. Pendant une dizaine de jours, je reste à la station. Ce sont les autres qui partent en opération, ce qui me permet de me familiariser avec le matériel, les messages qu'il faut passer ou recevoir, connaître les autres stations des camps avoisinants, leurs indicatifs radio. Je m'aperçois qu'il y a beaucoup de choses à apprendre pour concrétiser le stage. Maintenant, je prends la permanence de nuit comme les autres. Ce sont six heures d'affilée soit 20 h à 2 h du matin, soit 2 h à 8 h. Ca permet de mettre son courrier à jour, car de nuit, sauf exception, les messages sont rares, à part les vacances avec les autres camps toutes les deux heures, simplement pour vérifier que tout va bien chez eux aussi.

Opération au Khémis

Le djebel Kkémis s'étend entre Sebdou et la frontière marocaine d'une part et du Sahara au col de Tal Terny d'autre part. Il est peut-être encore plus grand que le Nador. Aujourd'hui, je suis radio arrière. C'est le radio qui fait la liaison avec le radio du capitaine pour lui signaler tout ce qui peut se passer d'imprévu à l'arrière, que ce soit en opération ou en convoi. Il faut garder la compagnie homogène et savoir à tout moment où se trouvent les sections ou les véhicules.

L'opération a commencé au lever du jour, presque au Sahara. Le déroulement est classique : le crapahutage, les fouilles de quelques grottes. Certaines compagnies ont quelques accrochages mais rien de grave. Vers les 4 h de l'après-midi, le ratissage se trouve à une quinzaine de kilomètres de Tal Terny. C'est à ce moment que l'on reçoit un message du P.C. opérationnel nous demandant d'être vigilants, car l'avion de reconnaissance qui nous survole, a repéré des individus suspects dans les brouillages. On avertit tout le monde. Il ne s'agit pas de se laisser surprendre. Mais dix minutes plus tard, d'autres ordres sont donnés à la compagnie. On doit aller se mettre en bouclage sur le sommet d'une colline, tandis que la compagnie de la Légion étrangère, qui crapahutait avec nous, va aller passer au peigne fin le fond de la vallée. En un mot, c'est un piège tendu aux fellaghas. S'ils restent dans la vallée, ils vont être accrochés par les légionnaires. S'ils tentent de s'échapper, ils vont tomber sur nous. Mais l'inconnu dans tout ça, c'est où sont-ils ? Le djebel est grand et pour l'instant, personne ne les a vus, à part l'avion, et depuis ils ont eu le temps de changer de coin.

Il y a une demi-heure que nous sommes tapis dans les broussailles aux aguets, attentifs au moindre bruit, lorsque tout se déclenche avec une violence subite. Mais tous ces tirs, ces rafales d'armes automatiques, ne proviennent pas de nous, ni des légionnaires. L'accrochage a lieu sur la colline en face de nous. Une compagnie vient de tomber dans une embuscade et l'intensité des tirs en dit long sur le nombre des fellaghas. Le radio de la compagnie, victime de l'embuscade, demande des renforts d'urgence :

Venez vite, on tombe comme des mouches. Dans un quart d'heure on sera tous morts ! Les hélicoptères qui étaient en alerte au P.C., avec à leur bord des sections d'appui en cas de coup dur, décollent. Ils nous survolent en direction de la colline d'en face. Mais les fellaghas voient d'un mauvais oeil les renforts arriver. Lorsque les hélicos arrivent au milieu de la vallée, ils sont pris sous le feu nourri des mitrailleuses et fusils-mitrailleurs des rebelles. Ils sont contraints à faire demi-tour s'ils ne veulent pas être descendus par l'ennemi. Mais le radio de la compagnie en péril se fâche : *N., de D..., vous allez venir oui ou non ? Qu'est-ce que vous attendez ?* Le P.C. opérationnel n'a plus qu'une solution : envoyer la Légion qui est en dessous dans le ravin. Aussitôt l'ordre donné, les képis blancs apparaissent sur le versant en face de nous. Ils montent à l'assaut aussi vite qu'ils le peuvent car la pente est raide. Mais les fellaghas ont appris à se battre et maintenant ils maîtrisent mieux les tactiques de guérilla qu'au printemps. Pour protéger leur embuscade, ils ont posté une mitrailleuse et ses servants dans la colline. Les légionnaires, ignorant le danger aussi proche d'eux, sont pour la mitrailleuse des cibles idéales. Et dès qu'elle se met en action, les premiers dans l'assaut tombent sous les rafales meurtrières. Ma compagnie est aux premières loges de ce spectacle mortel, assise sur les cailloux, impuissante, on voit les légionnaires touchés les uns après les autres. Et bientôt, il y a sept taches blanches immobiles parmi les broussailles, sept de nos voisins de crapahutage du matin qui sont étendus sous nos yeux, morts ou blessés graves. La mitrailleuse rebelle a gagné la première manche. Mais elle va perdre rapidement la seconde. Rien ne peut arrêter une compagnie de la Légion étrangère, a fortiori lorsqu'elle a des morts dans ses rangs. Ils montent toujours. Leurs mitraillettes lâchent leurs rafales en direction du nid de mitrailleuse pour faire baisser la tête aux rebelles et leur permettre d'arriver à la distance d'un jet de grenade. A ce moment, tout se passe très vite. Chaque légionnaire "balance" des grenades défensives plus connues sous le nom de "quadrillées". Mitrailleuse et fellaghas sont déchiquetés sous les éclats. C'est fini. La mitrailleuse ne fera plus parler d'elle ni ses servants, lesquels n'auront pas à cotiser pour la retraite des combattants.

A cet instant, on constate que le silence est revenu sur la colline. Le radio le confirme : *Ils décrochent, ils décrochent !* Les fellaghas de l'embuscade n'ont pas envie de continuer le combat et ils s'éparpillent dans le djebel, avec la complicité de la nuit qui arrive. Les hélicos nous survolent à nouveau, mais maintenant ils sont vides. Ils ont laissé les renforts à terre. Ils repassent pour le triste boulot : aller chercher morts et blessés de la compagnie d'en face et les légionnaires qui ont été arrêtés dans leur élan au milieu de la colline.

Ma compagnie reçoit l'ordre de rentrer au camp de Tal Terny. L'opération étant terminée et après une bonne heure de marche, on rentre au camp. Quelle n'est pas notre surprise de voir dans la nuit une masse sombre au milieu des cailloux. C'est un des hélicos qui amenaient les premiers renforts. Il a été sérieusement touché par les rafales. Il est revenu se poser en catastrophe au milieu du camp, ne pouvant

aller plus loin. Il devait lui rester 80 m à faire avant d'arriver à la piste "hélicoptère". Il n'a pu y parvenir, on l'examine, on compte les impacts de balles qu'il a reçus. On va en dénombrer dix-sept. Il y en a partout, dont certains ont dû toucher des organes vitaux de l'appareil. Le lendemain, une équipe de mécaniciens est venue faire une réparation sommaire mais suffisante pour que l'appareil puisse rejoindre sa base et passer chez le carrossier pour boucher les trous. Moi je n'ai rien vu du dépannage. Dans la nuit, nous sommes repartis vers un autre djebel.

Une fois de plus, l'armée a bien mérité son surnom de "grande muette" car je n'ai jamais su le triste bilan de l'embuscade de la colline, ni quelle compagnie en a fait les frais. Quant aux légionnaires, j'ai peur qu'il y ait eu sept morts, car un légionnaire blessé se relève. Eux ne se sont pas relevés.

Le fusil

Pour une fois, l'opération s'est terminée de bonne heure dans l'après-midi et lorsque l'on nous rend notre liberté, il doit être aux alentours de 17 h. On se met donc en marche pour rejoindre nos véhicules dans la vallée. Il fait beau. On n'est pas trop fatigués, L'allure est bonne. Après une bonne heure de marche, on aperçoit sur notre chemin un douar. On le traverse sans s'arrêter. Les habitants nous regardent passer, le regard inquiet. Ils ont peur que l'on fouille leurs mechtas en mettant tout sens dessus dessous, comme cela se passe très souvent pendant les opérations. Mais nous, on est sur le retour. Le travail est terminé et c'est avec soulagement qu'ils nous voient sortir du douar.

A quelques centaines de mètres en contrebas, on aperçoit une fontaine où l'eau coule. Tout le monde se précipite vers ce liquide qui nous fait tant défaut. On remplit les bidons. On s'asperge le visage et la nuque. Nous en repartons ragailardis. Encore une heure de marche et nous apercevons nos camions au loin. Le soleil se couche. On va bientôt être en route pour le bercail, la soupe et le plumard. Lorsque l'on entend un cri, suivi d'un juron et "mon fusil". On s'arrête spontanément et on voit un soldat comme hébété, penaud, les bras ballants, répéter ces trois syllabes : *mon fusil, mon fusil ! Je n'ai plus mon fusil !* Le capitaine s'approche du gars :

- *Qu'est-ce qu'il t'arrive ?*

- *J'ai perdu mon fusil*

- *Mais un fusil ça ne se perd pas. Ce n'est pas un mouchoir. Tu as dû le laisser quelque part, souviens-toi ? Tu t'es arrêté en cours de route ? Tu t'es assis ?*

- *Non, je ne me suis arrêté qu'à la fontaine pour prendre de l'eau.*

- *Et tu avais ton fusil ?*

- *Je crois que oui.*

- *Et bien, il y a de fortes chances pour qu'il soit resté là-haut. Il faut y retourner car la sanction est lourde pour celui qui perd son arme.*

Le capitaine fait appel aux volontaires, mais c'est toute la compagnie qui lève le bras. *Il est inutile de tous y aller, fait remarquer le capitaine. C'est sa section qui va y aller, ce qui est normal. Et partez vite !*

Ils sont partis. C'est l'autre radio qui les accompagne car je suis le radio du capitaine aujourd'hui. Quant à nous, c'est l'attente qui commence. La nuit arrive. Personne ne fait de commentaires sur le fusil et en silence on arrive aux camions. Certains s'assoient, d'autres se couchent sur le sol en attendant que le temps passe. Moi, je rejoins la jeep, pose le poste radio dans son support et je m'assois par terre, le dos calé contre la roue. Moi aussi j'attends et je calcule. Il va leur falloir plus d'une heure pour remonter là-haut, et s'ils ne le trouvent pas que vont-ils faire ? Fouiller le douar ? Ils ne trouveront rien, si le fusil a été récupéré par quelque Arabes ou fellagha, il est déjà loin. Mais ça m'étonnerait qu'ils aient pris ce risque par peur des représailles. Mais l'ennui, c'est que l'on ne sait pas précisément où il l'a laissé ce sacré fusil !

La nuit est arrivée. C'est le silence autour de nous. Seuls les chauffeurs des véhicules font le guet aux alentours. Ce serait bête de se laisser surprendre par les fellaghas en maraude. Lorsque tout à coup, dans mes écouteurs j'entends l'autre radio qui m'appelle. C'est un cri de joie : *On l'a retrouvé, on rentre !*

J'en fais part au capitaine et dans les secondes qui suivent tout le monde est au courant. Le silence fait place à la conversation. Tout revit autour des G.M.C. Les gars ont retrouvé leur voix et les plaisanteries succèdent au silence gêné de l'heure qui vient de s'écouler, car il s'est passé à peine une heure entre leur départ et le message qui nous a soulagés d'un grand poids. On voyait déjà le propriétaire du fusil condamné à de longs mois de forteresse à Oran car son cas n'était pas défendable. Perdre son arme par négligence ou inattention est grave à l'armée et à plus forte raison en temps de guerre.

Enfin, les gars de la section sont de retour, contents d'eux mais fatigués. Le lieutenant, chef de la section, a dû les faire crapahuter en vitesse accélérée car l'aller retour s'est fait en moins de deux heures. Pourtant, à regarder de plus près, c'est par la faute de l'un d'entre nous que l'on va rentrer avec deux heures de retard. Mais personne ne pense à en faire grief au gars. On est tellement content qu'il ait retrouvé son arme. Le retour aurait été triste si l'épisode avait mal fini. Ici, le mot solidarité n'est pas un vain mot. Un pour tous, tous pour un ! comme dit la devise de ceux qui veulent s'entraider dans les épreuves. Mais il y a aussi de la complicité entre nous. Ce fait divers n'a pas été ébruité à l'extérieur du camp car le capitaine aurait pu être sanctionné pour son silence sur l'affaire.

Nous sommes rentrés au camp, on a soupé et après, le gars en question nous a invités à boire une bière pour nous remercier de notre dévouement à son égard. C'est tard dans la nuit que l'on a été se coucher. Et il faut le dire, on a vidé beaucoup de choses cette nuit-là. Au foyer, les caisses de bière sont vides, mais aussi le porte-monnaie du gars. Bah ! demain c'est nous qui lui paierons à boire !

Et pourtant

Oui, et pourtant ! Cette journée avait si bien commencé. Nous étions rentrés d'opération dans la nuit, suivit un sommeil réparateur jusqu'à 10 h du matin. Et comme le veulent les bonnes habitudes du camp, les gars de garde à 8 h nous avaient apporté le café au lit. Le repas de midi approche et on commence à se rendre aux cuisines. Ce n'est pas si souvent que l'on mange "à la maison". Le capitaine est là. Il semble nous attendre et dès que l'on se retrouve assez nombreux, il s'adresse à nous en ces termes : *Dites donc les gars, il y a des mois que nous sommes ici et nous n'avons encore jamais fait le tour du camp pour connaître le djebel qui nous entoure. Si vous voulez, cet après-midi, nous irons jeter un coup d'oeil en nous promenant.* Il nous demande notre avis mais chacun de nous sait bien qu'il s'agit d'un ordre déguisé. Et c'est comme ça que les sections opérationnelles quittent le camp vers 14 h.

Pour être une promenade, c'est une promenade ! Il fait un temps splendide en cette fin d'été, pas trop chaud car nous sommes à une altitude relativement élevée, on crapahute à vitesse lente, on a tout notre temps. Rien dans ce djebel ne nous laisse soupçonner la présence de fellaghas, pas de traces, pas de grottes, rien de suspect. Les heures passent dans la bonne humeur générale, on se retrouve vers 17 h 30 sur un piton dominant les monts de Tlemcen, on s'apprête à prendre le chemin du retour si on veut être à l'heure à la soupe. C'est à cet instant que le cours des choses va changer pour nous.

Aujourd'hui, c'est un autre radio qui est au service du capitaine. Mais comme je suis sur la même fréquence que lui, je reçois également les messages, mais l'avantage, c'est que je n'ai pas à répondre. C'est ainsi que j'entends le message du bataillon nous demandant de nous rendre sur la route de Tal Terny. A Terny, à un endroit qu'il nous indique par coordonnées géographiques, nous nous rendons à l'endroit indiqué. Nous sommes surpris de voir que nos véhicules nous y attendent déjà. Le second message nous demande de nous rendre au bataillon avec un briefing dès notre arrivée. Là je comprends que notre souper est compromis, autrement on ne nous aurait pas fait appeler à cette heure-ci.

Les G.M.C. se garent au milieu du camp du bataillon. Le capitaine, avant de se rendre au briefing du commandant, nous demande de ne pas nous éloigner. La nuit tombe et on se pose la question : où allons-nous la passer ? Il y a peu de chances que ce soit dans notre lit, c'est mal parti ! Il est aux environs de 9 h du soir lorsque le capitaine vient nous retrouver avec un tas de cartes d'état-major, on se rassemble autour

de lui pour en savoir un peu plus sur ce qui nous attend. Voici ce qu'il nous dit : *Les gars, on part pour le Fillaoussene. Là-bas, aujourd'hui, plusieurs compagnies ont été mises hors d'état de combattre, vu le nombre de morts et de blessés qu'elles ont eus dans leurs rangs. Demain, l'opération va continuer pour retrouver les fellaghas et leur faire payer cher les pertes que nos troupes ont subies. Nous y allons pour remplacer ces compagnies et boucher les trous du ratissage. Il faut être là-bas avant 6 h du matin et prêts à crapahuter. Quant au ravitaillement, il sera fourni par les autorités qui nous ont demandés en renfort et qui dirigent l'opération. Allez, embarquez et en route. Ne perdons pas de temps.*

Il a raison, il ne faut pas perdre de temps. Le Fillaoussene n'est pas à côté. C'est un djebel déjà connu de nous pour y avoir crapahuter. Il se situe au bord de la Méditerranée après la ville de Nedroma qui a la réputation d'être une pépinière à fellaghas. Mais pour s'y rendre, il doit y avoir entre 200 et 250 km selon le départ pour l'opération. La nuit va être dure sans manger, sans dormir. Les bidons sont presque vides et les G.M.C. pas confortables. Nous voilà partis. La jeep ouvre la route, suivie des six G.M.C., direction Tlemcen. Il y a un proverbe qui dit : "Qui dort dîne". Les gars vont essayer de dormir. Ils se couchent sur le plancher du camion en espérant somnoler pendant le trajet. Quant à moi, je suis à ma place favorite, assis sur la banquette, un pied en dehors du G.M.C., l'autre à l'intérieur, le dos contre la cabine, le poste radio posé sur le plancher, les écouteurs derrière les oreilles. Je les prendrai si on m'appelle. Le micro est dans l'encolure de la veste de treillis. Je suis dans le dernier véhicule naturellement pour pouvoir signaler à la jeep tout incident qui pourrait survenir à l'arrière du convoi. J'espère ainsi parvenir sur le lieu de l'opération pas trop ankylosé par le voyage.

Et on avale des kilomètres à la vitesse des G.M.C. Ce ne sont pas des engins de course, on a traversé Tlemcen, Turenne, Marnia, Nedroma. Le djebel n'est plus très loin mais le plus dur reste à faire surtout pour le capitaine. Il lui faut trouver en pleine nuit et sans connaître le coin le point de départ de l'opération avec sa boussole et les cartes d'état-major. On s'arrête souvent pour vérifier notre position, puis on repart sur des pistes à peine carrossables. Il est plus de 3 h du matin lorsque mon collègue radio me signale que l'on est arrivés, ouf ! J'éteins mon poste et j'essaie de dormir. Il me reste peu de temps.

6 h - 1/4, il faut y aller. Je vais prendre des ordres auprès de l'autre radio, la fréquence opérationnelle sur laquelle on va trafiquer, les indicatifs radio des compagnies qui vont crapahuter dans notre voisinage etc. On se réchauffe un peu car la nuit a été fraîche. Beaucoup d'entre nous vont aux renseignements en ce qui concerne le ravitaillement. La faim se fait sentir. Les bidons sont vides et un bon café ne nous ferait pas de mal. La seule réponse qu'il peut nous donner, c'est qu'on a envoyé un message et qu'il a été répondu que le ravitaillement arriverait dès que ce serait possible. On comprend, le café n'est pas pour tout de suite.

6 h, début d'opération. Le jour se lève. Le djebel devant nous n'est pas trop imposant. Le piton est en pente douce, idéale pour l'échauffement musculaire. Après les messages classiques de début d'opération, le silence radio se fait. La fouille des buissons ou broussailles est toujours la même, quel que soit le djebel, et le Fillaoussene n'échappe pas à la règle. Chacun d'entre nous sait ce qu'il doit faire.

Les heures ont passé. Il va être 10 h et on n'a rien vu venir en ce qui concerne le petit déjeuner. Mais le plus grave, c'est que nos bidons sont vides. Et à 10 h, il faut commencer à boire si on ne veut pas se déshydrater. Mais aucun bruit d'hélicoptère ne nous laisse soupçonner que le ravitaillement arrive. Et l'inquiétude grandit en se disant, maintenant ce sera pour midi. Encore deux longues heures avec le creux à l'estomac et la soif qui ne va pas tarder à se faire sentir car le soleil se fait de plus en plus ardent. Comme ce djebel n'est pas haut en altitude, la chaleur n'en sera que plus pénible.

Il est 1 h de l'après-midi. Autour de nous règne un calme surprenant pour une opération réputée à risques. Depuis le matin, pas un message, pas une rafale, pas un coup de feu même lointain. Aucun accrochage n'est signalé. Le ciel est à la même image. Pas d'avions de chasse, les "T 6" qui, souvent, sont en soutien dans les opérations. Ils n'ont pas dû décoller de la "Senia", l'aérodrome d'Oran. Ce qui nous inquiète le plus : pas de trace d'hélicoptère. Le silence complet. Va-t-on être ravitaillés ? Maintenant, c'est la seule question que l'on se pose. La faim a disparu pour faire place à la soif, laquelle commence à se transformer en douleur. Le soleil est maintenant au zénith. Il nous dessèche sur place. Sa réverbération sur

les cailloux nous oblige à crapahuter les yeux mi-clos. C'est le début du calvaire que l'on soupçonne car si les autorités qui commandent cette opération avaient voulu nous ravitailler, ce serait fait. Pourtant, nous continuons à avancer mais il me semble que la moyenne baisse. De temps en temps, lorsque l'on passe la cime d'un piton, on peut apercevoir dans le lointain la Méditerranée. Cette immensité d'eau qui nous nargue et qui ajoute à la souffrance physique, le sentiment de frustration que l'on ressent depuis ce matin. Nous faire voir de l'eau alors que l'on se dessèche, est ressenti comme quelque chose d'inhumain.

Quelle heure est-il maintenant ? Je ne sais pas. Je n'ai pas le courage de regarder ma montre. N'importe comment, elle doit retarder. Depuis ce matin, les aiguilles ne bougent pas de place. Ah ! Si c'était un jour de fête, elles se dépêcheraient. Mais aujourd'hui, ce doit être leur jour de repos. Ce n'est plus de la souffrance, c'est de la torture. J'ai les lèvres enflées, dures, la langue qui colle au palais. Et il faut faire un effort pour la décoller. Moi, quand à l'école communale je lisais Verdun, je mettais en doute les récits de nos anciens qui ont tant souffert là-bas, lorsqu'ils racontaient que leur langue se collait au palais. Je ne comprenais pas ce mystère car cet organe pouvait très bien, tranquillement, rester à sa place entre les gencives. Mais aujourd'hui, j'en ai la douloureuse certitude. Je sens mes forces qui s'en vont. Il est certain que je ne prends aucune initiative qui pourrait me coûter un effort inutile. Je ne suis pas le seul. Le ratissage n'est plus qu'un mot du dictionnaire. Il y a longtemps que les voltigeurs ne fouillent plus les buissons ou autres caches éventuelles. "On s'en fout !" Personne ne tente d'escalader un rocher. Chacun fait le tour avec le moins de fatigue possible. Mais, même en se ménageant, on n'ira pas loin. La résistance humaine a des limites et d'un instant à l'autre, chacun de nous peut s'évanouir. Cela va être la fin pour nous, car on va tous se coucher sur le sol en attendant des secours qui ne viendront pas. Alors après ce sera le coma ou pire.

Ce cas de figures s'est déjà présenté à la 7^{ème} compagnie. C'était dans le djebel Nador, on avait été ravitaillés normalement ce jour-là mais c'est la fatigue physique qui avait eu raison de nous. Depuis tôt le matin, on avait grimpé et redescendu de nombreux pitons, tous plus abrupts les uns que les autres. Vers les 5 h du soir, nos forces nous ont abandonnés. Un gars s'est couché dans les cailloux en disant : *Foutez-moi un coup de fusil si vous voulez, mais je n'irai pas plus loin !* La compagnie venait de se mettre hors circuit. Dans la minute qui a suivi, tout le monde était couché dans le djebel, incapable de faire un pas de plus. Le gars n'avait précédé les autres que de quelques secondes car on était tous dans le même état de fatigue. Le capitaine, aussi fatigué que nous, ne sait quelle décision prendre car continuer à crapahuter est impensable. Il envoie donc un message au commandant du bataillon en lui expliquant la situation. La réponse du commandant est brève : *J'arrive*. Que va-t-il se passer ? Ce mot veut dire sanction ? ou compréhension ? Dans l'état où nous sommes, cela nous est égal. Quelques instants plus tard, un hélicoptère nous survole et vient se poser à côté de nous. Le commandant en descend et d'un geste au pilote, il renvoie l'hélico. C'est un symbole, il reste avec nous. Il faut reconnaître que l'on est un peu inquiets mais le nombre fait la force. Il arrive vers nous. Le protocole militaire est oublié. Seul le capitaine le salue. Il se met au milieu de nous et s'assoit sans rien dire. Au bout d'une minute ou deux, il prend la parole calmement : *Les gars, aujourd'hui on vous en a trop demandé, je le reconnais. Mais vous ne pouvez pas rester ici très longtemps. Il va bien falloir arriver jusqu'aux camions et si vous le faites, je vous jure que vous aurez quarante-huit heures de repos complet au camp. Vous en avez ma parole d'honneur même si je dois avoir quelques ennuis avec mes supérieurs. Mais les gars, il ne faut pas arriver aux camions pour moi. Vous gueulez la quille et bien il faut l'avoir cette quille en bonne santé et fiers de vous. Vous attendez cet instant ? Vous n'êtes pas les seuls, pensez à votre famille, vos amis qui vous attendent, qui ont confiance en vous et qui, chaque jour, pensent aussi à votre retour. Vous ne pouvez pas les trahir. Ensemble, on va s'en sortir de ce djebel !*

Il s'arrête de parler. C'est le grand silence. Il nous laisse méditer pendant de longues minutes puis se lève, va vers le soldat le plus proche, lui tend la main. Le gars hésite un bref instant, puis serre la main tendue. Le commandant tire la main vers lui, le gars se lève. Le commandant a gagné. Nous nous sommes relevés pour rejoindre nos véhicules, fatigués, crevés, mais fiers d'être commandés par des officiers de cette trempe. Et on a eu nos quarante-huit heures de repos.

Aujourd'hui, le commandant ne viendra pas. Il y a plus de deux cents kilomètres qui nous séparent, et il est loin de soupçonner dans quel état on se trouve, sans compter que l'on est en renfort pour une autre

division d'infanterie. Il ne saura peut-être jamais ce que sa compagnie opérationnelle est en train de vivre. Il n'y a pas de mot dans le *Larousse* pour traduire ce que je ressens, ainsi que les copains. Mes forces s'en vont doucement mais sûrement. Ma vie fout le camp goutte à goutte. Chaque pas m'est de plus en pénible et une pensée est en train de s'ancrer en moi : je vais vers une mort inéluctable. Depuis que je suis en Algérie, j'ai souvent pensé à la mort. Je sais que cela peut arriver. J'ai même envisagé les diverses façons de mourir ici, que ce soit au cours d'un accrochage avec les rebelles ou une embuscade tendue par eux, une mine sur une piste ou même un accident d'arme à feu entre nous. Mais jamais il ne m'est venu à l'esprit de laisser ma vie dans le djebel à cause de l'armée française qui ne veut pas nous donner à boire. C'est pas cher de l'eau ! Mon cerveau me raconte n'importe quoi. Je pense à mes funérailles. Il y aura peut-être du monde ? Un détachement de militaires pour me rendre les honneurs avec des médailles clouées sur le cercueil. Mais comment l'armée va-t-elle expliquer mon décès à ma mère ? Est-ce qu'ils vont lui dire la vérité ? Ils vont sûrement la rassurer en lui disant que son fils est mort pour la bonne cause au cours d'une opération où sa compagnie s'est battue avec courage ?

Je me ressaisis. Si je continue à me saper le moral moi-même, les idées suicidaires pourraient bien me venir à l'esprit. Jusqu'à présent, je les ai chassées car trop dangereuses. J'ai mon pistolet à la ceinture. Ce ne serait qu'une question de secondes et finie cette torture atroce qui va encore en s'amplifiant au fil des minutes. Ce n'est plus du sang qui coule dans mes veines mais un liquide gluant, visqueux, que le coeur doit avoir bien du mal à pomper, le pauvre ! Je ne suis plus qu'un zombie titubant au milieu des cailloux. Pourtant, je me galvanise. Il faut que je tienne encore un peu. Je ne veux pas tomber le premier, ma fierté me l'ordonne. Il faut que je fasse encore quelques mètres. Peut-être que l'on va être sauvés dans quelques minutes. Et je m'accroche au restant d'énergie qu'il me reste.

Je me décide de faire le point en regardant autour de moi. Il y a longtemps que je pense à moi et à ma souffrance sans m'occuper des autres. Je constate que la vaillante 7^{ème} compagnie du matin n'est plus qu'un troupeau de pantins désarticulés, ressorts cassés, mornes. Tout ce petit monde s'est rassemblé par réflexe derrière son chef, son capitaine. La largeur du ratissage qui nous avait été imposée le matin s'est réduite comme une peau de chagrin et maintenant la compagnie s'est agglutinée pour se soutenir mutuellement. Mais on n'avance plus ou si peu, on ne doit pas arriver à 2 km/h. Je ne sais pas où sont passées les autres compagnies, nos voisines de ratissage du matin. Elles doivent être loin, très loin devant nous. Seule satisfaction appréciable, c'est que le soleil va arriver à l'horizon. Encore une petite heure et l'opération sera terminée. Il faut que je tienne, coûte que coûte. Je me mets à calculer, encore une heure avant de recevoir le message libérateur, deux bonnes heures de marche pour arriver aux camions. Dans trois heures, on est sauvés. Le soleil va disparaître, la fraîcheur va venir. Ce n'est pas le moment de se laisser aller. Une fois dans les camions, on trouvera à boire et peut-être à manger au premier douar venu, même s'il faut faire joujou avec les mitraillettes. La souffrance physique ne diminue pas, mais le moral remonte, ce qui permet d'attendre la fin de l'opération.

Mon poste radio est calé sur la fréquence opérationnelle. Je saurai donc en même temps que le capitaine la fin du cauchemar. A cet instant, je suis loin de me douter du contenu de ce message. Et lorsqu'il arrive, vers 20 h, je suis abasourdi par le texte tellement cruel, inhumain, laconique *Bivouaquez sur place, l'opération reprend demain à 6 h*. Je n'en crois pas mes oreilles. Il y a trente-deux heures que l'on a pas mangé, plus de vingt-six heures que l'on a bu les dernières gouttes du bidon, sans compter les kilomètres parcourus à pied dans les djebels, Nador hier, Fillaoussene aujourd'hui et le transport nocturne en G.M.C. Il devait y avoir deux gouttes d'eau cachées dans mon corps. Elles se transforment en larmes. Il n'y aura que ces deux, maintenant je suis à sec. Voilà la valeur de la vie d'un soldat. Rien du tout. Et pour être sûr de nous achever, on nous demande de passer la nuit, couchés dans les cailloux. La pensée qui est ressentie parmi nous est que les fellaghas ne nous ont pas eus, mais l'armée française est en train de parvenir à nous anéantir. Le moral vient de faire une chute vertigineuse. A quoi bon lutter ? Tout ceci, le capitaine le sait. Il se retourne vers nous, lève les bras en signe de ralliement et d'une voix méconnaissable, il nous dit : *Regardez les gars, il y a une mechta à 500 mètres, on va aller se reposer*. Il se garde bien de dire que l'on va passer la nuit ici et qu'il est prévu en haut lieu que l'on va continuer à crapahuter le lendemain. Personne ne dit mot, pas de question, on suit le capitaine jusqu'à la mechta. Mais aujourd'hui, les hommes et les

choses se liguient contre nous. Le toit est écroulé, la mechta est inhabitable. Nous sommes abandonnés des dieux et des hommes. La 7^{ème} compagnie va bientôt être rayée des effectifs de l'armée. Pourtant, un petit détail est positif. Sur deux côtés de la mechta, il y a un parc à moutons clôturé par des buissons que je ne suis pas près d'oublier. Ils sont entrelacés les uns aux autres. Les intempéries et le soleil ont eu raison des écorces. Le bois apparaît, blanchâtre, avec des épines comme je n'en ai jamais vu d'autres dans ma vie, effilées comme des aiguilles, nombreuses, de 5 cm de long. Si un de nous par malheur tombait là-dedans, il y resterait cloué. Cette protection inattendue laissera passer les balles si on est attaqués, mais sûrement pas les fellaghas.

Je me suis débarrassé de mon poste comme j'ai pu, en me couchant sur le dos pour libérer les bretelles. Maintenant, je prépare ma nuit en creusant un petit trou évasé pour pouvoir y loger les os du bassin afin que ce soit un peu plus confortable. Lorsque l'on dort à la belle étoile, cette partie du corps devient vite douloureuse car elle supporte une bonne partie du poids du corps quand on est couché en chien de fusil. Pourtant, c'est la seule position pour garder un peu de chaleur dans la fraîcheur de la nuit.

Je rêve ? C'est une hallucination ? ou c'est vrai ? J'entends le floc-floc caractéristique des pales d'un hélicoptère dans le lointain. La nuit est tombée. Je ne vois rien mais le bruit se rapproche. Je me dépêche de reprendre l'écoute à mon poste, que j'avais éteint en arrivant à la mechta, dans l'espoir que cet hélico vienne vers nous pour notre salut et afin que nous puissions continuer à vivre demain. Et dans mes écouteurs j'entends notre indicatif radio qui est "Jumeau bleu" :

- *Jumeau bleu - Jumeau bleu ici hélico qui vous appelle - Jumeau bleu d'hélico répondez.* (C'est mon collègue qui répond puisqu'il est radio du capitaine pour la durée de l'opération).

- *Hélico, ici Jumeau bleu, j'écoute.*

- *Jumeau bleu ici hélico, guidez-nous pour atterrir.*

- *Hélico, ici Jumeau bleu, reçu. Je vais vous guider.*

Maintenant l'hélicoptère est visible grâce à ses feux de position. Mon collègue le guide par radio vers l'endroit où nous sommes et lorsqu'il passe à notre verticale, il lui donne le "top" de survol. Le pilote sait maintenant exactement notre position. Il fait un tour complet, allume ses phares d'atterrissage et vient se poser à quelques dizaines de mètres de nous. A cet instant, je commence à croire que nous sommes sauvés. Le pilote a coupé le contact, le rotor s'arrête doucement. La porte latérale s'ouvre. Un lieutenant apparaît dans l'embrasure, met ses mains en porte-voix et il nous crie : *Tous à la file indienne, votre quart à la main.* Jamais un ordre n'a été aussi agréable à entendre et personne ne se fait prier pour obéir. Je me range dans la file comme les copains. Un autre officier vient prêter main-forte au premier et chacun, jerrican à la main, commence à remplir ras bord les quarts de cette eau tant attendue. Il y a même des gouttes qui tombent sur le sol. Sacrilège à mes yeux, elles nous auraient fait tant de bien il y a quelques heures.

Mon tour arrive. Je m'aperçois que le deuxième officier est un toubib, reconnaissable à ses galons. Le P.C. opérationnel a sûrement eu peur de nous trouver moribonds quelque part dans le djebel. Mon quart est plein. Que ce breuvage est bon ! Je le savoure doucement en laissant mes lèvres dans ce liquide salvateur en le buvant par petites gorgées pour faire durer le plaisir. Je revis. Ma langue apprécie et revient se mettre à sa place. Il me semble que mes lèvres sont moins dures. Je me sens déjà mieux.

La file se termine. Le capitaine et ses officiers ont mis un point d'honneur à passer les derniers. Maintenant, les gars de l'hélico nous disent de revenir avec nos bidons. Le capitaine intervient en nous demandant de laisser la priorité aux tireurs des fusils-mitrailleurs, car ceux-ci doivent aller au plus vite se mettre en protection autour de nous. Car à cet instant, nous faisons une cible idéale pour une bande de fellaghas en maraude dans le coin, avec une centaine de gars rassemblés autour d'un hélicoptère illuminé et qui pensent davantage à leur ravitaillement qu'à la guerre. Les rebelles voudraient s'en donner à coeur joie.

Maintenant, avec nos bidons pleins d'eau, on voit la vie autrement et on commence déjà à oublier cette horrible journée. Je m'assois dans un coin pour me réhydrater jusqu'au plus profond de moi-même. J'en ai bien besoin. Je bois à grandes rasades, m'arrêtant de temps en temps pour m'humecter la nuque et

le visage. Le bidon est vide. La soif s'estompe pour laisser la place à la faim. Le dernier repas est tellement loin, on revient à l'hélico recevoir boîte de ration, pain et vin pour reprendre des forces. Je crois que jamais on n'a fait honneur aux boîtes de conserve comme ce soir. Même le "singe", on le trouve délicieux. Tout y passe et on termine avec le chocolat vitaminé. Je garde la topette de gnôle pour le lendemain matin, ça chassera la fraîcheur de la nuit.

Et maintenant, il va bien falloir que l'on nous donne une réponse à la question que l'on se pose depuis le matin : Pourquoi n'a-t-on pas été ravitaillés dans la journée ? oui, pourquoi ? Le lieutenant, qui est chef du détachement hélico, va nous apporter la réponse, si simple mais si inattendue. Voici ce qu'il nous dit : *Les gars, hier nous avons subi de lourdes pertes, vous êtes au courant, et c'est pour cela que les autorités opérationnelles ont fait appel à des renforts dont vous faites partie. Il va bien falloir faire payer aux fellaghas le prix de leurs embuscades meurtrières. Donc la tactique pour la journée d'aujourd'hui était de prendre au piège les rebelles, et dès qu'un accrochage aurait été signalé, les hélicoptères auraient décollé pour larguer tout autour de la zone des combats les soldats qui étaient en alerte dans les hélicos depuis l'aube. C'est ainsi que les rebelles auraient été encerclés et mis hors de combat pour longtemps... Les hélicoptères, revenant à leur base à vide, auraient eu tout le loisir de charger votre ravitaillement et de l'acheminer vers vous. C'est ce qui était prévu, mais les fellaghas ont changé d'attitude pendant la nuit. Ils ont probablement quitté le djebel ou se sont planqués au fin fond d'une grotte. Il n'y a eu aucun accrochage de la journée. Les renforts sont restés dans les hélicos à se morfondre tout le jour. Il a fallu la fin de cette journée d'opération pour libérer de leur attente d'intervention les hélicos qui devenaient du coup disponibles. Le temps de charger l'eau et les boîtes de ration, ils se sont empressés de venir à votre secours. Mais il s'en est fallu de peu pour que ce soit trop tard. Au P.C., tout le monde était conscient du calvaire que vous deviez endurer. Voilà les gars, on a fait pour le mieux. Mais on était certains qu'il y aurait des accrochages de bonne heure ce matin, vu le nombre qui ont eu lieu la veille.*

Il doit être plus de 11 h du soir lorsque l'hélicoptère décolle pour rentrer à sa base après nous avoir distribué les vivres pour le lendemain et surtout la boisson, si précieuse dans le djebel. Maintenant nous allons dormir, repus, avec le moral revenu et sans soucis pour le lendemain.

5 h 1/2, il faut se lever, si on peut dire, meurtris par notre matelas en terre battue. Frigorifié par la fraîcheur de la nuit, la topette de gnôle vient à mon secours et je ne suis pas le seul à l'avoir gardée précieusement. La journée que l'on va vivre aujourd'hui n'entrera pas dans les annales militaires. Il ne s'est rien passé, pas un coup de feu, pas un fellagha. Le calme partout, même à la radio, pas un message sauf celui qui, vers les 8 h du soir, nous libère en nous indiquant l'emplacement de nos véhicules. Au bout de trois heures de marche pour quitter le djebel et se retrouver dans la plaine, je reprends ma place dans le G.M.C., le dos contre la cabine où je vais pouvoir somnoler. Les copains sont déjà couchés sur le plancher avant même que le convoi ne s'ébranle. Nous sommes tout de même très fatigués. Vivement que l'on retrouve le camp, si inhospitalier soit-il, c'est le nôtre et c'est là que notre paillasse nous attend depuis plusieurs jours maintenant.

Il est 2 h du matin lorsque l'on passe à Tlemcen. Les G.M.C. attaquent la montée qui va nous mener à Tal Terny, on dépasse Mansourah d'un kilomètre ou deux, quand le G.M.C s'arrête. Que se passe-t-il ? Je me penche au-dehors et je vois venir vers moi un chauffeur qui me dit : *Appelle la jeep, je suis en panne sèche.* Je me dépêche d'avertir le capitaine qui est en tête du convoi et je lui explique la situation. Sa réponse pour le chauffeur est : *Qu'il se fasse prendre en remorque par un autre G.M.C.* Sitôt dit, sitôt fait. Et on redémarre. Pas pour longtemps car un peu plus loin, c'est un autre camion qui n'a plus de carburant. Les réservoirs et les jerricans de secours sont vides. Il faut se rendre à l'évidence et le convoi se retrouve bloqué sur le bord de la route, en attendant cette fois le ravitaillement pour les moteurs. C'est à croire que la guigne nous poursuit ces jours-ci !

La seule solution est d'envoyer un message au bataillon afin que ce dernier vienne nous dépanner. Mais tout cela prend du temps. Le radio doit porter le message à l'officier de permanence, celui-ci est obligé de demander l'autorisation du commandant, puis réveiller le "service auto" pour qu'il charge sur un véhicule les fûts d'essence et le matériel de transvasement. Il faut aussi qu'une escorte se prépare pour se mettre en

protection du convoi, car ici les routes ne sont pas sûres. Il pourrait y avoir de mauvaises rencontres. Quant à nous, on dirait que ce n'est pas notre souci. Dans les véhicules, tout le monde roupille. Il y a même des ronflements qui se font entendre. Seuls les chauffeurs font les cent pas sur la route, le fusil à la main, pour nous protéger au cas où.

Les soldats et mécanos du bataillon sont arrivés. Ils ont fait de leur mieux. Les réservoirs sont pleins, les jerricans aussi. Mais il va être 5 h du matin lorsque le convoi s'ébranle une fois de plus. Mais ce sera la bonne et on rentre dans le camp de Tal Terny avec le jour qui se lève.

A cet instant, on a tout lieu de penser que l'opération est terminée, ce qui est exact, mais ce récit ne l'est pas. Il va y avoir un épisode de plus. Après s'être débarrassés des accessoires, armes, munitions, poste radio etc., on se rend aux cuisines pour le petit déjeuner, lequel va être très apprécié et c'est aussi ici que l'on apprend les nouvelles de ce qui s'est passé pendant notre absence. Et en nous servant le jus, le cuisinier nous dit :

- *Et bien les copains, vous avez eu de la chance !*
- *Dis donc "planqué", tu te moques de nous ?*
- *Mais pas du tout, écoutez-moi.*

Et il raconte : l'après-midi où on mourait à petit feu dans le djebel, ici au camp, une fatma se présente à la sentinelle, à l'entrée du camp, en lui demandant de voir le "chef". Le soldat l'emmène alors voir le lieutenant, qui est responsable du camp en l'absence du capitaine, et elle lui tient ce langage : *Chef, les fellaghas sont en embuscade sur la route de Terny en surplomb de l'oued*. Le lieutenant est bien embêté. Si c'est vrai, il faut y aller. Si c'est faux, c'est un piège et il ne faudrait pas y aller. Mais que faire ? Il prend la décision de s'y rendre avec une poignée de volontaires. Il ne peut pas rester dans le doute, surtout qu'il ne sait pas l'heure de notre retour. Si jamais la compagnie en rentrant tombait dans l'embuscade par sa faute, ce serait extrêmement grave. Il rassemble tout le monde, le peu qui reste, une vingtaine de soldats. Il demande dix volontaires, ce qui ne pose pas de problèmes après leur avoir expliqué la situation. Quant aux autres, il les envoie tous à la garde car c'est peut-être une feinte des rebelles qui pourraient attaquer le camp pendant son absence.

Ils sont partis, la "fatma" leur servant de guide. Ils ont tous pris des mitraillettes. C'est la meilleure arme pour le combat rapproché. Ils font un grand détour dans le djebel pour arriver par l'arrière de l'embuscade, afin de surprendre les rebelles. Il y a environ trois quarts d'heure qu'ils sont partis, lorsque la "fatma" leur montre le haut d'une colline. Elle ne veut pas aller plus loin. C'est maintenant que tout va se jouer. Vrai ou faux, ils ne vont pas tarder à le savoir. Le terrain leur est favorable, avec des buissons et des arbustes où ils peuvent progresser sans se faire voir. Mais aussi sans précipitation car un simple bruit de leur part pourrait être fatal. Il y a longtemps que les mitraillettes sont armées, prêtes à faire feu. L'instant doit être terrible pour eux. Ils avancent encore, comme des félins. Il ne faut pas longtemps dans ces conditions pour apprendre la guérilla.

Mètre par mètre, ils sont arrivés au surplomb de la route. En bas, il y a un petit pont, bien connu de nous pour être un vrai coupe-gorge. Le pont n'est pas long, dix mètres peut-être, mais il est étroit, avec la route qui y arrive et qui en repart, faisant un angle de 90° avec lui. Il faut à un G.M.C. pratiquement s'arrêter pour s'engager dessus, tellement c'est malaisé et le reste du convoi est arrêté pendant ce temps-là, ce qui le rend encore plus vulnérable.

Les gars de la compagnie jettent un coup d'oeil à travers les broussailles. Les fellaghas sont là. C'était vrai. Sur un signe du lieutenant, un déluge de feu s'abat sur eux. Ils n'ont pas eu le temps de comprendre ce qu'il leur arrivait et ce n'est pas le jour à faire des prisonniers. Ils sont tous descendus en quelques secondes en ce lieu où ils croyaient semer la mort parmi nous. Ils étaient bien armés, avec trois fusils-mitrailleurs qui, bien sûr, ont été récupérés ; on ne serait pas rentrés ce soir-là, on était tellement loin, mais ils seraient revenus un autre soir et alors...

Les gars de la compagnie ont fait demi-tour. La fatma avait disparu. J'espère pour elle que jamais les rebelles n'ont su qui les avaient vendus car elle serait grandement à plaindre. Mais nous non plus, nous

n'avons jamais su qui elle était, ni pourquoi elle avait fait ça avec les risques que cela comporte. Peut-être une vengeance ? On peut tout supposer. Lorsque j'étais dans le Fillaoussene, j'ai accusé les dieux de nous avoir abandonnés. Ils étaient tout simplement dans le Nador pour nous protéger, ils ne pouvaient pas être partout les pauvres !

Incendiaires sur ordres

La nuit tombe sur cette ligne de crête du djebel. Les compagnies opérationnelles ont atteint leurs objectifs de fin d'opération. Ratissage et bouclage se terminent et le message final arrive enfin, nous autorisant à rentrer chez nous, en regagnant nos véhicules qui sont bien loin dans la plaine. Mais aujourd'hui, le message a une ligne supplémentaire pour toutes les compagnies qui sont ici en haut du djebel. Cette phrase, c'est : *Mettez le feu partout*. L'armée c'est l'armée, un ordre est un ordre et ça ne se discute pas. Il faut l'exécuter.

Combien sommes-nous sur cette ligne de crête qui s'étend sur des dizaines de kilomètres ? Je ne sais pas, 1 500, 2 000 peut-être. C'est un effectif normal pour une opération et si il y a un soldat tous les dix mètres, ça se traduit par des kilomètres qui vont être la proie des flammes dans quelques instants. Les feux s'allument pour former bientôt un cordon incandescent à perte de vue. Nous sommes à la fin de l'été 1957. Les broussailles sont sèches, les touffes d'alfa s'enflamment presque spontanément et tout le djebel brûle à la vitesse de notre descente vers la plaine.

Comme je suis radio, je n'ai pas à me prêter à cette sale besogne et si, il faut le dire, il y en a parmi nous qui se révèlent de parfaits pyromanes, beaucoup de voltigeurs mettent le feu à contrecœur. Mais il faut le faire car ceux qui nous en ont donné l'ordre savent très bien notre position dans le djebel et de la plaine, ils peuvent observer la progression des flammes. La compagnie qui n'exécuterait pas les ordres pourrait bien être sanctionnée.

La fatalité veut que l'on rencontre un douar sur notre chemin. Va-t-on y mettre le feu ? L'ordre est de mettre le feu partout. Des fatmas sont devant le douar avec leurs enfants. Il n'y a pas d'hommes. Pourquoi ? Je ne sais pas, ce sont peut-être des fellaghas ? Ou sont-ils partis par peur ? Je revois encore cet attroupement en bouclier de protection pour leurs maigres habitations couvertes d'alfa, les yeux inquiets et suppliants dans le reflet des incendies, les enfants tremblant de peur en cherchant la protection de leur mère. Même les chèvres au bord du sentier semblent nous dire : *Qu'est-ce que l'on va manger demain ?*

Le capitaine lève le bras, donnant ainsi un signe négatif à l'attention de ses lieutenants. Ceux-ci sont chargés de faire respecter l'ordre du capitaine : *Arrêtez de mettre le feu*. Le douar est sauvé, et ce n'est que des kilomètres en aval qu'il va y avoir quelques tentatives pour rallumer l'incendie. Mais la fascination du feu a perdu de son emprise sur les pyromanes. Pour nous, notre souci principal, maintenant, c'est d'arriver aux camions au plus vite et de rentrer au camp.

Je ne sais pas quelle autorité a donné l'ordre d'incendier ce djebel. Mais je sais que cette personne, si haut gradée soit-elle, n'a sûrement pas crapahuté dans un djebel incendié. Cela nous est déjà arrivés plusieurs fois et croyez-moi, c'est très dur, à chaque pas que vous faites, les cendres se soulèvent et avec la complicité de la sueur, on se retrouve méconnaissables au bout de quelque temps. Sans parler de cette atmosphère qui y règne, sans feuilles, sans chlorophylle. Cette sensation d'étouffer dans ce paysage dévasté. Crapahuter là-dedans devient vite un cauchemar lorsqu'il faut se frayer un chemin parmi les branchages noircis et raidis par le feu, qui vous blessent et vous meurtrissent le corps, surtout les bras et les jambes. Ce n'est déjà pas facile avec une végétation souple, mais dans ces conditions, cela devient très vite insupportable.

Pour atteindre quel but se croit-on obligé de mettre le feu à un djebel ? Pour que les rebelles ne puissent pas se cacher ? Probablement, mais en oubliant un peu vite que pour nous il en est de même. Lorsque nous nous trouvons en ces lieux dégagés par le feu, à la vue de tous, et que devant nous se trouve

un amas de rochers ou un coin de broussailles ayant échappées aux flammes avec au milieu une mitrailleuse rebelle, on est loin d'avancer la fleur au fusil.

Ce sera la seule et unique fois où l'on va nous demander d'être des incendiaires. Heureusement, car c'est un spectacle tellement barbare et d'un autre âge sans aucune efficacité, que je pense que ceux qui nous commandent l'ont compris. Mais un peu tard, il me semble !

Des kilomètres et des fellaghas

A une vingtaine de mètres devant nous, un lieutenant avec une poignée d'hommes ouvre le chemin. Il est 11 h du soir. Nous venons de sortir du camp avec le capitaine et moi-même, car aujourd'hui, je suis son radio. Nous nous suivons en file indienne ainsi que les sections opérationnelles. La nuit est calme, un léger clair de lune nous permet de voir où on met les pieds. Pourtant, ce n'est pas une balade nocturne qui commence. Les hautes autorités organisatrices des opérations soupçonnent les véhicules qui convergent habituellement vers les djebels de mettre en éveil les guetteurs rebelles sur une imminente opération les concernant. Ainsi ils leur permettent d'avertir leurs bandes afin qu'elles puissent disparaître au fin fond de leurs caches afin de nous faire rentrer bredouilles. Ce n'est qu'une expérience, on nous a dit.

L'opération doit commencer à 6 h du matin. Cela fait sept heures de marche à travers le djebel avant de se mettre en place pour le ratissage, soit plus de trente kilomètres. Le lieutenant, chef de file, nous emmène à une bonne allure, soit sur les plateaux du Nador, soit à flanc de colline ; on n'a pas de temps à perdre. Les pauses ne sont pas au programme. Nous ne sommes plus en Allemagne où on avait cinq minutes d'arrêt toutes les heures. Et les kilomètres passent. A l'arrière, tout le monde doit suivre car le radio, qui ferme la marche, ne me signale rien. Donc, tout va bien et comme dit la chanson "dans la troupe, y'a pas de jambe de bois".

Il va être 5 h 1/2 du matin, lorsque le lieutenant se décide à ralentir et à attendre le capitaine. Après une brève concertation entre les deux officiers, cartes d'état-major à la main, ils sont d'accord sur le lieu. C'est bien ici que doit avoir lieu le départ du ratissage, on a une demi-heure d'avance que l'on va mettre à profit pour se reposer. Et dès que le capitaine lève le bras, tout le monde a compris et commence à se coucher dans les broussailles pour récupérer des forces au maximum en faisant reposer ses muscles en vue de l'opération. Dans les secondes qui suivent, plus personne n'est debout. Quant à moi, je suis allongé sur le ventre. C'est la seule position que mon barda me permet. Derrière, j'ai le poste radio, à gauche le bidon et la boîte de ration, à droite mon revolver au ceinturon et le pain dans la grande poche du pantalon de treillis. Je replie donc les bras devant moi et ils vont me servir de traversin.

Il n'y a pas dix minutes que je suis dans cette position que je somnole un peu. Pourtant un frottement me rappelle à la réalité. Je me demande bien son origine. Je relève la tête en regardant autour de moi et dans la pénombre, je distingue le capitaine qui rampe vers moi. Dès qu'il voit que je le regarde, il se met l'index en travers des lèvres pour m'imposer le silence. Je ne comprends rien car je ne fais aucun bruit. Il arrive près de moi et il pointe son doigt vers l'oued qui est à 25 m en dessous de nous environ. C'est notre point de départ pour le ratissage. Je regarde dans la direction indiquée mais je ne vois rien car, si le ciel s'éclaircit avec le jour qui s'annonce, dans le vallon de l'oued il fait encore très sombre.

J'écarquille les yeux. Il doit bien y avoir quelque chose. Quand tout à coup, je suis frappé de stupeur. Là, le long de l'oued, ça bouge, mais quoi ? Mes yeux se font à l'obscurité du vallon, on dirait des silhouettes humaines qui remontent l'oued en file indienne. Mais qui est-ce ? Des fellaghas probablement ou une compagnie de chez nous qui se serait égarée dans la nuit car, d'après le briefing, nous devrions être les

seuls dans ce coin-là. Le capitaine me demande d'appeler le P.C. opérationnel pour leur demander la position des autres compagnies et il me susurre à l'oreille notre position en coordonnées d'état-major. Il est marrant le capitaine ! Allez passer un message sans faire de bruit avec peut-être des fellaghas à une poignée de mètres de nous ! Il faudrait peu de chose pour que ce soit un carnage. Et si c'était une compagnie française ? Ce serait un combat fratricide auquel il vaut mieux ne pas penser.

J'ai toujours les bras repliés devant moi. Je creuse un petit trou dans le pli du coude pour y mettre le micro. Heureusement que lorsque je suis arrivé dans le secteur, je suis passé sur la fréquence opérationnelle. A voix basse et en articulant de mon mieux, j'appelle le P.C. Je suis surpris par sa réponse immédiate et distincte. Le message que je lui passe est succinct. *Y a-t-il d'autres soldats que nous dans l'endroit déterminé par les coordonnées que je lui transmets ?* Sa réponse est courte. Il me rappelle.

Le jour pointe tout doucement et cela nous permet d'en voir un peu plus dans l'oued. Les silhouettes maintenant sont distinctes. Tout donne à penser que ce sont des fellaghas : les chapeaux de brousse, leur démarche, leur armement qui paraît hétéroclite. Ils n'ont pas de foulards d'identification mais cela ne veut rien dire car nous non plus, nous n'avons pas reçu l'ordre de les mettre. Et ils passent toujours. C'est une armée complète qui défile sous nos yeux. Mais personne ne bouge, personne n'essaie de changer de place de peur de faire du bruit. Pourtant, si on avait la certitude que ce sont des rebelles, on ne laisserait pas passer une occasion pareille.

Le radio du P.C. se décide à me rappeler. Il a eu du boulot pour contacter tout le monde et connaître leur position dans le djebel. Il est 6 h - 5. Sa réponse est qu'il n'y a personne dans ce secteur à part nous et que la plus proche des autres compagnies est à plus de deux kilomètres. C'était bien des fellaghas. Mais le dernier de la file a disparu à nos yeux il y a plusieurs minutes. Leur nombre a été évalué à plus de cent cinquante en fonction du temps de passage et de leur allure, on n'est pas plus avancés. On se relève. Le temps pour la pause est terminé. Il faut prendre place dans le djebel pour l'opération qui doit commencer à 6 h. A cet instant, le capitaine me dit d'appeler le P.C. et de demander "autorité pour autorité". C'est du jargon des transmissions qui veut dire que la plus haute autorité de la compagnie veut communiquer avec la plus haute autorité du P.C., en principe un général mais quelquefois un colonel. J'établis la liaison radio et je lui cède le micro. Le capitaine lui explique la situation dans laquelle nous sommes. Faut-il poursuivre les fellaghas ou ratisser le djebel ? La réponse du général est la suivante : *Les fellaghas sont dans le périmètre du secteur opérationnel et on devrait les retrouver dans la journée.* Il va avertir toutes les compagnies du danger encouru pour qu'elles fassent preuve de vigilance dès maintenant.

Le ratisage a commencé. La végétation n'est pas très dense ni très haute. Mais par contre, notre ligne de progression doit nous emmener vers le sommet des plateaux du djebel. L'ascension ne se passe pas trop mal, malgré nos kilomètres nocturnes. Les heures passent, calmes, sans accrochage de signalé, ni coup de feu même lointain. Personne n'a rencontré les fellaghas de l'oued. Pourtant, on n'a pas été les victimes d'une hallucination collective et je crois que le crapahutage se fait le doigt sur la gâchette par toutes les compagnies.

Les avions Piper et T 6 sont arrivés pour nous prêter main-forte en cas de besoin. Ils survolent l'opération, tout en inspectant les taillis en dessous et ce sont eux qui vont repérer la bande de rebelles. Ils nous donnent la position des fellaghas, mais il faut aussi leur préciser la nôtre, car s'ils ouvrent le feu, il vaut mieux qu'il n'y ait aucune compagnie dans leur axe de tir.

Le Piper s'est éloigné, laissant la place aux deux chasseurs T 6, lesquels remontent dans le ciel ; puis le premier se met en piqué avec mitrailleuses et roquettes en action sur la bande repérée. Arrivé près du sol, il remonte en chandelle, laissant la place au deuxième appareil pour son oeuvre de mort car le déluge de feu se poursuit et il va continuer encore pendant quelques passages au-dessus des fellaghas. Dans leurs rangs, ce doit être la terreur avec ce feu venu du ciel contre lequel ils n'ont que peu de moyens de défense à part le "sauve-qui-peut" général. Mais à la vue de l'intensité des tirs aériens, il a dû y avoir de la casse sur terre.

Ma compagnie ne passera pas sur le lieu où l'accrochage s'est déroulé, nous sommes beaucoup trop à gauche. Pourtant, vers midi, nous trouvons un fellagha dans un buisson. Il va falloir ouvrir l'oeil. Il y a

toutes les chances pour que l'on en trouve d'autres dans le coin, ce qui se révèle exact. Nous allons en cueillir une bonne dizaine, éparpillés sur le plateau, essoufflés, exténués, à bout de forces, surtout que certains sont blessés, peut-être pas gravement mais la souffrance est tout de même présente. Je me souviens surtout d'un qui a reçu une balle de mitrailleuse dans l'épaule. Il a dû la recevoir de très loin car autrement elle lui aurait arraché cette partie du corps. Mais elle est restée fichée dans l'omoplate. Notre infirmier a tout de même réussi à l'extraire et à désinfecter la plaie malgré les cris de douleur du fellagha qui tremble de fièvre ou de peur.

Au début de l'après-midi, un hélicoptère est venu prendre livraison de ce petit monde. Je ne voudrais pas être à leur place car c'est probablement pour les interrogatoires à chaud de la part du service de renseignements, lequel va chercher par tous les moyens à en savoir un peu plus sur eux : d'où ils viennent, leur destination, leur chef, leur identité etc. Quant à nous, on ne nous laisse pas flâner. Il faut continuer à ratisser et fouiller ce djebel. Il faut le vider de tout rebelle. Tout est passé au peigne fin. Nos autorités ne sont pas rassasiées du succès de la journée, il leur en faut encore, mais c'est terminé pour aujourd'hui. Il n'y aura plus de coups de feu, malgré l'heure tardive à laquelle ils vont mettre fin à cette opération.

Nos véhicules sont venus nous chercher sur la route d'Aïn Isser. Il nous reste encore quatre heures de marche pour enfin connaître le plaisir de monter dans un G.M.C. Il est aux environs de 2 h du matin lorsque le convoi s'ébranle en direction du camp.

Au repas de midi, le capitaine est venu nous faire le bilan de cette opération. Il ne sait pas le nombre exact de fellaghas mis hors de combat dans ce djebel, mais très peu ont dû en réchapper. Car ceux qui n'ont pas été tués par l'aviation, ont été capturés par les compagnies et en ce qui nous concerne, nous nous sommes payé une balade de 87 km de baroud à pied depuis le soir où nous sommes partis, vers les 11 h...

16 octobre 1957 à la cote 1616

Aujourd'hui, mercredi 16 octobre..., au coeur du djebel Nador..., le piton 1616 est en face de nous... C'est ici que la 7^{ème} compagnie va connaître le sang et les larmes.

N'anticipons pas. Il est 14 h, la boîte de ration vient de disparaître au fond de nos estomacs. Nous sommes sur un plateau avec peu de végétation. En face de nous, il y a le piton coté sur les cartes d'état-major "1616". C'est notre axe de progression. Mais pour s'y rendre, il y a une vallée assez encaissée. Du crapahut en perspective ! A cet instant, certains voltigeurs avertissent le capitaine qu'ils ont vu des silhouettes sur le piton en face de nous. La progression s'arrête et effectivement, de temps en temps, on arrive à surprendre quelque chose qui court entre les buissons. Le capitaine appelle le P.C. en lui demandant un tir d'artillerie sur le piton. Le tir est refusé : *Ce ne sont que quelques fellaghas égarés, vous verrez sur place*, qu'ils nous disent. *Ils vont déguerpir en vous voyant*. La vallée est traversée sans encombre. Nous allons arriver bientôt à la cime de la colline lorsque l'on aperçoit sur notre gauche une falaise que l'on est obligés d'éviter pour ne pas se séparer. La largeur ratisée se réduit et la compagnie se regroupe malgré elle. Maintenant, la largeur fouillée n'excède pas 400 m. Nous arrivons sur le replat où nous avons aperçu des "choses". Nous sommes sur nos gardes. A une dizaine de mètres devant les premiers de la compagnie, notre éclaireur de pointe ouvre la progression, scrutant les buissons. Lorsqu'un fellagha apparaît entre deux broussailles, il lui lance d'une voix forte, le traditionnel *ARROUA MENA FISSA*, ce qui veut dire en français *viens vers moi et en vitesse*. Mais le rebelle n'a pas envie d'obéir et il tire une rafale de mitrailleuse dans la direction de notre éclaireur qui va être blessé à l'épaule. Ce n'est pas le moment de rester inactif. La riposte arrive en même temps. Tout le monde se jette à plat ventre lorsqu'on entend distinctement le chef fellagha donner des ordres aux rebelles. *Première compagnie, deuxième compagnie, troisième compagnie, à l'assaut !* Nous venons de tomber dans une embuscade. Le coin idéal. Nous

sommes coincés entre la falaise et la cime du piton. La situation pour nous n'est pas brillante, le dispositif des rebelles est un immense fer à cheval et ma compagnie se retrouve au centre de celui-ci. Les fellaghas sortent des taillis. Il y en a deux ou trois dans chaque buisson, chaque broussaille ou rocher. Après coup, l'estimation de leur effectif sera de plus de 250. L'assaut nous est donné en hurlant et en tirant de toute la puissance de leurs armes. Le moment est crucial. Dans l'esprit arabe, le nombre est synonyme de force et il va falloir que nous nous battions à un contre trois, ce qui fait beaucoup, surtout que quelques instants plus tard, nous allons constater qu'ils possèdent une mitrailleuse planquée là-bas devant nous. La vague rebelle déferle vers nous avec comme seul objectif, nous englober à jamais.

Pourtant, le chef rebelle vient de commettre une erreur grossière de tactique guerrière en faisant donner l'assaut à toutes ses compagnies à la fois. Ils arrivent sur nous en rangs serrés, au coude à coude. Toutes nos armes sont en action. Les fusils-mitrailleurs, comme toujours, sèment la mort dans le sillage de leurs rafales, les fusils prennent le temps de viser pour être plus efficaces. Les mitraillettes font barrage à l'avance des fellaghas et en moins d'une minute, il y a chez les rebelles, une centaine de morts ou blessés graves couchés sur le sol. Ils ne se relèveront pas. Ceux qui étaient à l'arrière de l'assaut ont compris qu'ils ne nous auraient pas aussi facilement que ça et que toutes nos balles ont fait mouche dans leurs rangs. Eux aussi sont contraints de s'allonger sur le sol pour éviter nos tirs. On a repoussé l'assaut mais il était temps. Ils étaient arrivés à une dizaine de mètres de nous.

Maintenant, le combat s'égalise : eux avec leur mitrailleuse et nous avec nos fusils-mitrailleurs. Mais pas question de relever la tête. C'est un déluge de feu qui passe au-dessus de nous dont l'origine est la mitrailleuse. Nos tireurs l'ont bien compris et ils s'appliquent à la réduire au silence mais sans y parvenir. Chaque fois que le tireur est tué, il est remplacé par un autre. Lorsque l'accrochage sera terminé et que l'on fouillera l'emplacement de la mitrailleuse, les fellaghas l'auront emportée, mais en laissant les cadavres de six rebelles qui s'étaient remplacés à la gâchette.

Les autres fellaghas ont compris que leurs armes sont inefficaces contre nous, car nous sommes planqués dans les cailloux. Mais ils ont trouvé un autre jeu de massacre. Ce sont des grenades qu'ils nous lancent. Ils doivent en être fournis, elles sont deux fois dangereuses, d'abord par leurs éclats, et ensuite par les cailloux qu'elles projettent sur nous, faisant de nombreux blessés.

Les hélicoptères tournent au loin. Ils savent par expérience qu'il est inutile d'approcher. Ils ne pourront pas larguer les renforts à proximité. Les T 6 passent au maximum de leur vitesse à basse altitude avec le secret espoir d'affoler les rebelles mais sans conviction. Les seuls qui peuvent venir à notre secours seront encore les légionnaires qui crapahutent dans les vallées avoisinantes. Les guetteurs rebelles ont dû les repérer et sont allés prévenir les fellaghas de l'embuscade, car ceux-ci décrochent tout à coup et disparaissent dans le djebel en laissant sur place leurs compagnons d'armes cloués au sol par les blessures ou la mort.

Les tirs se sont arrêtés mais pour nous ce n'est pas terminé. Le plus urgent est de désarmer avec prudence les blessés rebelles, car ceux-ci n'ayant plus rien à perdre, pourraient encore faire des victimes dans nos rangs.

Qu'est devenue la 7^{ème} compagnie ? Beaucoup ne se relèvent pas. On dénombre déjà trois morts. L'éclaireur de pointe, que l'on va retrouver déshabillé et lardé de coups de couteau avec seulement une balle dans le corps, un voltigeur tué par la mitrailleuse et un tireur au fusil-mitrailleur le ventre déchiqueté par une décharge de chevrotines. Il y a vingt-huit blessés plus ou moins gravement. Mais le pire, c'est qu'il y a un disparu. C'est le responsable des transmissions, le radio du capitaine ce jour-là. L'inquiétude monte parmi nous. A-t-il été fait prisonnier ? Ce n'est pas impossible dans la confusion. A force de quadriller le terrain, on entend des cris venant du côté de la falaise. Il gît en bas de celle-ci dans les broussailles et les éboulis, les deux jambes brisées. Il nous expliquera les faits sur son lit d'hôpital. Dès le début de l'accrochage, il a eu le fil de son micro coupé par une balle. Pour rétablir les transmissions, il a voulu faire une réparation de fortune en faisant une épissure sur les fils, lorsque soudain, il relève la tête. Il voit des fellaghas qui foncent sur lui. Il comprend le risque encouru et il se met à courir dans le sens opposé. Mais ce dernier l'emmène tout droit vers la falaise. Il faut choisir : ou tomber aux mains des rebelles ou sauter. Il

choisit la deuxième solution. Six à sept mètres de hauteur, le poste dans le dos. C'est un gars robuste, mais l'atterrissage est dur dans les cailloux des éboulis. Et c'est avec les deux jambes brisées et de multiples petites blessures qu'il a attendu la fin de l'embuscade dans une position très inconfortable.

Les hélicoptères se sont posés. Les renforts ont débarqué, prenant possession du champ de bataille à notre place car on va être virés d'ici. Le mot n'est pas trop fort. On reçoit l'ordre de nous rendre immédiatement dans un camp qui se trouve sur la route d'Ain Isser. Pourquoi nous éloigner de ce lieu aussi rapidement ? Je ne sais pas. L'armée doit avoir ses raisons. Mais c'est à contrecœur que l'on se met en route vers ce camp où l'on va arriver à la nuit tombante. Nos véhicules viendront nous rejoindre un peu plus tard.

Le camp qui nous accueille est au courant de ce qui s'est passé cet après-midi. Ils savent qu'ils ne peuvent pas faire grand chose pour nous. Ils nous apportent de la bière, essayant de lier conversation avec nous. Mais ils se rendent vite compte que nous sommes en état de choc et que pour l'instant, il n'y a pas de discussion possible avec nous.

Nous avons passé la nuit ici comme on a pu. Le sommeil ne veut pas venir. Trop de souvenirs récents repassent dans nos esprits et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il en manque trente-deux. Au matin, ils nous ont payé le café. Merci les gars ! Ca fait plaisir de se sentir soutenus dans ce camp et d'être compris ! Nous sommes partis pour rentrer à Tal Terny. Les G.M.C. nous paraissent vides. On traverse Sebdou et on attaque la montée vers notre camp. A notre arrivée, on a vite compris qu'ici tout le monde est au courant. Ils ont la mine aussi déconfite que nous, mais ils ont la dignité de ne pas poser de questions. Ils ont appris la nouvelle lorsqu'un message est arrivé, demandant la religion de ceux qui sont morts ou sont grièvement blessés. On demande ceci pour respecter la pensée de celui qui en est l'objet et qui ne peut la formuler lui-même. Quant au bataillon, il a bien fallu qu'il en informe le camp et pourquoi nous ne rentrerons que le lendemain matin.

On a mangé un peu à midi, mais sans appétit. On tourne dans le camp comme des âmes en peine. On se rassemble devant le foyer. Quelques caisses de bière sont emportées sur le talus d'en face et l'on s'assoit sans grandes discussions. On est là depuis quelques instants lorsque le capitaine arrive, prend place au milieu de nous, puis se met à pleurer. Pour qu'un commandant de compagnie se comporte ainsi, il doit en avoir gros sur le cœur. La solitude doit être trop pesante pour lui aussi pour qu'il vienne rechercher notre présence. Et il nous dit :

- *Je vous ai fait tuer les gars, je vous ai fait tuer !*
- *Mais mon capitaine, vous n'y êtes pour rien. Vous avez demandé un tir d'artillerie qui vous a été refusé. Ce n'est pas de votre faute.*
- *Si, j'aurais dû insister jusqu'à ce que l'on me l'accorde. Ca se serait passé autrement et maintenant nous serions tous ensemble.*

C'est dans l'épreuve que l'on a besoin des autres et je crois que c'est pour cela que, par réflexe, on s'est tous rassemblés sur ce talus, pour avoir un peu de réconfort en mesurant ensemble l'amitié qui nous lie les uns aux autres quel que soit le grade et que dans le malheur qui nous arrive, on aura besoin de toute l'affection des autres pour remonter la pente. Une chanson de ma jeunesse disait : "C'était mon copain et on me l'a tué". Aujourd'hui, elle n'est que trop d'actualité car le tireur au fusil-mitrailleur, tué par une décharge de chevrotines, faisait partie de mes bons copains. Je l'ai connu en Allemagne, tirailleur comme moi, venus en Algérie ensemble, mutés à la 7^{ème} compagnie ensemble, buvant la bière ensemble, crapahutant ensemble et maintenant il n'est plus. Nous devons également partir en permission tous les deux à la fin de l'année. Il va partir avant moi. Mais il ne reverra ni les siens ni son pays du centre de la France. Je suis abattu, désorienté. Je me souviens que, quelques jours auparavant, il amusait la galerie en ayant troqué son casque lourd pour un chapeau de paille aux larges bords, pris je ne sais où, dans quelque mechta peut-être ? Il circulait dans le camp en chantant de sa petite voix fluette, pour faire rire les copains. Ceci est fini et bien fini. Il couchait dans la piaule en dessous de la station-radio ; et maintenant, lorsque je passe devant son lit dont la literie a été rendue au fourrier ainsi que son paquetage et ses affaires personnelles, ces dernières seront expédiées à sa famille, j'en ai gros sur le cœur. Que de fois je me suis assis sur le rebord de ce

plumard pour faire la causette ou boire une dernière bière ! Ecrire ces lignes, ce n'est rien. Les vivre, c'est autre chose. Rien d'étonnant à ma démarche auprès du capitaine, dès que j'ai su qu'une délégation de la compagnie pourrait assister aux obsèques de nos trois camarades, pour qu'il m'accorde la permission de m'y rendre. Il faut dire aussi que j'ai une bonne excuse car, par la force des choses, je suis devenu, malgré moi, responsable des transmissions et donc, je serai le radio du convoi qui va se rendre à Tlemcen pour les funérailles en fin de semaine.

Nous sommes une vingtaine de la compagnie dans les G.M.C. qui pénétrons dans la cour de la caserne du Mechouar à Tlemcen. C'est ici que loge le général qui commande la division d'infanterie à laquelle on appartient. On nous emmène dans une salle où, sur des tréteaux, sont posés sept cercueils. Il y a les trois gars de chez nous et quatre légionnaires morts au combat eux aussi. Le général ne tarde pas à arriver, accompagné par plusieurs officiers, soit du 7^{ème} régiment d'infanterie, soit de la Légion étrangère. Un aumônier militaire les accompagne. La cérémonie commence dans toute la sobriété militaire. Quelqu'un retrace la carrière militaire de chacun devant son cercueil.

L'aumônier bénit ce dernier et récite une prière si le soldat qui a été fauché par la mitraille s'est déclaré catholique à son incorporation. Puis, c'est au tour du général de venir donner une médaille à titre posthume à ces pauvres bougres qui ne demandaient qu'à vivre, puis suivit une allocution destinée à souligner le courage de ces soldats tombés pour la bonne cause dans les djebels.

Les trois cercueils de nos copains sont restés sur les tréteaux en attente de leur départ pour la France. Quant à ceux des légionnaires, ils sont chargés sur le plateau d'un dodge 6 X 6 pour les emporter au cimetière tout proche où il y a un carré réservé à la Légion. Garde-à-vous, sonnerie aux morts par les clairons de la Légion, descente des cercueils dans les fosses qui les attendaient et c'est fini. La cérémonie funèbre est terminée. Nous rejoignons alors nos véhicules car on veut aussi aller voir nos blessés à l'hôpital de Tlemcen et leur remonter le moral car ils en ont autant besoin que nous. Pourtant, nous n'en verrons que quelques-uns. Les blessés graves ont été évacués vers Oran ou Alger. Sur les vingt-neuf blessés, seulement une petite dizaine rejoindra la compagnie quand leurs blessures légères seront guéries. Les autres seront rapatriés en France en espérant que les blessés graves auront pu s'en sortir après quelques semaines de soins. Mais nous n'avons jamais eu de leurs nouvelles.

Semaine noire pour moi. Semaine inoubliable où l'on vieillit à vue d'oeil, et le destin, non content de m'avoir fait souffrir ici au sein de la compagnie, m'annonce des mauvaises nouvelles de France où un copain a été gravement accidenté.

Sauvés par la maladie

La vie reprend au camp. Mais rien n'est comme avant. Les gars n'ont pas digéré les pertes subies par la compagnie. Ils sont amers et on sent dans leur comportement le désir de vengeance. Pour l'instant, on ne nous envoie pas en opération. On sort dans le djebel en patrouille ou en reconnaissance. Heureusement que ces jours-là nous n'avons trouvé aucun fellagha ou Arabe sur notre chemin, car je crois qu'il y aurait eu des "bavures" comme on dit. Nous étions des sauvages mais maintenant nous sommes des fauves sanguinaires qui ne demandons qu'à en découdre. Il y a un an à peine que nous sommes partis à l'armée et pourtant quelle transformation en nous dans notre comportement. Il vaudrait mieux que l'on redescende sur terre sinon à quoi allons-nous ressembler après une autre année passée dans ces conditions. Il nous faudrait un événement extérieur et inattendu pour que l'on puisse chasser de nos cerveaux cette maudite embuscade et redevenir des gens normaux.

Cet événement arriva totalement imprévisible. On se croyait protégés par nos barbelés, nos murettes et notre champ de mines. Pourtant, la petite bête est passée, sournoise et insolente, pour attaquer tous ceux qui se trouvaient sur son passage. Nous venons d'être attaqués par le virus de la grippe. Les

premiers touchés d'entre nous seront évacués sur le bataillon. Mais celui-ci ne tarde pas à nous faire savoir qu'il a ses propres malades et que l'infirmerie est pleine. Il faudra donc se soigner sur place avec les moyens du bord.

Mon tour arriva quelques jours plus tard. Les virus m'ont attaqué sans crier gare. Mes anticorps sont surpris par cette attaque et ils battent en retraite. Mais pas question de hisser le drapeau blanc. Ils ont perdu la première manche mais il y en a d'autres à jouer. Quant à moi, j'accuse le coup. Juste le temps de poser le treillis et les godillots et je me retrouve sous les couvertures avec une fièvre de cheval. Inutile d'attendre un secours quelconque. Tout le monde est malade, même les infirmiers. Je sombre doucement dans une sorte de léthargie tout en perdant la notion des choses pendant plusieurs jours. Mais, dans mon organisme, la défense s'organise et on commence à combattre cet ennemi déloyal qui se permet de venir dans le corps des autres sans y être invité. Il va falloir quatre jours pour venir à bout de ces malotrus. Quatre jours passés sans bouger sous les couvertures, sans manger, sans boire, sans satisfaire des besoins naturels, totalement hors du monde. Et puis, un après-midi, j'ai senti que la bataille était gagnée. Je me suis assis sur le rebord de mon lit. Un regard circulaire autour de moi pour constater qu'il y a des bien-portants, mais d'autres sont encore sous les couvertures en attendant de gagner leur bataille à eux contre ces intrus.

Lorsque j'ai remis le nez dehors, j'ai constaté qu'il avait neigé pendant que j'étais sous les couvertures. Mais il neige encore et il va neiger pendant plusieurs jours. Les températures sont négatives autant au dehors que dans les piaules, car le chauffage est inexistant à l'image du reste. Pas de cheminée, pas de poêle, pas de combustible. Tout ceci est remplacé par le caleçon long et la veste matelassée. La neige s'arrête de tomber tout de même quelques jours plus tard. Mais le piège s'est refermé sur nous. Il y a 60 cm de neige tassée et gelée autour de nous. Le djebel a été enseveli. La route de Tlemcen à Sebdou est fermée. Ici on a des tanks mais pas de chasse-neige. Les conditions météo ont réussi le blocus du camp. Nous sommes assiégés par le manteau blanc, sans nourriture, sans eau et dans la totale impossibilité de sortir du camp même avec nos G.M.C. qui pourtant en ont vu d'autres. Mais ils refusent d'avancer dans cette blancheur épaisse.

Bien sûr, le bataillon ne va pas nous laisser tomber, et l'hélicoptère vient nous ravitailler tous les matins. Mais si les repas sont normaux, tout le reste est rationné, surtout l'eau et la bière. Si cette dernière apparaît, vu de loin, comme non indispensable, pour nous c'est un symbole de lien entre nous et un facteur important pour le moral. La ration, c'est une par jour et par bonhomme. C'est peu maintenant que l'on aurait le temps de trinquer. Quant à l'eau, la situation est plus grave. L'hélico en apporte quelques jerricans réservés aux cuisines. Il faut rayer du dictionnaire le mot lessive. La toilette est limitée à deux jours par semaine. Juste un quart pour mouiller le gant de toilette et faire mousser le savon à barbe. Avant il y en avait peu (1 000 litres par jour pour tout le camp), maintenant c'est la grande sécheresse et on n'a pas un bout de bois à enflammer pour faire fondre un peu de neige.

L'hélicoptère a tout de même été une belle invention. Je me demande ce que l'on serait devenus s'il n'avait pas existé et surtout, en plus de la nourriture, il nous apporte le courrier qui nous met un peu de baume au cœur en lisant les missives de ceux qui pensent à nous mais qui sont loin. Par contre, on a le temps de leur répondre car notre emploi du temps n'est pas chargé. Même pas assez car, si la première semaine on avait plutôt tendance à en rire, le désœuvrement s'est vite installé parmi nous. Les acharnés de jeux de cartes ne trouvent plus de partenaires, tous les livres ou revues existant dans le camp ont été lus et relus par tout le monde. On a beau se lever tard et se coucher après la soupe, l'ennui s'installe. Les sentinelles montent la garde sans conviction face à cette étendue impraticable pour nous mais aussi pour les fellaghas. Et ces derniers, s'ils sont toujours au fond de leurs grottes, doivent trouver le temps bien long, à moins qu'ils ne révisent leur tactique guerrière ?

Cet état de chose, commencé à la fin octobre par la grippe, va être suivi par ce climat hivernal tout le mois de novembre. La neige ne fond pas. Les températures sont toujours en dessous du zéro, bien que nous n'en ayons pas la preuve car il n'existe aucun thermomètre dans le camp. Ce serait un luxe ici où l'on manque de tout, sauf de l'amitié humaine.

Il va falloir attendre le début décembre pour que le sirocco se décide à souffler en amenant de l'air chaud du Sahara vers l'Algérie. La neige fond assez rapidement, sauf dans le camp, car, à force de la piétiner, elle s'est transformée en glace. Mais ce n'est qu'une question de jours. La route est à peu près déblayée. Le convoi de ravitaillement par la route a pu passer. On peut aller à l'eau avec la citerne. On est sauvés malgré la boue laissée par la fonte de la neige. Mais le plus important, on a oublié l'embuscade, tout en gardant une pensée pour ceux qui nous ont quittés et qui ont rejoint la France.

Retour aux Zarifètes

Pendant que l'on se morfondait en attendant le dégel, une rumeur venue de je ne sais où, sans origine et sans possibilité de vérification, nous prédisait que la 7^{ème} compagnie allait partir en repos. Ce qui voulait dire que par groupe d'une quinzaine de soldats, et à tour de rôle, on devrait aller sur la côte méditerranéenne, du côté de Beni-Saf, dans un camp ou une caserne aménagé pour la détente des troupes qui ont passé trop de temps dans le djebel et qui sont un peu déphasés, ce qui est notre cas. Là-bas, selon les "on dit", il y a cinéma, jeux de boule, baignade, pas de garde ni opération de maintien de l'ordre. La détente en un mot ! Mais faut-il y croire ? On essaie de s'en convaincre et on l'aurait bien mérité.

Lorsque la neige a bien voulu nous libérer et que l'on nous annonce un rassemblement sur la piste hélicoptère pour 10 h du matin, tout le monde est convaincu que la rumeur va se concrétiser et que l'annonce d'un départ imminent pour les premiers sélectionnés va avoir lieu au cours de ce rassemblement. Et on se met à rêver en pensant aux quinze jours passés en farniente au bord de la Méditerranée.

Le capitaine arrive avec des dossiers sous le bras sur le lieu du rassemblement. Après un bref "garde-à-vous", il nous adresse la parole en commençant par quelques futilités. Puis, il nous apprend que la 7^{ème} compagnie cessait d'être opérationnelle et qu'elle était remplacée dans les djebels par la 5^{ème} compagnie basée au camp des Zarifètes (petit sourire d'espoir dans les rangs, on va aller au cinéma au bord de la grande bleue). Seulement, le discours n'est pas fini. Il sort une liste de noms qu'il commence à énumérer. Comme d'habitude, à l'appel de son nom, on doit aller se rassembler un peu plus loin. Lorsque la liste se termine, nous sommes environ 80 à nous demander pourquoi nous sommes choisis. Bien entendu, je fais partie de la bande.

Le capitaine renvoie ceux qui restent à leurs occupations et s'approche de nous. On comprend qu'il a encore autre chose à nous dire : *Les gars, à compter d'aujourd'hui, vous êtes mutés à la 5^{ème} compagnie, laquelle devient opérationnelle. Vous allez la rejoindre au camp des Zarifètes cet après-midi. Vous êtes mutés avec vos armes. Les chauffeurs qui sont parmi vous partiront avec leur G.M.C., l'infirmier avec sa trousse d'urgence, le radio avec un poste radio. Il termine avec un petit sourire, seul le cuisinier qui est avec vous partira sans ses casseroles. Rompez les rangs, allez vous préparer. Le départ aura lieu à 16 h. Bonne chance et à bientôt peut-être.*

La rumeur était à moitié vraie. Mais pour nous, elle était fausse. On va crapahuter dans les djebels, de jour et de nuit, comme par le passé. Par contre, son origine a été découverte un peu plus tard, en constatant que notre avis de mutation était daté du 1^{er} décembre et des fuites avaient dû se produire au niveau de notre service administratif. Mais nous n'avions pas pu être mutés à cause du blocus occasionné par la neige. Il a bien fallu attendre le dégel.

Dans les rangs, personne n'est mécontent. La plupart d'entre nous connaissent déjà le camp des Zarifètes pour y avoir séjourné lors de notre arrivée sur la terre algérienne. Quitter Tal Terny est presque ressenti par nous comme une faveur. Bien sûr, il va falloir crapahuter, mais on en a l'habitude. Par contre, en rentrant d'opération, on pourra se laver, boire ou faire un baby-foot au foyer à la lueur des ampoules électriques. Tout ceci, on l'avait un peu oublié et c'est sans aucun pincement au coeur que l'on grimpe dans les G.M.C. dans le milieu de l'après-midi, avec armes et bagages. C'est la dernière fois que je verrai le camp désertique de Tal Terny. Je n'y suis jamais revenu, ni même passé sur la route en convoi. Notre champ

d'action dorénavant va plutôt être axé sur la portion de djebels qui domine Tlemcen ou d'autres environnants.

L'arrivée au camp des Zarifètes a un air de retrouvailles. Les copains d'Allemagne que l'on avait laissés ici le soir de Pâques sont venus nous attendre. Tout le monde est ému de se retrouver après ces longs mois. C'est comme si on retrouvait sa famille. Je crois que ce soir on va avoir des choses à se dire. Le foyer a tout intérêt à avoir fait rentrer un camion de bière, car il va falloir arroser ça, malgré nos treillis usés par le djebel et nos godillots boueux qui tranchent avec leurs tenues repassées et leurs chaussures qui brillent. Ce soir, ce sera la fête des retrouvailles au foyer où il y a des tables, des chaises et de la lumière. Tout ce confort auquel on n'était plus habitués va nous faire perdre la tête, à moins que ce ne soit la bière ?

La 5^e compagnie et les déserteurs

Il y a eu des couche tard cette nuit-là, des bières, des claques dans le dos, des *tu te souviens*. Que ça fait du bien de retrouver des copains ! Mais il a bien fallu aller se coucher ! On n'a pas eu à se soucier de garnir nos paillasses de paille car ici elles sont bourrées de crin ainsi que le traversin. Le sommeil a été de qualité. Pas de garde, pas de rafales tirées par des sentinelles. Nous ne sommes plus à la 7^{ème} compagnie et l'ambiance du camp n'est pas la même. On s'en aperçoit surtout au réveil du lendemain matin où l'on vient nous demander d'assister à la montée des couleurs au milieu du camp. Ici, on a toujours l'esprit militaire avec son protocole et ses traditions. Notre tenue est loin de ressembler à celle des soldats de la 5^{ème} compagnie. Il faudra bien qu'ils nous acceptent tels quels. On n'a pas le temps de faire mieux.

Nous voilà donc alignés au pied du mât du drapeau où deux surprises nous attendent. Tout d'abord, on voit arriver des baraques du fond du camp, deux sections de jeunes soldats (une soixantaine) de nationalité algérienne. On apprendra qu'ils sont ici depuis une quinzaine de jours, revenant de France où ils ont été faire leurs classes et ils sont ici en attente d'être mutés ailleurs, comme nous au printemps. Ils vont se rassembler à quelques dizaines de mètres de nous. La deuxième surprise, c'est qu'en jetant un coup d'oeil circulaire autour de nous, on s'aperçoit que nous sommes les seuls à être venus au drapeau avec nos armes. Mais à la 7^{ème} compagnie, on nous a tellement rabâché qu'un soldat ne doit jamais se séparer de son moyen de défense, que c'est sans réfléchir que nous sommes venus avec.

Le clairon est à sa place au pied du mât avec le soldat qui tient le drapeau et qui est chargé de monter les couleurs. On se croirait en Allemagne avec tout le faste militaire. Le capitaine arrive. Garde-à-vous, salut, etc. Le gars accroche son drapeau à la corde. La sonnerie retentit et le soldat commence à hisser le drapeau vers le haut du mât. Lorsque tout à coup, venant du rassemblement des Algériens, on dirait une bousculade. Nous sommes au "garde-à-vous", mais la tentation est trop grande de regarder ce qui se passe, et sans trop bouger la tête, on regarde en coin pour se rendre compte de la cause du chahut. C'est ainsi que l'on voit une bonne vingtaine d'Arabes qui ont quitté leurs rangs et qui courent vers les barbelés en mauvais état à cet endroit. Le capitaine a tout vu lui aussi et malgré un bref instant d'hésitation, il se met à parler et à donner des ordres : *Mais..., mais..., ils désertent ! Feu, les gars, feu, arrêtez-les !*

Ah, on ne se le fait pas dire deux fois. Les mieux placés d'entre nous, au premier rang, ouvrent le feu instantanément sur les déserteurs. On se croirait au stand de tir dans une fête foraine, mais ici les cibles ne sont pas en carton. D'autres derrière nous ne prennent pas le risque de tirer de peur de blesser un des nôtres. Mais, par instinct ou réflexe, on quitte le rassemblement pour venir encercler tout ce petit monde. Le calme revient. Dans les barbelés gisent les morts et les blessés. Quant à ceux qui ont participé à la tentative de désertion mais qui ont renoncé à la vue de ce qui se passait devant eux, ils lèvent les bras aussi haut qu'ils le peuvent. Ils viennent de perdre la partie. A partir de cet instant, c'est nous qui reprenons l'initiative. On emmène d'abord ceux qui sont restés sur les rangs, pour aller les faire asseoir par terre au milieu du camp, en les espaçant pour qu'ils ne puissent pas communiquer entre eux. Une dizaine d'entre nous restent là pour les surveiller.

Maintenant, allons nous occuper des déserteurs. Ceux qui sont là, penauds, les mains en l'air, sont chargés d'aller récupérer leurs copains dans les barbelés. Leur tâche ne sera pas des plus faciles car les morts et blessés sont empêtrés dans les fils de fer. Le chef des déserteurs ou le meneur de bande est allé mourir de l'autre côté. C'est la seule satisfaction qu'il aura. Les blessés hurlent de douleur. Plus précisément un, dont je me suis toujours souvenu et qui doit souffrir le martyr car la balle qui l'a frappé est entrée par une fesse pour ressortir par le genou en arrachant tout sur son passage et en déchiquetant l'endroit de sa sortie. Il est vrai qu'à la faible distance du tireur, lorsqu'il a été blessé, une balle fait beaucoup de dégâts. Tous les déserteurs, qu'ils soient morts, blessés ou bien-portants, sont rassemblés dans un autre coin où ils vont être fouillés sommairement mais suffisamment pour voir s'ils n'ont pas d'armes sur eux. La fouille est négative, mais pourtant, elle nous a permis de mettre la main sur une carte du camp où beaucoup de choses essentielles étaient notées : les entrées du camp, les postes de garde, l'appartement du capitaine, les logements des sections et aussi l'emplacement de la station-radio. Tout nous laisse à penser qu'une attaque du camp n'était pas improbable à plus ou moins longue échéance. Le capitaine a été en référer à ses supérieurs et il nous annonce que la D.S.T, viendra chercher tout ce petit monde dans l'après-midi. Vers les 3 h, on a vu arriver des camions bâchés avec des commandos comme escorte. Les apprentis fellaghas ont été chargés "manu militari" dans les véhicules et assis sur le plancher pour limiter les risques d'évasions. Mais ils embarquent aussi tous les autres, ce qui loin de nous déplaire car cette cohabitation ne nous disait rien qui vaille. Pour concrétiser ces lignes, je joins à cet épisode un extrait de lettre d'un copain concernant un fait divers qui a eu lieu à la 8^{ème} compagnie et qui s'est déroulé alors que j'étais sur le bateau qui me ramenait en France à ma libération :

Je ne sais pas si tu as appris avant ton départ des "Petits Perdreaux" le sale coup qui est arrivé à la 8^{ème} compagnie. Deux troufions qui ont été tués par un musulman qui est devenu subitement fou. C'est quand même malheureux de se faire "butter" aussi bêtement. Remarque à la 5^{ème} ça devient inquiétant aussi maintenant. On ne se sent pas tellement en sécurité avec tous ceux qui font leurs classes, heureusement que je vais bientôt quitter tout ça.

A part ça aucun nouveau à t'appendre, je pense que tu m'écriras sans trop tarder pour me donner des détails sur ton voyage.

Très cher copain je te quitte en te souhaitant bonne chance dans cette nouvelle vie.

Meilleures amitiés.

Mimile.

La question que tout le monde se pose après leur départ : pourquoi déserteur à la montée des couleurs ? Notre déduction est unanime. "Il faut être con", et en plus à travers les barbelés, même s'ils sont en mauvais état ! La vérité, on ne l'a jamais su et les explications qui pourraient justifier leur comportement ne sont que des suppositions :

- *Tout d'abord, il est certain qu'ils n'étaient pas au courant de notre mutation à la 5^{ème} compagnie.*
- *Ils ne savaient pas que nous irions au drapeau en armes car ceux de la 5^{ème} compagnie y allaient sans leur fusil.*
- *Et apparemment, ils ignoraient que sur nos armes il y avait les chargeurs pleins de cartouches.*

Notre déduction, vraie ou fausse, c'est qu'ils avaient rendez-vous avec des rebelles à une heure précise dans la forêt de chênes-lièges en dessous du camp, probablement pour rejoindre la frontière marocaine en fin de journée pour pouvoir passer au Maroc au cours de la nuit. Ceci est très réalisable pour un marcheur un peu entraîné. Puis au Maroc, ils auraient suivi un entraînement patronné par des fellaghas, pour ensuite se retrouver en face de nous dans le djebel. Ils n'auront pas à le faire. Le destin ne leur a pas été favorable et on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Mon premier prisonnier

Le lendemain, il a bien fallu réorganiser les sections de la 5^{ème} compagnie avec un savant dosage d'anciens de la 7^{ème} et les troufions de la 5^{ème} de la façon la plus homogène possible si cette nouvelle compagnie opérationnelle veut être efficace dans le djebel sans avoir à déplorer des pertes humaines de son côté.

Quant à moi, je rejoins la station-radio à l'autre bout du camp vers la maison forestière où loge le capitaine. La station n'est pas plus coquette que celle de Tal Terny. C'est une ancienne écurie de chèvres dont la porte donne dans la cour à l'arrière de la maison. Elle est pavée avec de gros cailloux, comme la cour d'ailleurs. Par contre, les radios sont logés dans la cave au fond de la cour, mais les tonneaux n'y sont plus. Les standardistes sont séparés des radios en ayant leur "écurie" à eux. On fait vite connaissance surtout qu'un radio était avec moi en Allemagne. Mais il n'est pas graphiste et n'a aucun brevet, il a appris sur le tas. Le responsable de la station est un graphiste lui aussi. Il est à quelques mois de la quille. Dans la maison, le capitaine loge au premier étage. Le rez-de-chaussée est occupé par les armuriers, fourriers, planton et chauffeur du capitaine. Il reste encore de la place, alors ils m'invitent dans leur piaule. Le sol est carrelé, les murs sont peints. En un mot, c'est accueillant pour moi qui arrive de Tal Terny et en plus il y a un poêle dans un coin. Je ne peux pas refuser ce palace, surtout qu'ils me disent *tu ne vas pas aller coucher dans la cave, tu seras très bien avec nous*. Et c'est ainsi que j'ai pris mes nouvelles fonctions au camp des Zarifètes, lesquelles ne vont guère changer. Opérations bien sûr, mais en plus il y a toujours la garde à la ferme, et il y aura beaucoup plus de patrouilles et d'embuscades. Quant à la station-radio, ici aussi, on est de permanence six heures d'affilée avec le régime des vacances toutes les deux heures. Rien de changé.

Et nous sommes retournés dans le djebel en opération. Les gars de la 5^{ème} se sont vite accoutumés à cette nouvelle vie, bien qu'eux aussi ne soient pas très rassurés les premières fois, pas plus que nous on ne l'était en arrivant à la 7^{ème} compagnie. Mais je pense qu'ils nous font confiance et bientôt nous faisons des sections très soudées où l'amitié et la camaraderie prédominent.

Noël 1957 est arrivé. Dans le civil, c'est une fête joyeuse, mais cette année le coeur n'y est pas. Nous sommes trop loin de chez nous, de notre famille ou de nos amis. Nos braves cuistots ont tout fait pour améliorer l'ordinaire avec les moyens du bord. Beaucoup d'entre nous ont reçu des colis de victuailles en provenance de ceux qui ne nous oublient pas en France. Même quelques-uns d'entre nous se sont débrouillés pour se rendre à Tlemcen avec le convoi hebdomadaire et nous ramener quelques bonnes bouteilles. Il a bien fallu toutes ces preuves d'amitié pour que le moral ne descende pas trop bas en ce jour de fête. Certains essaient de nous divertir tant bien que mal, mais on sent que, pour eux aussi, leurs pensées sont là-bas au pays natal.

Nous avons passé les jours qui suivent en opérations dans les djebels environnants et Noël a vite été oublié avec le crapahut et le baroud. Ce soir-là, l'opération s'est terminée avant le coucher du soleil pour une fois. Maintenant on redescend dans la plaine retrouver nos véhicules. Le terrain n'est pas trop accidenté mais il y a pas mal de broussailles ou buissons en dessous de quelques rares chênes-lièges. On se faufile comme on peut dans ce labyrinthe et maintenant les camions ne devraient plus être très loin car, dans le soleil couchant, on aperçoit la plaine en dessous de nous.

J'ai déjà fait beaucoup d'opérations et si mon subconscient est toujours vigilant, mes pensées sont ailleurs et lorsque mes yeux fouillent les taillis, c'est par réflexe ou machinalement. C'est pourquoi je sursaute violemment lorsque je réalise ce que je viens de voir dans le buisson. Sur ma droite, il y a deux yeux qui me regardent. Je lance le traditionnel ordre ARROUA MENA FISSA au fellagha qui est dans le buisson. Mais il m'a tellement surpris le bougre que j'en suis maladroit pour sortir mon pistolet de son étui. Heureusement pour moi le gars n'est pas armé et les copains qui sont aux alentours viennent encercler le buisson, ne laissant aucune chance au rebelle de s'échapper. Je viens de faire mon premier prisonnier. Il est là devant moi, les mains en l'air, habillé en treillis, vingt-cinq ans peut-être. Il est fouillé par les copains,

mais il n'a rien sur lui et surtout pas de carte d'identité. Maintenant notre progression vers les camions est stoppée. Toute la compagnie se met à rechercher l'arme éventuelle ou d'autres fellaghas dans les taillis environnants. Mais les recherches seront vaines et une demi-heure après on reprend la direction du retour.

Nos suppositions vont bon train sur la présence de ce fellagha dans le taillis et on arrive à la conclusion que ce devait être un guetteur surveillant nos allées et venues dans le secteur. Mais ce n'était pas son jour de chance. Il a fallu qu'un radio regarde ce buisson, alors qu'il avait beaucoup de chance de ne pas être découvert. Le soir, il a passé la nuit au camp de prisonniers du régiment.

Perdus

Il a plu. Il pleut et il pleuvra encore. On est venu nous réveiller à 3 h du matin pour partir en opération. Le temps d'aller aux cuisines boire le jus, prendre la boîte de ration et faire le plein du bidon, il n'est pas 4 h quand le convoi quitte le camp. Ce jour-là, je suis radio arrière dans le dernier G.M.C. J'ai pris la capote car il fait froid. Nous sommes en janvier. Je la laisserai sur le plancher du camion pendant l'opération et je la retrouverai au retour car avec ce temps de chien, la chaleur ne sera pas pour aujourd'hui.

Comme d'habitude, les G.M.C. nous ont amenés au plus près du point de départ. Mais lorsque l'on arrive à ce dernier après plus d'une heure de marche, l'aube nous trouve déjà trempés. On veut bien espérer que le soleil va se faire voir mais on n'y croit pas trop. L'opération commence mais la progression s'avère difficile et pénible. La glaise du djebel est rendue boueuse et collante par la pluie. Ce n'est pas une pluie abondante, mais c'est de celles dont les gouttes n'arrivent pas jusqu'au sol mais qui rentrent dans vos poches, vous glissent dans le cou. Le bord du casque a l'air d'un chéneau qui déborde mais avec les gouttes qui s'égrènent devant les yeux. La boue s'accroche aux godillots et déborde sur leur pourtour et comme moi je marche serré, la boue commence son ascension le long de la jambe du pantalon de treillis. A midi, elle a atteint le genou... Il pleut toujours. Un temps à ne pas mettre un fellagha dehors. Et pourtant, ils nous attendent.

C'est ainsi que vers les 3 h de l'après-midi, des rafales partent en tous sens, nous obligeant à nous jeter à plat ventre par terre et à ramper dans la boue jusqu'au plus gros caillou qui se trouve dans les environs. Mais il vaut encore mieux emporter de la terre dans ses poches qu'une rafale dans la poitrine. L'accrochage n'a rien de sérieux et dès la riposte de notre part, les rebelles s'éparpillent dans les broussailles. Nous ne les reverrons pas de la journée. Eux aussi ne doivent pas avoir envie d'en découdre par un temps pareil car il pleut toujours. Je suis trempé jusqu'aux os. J'essaie de préserver le matériel radio sans trop y parvenir. Le micro est enfoui dans l'encolure de ma veste, les écouteurs enfoncés dans les oreilles. Quant au poste, son couvercle est fermé et j'espère qu'il est étanche autrement on va avoir des problèmes de transmission avec ce déluge.

La journée se termine. Ce n'est pas trop tôt et à notre satisfaction générale, la pluie s'arrête. Mais notre soulagement sera de courte durée car une dizaine de minutes plus tard, on voit surgir le brouillard, conséquence directe de l'humidité existant depuis plus de vingt-quatre heures. Il prend possession du djebel, nous enveloppe. Les autorités sont contraintes de mettre fin à l'opération, celle-ci risquant de devenir dangereuse et inefficace avec cette purée de pois.

Dès que l'on nous annonce l'emplacement de nos véhicules, la compagnie se rassemble en file indienne pour redescendre du djebel et moi je ferme la marche puisque je suis radio arrière. Mais il se fait tard et avec le brouillard la nuit arrive à grand pas et nous n'avons parcouru que quelques kilomètres. Autour de nous, ce sont les ténèbres complètes. L'allure s'est grandement ralentie. Je ne vois plus le gars qui me précède de cinquante centimètres. Pour un peu, je lui poserais la main sur l'épaule. C'est à tâtons que l'on essaie de continuer la progression sur le chemin du retour. Il faut tâter le terrain avec le bout du pied pour s'assurer qu'il n'y a pas un caillou ou un autre obstacle qui risquerait de nous faire tomber avec fracas dans les taillis que l'on ne voit pas dans cette nuit épaisse, impénétrable, oppressante. Les branches des taillis,

libérées par celui qui vous précède, viennent vous fouetter sans crier gare. Même avec précautions, personne ne peut empêcher cette flagellation tellement on se suit de près.

Les heures passent doucement. Il va être minuit. Je n'ai pas l'impression que l'on a fait beaucoup de kilomètres. Le djebel est toujours là avec ses pièges et ses broussailles. Je ne peux pas m'empêcher de me poser des questions : "Et si on arrivait à la cime d'une falaise, que se passerait-il ? Il ne faudrait pas faire comme les moutons de Panurge, sauter jusqu'au dernier, ou si une bande de fellaghas avait la mauvaise idée de venir croiser notre chemin ? La surprise serait de taille !"

Ces ténèbres commencent à ne pas me plaire du tout et, en plus de cette marche au jugé, maintenant je suis complètement glacé. Pendant la journée, en marchant normalement, on arrivait à se réchauffer malgré l'humidité, mais à présent, avec notre faible allure et à la descente, je me sens transformé en glaçon. Je claque des dents, le froid me congestionne. Je commence à avoir des doutes sur notre arrivée prochaine aux G.M.C. et aussi sur la direction que nous avons empruntée. Il est certain qu'elle était bonne au départ, mais maintenant j'en suis moins sûr, bien que je fasse grande confiance au capitaine. Mais même avec une boussole, s'il n'y a pas de point de repère, ce doit être très difficile. Un message radio émis par mon collègue en tête de la file indienne vient confirmer mes craintes. Il appelle le P.C. du régiment pour que ce dernier tire des fusées éclairantes selon certaines coordonnées. Maintenant, ce ne sont plus des doutes mais des certitudes. Nous nous sommes égarés dans ce djebel. Nous sommes perdus et bien perdus. J'ai beau écarquiller les yeux tous azimuts, je ne vois aucune fusée éclairante. La purée de pois où l'on baigne a dû empêcher leur lueur de parvenir jusqu'à nous.

La descente continue pourtant, tant bien que mal. Je crois que l'on en a tous marre et je pense que toute la compagnie a compris que l'on crapahute pour rien. Aussi, vers 4 h du matin, ceux qui sont en tête de la file indienne décident de s'arrêter sur un petit replat. Tout le monde se regroupe autour d'eux. Le capitaine nous annonce qu'il ne sait plus où l'on se trouve et que l'on va attendre le jour ici. On lui demande si on peut faire du feu. Il bougonne un peu mais il accepte. Il est transi de froid lui aussi. Tout le monde est conscient que faire du feu au milieu du djebel, de nuit, relève de l'imprudence. C'est signaler aux fellaghas notre position. Mais si on réfléchit comme un rebelle, il doit se demander quel piège l'armée française est en train de lui tendre et il ne devrait pas venir fouiner dans les environs ni jouer le papillon autour de la lampe.

Sitôt dit, sitôt fait. Une touffe d'alfa, des allumettes, une centaine de gars qui cassent des branchages dans les taillis les plus proches et bientôt un bon feu nous réchauffe et nous sèche. Peut-être que l'on va échapper à la pneumonie. En profitant chacun à notre tour de cette chaleur reconfortante et pendant que certains se réchauffent, les autres vont faire des provisions de bois. On se garde bien de faire trop d'ombres chinoises devant le feu car le danger existe quand même et nous attendons le jour plutôt couchés devant le feu que debout.

Le jour se lève tout doucement. Le brouillard est parti. Il ne reste qu'un peu de brume sur les hauteurs. Le capitaine s'affaire avec sa boussole et ses cartes d'état-major pour retrouver où nous sommes. Nous n'avons aucune inquiétude. C'est un professionnel et nous ne sommes pas étonnés lorsqu'il nous appelle quelques minutes plus tard pour nous expliquer : *A un endroit de la descente, nous avons changé de versant sans nous en apercevoir. C'est pour cela que nous ne sommes pas arrivés vers nos camions mais beaucoup plus à gauche.* Il ne nous reste plus qu'à prendre la bonne direction en attendant que le soleil se lève pour finir de nous sécher et nous réchauffer.

"Bon sang de bois !" On avait oublié nos chauffeurs. Que sont-ils devenus en passant la nuit ? Pourvu qu'ils soient encore là à nous attendre. A 8 h du matin, nous sommes fixés sur leur sort. On aperçoit au bas d'une colline les six G.M.C. et la jeep garés en cercle comme des chariots au temps du Far West face aux indiens. Dès que nos braves chauffeurs nous aperçoivent, ce sont des cris de joie qui nous sont destinés ainsi que de grands gestes amicaux. Les rejoindre ne nous prend que quelques minutes. Pour un peu, ils nous embrasseraient car, pour eux aussi, la nuit a été longue. Le dernier camion du regroupement est parti vers 1 h du matin, laissant les sept gars seuls au milieu du djebel avec simplement leurs fusils, même pas une mitraillette et bien sûr sans radio, sans mot de passe au cas où ils auraient eu de la visite inattendue. C'est ainsi qu'ils ont regroupé leurs véhicules en cercle pour mieux se défendre en cas

d'attaque, et sans parler du souci qu'ils se sont fait pour nous. Où est passée la compagnie, attaquée, égarée, bloquée au fond d'un ravin ? Et combien de temps faut-il nous attendre ? Jusqu'au lever du jour, jusqu'à midi ou jusqu'à ce que l'on s'inquiète de notre sort à tous au bataillon ?

Maintenant, on comprend mieux leurs cris de joie dès qu'ils nous ont aperçus. Mais inutile de rester ici, rentrons vite au camp nous restaurer et boire une bière pour oublier cette sale nuit. Il faudra aussi penser à se décrotter et à se laver. On en a un sacré besoin !

Embuscade au col des Zarifètes

Si les opérations sont des pièges à fellaghas et les patrouilles ont pour mission l'observation ou le renseignement, l'embuscade, c'est tout autre chose. Son seul but est de tuer tous ceux qui vont se présenter ou tomber dans le panneau. Ceci est valable pour tous les belligérants en présence. Celui qui tombe au milieu d'une embuscade n'a que peu de chances de s'en sortir sauf s'il a la baraka avec lui.

Un lieutenant est venu à la station des transmissions pour demander un radio pour cette nuit. C'est une embuscade au col des Zarifètes. C'est à mon tour de sortir. Le rassemblement est prévu pour 11 h du soir. Après la soupe, je vais donc me reposer un peu sur mon lit car la nuit risque d'être longue. J'irai au foyer un autre soir.

On sort du camp à l'heure prévue. Nous sommes cinq : le lieutenant, trois voltigeurs et moi-même, tous armés de mitraillettes car c'est l'arme idéale en combat de nuit. Pas besoin de viser, le nombre de cartouches par rafale balaie suffisamment de terrain pour atteindre l'ennemi. Nous traversons la route et nous rejoignons le djebel. Nous faisons une petite pause en regardant le sol pour habituer nos yeux à l'obscurité. Nous allons nous rendre sur le lieu de l'embuscade à travers les taillis, sans bruit. Il ne faut pas se faire repérer, autrement ce serait nous qui tomberions dans le guépier.

Il est minuit lorsque l'on arrive au col. La route doit être à une trentaine de mètres de nous, mais nous ne faisons que la deviner dans la pénombre. Le lieutenant cherche l'endroit idéal et il se décide en nous disant à voix basse *c'est ici*. Il nous désigne un petit replat qui surplombe le col. Maintenant, à nous de nous installer. Il faut en silence enlever les cailloux à l'endroit où on va se mettre à plat ventre pendant des heures peut-être, sans bouger, sans se relever. Alors il vaut mieux qu'il y ait un minimum de confort, et en rassemblant ces cailloux devant nous, ils pourront peut-être nous protéger en cas de grabuge. L'embuscade commence vraiment. On se couche à plat ventre. Le premier travail, c'est d'armer la mitraillette car cette manoeuvre produit toujours un bruit métallique que l'on entend de loin dans le silence nocturne du djebel.

Quant à moi, j'envoie un message au radio du camp en lui signalant que nous sommes en place et que je quitte l'écoute. Je le rappellerai plus tard. J'éteins le poste radio car lui aussi est bruyant avec le bruit de fond lorsqu'il est en état de veille. Maintenant, nous ne devons plus être repérables. Même le chacal qui nous avait sentis et repérés dès notre sortie du camp se remet à japper (petit cri plaintif qui ressemble à des pleurs de jeunes enfants). Il s'est habitué à notre odeur et il nous oublie. Il vaut mieux car tout le monde sait que lorsque le chacal est silencieux, il y a du monde dans le coin.

Voilà, nous sommes cinq dans le djebel, allongés à un mètre les uns des autres avec comme seule consigne surveiller le col. Ici, c'est un lieu de passage obligé pour les bandes de fellaghas qui viennent du Maroc pour se rendre dans les djebels algériens. Et aujourd'hui, nos services de renseignements devaient être suffisamment informés pour nous envoyer en embuscade ici. Et je suis persuadé que le lieutenant savait comment il devait orienter son petit groupe pour voir arriver l'ennemi en face et non pas dans le dos, on aurait eu bonne mine !

Maintenant, il faut s'armer de patience. Personne ne sait pour combien de temps nous sommes là, peut-être jusqu'au jour. On a beau vouloir rester vigilant au maximum, il y a toujours un moment où la

pensée s'évade pour rejoindre la France, parents et amis, lesquels sont loin de se douter que la terre du djebel me sert de paillasse. Mes yeux pourtant sont fixés sur ce qui est en dessous de nous. Il faut prendre des repères, savoir où sont les cailloux, rochers, buissons etc., de façon à ne pas les confondre avec l'ennemi éventuel. La lune a dû monter dans le ciel car on dirait que la nuit est moins noire. Pourtant, on ne distingue les choses que sur une vingtaine de mètres. Tout doucement, les minutes passent, faisant des demi-heures, puis des heures. Aucun de nous n'ose bouger, même pas s'étirer pour essayer de dégourdir les membres qui s'ankylosent. On a toujours le doigt sur le pontet de la mitrailleuse et on est aux aguets. Il ne nous viendrait pas à l'idée de boire un coup au bidon. Le risque de faire du bruit est trop grand et cela pourrait faire capoter l'embuscade et il n'est pas question de mettre la vie des copains en danger. Dans une embuscade comme celle-là, le radio est redevenu un soldat parmi les autres, avec ses droits et ses devoirs de combattant. C'est pour cela que je fouille des yeux les alentours, en espérant trouver quelque chose de suspect, ce qui justifierait notre présence ici.

Il est plus de 3 h du matin, lorsque je réalise qu'il y a quelque chose de changé ici que j'ai du mal à définir. Je cherche pendant plusieurs secondes à analyser le changement, lorsque tout à coup, je réalise que dans le djebel qui nous environne, c'est le silence complet. Le chacal vient de se taire. Il y a du monde qui se promène, mais sûrement pas pour la cueillette des champignons. Finie l'envie de dormir ou de rêvasser au pays. J'ai tous les sens en éveil. Il faut guetter le moindre bruit ou geste provenant du col ou de ses environs. Je garde la tête immobile. Seuls les yeux cherchent dans la nuit des indices concernant la présence de rebelles dans le secteur. Il me faudra encore plusieurs minutes d'observation intense avant de deviner dans la nuit un mouvement. Mais est-ce que je peux faire confiance à mes yeux ? Il faut que cela se concrétise, ce qui ne saurait tarder si je ne me suis pas trompé.

Ma vigilance ne s'est pas trompée. Je distingue encore mal. Là-bas, en contrebas, quelque chose se déplace. Mais au fil des secondes qui s'écoulent, le flou devient silhouette et dans quelques instants, elle va prendre forme humaine. Je tourne la tête doucement vers mon collègue qui est couché près de moi. Il me fait un petit signe de la tête. Lui aussi a vu. Nous sommes prêts.

Le fellagha monte vers nous, légèrement sur la gauche. Sa démarche est sûre. Apparemment il sait où il va. Il ne nous a pas repérés. Il continue à monter vers nous, vers son destin, vers son exécution. Pour moi, le moment est intense. On va tuer quelqu'un de sang-froid et avec préméditation. J'ai la gorge qui se dessèche, la respiration devient courte mais je n'ai aucun scrupule. Je n'ai pas oublié les copains qui ont été tués ou blessés le 16 octobre.

Le doigt a quitté le pontet de l'arme pour venir se poser sur la gâchette. Ce n'est plus qu'une question de secondes. Le fellagha continue son ascension, 15 m, 12 m, 10 m. Le lieutenant a appuyé sur la gâchette de son arme mais il n'y a pas deux balles qui sont sorties du canon que l'on a tous fait feu sur le rebelle. Cinq longues rafales le transpercent. Il est mort debout et ce n'est que quelques secondes après que son corps s'écroule dans les cailloux. Le calme revient après ce déluge de feu. Le chacal ne va sûrement plus japper de la nuit après ce vacarme. On attend quelques instants, puis on se relève, les membres meurtris par cette longue inactivité. Le lieutenant et les voltigeurs vont fouiller le fellagha. C'est une sale besogne car il est dégoulinant de sang ou de viande arrachée. Je me garde bien d'y participer. En attendant, j'ai rallumé mon poste radio pour appeler le collègue qui est de permanence au camp et lui dire que nous allons rentrer, embuscade terminée, et prévenir les sentinelles de notre retour dans une heure environ. Il ne faudrait pas qu'elles nous prennent pour des ennemis.

Le fellagha n'avait pas d'armes ni rien d'intéressant sur lui. Ce devait être un agent de liaison entre les bandes qui parcourt les djebels, tout au moins c'est ce qu'on pense à ce moment-là. Le retour se passe sans histoire et à 5 h du matin, on retrouve notre lit avec beaucoup de plaisir. Il est tout de même plus confortable que les cailloux du col des Zarifètes.

Le récit de cette embuscade aurait dû s'arrêter ici comme beaucoup d'autres embuscades, mais celle-là va se révéler exceptionnelle et c'est pour cela que je l'ai choisie pour être racontée dans ce document sur la guerre d'Algérie avec les succès, les échecs, mais aussi les risques que nous avons encourus et parfois sans le savoir.

La journée s'est passée tranquillement. Je suis de permanence radio la nuit suivante de 8 h du soir à 2 h du matin, mais comme je me suis levé à midi, ce ne sera pas trop pénible, juste le temps de mettre mon courrier à jour. Le lendemain, dans la matinée, je suis au lavoir devant la maison forestière en train de laver quelques chaussettes, lorsque le radio qui est de permanence m'appelle : *Viens vite, je crois qu'il y a un message en morse et que l'on nous appelle*. Comme le gars n'est pas graphiste, il ne peut pas prendre le message.

Dès que je rentre à la station, j'entends très bien dans le haut-parleur du poste notre indicatif en morse. Il y a bien quelqu'un qui nous appelle. Je lui réponds avec le code morse "qui m'appelle". Mon correspondant me donne son indicatif que je ne connais absolument pas, mais je verrai plus tard car il me demande si je suis prêt à prendre un message. Le temps de prendre un bloc-notes et un crayon, je lui réponds par l'affirmative. Le contenu du message m'étonne. Il me demande si on était en embuscade au col des Zarifètes la nuit du ... au ... et si on a accroché. Je lui réponds de rester à l'écoute et que je le rappellerai dans quelques instants. Je termine en accusant réception du message. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Un inconnu est au courant de cette embuscade ? Il faut que je l'identifie et je sors du tiroir confidentiel les dossiers des transmissions classés "top secret", et à l'aide de ceux-ci, je ne mets pas très longtemps à trouver à qui appartient l'indicatif du message. C'est une compagnie de la Légion dont le camp doit se trouver du côté des "Abdellys". Fort de ces renseignements, je prends le message et je grimpe chez le capitaine pour le mettre au courant de tout ça. Il prend connaissance du message et il me regarde interrogateur :

- *Tu comprends quelque chose toi ?*
- *Rien du tout mon capitaine.*

Il griffonne sur un bout de papier la réponse au message : *Affirmatif, nous étions bien en embuscade au col des Zarifètes cette nuit-là et nous avons abattu un rebelle*. Je redescends à la station-radio pour expédier la réponse au message. Le radio légionnaire me répond dès que je l'appelle et je lui transmets le message. Il accuse réception et il me dit qu'il me rappellera plus tard.

Tout ceci n'a fait qu'aviver ma curiosité et aucune explication que l'on peut échafauder n'est valable. Il va bien falloir attendre le message de la Légion en espérant qu'il nous apporte l'explication aux questions que l'on se pose. Mais il faudra attendre le milieu de l'après-midi avant que le légionnaire nous donne de ses nouvelles. Voici en gros le contenu du message qu'il m'envoie :

Au lever du jour, sa compagnie a accroché une bande de fellaghas, environ 150 rebelles. L'accrochage a été sérieux. Il y a eu des morts, des blessés, mais aussi des prisonniers rebelles qui ont été interrogés sur le champ. Ceux-ci ont révélé que leur bande venait du Maroc mais qu'au col des Zarifètes, leur guide a été abattu dans une embuscade et comme eux n'avaient pas été repérés et que la consigne qui leur avait été donnée était de ne rechercher l'accrochage à aucun prix, leur mission étant de rejoindre les djebels du centre de l'Algérie, ils n'ont pas ouvert le feu sur les cinq gars dont un radio qui faisaient partie de l'embuscade. Ils avaient attendu que la voie soit libre pour continuer leur chemin sans leur guide.

Je crois bien que j'ai pâli en prenant le message, car les cinq gars de l'embuscade, c'était nous et le radio c'était moi. Savoir que l'on était observés à dix ou vingt mètres par 150 fellaghas, que nous avons eu la vie sauve grâce à une simple consigne donnée par un chef fellagha qui voulait que sa troupe n'aille en découdre qu'au milieu de l'Algérie, me donne bien le droit d'avoir une peur rétrospective. Et dire que sans l'accrochage de la Légion nous n'aurions jamais rien su.

J'ai porté le message au capitaine. Je reste devant lui pendant qu'il en prend connaissance. Il prend son temps. Je crois même qu'il le relit une deuxième fois. Enfin, il relève la tête, il me regarde et au bout de plusieurs secondes, il me dit simplement : *Vous l'avez échappé belle !* Je le salue et je m'en vais.

Le service des transmissions est tenu à la discrétion totale en ce qui concerne les messages qui partent ou arrivent à la station. Pourtant, aujourd'hui, ce message je ne peux pas le garder pour moi tout seul. Je juge que les copains qui étaient avec moi en embuscade ont aussi le droit de savoir. Je vais les voir et je leur explique tout ça. Je les sens incrédules mais ils savent que je ne plaisante pas, surtout pas avec la

vie ou la mort. On sort quelques bières et on trinque en se disant que c'est bon de vivre. N'empêche que l'on comprend qu'il en faut peu pour rester en vie mais il en faut encore moins pour mourir...

Signaux lumineux à la ferme

La 5^{ème} compagnie garde toujours, de nuit, la ferme à côté de Mansourah et comme par le passé, le soir, les deux G.M.C. quittent le camp avec à leurs bords les sentinelles, le sergent de relève et le radio. Ce soir-là, c'est moi qui suis de sortie. Mais cela ne dérange personne d'aller passer la nuit dans cette ferme où l'on est toujours bien reçus. Les traditions n'ont pas changé depuis Pâques. Le broc de café nous attend toujours. Notre lit de paille est toujours suffisamment confortable et, jusqu'à présent, il n'y a eu que peu d'incidents.

Cependant, cette nuit-là, tout ne va pas se passer pour le mieux. Vers minuit, un gars se tourne et se retourne dans la paille. Vraiment mal à l'aise, il souffre du ventre. On pense tous à une crise d'appendicite à le voir se recroqueviller et gémir. Au bout de quelques instants, il faut prendre une décision. J'appelle par radio le camp pour leur apprendre ce qui nous arrive. Le radio de permanence me dit qu'il me rappellera et de rester à l'écoute. Bien sûr, il faut qu'il en avertisse le capitaine, et la réponse qu'il nous fait parvenir est la suivante : *C'est au malade de décider. Ou il peut attendre le matin, alors l'ambulance du bataillon sera au camp avec le toubib pour l'ausculter, ou bien il souffre trop, alors la compagnie viendra le récupérer pour le soigner soit à l'infirmerie du bataillon, soit à l'hôpital de Tlemcen.* Le malade décide de serrer les dents jusqu'au matin si son état n'empire pas.

Ce n'est pas tout. Il est dans l'impossibilité d'aller prendre son tour de garde de 2 h à 4 h du matin et parmi les sentinelles, personne n'a envie de se "payer" quatre heures de garde. Il faut les comprendre. Et c'est ainsi que je dis au sergent : *Je vais aller prendre son tour de garde, mais avec les vacations à "heure pile", il faut prévenir la sentinelle qu'elle ne sera relevée qu'à "et cinq" et il faudra venir me remplacer à "moins cinq", en espérant qu'il n'y aura pas de message urgent à passer avec notre malade.*

C'est comme ça que je me retrouve sentinelle sur la petite plate-forme aménagée dans le toit du cuvage, face à l'étendue des vignobles. L'autre sentinelle s'en va en me disant *rien à signaler*, et c'est décontracté que je commence mon tour de garde. Il ne doit pas y avoir de clair de lune car la nuit est plutôt sombre. J'essaie pourtant de prendre des points de repère car il y a longtemps que je n'ai pas pris de garde ici. Tout est calme et tout en étant vigilant, je laisse mon esprit rêver au pays. Il doit y avoir un petit quart d'heure que je suis ici lorsque je sursaute violemment. Mes yeux viennent de voir quelque chose d'impensable. J'ai de la peine à le croire. Pourtant, je suis obligé de me rendre à l'évidence. Ici, dans la vigne en dessous de moi, des signaux lumineux s'allument, s'éteignent, éloignés de dizaine de mètres les uns des autres de toutes les couleurs. "Ils sont là", mais pourquoi ? J'essaie de ne pas céder à la panique et à la peur. Pourtant, je sens la frousse m'envahir, ce fluide glacial qui me parcourt l'échine a vite fait de me renseigner sur ma sérénité. Il faut que je réagisse calmement, sans précipitation et pour me donner du courage, j'arme la mitraillette en essayant de ne pas faire de bruit. Maintenant, je peux analyser la situation. Elle n'a pas changé. Ça s'allume, ça s'éteint. Se déplacent-ils ? Ou bien sont-ils si nombreux que ça ? Impossible de trouver une réponse. Je me dis que s'ils étaient venus pour attaquer la ferme, ce serait déjà fait ou alors ils attendent que je tire pour savoir mon emplacement exact ? Je décide de ne pas tirer pour l'instant. Je jugerai plus tard. Il existe, à un mètre au-dessus de ma tête, un projecteur gros comme une "lessiveuse". Je me garde bien de l'allumer. Ce serait la meilleure façon de ramasser une dizaine de rafales. Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Je me torture l'esprit, lorsque dans mon cerveau commence à germer une explication plausible. Ils sont en train de m'amuser pour détourner mon attention et m'empêcher de voir quelque chose mais quoi ? Mes déductions arrivent à me convaincre qu'il se passe des choses ailleurs. S'ils sont venus ici, c'est pour attaquer la ferme, mais le faire de l'extérieur est voué à l'échec. Alors il faut pénétrer à l'intérieur et pour y parvenir, il n'y a que les deux portails, celui de la cour et celui qui est en

dessous de moi à quatre ou cinq mètres sur ma droite. Je sais que ce dernier est très bien barricadé mais il est isolé, et avec quelques explosifs il ne va pas résister longtemps. Les fellaghas sont peut-être en train de le miner pendant que moi je regarde les signaux de toutes les couleurs. Il faut que je m'assure que personne ne traîne devant le portail, mais c'est malaisé. Le mur qui me protège est trop haut et trop large. Pourtant il faut que j'en ai le coeur net. Je pose la mitrailleuse à côté, avant de me mettre à plat ventre sur le mur. Maintenant je distingue le côté extérieur du portail, mais il fait sombre et je ne vois pas grand chose. J'observe pendant une bonne minute. Je ne vois rien bouger, ce qui me rassure. Je redescends de mon perchoir et je récupère mon arme. Le chemin qui ceinture les bâtiments se distingue par sa couleur blanchâtre et si quelqu'un venait à le traverser je suis convaincu que je pourrais l'apercevoir. Les minutes sont longues en attendant une éventuelle explosion. Au fur et à mesure que le temps passe j'arrive à me persuader que le portail n'est pas piégé. Je me contente de surveiller le chemin avec une attention soutenue en négligeant les signaux qui essaient toujours de me narguer.

Mes deux heures vont se terminer. Ce n'est pas trop tôt car le sergent n'a pas fait de ronde. Je n'ai donc pas pu le mettre au courant. La relève arrive enfin. Je lui explique ce qui se passe dans le coin, ce qui n'est pas fait pour le rassurer. Mais je lui dis qu'il ne doit pas y avoir un grand danger car les fellaghas n'auraient pas attendu si longtemps s'ils avaient voulu agir contre la ferme et contre nous.

Je rejoins donc le dortoir pour raconter ce qu'il se passe dans la vigne. Le sergent se rend sur place avec deux gars pour vérifier la fermeture efficace du portail et constater les jeux de lumière. Pendant ce temps, je fais la vacation avec le camp en signalant les incidents de la nuit et en donnant des nouvelles de notre malade. Son état est stationnaire mais pas brillant. Toujours recroquevillé dans cette paille, il me fait de la peine surtout qu'il a encore quatre heures à attendre avant d'être pris en charge par l'ambulance. Les soldats ne sont pas rassurés en sachant qu'une bande de fellaghas est à proximité. Certains vont se coucher dans les G.M.C. pour parer à toute éventualité. Mais rien ne se passera. Ils ont amusé la sentinelle qui m'a remplacé encore une vingtaine de minutes puis le calme est revenu. Au lever du jour, on a été faire une inspection rapide dans la vigne mais on y a vu que des traces de pas assez nombreuses sans autre indice et on ne peut pas rester plus longtemps ici car l'ambulance et le toubib doivent attendre le gars au camp. Le retour se passe sans histoire. Dès notre arrivée, le malade est transféré du G.M.C. à l'ambulance qui doit être un peu plus confortable que le camion.

On n'a eu que peu de nouvelles du gars. C'était bien une appendicite. Il a été dirigé sur l'hôpital de Tlemcen pour y être opéré. Mais on ne l'a jamais revu. Il est parti en convalescence et il a dû finir son service militaire en France.

Pas de répit

La rébellion est de plus en plus omniprésente. C'est presque au quotidien que les fellaghas font parler d'eux. Ils ont même abattu un hélicoptère entre notre camp et le col des Zarifètes. Il a fallu aller le garder quelques jours avant qu'il ne soit démonté en partie et emporté par les engins du génie. Au camp, ce n'est pas mieux. Une nuit, ils sont venus balancer par-dessus les barbelés un produit dans une boîte de conserve de 5 kg, lequel a pris feu en arrivant au sol. Il a brûlé pendant une bonne demi-heure. Je ne connais pas le produit incendiaire qui nous était destiné. Il n'a fait aucun dégât. Les sentinelles ont tiré mais sans résultat. A mon avis, les rebelles ont simplement voulu nous dire qu'ils existaient. Les jours suivants, ce fut plus grave. Par deux fois, à quelques jours d'intervalle, un des chauffeurs qui emmène la garde à la ferme a eu le réflexe de jeter son G.M.C. dans les vignes pour éviter une mine posée sur la piste pendant la nuit entre la ferme et Mansourah. Ce n'est plus un divertissement que d'aller prendre la garde chez le colon. Maintenant, chaque matin, il faut se rendre jusqu'à Mansourah à pied en inspectant la piste. Ce n'est pas très loin, mais on s'en serait bien passé. Le chauffeur a été décoré pour son réflexe salvateur dans les jours qui ont suivi. Il l'a bien mérité. Si les mines n'ont pas pu être efficaces sur la piste de la ferme, elles vont

l'être sur la route quelques jours plus tard. C'est ainsi qu'un matin, le radio de permanence sort en courant de la station en hurlant : *Ils ont sauté, ils ont sauté !* On a compris qu'il s'agissait des camions de la ferme. Pendant que le radio va rendre compte au capitaine, on se rend à la station pour en savoir plus. J'appelle le radio. S'il a pu envoyer un message, c'est qu'il ne doit pas être blessé. Il nous raconte : *C'est dans les tournants en dessus de Mansourah que cela c'est passé. Le radio était dans le 2^{ème} G.M.C. Heureusement pour lui car le G.M.C. qui ouvrait la route a passé sur une mine avec les roues arrière du camion. L'explosion a arraché les roues, tordu le châssis et le véhicule a terminé sa course en contrebas de la route, couché contre un arbre. Mais il y a deux gars groggy qui sont toujours à l'arrière du camion. Les autres ont pu se dégager et revenir sur la route.* Le capitaine est arrivé à la station. Mais avant, il a demandé aux chefs de section de se préparer à partir avec leurs hommes. Il téléphone au commandant du bataillon pour lui expliquer ce qui arrive et demander une ambulance sur les lieux le plus vite possible. Ici, c'est le branle-bas de combat. Les sections embarquent dans les G.M.C. pour se diriger vers le lieu tragique. Aucun radio ne part avec eux car il y en a déjà un sur place. Pourtant, on reste tous à la station dans un silence pesant en attendant des nouvelles sur la santé des deux gars. Lorsqu'elles arrivent, c'est la consternation parmi nous. Il y a un mort et l'autre est sérieusement touché à la colonne vertébrale. On saura plus tard qu'il restera paralysé à vie. C'est le premier mort de la 5^{ème} compagnie. Autrement dit, ici, tout le monde est choqué et en plus, c'était des anciens tirailleurs d'Allemagne. On est arrivés tous ensemble sur la terre algérienne. Combien va-t-il en manquer le jour de la quille ?

Les deux victimes ont été évacuées sur Tlemcen. Le G.M.C. a été rejoint le tas de ferraille. Les sections sont de retour au camp. Le commandant du bataillon les accompagne, mais ce dernier n'a pas envie d'enterrer le fait divers. Il ne faut pas donner l'impression aux rebelles qu'ils ont gagné une bataille. C'est pour cela qu'avec le capitaine de la compagnie, ils s'installent dans la cour devant la station-radio pour organiser une petite opération pour l'après-midi dans le secteur où le camion a sauté. Le téléphone et la radio sont à deux pas ce qui permet de contacter des compagnies aux alentours pour venir nous prêter main-forte pour l'après-midi, nous pourrions peut-être venger nos copains.

Le repas de midi est vite avalé. Il est 13 h lorsque l'on part pour le djebel. Nous sommes à pied, ce qui nous permettra de commencer le ratissage dès la sortie du camp. Sept ou huit compagnies ont répondu présent à la demande du commandant. Cela devrait représenter environ 800 soldats participant à cette mini-opération. C'est à mon tour d'être le radio du capitaine. Mais vu les circonstances, je me retrouve radio du commandant. Je ne sais pas si je dois être flatté, mais je suis un peu ému surtout au départ. Puis le temps passant et comme il est presque sympa, l'atmosphère se déride assez rapidement. Mais par contre, il y a du boulot avec les ordres à donner aux autres compagnies, les messages à recevoir et à transmettre au commandant. Mais ça ne se passe pas trop mal et tout le monde met du cœur à l'ouvrage pour retrouver des indices sur la pose de cette mine meurtrière. Tous les douars de la région sont passés au peigne fin malgré les hurlements des fatmas. Après notre passage, tout est sens dessus dessous. On leur fait comprendre vertement que c'est de leur faute et que ce sera pire si on ressaute sur une mine dans le secteur.

Mais aucun indice flagrant n'est découvert. Pas d'armes, pas de grenades, pas la moindre petite cartouche et l'heure tourne. Il va être 18 h. On commence à désespérer. Pourtant, une compagnie est en train de fouiller des taillis dans les contreforts au-dessus de Tlemcen lorsqu'un accrochage violent se fait entendre. De longues rafales partent dans les taillis. Nous ne sommes pas très loin de l'accrochage. Le commandant part dans la direction des rafales en me faisant signe de le suivre. Quelques minutes plus tard, tout se calme. La bataille est finie et lorsqu'on arrive sur les lieux, c'est pour constater qu'il y a quatre fellaghas étendus dans les broussailles, morts, victimes des rafales vengeresses. Aucune égratignure de notre côté, heureusement, parce que les rebelles ont été surpris, se croyant à l'abri et ne s'attendant pas à notre présence dans le secteur.

Je me souviendrai toute ma vie de cet instant où le commandant, se retournant vers moi, me dit ces simples mots sortis tout droit d'une bande dessinée du Far West : *T'as vu fils, si on les a envoyés aux pays des grandes chasses !* Et comme il avait une petite tendance à bégayer, je l'entends encore, surtout de la part d'un commandant de bataillon envers son radio d'une après-midi.

Nous sommes rentrés au camp. Les autres compagnies ont rejoint également leur campement. Pour nous, mission accomplie. Nos gars sont vengés. Mais malgré notre petite victoire de cette après-midi, il en manque deux au camp. On est tristes et la bière a un goût amer.

Aïn Fezza

Le temps s'est dégradé. C'est de la pluie ou du crachin au quotidien. Le vent souffle, il est glacial. L'hiver se fait sentir de nouveau après un répit en janvier. Ici au camp des Zarifètes, il y a tout de même des poêles dans les chambres et, surtout, le camp est entouré de chênes-lièges, donc de combustible tout trouvé. Avec haches, passe-partout et un peu de courage, on se réchauffe.

Nous sommes à la mi-février. Nous sortons peu en opération. Notre emploi du temps est orienté, pour cette période, vers les "ouvertures de routes", car toutes ces histoires de mines dont nous avons souffert, ainsi que les autres camps, ont créé parmi les convois une certaine insécurité. Il faut donc rendre les déplacements le plus sûr possible, et c'est pour cela, qu'avant l'aube, on se rend sur les routes à travers le djebel avec une section tous les trois ou quatre kilomètres, pour être prêts au lever du jour à inspecter le tronçon de route qui est attribué à chacun, pour repérer toute mine qui aurait été posée pendant la nuit. Je crois que tous les camps du djebel sont soumis à la même inspection car les fellaghas ont dû bénéficier d'un gros arrivage de ces mines traîtresses. Pour continuer la journée, on se poste sur les hauteurs pour parer ou empêcher toute tentative d'embuscade et tous les convois profitent de cette sécurité apparente pour transporter et ravitailler les camps en victuailles, essence, munitions etc. Certains civils en profitent pour aller voir des parents ou amis dans d'autres bourgades, car les autres jours, ils ne se risqueraient pas sur les routes.

La nouvelle est arrivée, soudaine, incroyable, incompréhensible. On croit à une plaisanterie de mauvais goût. La 5^{ème} compagnie déménage au complet avec armes, bagages, mais aussi avec tout ce qui lui appartient : le mobilier, les lits, les munitions, les baby-foot du foyer, etc. On part demain pour aller dans un camp dans la petite bourgade d'Aïn Fezza. Personnellement, je connais ce camp pour y avoir passé certaines nuits de départ en opération. Nous faisons halte pour dormir un peu dans ce camp, pour repartir au petit matin en opération dans les djebels environnants, tout ceci lorsque j'étais au camp de Tal Terny.

Ici, nous allons être remplacés par une compagnie de la Légion étrangère. Quant à nous, nous allons également relever une compagnie de la Légion basée à Aïn Fezza. Allez comprendre l'armée ! Inutile de dire que le lendemain, le camp ressemble plus à un marché aux puces qu'à une base militaire. Les camions du train sont arrivés pour transporter tout ce matériel hétéroclite. Nous avons un camion réservé au service des transmissions et on empile à qui mieux mieux les postes radio, les piles de secours, les câbles téléphone et tout le stock d'archives, blocs-notes etc. Nous ne chargerons nos lits que demain matin. Il faut bien dormir car demain, il y a du boulot pour tout réinstaller dans le nouveau camp.

Notre nouveau capitaine n'aura pas eu le temps de s'habituer à ses appartements. Il y a une quinzaine de jours qu'il est parmi nous. C'est un jeune. Il a une dizaine d'années de plus que nous, la trentaine légèrement dépassée. C'est un officier sympathique au premier abord, mais on sent chez lui le meneur d'hommes avec son sourire en coin, la parole douce, sachant se faire obéir du geste ou d'un mot sans élever la voix. Je crois qu'ici tout le monde est content de servir sous ses ordres et l'avenir va nous le confirmer. Il a un sens inné du commandement et de la tactique militaire (bien des années plus tard, un jour en écoutant la radio, j'ai entendu qu'un général qui portait le même nom que lui était le chef d'un corps expéditionnaire au Tchad. Je ne serais pas étonné si un jour j'apprenais que c'était la même et unique personne).

Le jour s'est levé mais pas le soleil. Il pleut encore comme ces derniers jours. Il faut y aller. On charge les derniers lits dans le camion. Les cuistots nous ont distribué un repas froid mais ils ont été

généreux pour le pinard. Tout doit disparaître. Et vers midi, le détachement du train qui joue les déménageurs sort du camp des Zarifètes. Quant à nous, il reste encore quelques formalités à remplir avec le détachement de la Légion qui est venu prendre possession du camp avant l'arrivée du gros de la troupe dans la soirée. Et c'est avec quelques minutes de retard que l'on prend la route vers notre nouveau camp.

Nous descendons sur Tlemcen comme nous l'avons déjà fait de si nombreuses fois que nous commençons à connaître la route avec son lot de tournants. Mais aujourd'hui, à la sortie de l'un d'eux, on voit, à quelques mètres devant nous, un camion de nos déménageurs en travers de la route, sa remorque est couchée sur le côté, à moitié en dessus du ravin, la bâche arrachée, les arceaux tordus. La remorque a dû glisser sur la chaussée mouillée. La roue est venue heurter le talus, ce qui a provoqué son renversement. Le spectacle qui nous est offert n'est pas beau à voir, mais cela aurait pu être pire car dans la remorque, il y avait nos munitions. Elles sont là, éparpillées dans le ravin. Les caisses sont éventrées. Les emballages ont souffert et maintenant, tout est mélangé en contrebas de la route. Les cartouches avec les grenades, les bandes de mitrailleuses avec les obus de mortiers... Pour l'instant, Dieu merci, rien n'a explosé, mais il va falloir ramasser tout ça. Le danger est réel. Une simple grenade aux trois quarts dégoupillée et tout peut sauter !

Le capitaine ne dit rien mais je le sens tendu, contrarié par ce contretemps dangereux, surtout que l'on est attendus à Aïn Fezza. Il fusille le pauvre chauffeur du regard. Ce dernier bredouille, ne trouvant aucune excuse justifiant le spectacle. Il y a des jours de prison qui s'annoncent pour lui : "Destruction du matériel de l'armée, a mis en péril la vie d'autres soldats", et la liste peut s'allonger pour peu que ses supérieurs veuillent lui faire payer le prix fort.

Le capitaine donne des ordres. Une section est désignée pour dégager les munitions qui sont restées à l'intérieur de la remorque ou aux abords et la remettre sur ses roues. Une autre section va descendre dans le ravin en contournant le désastre, se mettre épaule contre épaule, le casque lourd à la main, vers les munitions qui ont roulé le plus loin, et en remontant les ramasser avec un maximum de précautions. Ils devront les déposer dans le casque et lorsqu'il sera plein, venir sur la route pour le transvider. Les autres soldats assureront la protection aux alentours en attendant de venir relever les ramasseurs de munitions. Le capitaine donne une consigne impérative : *Silence total*. Aucun bruit ne sera toléré de la part des soldats car il faut écouter attentivement tout bruit suspect annonçant une grenade en train de fuser avant d'exploser. Au moindre bruit de cet ordre, tout le monde doit se jeter à plat ventre en espérant avoir de la chance.

Le capitaine m'a demandé d'avertir Aïn Fezza de notre retard. Mais j'ai beau insister des dizaines de fois, je suis dans l'impossibilité d'établir la liaison avec le camp. Le légionnaire de permanence a dû déjà débrancher son poste radio en vue de son départ. La seule solution que je trouve, c'est d'appeler le bataillon pour que ce dernier contacte Aïn Fezza par téléphone en leur annonçant que l'on a eu un incident sur la route et que nous arriverons bientôt. Je me garde bien de dire le genre d'incident qui a causé notre retard. Ils s'en débrouilleront en haut lieu.

La cueillette se termine sans alerte. Les gars ont restauré quelques caisses en vue de mettre les grenades, que l'on juge les plus dangereuses, mais les cartouches sont posées en vrac dans les camions. L'armurier a du pain sur la planche pour trier tout ça. On ne va pas le voir au foyer de sitôt.

Nous sommes enfin repartis avec plus d'une heure de retard et il pleut toujours. Notre arrivée dans ce nouveau camp n'est pas glorieuse mais on y est. Nous allons pouvoir nous installer pour la nuit. Demain on verra.

Aïn Fezza - Ouchebea - les Cascades

La nuit s'est bien passée, mais maintenant, il y a de l'organisation en vue, car si cette nuit nous étions en surnombre au camp, il ne va pas en être de même dans le futur, car il y a trois camps réservés à

la 5^{ème} compagnie : Aïn Fezza bien sûr, Ouchebe, c'est un camp sur les hauteurs du djebel qui est en vis-à-vis du Nador sur la gauche de la route de Lamoricière en venant d'Aïn Fezza et les Cascades, ce n'est pas un camp à vrai dire, mais un poste de garde important car c'est ici qu'il y a le pont du chemin de fer reliant Oran-Tlemcen et Oujda au Maroc. Ce pont est vital pour tout le monde car c'est le cordon ombilical de Tlemcen, donc de notre ravitaillement qu'il soit civil ou militaire.

Une cinquantaine de soldats avec leurs officiers, radios, chauffeurs, sans oublier les cuistots prennent la direction du camp d'Ouchebe pour aller relever les légionnaires qui ont bien voulu y passer une nuit supplémentaire. Le camp n'est pas très loin d'Aïn Fezza, 4 ou 5 km de piste montante pour arriver en ce lieu qui domine le djebel. Mais là-haut, ils vont peut-être se sentir un peu isolés bien qu'ils soient reliés à nous par radio et par téléphone. Laissons les s'installer.

Ceux des Cascades se préparent également à rejoindre leur nid d'aigle, car le poste de garde est inaccessible par la route. La seule voie d'accès est la voie ferrée. C'est donc une draine qui va venir les chercher et c'est elle également qui les ravitaillera dans le futur. C'est un sergent-chef qui aura la responsabilité du détachement et de la garde. Ils ne sont pas nombreux à partir, une bonne vingtaine, mais ils emmènent aussi cuistots, radios et ici on commence à manquer d'effectifs. Mais on nous rassure, des renforts devraient arriver les jours suivants.

Le service des transmissions s'installe malgré tout. Les deux radios qui ont été mutés seront tout de même en contact avec nous toutes les deux heures pendant les vacances obligatoires. La station-radio est presque coquette par rapport à ce que j'ai connu. Le sol est bétonné, les murs sont crépis et peints, le coin radio est au fond de la pièce, le standard à l'entrée. Une fenêtre donne sur la cour. Par contre, nos lits sont dans une grande piaule qui peut loger une bonne soixantaine de soldats. Fini notre petit coin à nous. Tant pis !

Le camp n'est pas très grand, le quart de celui des Zarifètes. Il est accueillant. Les légionnaires nous ont laissé un camp en parfait état. Il y a même des pots de fleurs avec des géraniums sur les murettes, c'est tout dire ! Le foyer est suffisamment grand pour installer baby-foot et ping-pong. Lorsque l'on a connu Tal Terny, ici c'est un palace. Il y a l'eau, l'électricité. Les murs de protection sont solides. C'est pour cela que les postes de garde ne sont qu'au nombre de quatre, ce qui va permettre aux soldats de rester dans leur lit plus longtemps. Et pour couronner tout ça, le camp se trouve dans une bourgade d'apparence paisible, bien que dans l'avenir nous allions changer d'avis.

Ici, il y a un petit bistrot, une épicerie, le bâtiment où logent les harkis du coin. Il y a une école, des fermes et bien sûr la gare. Mais comme souvent, il y a le côté européen et derrière, en allant sur le djebel Nador, il y a le douar où vivent les Arabes.

Les jours qui suivent sont mis à profit pour faire la connaissance des environs du patelin et pour finir quelques travaux commencés par les légionnaires, comme le mirador ou le poste de garde à la gare. Nous l'avons installé sur le poste d'aiguillage avec des traverses de chemin de fer pour protéger la sentinelle. Pendant que les "soldats menuisiers" s'occupent à finir ces ouvrages, les transmissions y installent le téléphone.

Quant aux patrouilles de reconnaissance du coin, elles nous apprennent qu'Aïn Fezza est à un carrefour de contrastes avec les deux djebels qui nous dominent de part et d'autre de la route, le Nador étant de loin le plus imposant. La route venant de Tlemcen arrive dans cette bourgade après avoir passé entre des falaises au-dessus des cascades et serpenté entre des rochers ou des coins à embuscades. Il va falloir être vigilants. Mais elle entre à Aïn Fezza en ligne droite, plate, accueillante, surtout que de l'autre côté de la bourgade, elle entre dans les vignes. Ces dernières sont coincées au chaud entre les djebels. Ici le vignoble doit faire des milliers d'hectares. Il occupe toute cette portion de terre jusqu'à Lamoricière, peut-être même plus loin.

Je crois que l'on va se plaire ici et la présence de quelques Européens "pieds-noirs" nous ramène un peu à la civilisation que l'on avait oubliée. La seule ombre au tableau, c'est que le responsable des transmissions et un standardiste vont avoir la quille, tant mieux pour eux, mais on va se retrouver en

manque d'effectifs à la station. Heureusement que pendant les permanences radio, s'il faut faire les vacations, bien sûr, toutes les deux heures avec les camps du coin, on a le droit de dormir entre deux vacations. Alors avec un réveil et un lit de camp, on devrait s'en sortir en attendant du renfort. Par contre ici, tous les messages seront transmis en morse, sauf ceux des patrouilles de la compagnie avec la station-radio. Mais on en a vu d'autres et on y arrivera !

Exécution dans la neige

Maintenant que nous sommes installés, il va falloir reprendre le chemin du djebel. Mais si nous allons faire moins d'opérations, par contre, on va faire appel à nous pour des "coups de mains", des patrouilles, embuscades, contrôles etc. Et c'est pour cela qu'aujourd'hui notre convoi se dirige vers les 8 h du matin en direction du P.C. du régiment à Lamoricière.

Notre mission est de nous rendre au camp de prisonniers fellaghas, prendre livraison de l'un d'eux, lequel doit nous guider vers des grottes censées être des caches d'armes à la disposition des rebelles. Tout se passe comme prévu pour l'instant et le capitaine du service de renseignements, "le 2^{ème} bureau", nous accompagne avec sa jeep et son chauffeur. C'est ainsi que, vers midi, nous arrivons dans un douar après avoir avalé des kilomètres de pistes dans les djebels. C'est le douar où vivait le prisonnier avant qu'il ne passe dans la clandestinité rebelle.

Les véhicules sont restés à l'entrée du douar. Aussitôt débarqués, les gars prennent possession des ruelles et des environs. Le coin est sous haute surveillance. Le fellagha est avec les capitaines, et quelques soldats veillent sur lui. Je suis à quelques mètres du groupe lorsque arrive une fatma et quelques enfants. Je ne tarde pas à comprendre que c'est la famille du prisonnier, surtout lorsque je les vois tous se jeter dans les bras les uns des autres et s'embrasser. Il doit y avoir longtemps que tout ce monde est séparé. On a enlevé les menottes du prisonnier. Il ne risque pas de s'évader, il est surveillé par les gars du coin de l'oeil.

Puisqu'il est midi, autant en profiter pour casser la croûte. On sort les boîtes de ration, le bidon est le bienvenu également. Les gamins du douar tournent autour de nous en quête de quelques friandises. Il fait beau. Mais l'heure tourne, il nous faut aller voir ces fameuses grottes. Les menottes sont remises au prisonnier. C'est la séparation avec sa famille dans les cris et les pleurs. On grimpe dans nos véhicules pour s'approcher un peu plus des grottes et du djebel. Après quelques kilomètres, on abandonne les camions à leurs chauffeurs pour aller vérifier les dires du prisonnier. La montée est raide avant de parvenir à la première grotte. Il faut l'encercler, mettre les fusils-mitrailleurs en batterie avant d'envoyer le fellagha dans la grotte, suivi de soldats, mitraillettes aux poings, le doigt sur la gâchette. S'il y a des armes, il y a peut-être des rebelles pour les garder. Ils ressortent plusieurs minutes après. La grotte est vide. Même pas un indice prouvant qu'elle a été utilisée par les fellaghas pour un dépôt quelconque.

J'observe ce fellagha à la sortie de la grotte. Il n'est pas fier. Il bredouille quelque chose que je ne comprends pas. Il n'a rien d'un chef de guerre. Il tremble de peur. Il a dû passer dans la clandestinité pour faire comme les autres, à moins qu'il n'y ait été forcé. Il nous fait comprendre que ce doit être dans une autre grotte. Et on recommence l'ascension du piton en suivant notre guide involontaire. La deuxième grotte est repérée. Le scénario recommence, mais la fouille se révèle tout aussi infructueuse. Il nous fait signe de le suivre et on continue à grimper vers une éventuelle troisième grotte, que l'on trouve dans les broussailles. Mais ici comme pour les précédentes, la fouille ne donne rien.

J'ai la vague impression que le fellagha se moque de nous. Il essaie de nous faire croire que l'on va trouver quelque chose et il nous emmène encore vers les hauteurs du djebel. Il connaît le coin par cœur. Il y a peut-être gardé les chèvres dans sa jeunesse. Et nous voilà partis vers une quatrième grotte. L'ascension se fait plus difficile car on vient de retrouver la neige, à cette altitude, elle n'a pas encore fondu. Il en reste 10 à 15 cm selon les expositions. La grotte est trouvée et tout le monde espère que ce coup-là c'est la bonne,

de façon à ce que l'on ne soit pas venus ici pour rien. Mais il va bientôt falloir déchanter. Les gars sortent avec un signe négatif. Il se fait tard. Pourtant, le prisonnier recommence le crapahut vers d'autres sommets.

Nous continuons à le suivre sur une centaine de mètres. Le capitaine du 2^{ème} bureau le suit à peu de distance. Je suis à sa gauche. Notre capitaine est nettement derrière nous, à cet instant, je vois l'officier du renseignement chercher quelque chose dans sa poche droite, tout au moins c'est ce que je crois, alors qu'il est en train de sortir son revolver de l'étui. Il l'arme rapidement, le pointe vers la nuque du prisonnier et il fait feu. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir, encore moins de détourner la tête. Je vois le corps du fellagha se tétaniser sous le choc de la balle meurtrière. Je détourne prestement mon regard de cette scène macabre. Mais il est trop tard, j'ai tout vu, sauf la chute du corps dans la neige qui sera son linceul. J'ai fait demi-tour sur moi-même et j'aperçois notre capitaine qui a déjà commencé la descente vers nos camions en faisant signe à tout le monde de le suivre. Je ne me fais pas prier, et c'est à grandes enjambées que j'essaie de le rejoindre. J'entends une deuxième détonation. "L'autre", là-haut, a dû donner le coup de grâce au prisonnier pour parfaire son assassinat. Mais personne ne regarde dans sa direction. Qu'il se débrouille maintenant avec son cadavre ! Le temps qu'il récupère les menottes, nous sommes déjà loin dans la descente, car on dévale le piton à grandes enjambées. Il ne nous rattrapera pas avant la vallée. On ne veut plus de sa présence. L'exécution de ce pauvre bougre nous a profondément choqués, y compris notre capitaine. Des morts, on en a vus déjà beaucoup. Pourquoi alors prendre cette exécution à coeur ? Peut-être simplement parce qu'à midi on a vu l'image d'une famille réunie, parents et enfants, pour un bref moment de bonheur dans l'instant des retrouvailles, et que ce soir, son cadavre est resté dans la neige, là-haut, dans le djebel, et que les chacals vont le faire disparaître dans les jours à venir. Nous ne sommes pas près de pardonner à cet officier de l'armée française de s'être comporté de cette façon aussi dégradante. Tuer, par derrière, un homme qui a un autre idéal que nous et qui a les menottes aux poignets, n'est pas digne d'être excusé.

Lorsqu'il est arrivé à sa jeep, nous sommes déjà tous installés dans nos véhicules. Le départ est immédiat. Aucune parole. Nous passons devant le P.C. du régiment pour le raccompagner, mais nous ralentissons à peine. Et dès que sa jeep a quitté le convoi, nous nous empressons de rejoindre notre camp en essayant de retrouver un peu de sérénité. La journée a été éprouvante.

Pas fiers de nous

Bien que nous soyons très nombreux dans ce djebel pour cette opération, chaque compagnie a son propre ordre de mission. Elle crapahute à sa guise, pourvu que les ordres soient exécutés. La mission qui nous incombe est de fouiller systématiquement tous les douars qui se trouvent dans les vallées qui entourent le djebel. C'est ainsi que, dès le lever du jour, les fouilles commencent.

Les douars qui subissent ces contrôles militaires aujourd'hui dans ces vallées, méritent à peine le nom de douar tellement la misère est grande ici. Ce ne sont pas des mechtas, même modestes, mais des cahutes faites d'un soubassement circulaire en pierre sèche de deux mètres environ de diamètre, surmonté d'une armature en branchages de forme pointue recouverte d'alfa pour essayer de lutter contre les intempéries. A l'intérieur, il n'y a rien, à part quelques nattes qui recouvrent le sol, et, dans un coin, on devine quelques ustensiles de cuisine de première nécessité.

La misère de la misère. Tous les habitants sont dehors. Mais parmi eux, il n'y a aucun homme. Où sont-ils ? Ce n'est même pas la peine de le demander aux fatmas, elles nous tournent le dos sans répondre. Les enfants refusent les quelques friandises de nos boîtes de ration, peut-être par peur, mais je crois plutôt qu'ils n'ont jamais vu ni goûté un bonbon ou un bout de chocolat de leur vie. Seuls les "chibanis" (vieillards) nous regardent, assis sur le sol, avec le regard fier de ceux qui sont démunis de tout, surtout de l'essentiel. Comment peut-on survivre ici, dans ce désert habité où rien ne pousse ? Je n'ai même pas vu un point d'eau à proximité. La piste. n'est que poussière. Aucun endroit n'est cultivé parce qu'impossible à cultiver,

des chèvres squelettiques essaient de brouter quelques touffes d'alfa espérant les transformer en gobelets de lait pour nourrir la population. Le plus malheureux d'entre nous est un châtelain à la vue de cette misère.

Tous les douars que nous allons traverser et fouiller au cours de cette journée seront à cette image. Il ne doit pas y avoir de jalousie de richesse entre eux, mais pas non plus d'échange d'un quelconque surplus de nourriture. Nos voltigeurs ne sont pas très ardents à la fouille, convaincus qu'ils ne trouveront rien dans ce tas de misère, surtout avec la chaleur qui règne dans ces vallées, sans parler des odeurs de "fauve", dues probablement aux chèvres, au manque d'eau, à l'absence d'hygiène la plus élémentaire dans ces coins oubliés de tous.

C'est le milieu de l'après-midi. On sort d'un douar que l'on vient de fouiller sans résultat non plus, on va continuer dans ces vallées à la recherche d'un autre douar à inspecter. Mais devant nous, à deux ou trois cents mètres, se dresse un bosquet composé d'arbres maigrichons. Il est sur notre chemin et nous allons le traverser. Les gars de la compagnie sont en position de ratissage, éloignés d'une dizaine de mètres les uns des autres. Il n'y a donc qu'une équipe de voltigeurs qui passe dans ce petit bois. Le capitaine suit tout ce petit monde à une cinquantaine de mètres. Lorsque l'équipe s'arrête au milieu du bois et commence à regarder avec attention au pied d'un arbre chétif, on se demande ce qui a bien pu attirer leurs regards. Puis le caporal nous met au courant : *Ici il y a de la terre qui a été remuée récemment. Ils sont sûrement venus y planquer leurs armes sachant que nous étions dans le coin, on va vérifier.* Certains voltigeurs sont équipés de la pelle U.S. C'est une petite pelle repliable qui peut aussi servir de pioche et qui se porte à la ceinture. Les voilà qui se mettent au travail en creusant cette terre fraîchement remuée.

Nous nous sommes tous arrêtés en attendant le résultat, on se sent fébriles car on ne doute pas que l'on va trouver quelque chose et après nos échecs répétés de la journée, ça nous remonterait le moral. C'est peut-être des armes, mais plus sûrement des munitions ou des grenades. A moins que ce ne soit des mines ? Chacun rêve à sa façon. Je me vois déjà envoyant un message au P.C. opérationnel pour leur apprendre la bonne nouvelle. Les gars y vont de bon coeur. Il y en a un qui crie : *Il y a des chiffons en dessous.* Ca se précise, on va bientôt être fixés. Puis quelques minutes plus tard, on les voit sortir du trou qu'ils viennent de dégager, un paquet de chiffons de forme cylindrique et d'un bon mètre de longueur avec un contour incertain, les chiffons étant mélangés avec de la terre. Tout ceci est posé au sol à proximité et le déballage commence. Nous sommes tous silencieux. Soudain, c'est un cri poussé par un soldat, un cri inhumain. Il hurle : *C'est un gamin, c'est le cadavre d'un gamin !*

Enfer et damnation ! Le ciel vient de nous tomber sur la tête. Nous venons de nous déshonorer. Le poids de la honte nous accable tous. Pour ceux qui voudraient douter de la véracité du contenu des chiffons, l'odeur qui parvient à nos narines nous prouve l'exactitude du cri du soldat. Nous sommes pétrifiés sur place. Nous sommes tous, à la compagnie, solidaires dans les bons et les mauvais moments mais aujourd'hui encore plus que les autres jours. Et il le faudra bien car nous ne serons pas trop nombreux pour porter le fardeau de la honte, involontairement causée par nous et notre désir de trouver des armes à tout prix. En croyant en deviner partout nous sommes penauds. Je jette un coup d'oeil du côté du douar pour voir si nous ne sommes pas épiés par les habitants, ce qui nous rendrait encore plus honteux. Mais heureusement, rien ne me permet de dire que nous sommes observés. Nos fossoyeurs, par ignorance, ont commencé à nettoyer la tombe de la terre qui est tombée dans le trou. Ce n'est pas un travail agréable, et c'est le mouchoir sur le nez qu'ils accomplissent la besogne. Le corps de l'enfant a rejoint une deuxième fois son tombeau entouré de linges, lesquels ne sont sûrement pas aussi bien disposés que la première fois. Qu'il nous pardonne ! Le corps est de nouveau enseveli. Les gars tassent un peu la terre, pendant que l'un d'entre eux casse une branche d'arbre pour balayer la tombe et les alentours pour faire disparaître toutes traces de l'exhumation.

Nous sommes repartis silencieux, mais je suis bien incapable de dire ce qu'il s'est passé ensuite. Je ne sais pas où nous avons retrouvé nos véhicules, ni à quelle heure nous sommes rentrés au camp. Mon cerveau est bloqué sur l'image de ces chiffons que l'on sort d'un trou et qui renferment le corps d'un enfant. Cette image est là devant mes yeux et elle m'a poursuivi longtemps, même encore aujourd'hui. Je la revois

avec l'arbre en toile de fond. Cette journée a été terrible pour nous tous, et il n'y a jamais eu de commentaires entre nous. Le silence pour l'oubli.

L'embuscade du dimanche

Nous ne sommes plus que deux radios à la compagnie. Ceux qui étaient avec nous ont eu la quille et n'ont pas été remplacés. Alors, si on n'est pas de permanence, on est dans le djebel. Donc, ce dimanche matin, vers les 7 h, lorsque l'on est venu réveiller les sections pour partir, je sais très bien que j'en fais partie puisque je ne suis pas de permanence.

On ne sait pas où on va, on nous a simplement dit d'être prêts à 8 h. Le café, une toilette rapide, j'enfile le poste radio et je fais les essais de transmissions pour vérifier que tout marche bien. A l'heure fixée, jeep et G.M.C. sortent du camp en prenant la direction de Tlemcen. Personne ne sait où nous allons sauf le capitaine qui a dû recevoir des ordres et qui doit les faire exécuter.

Nous descendons vers les cascades. Nous traversons le pont qui les enjambe. Nous passons devant une guinguette abandonnée. Ici, la jeunesse devait s'amuser avant les événements. Notre convoi continue en direction de la ville. Mais à 2 ou 3 km de celle-ci, les véhicules se rangent sur le bas-côté. Le capitaine donne l'ordre de débarquer tout en rassemblant ses chefs de sections pour un briefing. Comme je suis le radio, je suis mis au courant de la suite des événements et pourquoi nous sommes là, en même temps que les lieutenants.

C'est une embuscade à monter dans les collines qui surplombent Tlemcen et la surveillance de tout ce qui peut sortir de la ville pour rejoindre le djebel. Nous sommes ici avec un fort effectif pour une embuscade, car le service de renseignements ne sait pas exactement où les rebelles passent pour gagner le djebel. Donc, nous allons barrer la montagne sur un bon kilomètre pour que les fellaghas tombent dans le panneau.

On grimpe dans les collines, profitant des broussailles pour ne pas être repérés car nous sommes en plein jour. Le plus discrètement du monde, chacun se met en place, camouflé par les buissons ou les rochers. Maintenant, chacun sait ce qu'il doit faire. Il faut éliminer physiquement tout ce qui va se présenter. Les armes sont prêtes. Il n'y a plus qu'à attendre dans le silence le plus complet.

Le capitaine s'est installé au milieu de l'embuscade. Je suis à quelques mètres de lui, installé derrière un buisson. J'envoie un message au camp : *Nous sommes en place*. Maintenant, l'embuscade commence vraiment. Il doit être 9 h. Le temps passe. Les minutes s'ajoutent aux minutes pour en faire des heures dans le calme complet. Personne ne peut soupçonner notre présence ici. Chacun de nous joue son rôle à la perfection. Silence et vigilance s'impose. Il fait beau et en dessous de nous, au pied du djebel, Tlemcen.

Il doit être un peu plus de 11 h lorsque, sur ma droite, je vois les copains échanger quelques coups d'oeil avec de discrets mouvements de tête. Je comprends qu'il se passe quelque chose en dessous de nous. Peut-être ont-ils vu des rebelles approcher ? Ma curiosité s'éveille. J'aimerais bien savoir ce qui se passe. Je regarde à travers le buisson qui me sert de camouflage, balayant du regard les taillis en dessous de nous. Mais l'observation est difficile avec la végétation. Pourtant la chance est avec moi un bref instant, à peine suffisant pour voir une silhouette monter vers nous, assez loin sur ma droite. Je me demande si j'ai bien vu pendant les quelques secondes de mon observation car ce ne sont pas des fellaghas que j'ai vus mais une femme habillée à l'européenne portant quelque chose à la main. Maintenant je ne la reverrai plus car la végétation la camoufle à mon regard. Il n'y a plus qu'à attendre la suite des événements.

Je n'ai pas eu à attendre très longtemps. Comme dans toutes les embuscades, on attend que l'adversaire soit immanquable par ceux qui le guettent dans leur ligne de mire avant de déclencher le feu

mortel. C'est ce qui vient de se passer aujourd'hui encore. Le tir a été nourri mais bref. Les ennemis ne doivent pas être nombreux. Le silence est revenu. Tout le monde attend encore quelques instants avant d'aller voir car certaines embuscades nous ont servi de leçon. Le capitaine se relève et me fait signe de le suivre, on se dirige vers l'endroit où les tirs ont eu lieu, presque à l'extrême droite du bouclage. Le lieutenant de la section et quelques soldats sont dans les broussailles en dessous de l'embuscade. Nous nous dirigeons vers eux sans nous douter de la surprise qui nous attend. Arrivés vers eux, nous ne pouvons que constater qu'il y a un corps sans vie étendu sur le sol. C'est le cadavre d'une jeune femme, transpercé par les balles de l'embuscade. Les soldats l'ont retourné, le visage face au ciel, et c'est là que nous sommes frappés de stupeur, incrédules devant ce visage connu de nous et pour cause... C'est l'institutrice de l'école d'Aïn Fezza. A côté d'elle, un cabas plein de grenades qu'elle livrait à la rébellion. Nous avons été trahis par une Française qui faisait l'école à une trentaine de mètres du camp et que l'on voyait passer sur la route tous les jours. Le capitaine devait savoir qui devait tomber dans l'embuscade, ce qui expliquerait son silence du matin sur notre destination et quel en était l'objectif.

Il est certain qu'à cette époque, le corps enseignant avait plutôt un idéal communiste et avait tendance à soutenir la rébellion en donnant tort à la France. Les soldats communistes qui étaient avec nous à la compagnie ne cachaient pas leur façon de penser, mais eux ne nous auraient pas trahis et ils partageaient le crapahut avec nous.

Nous avons récupéré les grenades avant de prendre le chemin du retour avec un peu de marche pour rejoindre nos véhicules qui ont été se garer vers la guinguette abandonnée. J'ai passé le message : *Mission accomplie, nous rentrons.*

Voilà comment s'est passé ce dimanche matin dans les broussailles où il a fallu tuer une personne qui donnait tort à son pays et qui collaborait avec nos ennemis. C'est comme ça que le lundi matin, un soldat du camp, instituteur dans le civil, a été faire l'école en remplacement de l'institutrice partie en voyage. C'est tout au moins ce qu'il a dit aux enfants.

La permission

Tout arrive à qui sait attendre ! Et j'ai attendu longtemps. Il y a quatorze mois que je n'ai pas revu le pays natal. C'est long, très long. Mais aujourd'hui, notre service comptable m'a appris la bonne nouvelle ainsi qu'à deux ou trois copains, on part en permission après-demain, 31 mars 1958, pour embarquer pour la France le 1^{er} avril. Mais en attendant le départ, il faut faire la valise, rendre le paquetage. La literie, c'est les autres de la piaule qui iront la rendre au fourrier. Rien ne doit rester dans la chambre, on essaie d'échanger l'argent algérien que l'on possède contre des francs français. Enfin, le 31 au matin, nous sommes prêts.

A 9 h du matin, après un au revoir aux gars de la compagnie, on rejoint la gare d'Aïn Fezza à pied car elle est à 100 m du camp, la valise d'un côté, la couverture de l'autre, la mitrailleuse en travers car on part avec son arme jusqu'à Oran, on va attendre le train Tlemcen-Oran. Pour une fois, ce n'est pas un convoi militaire. Dans les wagons, on côtoie aussi bien Arabes que pieds-noirs. Ça donne une impression bizarre à laquelle nous ne sommes pas habitués. Le temps s'est fâché. Il fait froid. Il a neigé un peu pendant la nuit. Les toits sont blancs. Mais nous, on part en permission.

Nous arrivons à Oran en début d'après-midi. Des camions font la navette entre la gare et le D.I.M., on en profite, mais on arrive tout de même trop tard pour le repas de midi. L'après-midi se passe à trouver un lit pour la nuit, rendre nos armes et munitions à l'armurerie du D.I.M., sans oublier le reçu de l'armurier si on veut retrouver son arme au retour. Après, on se rend au service administratif pour diverses formalités, les tickets de bateau, les bons pour manger sur le bateau, le visa de la permission etc.

Enfin le jour s'achève. On va à la soupe et après au lit. Le réveil du lendemain, le café, la compote et la "Vache qui rit", tout ceci est classique. Après avoir récupéré les bagages, rassemblement dans la cour pour tous les permissionnaires ou les libérables qui se rendent en France. Nous sommes nombreux, un millier peut-être. Les camions arrivent pour nous descendre au port où le bateau nous attend, et on embarque après vérification de nos papiers. Le bateau s'appelle *le Sidi-bel-Abbès*. C'est pratiquement le frère jumeau du *Président Cazalet* qui m'a emmené en Algérie et nous sommes logés dans la cale sur une chaise longue comme d'habitude. Mais dès que les remorqueurs ont tiré le bateau à la sortie du port, nous pouvons monter sur le pont. Pour ma part, je n'hésite pas. Je grimpe là-haut, laissant sur ma chaise, valise et couverture, on verra plus tard. Mais sitôt sur le pont, ce n'est pas le soleil qui nous accueille, mais des bourrasques de vent. Les vagues passent par-dessus la jetée du port. La mer est houleuse, la cime des vagues est grise. Ce doit être du mauvais temps en perspective. Mais je ne suis pas marin et je ne connais pas les signes avant-coureurs d'une tempête. Mais comme je n'ai pas été malade à l'aller, aucune raison de m'inquiéter et je me mets gaillardement à l'avant du bateau comme une figure de proue.

Je ne sais pas si le repas de midi a eu lieu dans la cale, je ne m'en suis pas inquiété et le "bon pour un repas" est resté dans ma poche. Je suis toujours à l'avant du bateau, mais, sur le pont, nous sommes de moins en moins nombreux. Il doit déjà y avoir des malades parmi nous. Quant à moi, ça ne va pas trop mal. Je suis là, subissant le tangage et le roulis du bateau qui lutte contre la tempête qui, au fil des heures, se fait de plus en plus forte. L'avant du bateau descend à un mètre ou deux dans les vagues, avant de remonter inexorablement vers les dix à douze mètres, sans parler du roulis qui par moment incline le bateau sous la pression des vagues dont quelques-unes arrivent à passer par-dessus le pont, nous douchant au passage.

Ce doit être en fin d'après-midi que je me rends compte que je ne suis plus tout à fait en bonne santé. Mon estomac me rappelle sa présence et il me semble que je serais mieux couché que debout. J'attends quelques instants mais il faut que je prenne une décision. Je me dirige donc vers l'escalier qui doit me conduire vers la cale où m'attend ma chaise longue. Mes copains doivent être en bas car il y a longtemps que je les ai perdus de vue. J'arrive à la porte donnant sur l'escalier. Mais alors là, une odeur chaude, fétide, nauséabonde, remonte du fond de la cale et m'oblige à reculer. Même si je voulais insister, je crois que matériellement, je n'aurais pas pu, vu l'état de l'escalier. Il est couvert d'une bonne couche de vomissements, ce qui rend la descente extrêmement dangereuse. Je risquerais de me retrouver en bas plus vite que je ne l'aurais voulu.

Je me dirige donc vers les W.C., mais là aussi, le terrain est impraticable sur les derniers mètres et il n'y a pas que des vomissements qui sont éparpillés sur le sol. Il y a bien d'autres choses que je ne vais pas décrire. La seule solution qui me reste, c'est de retourner d'où je viens. Je commence par m'asseoir sur le pont, mais l'envie de me coucher est plus forte. Je m'allonge contre une manche à air en m'agrippant à elle comme je le peux.

La nuit est arrivée mais la tempête ne faiblit pas. Mon estomac se tortille dans tous les sens, surtout qu'il est complètement vide depuis longtemps. Nous sommes maintenant très peu nombreux sur le pont, une vingtaine peut-être, tous plus malades les uns que les autres. Quatre soldats sont venus me rejoindre dans mon recoin. Peut-être ont-ils peur de passer par-dessus bord tellement la tempête fait rage, on se blottit les uns contre les autres à moitié inconscients, n'ayant plus aucune notion de l'heure ni de ce qui peut se passer autour de nous. De temps en temps, une vague plus furieuse que les autres vient nous tremper, tout en nettoyant le pont des souvenirs laissés par beaucoup d'estomacs. La nuit est longue et si la chaise longue de la cale est inconfortable, ici c'est bien pire. Mais tant pis pour moi, je me suis fait prendre au piège sur le pont au lieu de descendre lorsque cela était encore réalisable.

Le jour se lève malgré tout. La tempête baisse en intensité. Le temps est clair mais frais. Les côtes françaises commencent à se dessiner à l'horizon. Je suis ankylosé. Je fais quelques pas sur le pont maintenant que ce dernier se décide à rester presque à l'horizontale. Je reprends suffisamment de forces pour affronter l'épreuve de la descente dans la cale. Il faut bien que j'aie récupéré mes bagages. Ça ne se passe pas trop mal. Les ventilateurs ont chassé les odeurs nauséabondes de la veille au soir. Quant à ce

qui jonche le sol, il vaut mieux ne pas regarder. J'ai retrouvé les copains. Ils sont contents de me revoir. Ils étaient inquiets sur mon sort, ne me voyant pas revenir prendre ma place dans la chaise longue pour la nuit.

L'arrivée à Marseille se précise, on nous demande de monter sur le pont avec nos bagages car on va débarquer par une passerelle, on remonte en surface comme on peut, en s'entassant au maximum car on est nombreux à vouloir prendre l'air, on a tous des mines de papier mâché. Le port s'approche doucement et le bateau va accoster le long du quai de la Joliette. Le débarquement commence. Alors on aperçoit, sur le quai, le train qui nous attend, on n'aura pas à aller transiter par le D.I.M. de Marseille. Sitôt dans le train, je me rends aux lavabos pour essayer d'être un peu plus présentable en enlevant le sel qui me brûle le visage, amené par les bourrasques de la nuit, et nettoyer un peu le "costume" qui a grandement souffert ces dernières vingt-quatre heures. Je reviens retrouver les copains dans le compartiment lorsque j'aperçois sur le quai un marchand ambulant. Je lui achète sandwich et bière. Il faut que je me refasse une santé, le petit déjeuner du D.I.M. d'Oran étant resté au milieu de la Méditerranée.

Le convoi s'ébranle. Il doit être 11 h du matin. Il emprunte les rues de Marseille au milieu des voitures. C'est pittoresque. Puis il retrouve les grandes lignes en direction de Lyon. Remonter la vallée du Rhône est un plaisir, surtout que l'on a appris que dans le train il y a un compartiment où on vend boissons et sandwiches auquel on a fait une visite. Il est aux environs de 9 h du soir lorsque le convoi arrive à Lyon-Perrache. Il ne va pas plus loin. Maintenant c'est à nous de nous débrouiller pour nous rendre dans notre ville natale. Il y a un train en partance pour Roanne. Je saute dedans, tout en sachant que je n'aurai pas de correspondance à St-Etienne pour Montbrison. Pendant le trajet, je décide d'aller jusqu'à Montrond et après je déciderai sur place. A ma descente du train, j'ai la surprise d'être appelé par mon nom et celui qui vient de me reconnaître n'est autre qu'un copain d'enfance, militaire lui aussi, mais qui arrive de Berlin.

Après les *Comment tu vas ?*, *Qu'est-ce que tu deviens ?*, il faut se décider sur la meilleure solution pour se rendre à Montbrison. On va aller jusqu'à Montrond-ville. Peut-être que là-bas on trouvera quelqu'un. Mais rien ne se présente à nous. Tout le monde dort. Il est minuit. Pourtant il y a encore une vitrine éclairée. C'est une bijouterie où le propriétaire des lieux travaille encore, on frappe et il vient nous ouvrir, on lui demande s'il y a le téléphone car on voudrait téléphoner à un taxi. Le brave homme accepte. Il refusera même que l'on paie la communication, celle-ci s'étant révélée inutile, les taxis montbrisonnais n'aiment pas être dérangés apparemment et refusent de venir nous chercher. Je croyais cette profession au service des clients, je me suis trompé. Le bijoutier est confus, s'il avait une voiture, il nous aurait emmenés, mais il n'en a point. Tant pis, merci quand même, brave homme !

On se retrouve à la rue, on se concerte. Mon copain veut aller à Montbrison à pied. Moi, j'aurais bien couché à la belle étoile avec ma couverture. Enfin, il arrive à me décider et c'est ainsi que deux bidasses traversent le pont de la Loire en prenant leur courage à deux mains pour une marche qui n'était pas prévue au programme, on ne s'affole pas, maintenant on a jusqu'au lever du jour pour arriver en ville. On décide de faire une pause chaque fois que l'on verrait une borne kilométrique. Mais si au début elles ne paraissent pas trop espacées, en fin de nuit, elles se font désirer. Et pourtant, on y est arrivé malgré notre fatigue. Je suis crevé. Depuis quatre jours que je suis parti, ce n'a pas été de tout repos. On se sépare à l'entrée de la ville. Chacun va essayer de retrouver sa famille respectivo au plus tôt. La permission va pouvoir commencer.

La première des choses à faire, c'est de me reposer un peu, mais dès que je ferme les yeux, je revis la tempête. Ce lit qui se lève tout droit, se couche sur le côté, c'est infernal. Je me relève. Et puis, j'ai tellement de choses à dire. Mais je ne dirai pas tout, il est inutile que mon entourage se fasse trop de soucis lorsque je repartirai car Dieu seul sait quand j'aurai la quille.

Que c'est bon une permission maintenant que je me suis refait une santé. Je suis accueilli partout à bras ouverts comme quelqu'un qui revient de loin. Tout le monde est aux petits soins pour moi, on me prête une mobylette pour me déplacer. *Viens souper ce soir, Tiens, un saucisson ou veux-tu plutôt une étrenne ?* Que les gens sont aimables ! Ça fait chaud au coeur. J'essaie de rester le plus souvent possible en famille. Ils le méritent bien, ils se font tellement de souci pour moi et ils savent, comme moi, qu'une permission, c'est court, très court.

C'est fini, il faut déjà repartir. Mon train est à 5 h du matin à Montrond, mais cette fois je n'irai pas à pied. Une personne charitable m'a proposé de m'y emmener en voiture, autrement il m'aurait fallu repartir la veille. Le train arrive. C'est la séparation, une fois de plus, avec ma famille, mes amis, mon pays natal. J'en ai gros sur le coeur de quitter tout ça, surtout que maintenant, je sais ce que je vais retrouver là-bas, les risques, le crapahut, la blessure ou peut-être pire. Mais je dis tout de même à ceux qui restent derrière moi au revoir.

11 h du matin, le train entre dans la gare St-Charles à Marseille. Je sors en espérant trouver un camion qui fait la navette entre la gare et le D.I.M. mais il n'y en a point. Comme je n'ai pas envie de me payer un taxi, je m'assois par terre en attendant un éventuel camion. Il finit tout de même par arriver. Il n'est pas loin de midi. Dès mon arrivée au D.I.M., je vais tout de suite me faire enregistrer. Le soldat de service m'annonce qu'il n'y a plus que trois places sur le bateau. Je suis arrivé à temps, car maintenant que je suis sur le retour, il me tarde de retrouver la 5^{ème} compagnie. Je n'aurais pas apprécié de rester ici, ne connaissant personne, en attendant un autre bateau. Je me rends au réfectoire avec mes "bons pour un repas" en espérant ainsi retrouver les copains de la compagnie, mais personne. D'ailleurs, avec le monde qu'il y a, il faudrait avoir de la chance. Et ce n'est que vers 3 h de l'après-midi que je les retrouve. Le cafard s'estompe, je ne suis plus seul.

Après un souper en ville entre nous et quelques grandes bières, une nuit un peu courte, les camions qui nous descendent au port, l'embarquement, et nous voilà voguant vers l'Algérie, toujours sur le *Sidi-bel-Abbès*. Je revois la manche à air où j'ai passé la nuit dans la tempête. Ça ne se reproduira pas, d'abord parce qu'il fait beau, pas de vent, et ma chaise longue m'attend. Je vais lui faire honneur et me reposer car une permission, ça fatigue aussi, et maintenant le pont du bateau, je connais ! La traversée se passe tranquillement. Je reste à fond de cale, à moitié somnolant et beaucoup font comme moi. Ils se reposent en attendant de débarquer à Oran.

On a retrouvé le D.I.M. pour y passer la nuit. Mais avant de prendre le repas du soir, il faut aller récupérer nos armes. Je reprends possession de ma mitraillette qui m'a attendu dans le râtelier de l'armurerie. Je suis presque content de la retrouver, on a tellement crapahuté ensemble.

Le réveil a eu lieu tôt le matin, on nous a descendus à la gare, et nous voilà partis pour le camp, toujours accompagnés d'Arabes et de soldats qui rejoignent leurs compagnies respectives. Il est un peu plus de 10 h du matin lorsque l'on aperçoit la pancarte Aïn Fezza. La permission est terminée.

Une dernière anecdote avant de clore ce chapitre. Lorsque je rentre dans la cour du camp, il y a un sergent-chef qui vient nous dire bonjour et qui me dit que la nuit suivante il y a patrouille. Il va m'inscrire comme radio. Je lui réponds simplement que je n'irai pas et que je suis prêt à parier une caisse de bière avec lui. Pari tenu me répond-il ! Il a tort, car aux transmissions, celui qui rentre de permission a repos complet pendant 24 h. Les autres se chargent de faire son travail. Et c'est ainsi que le sergent a payé sa caisse de bière un soir au foyer dans la bonne humeur malgré son pari perdu.

Sabotages sur la voie ferrée

Il a bien fallu reprendre le collier. Le radio du P.C. du régiment qui était venu me remplacer pendant ma permission est reparti à Lamoricière. J'ai retrouvé tout ce que j'avais laissé : le djebel, les opérations, les permanences. Mais cette nuit-là, je suis de repos, tout au moins je me suis couché dans l'espoir de ne pas être dérangé. Pourtant, une sourde explosion me réveille aux environs d'une heure du matin. J'entends mon voisin de lit se dire : *Ca y est, ils l'ont fait ressauter*. Je lui demande de m'expliquer : *C'est la troisième fois depuis que l'on est à Aïn Fezza, qu'ils font sauter la voie ferrée. Tu n'y étais pas, tu étais en France et maintenant il va falloir aller voir les dégâts*. Le gars sait comment ça se passe dans ces cas-là. Quelques instants après on vient me chercher. Il faut un radio pour accompagner la patrouille de reconnaissance.

En sortant du camp, on se dirige vers la gare. L'explosion a eu lieu en direction de Tlemcen comme les précédentes. Nous allons donc inspecter les rails jusqu'à ce que l'on trouve le lieu du sabotage. Nous sommes cinq, comme d'habitude. Deux vont contrôler le bon état des rails, le chef de patrouille se tient au milieu de la voie et les deux autres, dont je fais partie, sont en protection de part et d'autre du ballast. La progression est lente. Il faut bien sûr contrôler le bon état de la voie, mais voir s'il n'y a pas des choses suspectes le long des rails qui pourraient être des mines ou des explosifs. Quant à moi, j'observe le djebel aux alentours au cas où des silhouettes se fauileraient dans la nuit. Ma mitrailleuse me tient compagnie et me rassure car la voie ferrée longe le djebel Nador avec tous ses pitons qui ont l'air de nous menacer.

On a parcouru peut-être plus de quinze cents mètres. Jusque-là, la voie est intacte. Rien à signaler. Mais devant nous se dresse une colline pas assez haute pour justifier un tunnel. Elle a donc été taillée pour permettre le passage de la voie, on s'arrête pour mesurer le risque qui peut nous menacer. Si on passe tous les cinq dans la travée et que les fellaghas en bouchent les deux côtés avec mitrailleuse à l'appui ce sera fini pour nous car c'est un coin idéal pour un piège mortel. Pourtant, il faut vérifier cette portion de voie. C'est indispensable pour la sécurité des trains du lendemain, on se sépare donc, le chef et les deux gars qui vérifient les rails passeront dans la travée, pendant que les deux autres monteront chacun sur le grand talus qui est devant eux. Inutile de dire que je ne suis pas rassuré de grimper là-haut, tout seul, sans espoir de secours si les fellaghas m'attendent au sommet.

La première des choses à faire, c'est d'armer la mitrailleuse, le doigt crispé sur la gâchette. Je sais que le chargeur qui est enclenché sur l'arme est rempli de balles traçantes pour les tirs de nuit. Je vous jure que je n'ai pas envie de dormir lorsque j'attaque l'ascension du monticule. Il y a quelques rochers ou broussailles, suffisamment pour cacher du monde. Je m'ordonne de garder mon sang-froid. Ma vie et celle des copains en dépend. Je regarde souvent en arrière, il ne faut pas se laisser surprendre. J'arrive à la cime de la butte. Le plus dur est passé, car si les fellaghas nous avaient tendu une embuscade on le saurait déjà, les armes auraient parlé. Je redescends la colline. Je me sens mieux. Les trois contrôleurs de rails nous attendent. C'est normal ils ont pris le chemin le plus court. Mais ils n'ont toujours rien trouvé.

Le tunnel qui rejoint le pont ferroviaire des cascades est à une grosse centaine de mètres, on continue donc notre inspection. Mais nous n'irons pas loin. Un des gars chargé de la vérification lève le bras, on a compris c'est ici. Le rail est déchiqueté sur une cinquantaine de centimètres. Le ballast a souffert, quelques traverses sont soulevées. Mais on continue notre mission jusqu'au tunnel. Rien n'est à signaler. J'envoie un message au camp, en précisant le lieu et les dégâts pour qu'ils en avertissent les C.F.A. (Chemins de Fer Algériens), car à l'aube, il va falloir réparer tout ça pour que les trains puissent à nouveau circuler. Ils viendront avec la draine chargée du matériel nécessaire et une escorte en protection. Notre mission pour cette nuit est remplie, on fait demi-tour en se gardant bien de suivre les rails, on rentre au camp à travers le djebel car on risque moins de faire de mauvaises rencontres.

Ce n'est pas le dernier sabotage de cette voie ferrée et j'y suis revenu d'autres fois avec le même scénario. Mais je ne suis jamais parti du camp sans une certaine frousse que j'essayais de maîtriser et je n'étais pas le seul.

3 mai 1958

3 mai ! Je n'aime pas cette date qui a laissé trop de mauvais souvenirs à ma famille à cause de tristes événements survenus ce jour-là, et suffisamment nombreux pour que l'on devienne superstitieux. S'il m'arrivait quelque chose aujourd'hui, la superstition ne serait pas près de s'éteindre. Et c'est dans cet état d'esprit que je grimpe dans la jeep au milieu de la nuit pour partir en opération quelque part dans un djebel.

L'aurore arrive, le jour va se lever. Notre convoi grimpe sur une piste taillée au bulldozer au milieu du djebel, en direction d'une ligne de crête que l'on soupçonne dans la brume matinale. Au cours de la nuit, un détachement d'artillerie est venu se joindre à notre convoi, avec canons et munitions. Arrivé à une centaine de mètres de la cime de la colline, le convoi s'arrête. Tout le monde descend. Les ordres sont

donnés aux chefs de section. Il faut qu'ils mettent leur effectif en bouclage de l'autre côté de la ligne de crête, à quelques dizaines de mètres en contrebas, ce qui se fait sans bruit dans le petit matin. Le capitaine discute encore un peu avec l'officier d'artillerie, puis va prendre place au milieu du bouclage. Je le suis de quelques mètres et, comme les copains, je m'installe dans les broussailles qui ne sont pas très denses à cet endroit, mais suffisantes pour se camoufler.

Les messages qui arrivent m'apprennent que la colline qui est en face de nous est soi-disant un terrain d'entraînement pour apprentis fellaghas et le but de l'opération est de pilonner à l'artillerie la colline pour semer la panique ou la mort dans les rangs rebelles. Il vaut mieux que ce soit les obus qui aillent voir ce qui se passe en face que ma compagnie.

Pendant que l'on s'installait en bouclage, l'artillerie a dû se mettre en batterie et à 8 h précises, tout se déclenche. Les obus vont exploser là-bas en face, tous azimuts. Le tir est nourri, intense. Les pièces d'artillerie doivent tirer au maximum de leur possibilité. Les obus passent au-dessus de nous avec leurs sifflements caractéristiques. C'est impressionnant. Mais la cadence de tir va bientôt diminuer, laissant place à des tirs plus espacés, mais le point de chute de l'obus est totalement imprévisible, de façon à désorienter le fellagha qui oserait encore se promener dans les broussailles.

Les tirs à basse cadence vont durer jusqu'à midi. Puis tout s'arrête, le silence revient. Que s'est-il passé en face ? Personne ne le sait, on n'a vu personne essayer de s'enfuir. Maintenant, notre crainte, c'est que l'on nous demande d'y aller voir. Il vaut donc mieux que l'on casse la croûte tout de suite. Les boîtes de ration sortent des poches des treillis et chacun de nous va pique-niquer derrière son buisson ou son rocher. Je dirais presque qu'il fait un temps à ça, car c'est une belle journée printanière. Le soleil est chaud, on est bien.

Le casse-croûte est terminé. Aucun message n'est arrivé. C'est le silence radio. Je me demande même si nous ne sommes pas tout seul sur ce piton. Seulement voilà, l'inactivité, le silence, la chaleur et la digestion, tout cela incite à la somnolence. J'ai du mal à résister au sommeil qui me guette et j'ai de bonnes raisons de croire que certains sont dans les bras de Morphée. D'autres que j'aperçois ont apporté des petits livres de bandes dessinées. Tout le monde se repose, c'est toujours ça de pris. Et le temps passe. Lorsque tout à coup, sans crier gare, une rafale de mitraillette déchire le silence à une petite centaine de mètres de nous, puis plus rien. Un accident ? Peut-être... Le capitaine me demande de le suivre. On va aller aux renseignements, on se dirige donc vers l'endroit d'où la rafale est partie, on voit un soldat debout, mitraillette à la main, et à trois mètres devant lui, un spectacle incroyable. Il y a un trou dans le sol. Les jambes d'un fellagha sont encore à l'intérieur. Le corps est couché sur le sol, transpercé par la rafale. Je n'en crois pas mes yeux. Le soldat raconte : *J'étais là, assis par terre, lorsque la touffe d'alfa que vous voyez à côté du trou s'est mise à bouger, car c'est elle qui le camouflait à la vue de tous. D'abord j'ai cru que mes yeux me faisaient une farce avec le soleil en face, mais bientôt, elle a basculé, laissant libre l'orifice. J'ai vu sortir une tête, puis un corps s'aidant de ses bras pour se hisser à l'extérieur. C'est là que j'ai tiré sans me poser de question, mais ça surprend !*

On a fini d'extirper le corps du fellagha à l'extérieur du trou. La fouille ne donne rien. Il n'a ni papier ni arme sur lui. Cette cache nous inquiète. Les lieutenants sont venus aux renseignements, y compris les soldats des alentours. Impossible de rien voir de l'extérieur et pas question de descendre là-dedans, c'est trop dangereux. La lampe électrique du capitaine est inefficace. Il faudrait un gros projecteur pour pouvoir inspecter de la surface ce qu'il y a en dessous du trou. Quant à son existence ici, il doit s'agir d'une entrée de grotte. Dans les Causses en France, on appellerait ça un "aven". Alors on se résigne à balancer des grenades dans le trou au cas où il aurait d'autres fellaghas cachés là-dessous, ce qui n'est peut-être pas impossible, car plus on réfléchit, plus on arrive à la même conclusion. Si sur la colline en face c'était vraiment un terrain d'entraînement, il fallait bien que les fellaghas puissent manoeuvrer en toute sécurité. Des guetteurs étaient donc indispensables sur les lignes de crête environnantes, pour voir arriver les compagnies opérationnelles françaises, ce qui permettait par signaux, d'avertir leurs frères d'armes avant que nous arrivions. C'est sûrement ce qui a dû se passer ce matin et le guetteur de service après avoir entendu le pilonnage du matin, suivi de ce calme silencieux du début d'après-midi, le fellagha a dû être

convaincu que nous étions partis. Il a jugé bon de revenir en surface reprendre son guet qu'il avait dû quitter en voyant arriver notre convoi dans le petit matin. Mal lui en a pris. Il est mort un 3 mai.

Après quelques échanges de messages avec le P.C. opérationnel, nous recevons l'ordre de décrocher et de rentrer chez nous. Il n'est pas très tard, 5 h du soir peut-être. C'est une des opérations où on a le moins crapahuté, 1 km environ, on ne va pas le regretter, car on s'attendait à aller voir la colline d'en face. Je ne sais pas si une compagnie y est allée, mais nous n'avons jamais su le résultat. Et si le guetteur, que l'on suppose, a bien fait son travail, il se peut que ce soit un coup d'épée dans l'eau avec un résultat nul. Quant à moi, je suis bien content que ce jour se termine en rejoignant le camp en bonne santé. Mais la famille du fellagha va peut-être dorénavant voir le 3 mai avec un peu d'appréhension, allez savoir.

Ca n'arrive qu'à moi

Il doit être un peu plus de 8 h du matin lorsque le capitaine pousse la porte de la station-radio pour nous annoncer qu'il va y avoir un convoi sur Lamoricière au P.C. du régiment où il est convoqué pour un briefing. Sûrement une opération en vue. Il lui faut un radio. Comme c'est mon tour de "sortir", je vais installer le poste radio sur la jeep pour que tout soit prêt pour le départ.

Le convoi sort du camp aux environs de 9 h. La jeep ouvre la route, suivie de deux G.M.C. avec à leurs bords une section en protection. Le voyage se passe très bien. La route serpente au milieu des vignes où les Arabes et pieds-noirs s'affairent avec tracteurs et pulvérisateurs. Nous voici donc arrivés au P.C.. La jeep s'arrête devant le bureau du colonel. Les G.M.C. vont se garer au parking qui leur est réservé. Le capitaine est descendu de la jeep, ce qui permet au chauffeur d'aller lui aussi se garer une vingtaine de mètres plus loin avec les jeeps des officiers du régiment.

Le chauffeur de la jeep me dit à cet instant : *Je vais jusqu'au service auto, si le capitaine revient avant moi, tu viens me chercher - D'accord, compte sur moi.* Je reste donc seul dans la jeep. Les G.M.C. sont de l'autre côté de la cour. Le foyer est fermé. Je suis donc condamné à rester ici. Il va se passer une chose qui n'était pas prévue au programme. Je m'endors à poings fermés dans la jeep. Je devais avoir du sommeil en retard, mais dû à quoi ? Fatigue, patrouille la nuit précédente ou bien je me suis couché tard en jouant quelques bières au "421" au foyer, ce qui est fort possible. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. Je suis réveillé par une tape sur l'épaule. Dans mon esprit endormi, je me dis : "Ce doit être un radio du régiment", car depuis le temps, je les connais. J'ouvre un oeil et je vois une main tendue vers moi. Une poignée de main, ça ne se refuse pas et je serre la main tendue cordialement. Mais à cet instant, j'ouvre le deuxième oeil. Et qu'est-ce que je vois, un commandant, là, devant moi, et je suis en train de lui serrer la main. Je la lâche aussitôt mais il est trop tard, je lui ai bel et bien serré la pince. Je bredouille, je ne peux pas me mettre au garde-à-vous, je suis coincé au fond de la jeep. J'esquisse un salut comme je peux, mais la honte m'envahit. C'est le commandant qui va me sortir de ce mauvais pas. Il fait comme si rien ne s'était passé. Peut-être qu'il est aussi mal à l'aise que moi de s'être fait serrer la main par un simple appelé du contingent. Il me dit :

- *Est-ce que je peux passer un message à ma compagnie ?*
- *Bien sûr mon commandant, si vous me donnez l'indicatif et la fréquence.*

Et dès qu'il m'a donné les renseignements, je m'empresse de lui donner satisfaction, trop heureux de m'en tirer à si bon compte. Il passe son message, me remercie et il s'en va. Je ne saurai jamais qui il était. Je suis là à méditer sur ce qui vient de m'arriver lorsque le chauffeur de la jeep est de retour du service auto. C'est un copain du même âge que moi, ancien tirailleur lui aussi, je ne vais pas lui cacher cette anecdote, on rit de bon coeur de ma mésaventure, tout en plaisantant sur les officiers qui osent réveiller des troufions, lorsque j'entends derrière moi : *Vous êtes bien gais tous les deux.* C'est le capitaine. Je me sens obligé de recommencer mon récit et lui aussi se tord de rire à mes dépens. Il aurait tort de se priver et ce n'est pas si souvent que l'on peut se marrer ici.

Je ne sais pas lequel des deux a vendu la mèche au camp, mais je vous jure que pendant plusieurs jours je me suis fait chiner par les gars de la compagnie : *Monsieur fraternise avec les officiers supérieurs - Dans peu de temps tu auras des galons sur les épaules*, etc. Mais ces petites phrases sont dites avec tellement d'amitié que je ne peux que rire avec eux !

Une page d'histoire

Depuis la fin de 1954, les Européens d'Alger vivent dans une fièvre qui monte de semaine en semaine. Ils pensent que tout le monde leur ment. Ils ont assisté à l'écroulement de la présence française au Maroc et en Tunisie. Ils ont peur d'une issue semblable. L'armée est perplexe car en Indochine, après dix ans d'un conflit pourri, la guerre s'est terminée par la défaite héroïque de la cuvette de Biên Biên Phu suivie de la pitoyable expédition de Suez en 1956 et l'abandon de la Tunisie et du Maroc, maintenant c'est au tour de l'Algérie. Que va-t-elle devenir ?

La IV^{ème} République est moribonde. Les gouvernements et présidents du Conseil se succèdent à grande vitesse. Celui de Félix Gaillard est tombé le 15 avril. Il expédie toujours les affaires courantes, mais beaucoup sont convaincus que le problème algérien ne sera pas résolu par la IV^{ème} République, et certains, comme Jacques Chaban-Delmas, pensent à de Gaulle et à son retour si la situation changeait. Mais il est loin de faire l'unanimité. Pourtant, l'idée fait son chemin dans le rang des gaullistes, surtout après la crise ministérielle du 15 avril et devant l'impuissance du régime. Ils espèrent que le président René Coty pourrait avoir recours au général de Gaulle.

Mardi 13 mai 1958 : Journée mémorable à Alger et cette date restera dans les annales du conflit algérien. En France, Pierre Pflimlin est candidat à la présidence du Conseil et son investiture devrait avoir lieu dans la soirée après le débat et le vote. Mais à Alger, les pieds-noirs ne veulent pas de lui car il a la réputation d'être un bradeur. Ils ont peur que l'Algérie devienne indépendante comme la Tunisie ou le Maroc. La grève générale est donc décidée pendant que va se dérouler le débat d'investiture, donc à partir de 15 h ce 13 mai.

15 h. Les rideaux de fer des magasins s'abaissent. Les employés quittent leurs bureaux. Les ouvriers abandonnent leurs ateliers, les autobus s'arrêtent. Tout ceci dans une belle unanimité. Les Algériens rejoignent la casbah. Une manifestation est prévue au plateau des Glières autour du monument aux morts où les autorités doivent rendre hommage à trois appelés du contingent fusillés par le F.L.N. quelques jours plus tôt. Mais la manifestation s'échauffe. Des jeunes gens mettent à sac le centre culturel américain qui est sur leur passage. La foule grossit. Maintenant, ils sont 25 à 30 000 personnes de plus en plus excitées. Ils foncent sur le bâtiment du *Journal d'Alger*, mais les parachutistes interviennent avant qu'il n'y ait des dégâts sérieux. Cela ne suffit pas, et pendant que le général Salan dépose une gerbe au monument aux morts, le bâtiment du ministère de l'Algérie est la cible des manifestants. Les C.R.S. de garde battent en retraite, laissant le chemin libre aux assaillants, lesquels ont vite fait de prendre possession du bâtiment. Vitres cassées, dossiers répandus au sol ou jetés par les fenêtres, et maintenant la foule exige un gouvernement de salut public. Les généraux Salan et Massu se rendent au ministère mais la foule refuse de l'évacuer tant qu'elle ne connaîtra pas le résultat du vote au palais Bourbon. L'armée est donc obligée de réagir. Face à la menace, elle décide de constituer un *comité de salut public*. Dans ce comité, il y aura 5 militaires, 7 civils et 4 musulmans.

Dès qu'il est constitué, Massu donne lecture du télégramme qu'il vient d'adresser au président Coty pour l'informer de la création du comité. Et il continue en haranguant la foule : *L'armée est de coeur avec vous, nous resterons avec vous dans le calme en attendant une réponse de Paris*. A minuit, le général Salan, dans un communiqué à la radio, annonce "qu'il prend en main les destinées de l'Algérie française".

Au palais Bourbon, le vote a lieu. Il est positif et, à 3 h 30 du matin, avec le soutien socialiste, Pflimlin est investi. Il est désormais président du Conseil et chef du gouvernement. Mais ce sera le dernier de la IV^{ème} République. Il a été élu par 274 voix contre 129 et 137 abstentions. A 3 h 50, un conseil extraordinaire a lieu à l'Élysée, sous la présidence de René Coty. Félix Gaillard passe immédiatement les pouvoirs à son successeur, mais son dernier acte a été de couper toutes les communications aériennes et maritimes avec l'Algérie. Les gaullistes, qui espéraient une crise gouvernementale qui aurait facilité le retour du Général, sont désespérés. Même Chaban-Delmas dit : *Il ne reviendra pas. Tout est foutu, rentrons chez nous.*

Mercredi 14 mai 1958 : Il est très tôt à Colombey-les-deux-Eglises lorsque le réveil du général de Gaulle sonne. Ce dernier, comme tous les mercredis, se rend à Paris, à son bureau de la rue Solférino où l'attend un volumineux courrier. Les appels et les ralliements à sa personne se multiplient. Le comité de salut public formé à Alger supplie le Général de rompre le silence. Chaban-Delmas lui téléphone en disant : *Votre heure approche mon Général.* Il répond : *Mais non, personne ne veut de moi.* C'est Georges Bidault qui lui écrit : *Je vous adjure de jeter dans la balance le poids de votre nom et de votre parole pour le salut de la patrie en péril.* Mais tous diront : *Il reste impénétrable.* Il est la grande inconnue de ce 14 mai.

Pendant ce temps-là, à Alger, la foule est toujours sur le forum, mais elle commence à s'éclaircir. Leur victoire de la nuit n'a pu empêcher l'investiture du gouvernement Pflimlin et vers 10 h du matin, la grève générale est de nouveau décrétée, malgré une déclaration du gouvernement rassurante pour les manifestants : *Aucune politique d'abandon ne sera pratiquée, une paix victorieuse récompensera l'effort de notre armée, les liens qui unissent l'Algérie à la France ne seront pas rompus, etc.* C'est donc dans l'équivoque que se termine à Alger ce 14 mai.

Jeudi 15 mai 1958 et les jours suivants : Cette journée va marquer un tournant décisif dans l'histoire. A Alger, le général Salan bascule du côté gaulliste en criant : *Vive de Gaulle*, et en France, il est annoncé une déclaration à 17 h que publiera le secrétariat du général de Gaulle. Quant au gouvernement, le ministre des Affaires étrangères dit : *Nous sommes en face d'une révolution.* Comme promis, à heure dite, la déclaration du Général est communiquée aux journalistes : on parle de la dégradation de l'Etat, du trouble de l'armée au combat, de la dislocation nationale, de la France aux prises avec des problèmes trop rudes pour le régime des partis, suivi de : *Naguère le pays m'a fait confiance pour le conduire tout entier jusqu'à son salut, qu'il sache qu'aujourd'hui, je me tiens prêt à assumer les pouvoirs de la République devant les épreuves qui montent de nouveau vers lui.*

La déclaration du général de Gaulle a provoqué un véritable enthousiasme à Alger. Les comités de salut public se constituent dans toute l'Algérie, suivant l'exemple d'Alger, en multipliant les appels au général de Gaulle. L'armée se substitue au pouvoir civil pour restaurer la vie administrative. Pourtant, le général Salan reste prudent, disant *qu'il va continuer la lutte contre les rebelles.*

L'ancien gouverneur général de l'Algérie, Jacques Soustelle, qui est estimé en Algérie et qui est gaulliste, est bloqué en France puisqu'il n'y a plus de liaisons avec l'Algérie. Il va pourtant réussir à "s'évader" en passant par la Suisse. Pour Salan, c'est une catastrophe car il a les pleins pouvoirs en Algérie. Les deux hommes arriveront pourtant à un compromis le samedi 17 mai. L'arrivée de Soustelle est déjà connue et la foule se dirige vers le forum. Soustelle s'y rend également en apprenant que Pflimlin ne veut pas démissionner. Lorsqu'il apparaît au balcon, il est ovationné par une foule déchaînée et vibrante d'enthousiasme. Ils sont là, 60 000 à l'acclamer. Soustelle ne dit que quelques mots et termine par *Vive la République ! vive l'Algérie française ! vive la France ! vive de Gaulle !* Et aux journalistes, il dira : *Il faut un arbitrage national, une autorité, celle du général de Gaulle.* Maintenant, les Algériens sont convaincus qu'ils ont désormais un chef et en cette fin de semaine, ils peuvent partir en week-end rassurés, surtout que le lundi 19 mai sera marqué par la conférence de presse de de Gaulle, car elle a été annoncée le vendredi 16 mai.

Lundi 19 mai 1958 : 15 h au palais d'Orsay. Le Général va prendre la parole devant les journalistes, mais aussi devant le Tout-Paris de la politique et du monde. On constate qu'il n'a pas vieilli. C'est avec émotion que tous ceux qui sont présents voient s'avancer vers la table, un homme dont le nom représente

tant de choses pour la France. Il commence sa déclaration avec une voix un peu sourde, mais qui ne va pas tarder à s'éclaircir devant les dizaines de magnétophones. *Ce qui se passe en ce moment en Algérie par rapport à la métropole, peut conduire à une crise nationale extrêmement grave, mais aussi, ce peut être le début d'une sorte de résurrection. Voilà pourquoi le moment m'a semblé venu où il pourrait m'être possible d'être utile encore une fois à la France.*

De Gaulle vient de poser directement sa candidature ; elle apparaît comme le trait d'union entre les deux bords de la Méditerranée. En Algérie, Soustelle, inlassable, s'emploie à rassembler pieds-noirs et musulmans pour acclamer d'une seule voix le nom de la France. Ils sont prêts à imposer au gouvernement et au parlement le retour du Général même par la force, et il est question d'envoyer les paras sur Paris avec l'appui de ceux de France et des unités blindées, basées dans la région parisienne. Ce sera l'opération *Résurrection*, où il est précisé qu'il n'est pas question de se battre mais de forcer Pierre Pflimlin à démissionner. Mais elle n'aura jamais lieu. Pendant ce temps-là, dans les djebels, les combats continuent : 447 rebelles tués et 16 soldats qui ont trouvé la mort en ce mois de mai.

Quant au gouvernement, sa situation est dramatique. Trois de ses ministres ont démissionné et dans la nuit du 26 au 27 mai, le général de Gaulle a une entrevue secrète avec Pierre Pflimlin.

Mardi 27 mai 1958 : c'est la rentrée du long week-end de la Pentecôte. Les Français reprennent le travail sans se douter qu'à midi, ils vont être mis au courant du contenu d'une nouvelle déclaration du Général par l'intermédiaire de son secrétariat : *J'ai entamé hier un processus régulier nécessaire à l'établissement d'un gouvernement républicain capable d'assurer l'unité et l'indépendance du pays. Je compte que ce processus va se poursuivre et que le pays fera voir, par son calme et sa dignité, qu'il souhaite le voir aboutir. J'attends des forces terrestres, navales et aériennes, qu'elles demeurent exemplaires.*

Les Français ne comprennent pas pourquoi de Gaulle parle comme un chef de gouvernement alors qu'il n'a pas été élu et comment peut-il prendre une décision de son propre chef ? Tout simplement parce qu'ils ne sont pas au courant de la réunion secrète entre les deux hommes et encore moins de ce qu'il s'est dit. Car si Pierre Pflimlin s'accroche désespérément aux restes de la IV^{ème} République, de Gaulle, qui sait exactement où il va, veut y aller très vite. Il se garde bien de dire à Pflimlin qu'il va faire une déclaration le lendemain à midi. Ce dernier l'apprend beaucoup trop tard pour arrêter la diffusion et il se précipite à l'Élysée pour demander au président René Coty ce qu'il doit faire. Ce dernier répond : *Ne faites rien*. Mais ne rien faire, c'est s'effacer devant de Gaulle.

Conscient de l'impuissance de son gouvernement et poussé de toutes parts vers la sortie, presque encouragé par le président de la République, Pierre Pflimlin n'a d'autre solution que de porter sa démission au palais de l'Élysée, C'est ce qu'il fait le mercredi 28 peu avant l'aube. Le président René Coty, selon la tradition, refuse provisoirement, mais la vacance du pouvoir est créée. Le chef de l'Etat peut commencer ses consultations. Il décide donc d'envoyer les présidents des assemblées auprès du Général pour s'enquérir de ses intentions. Une délégation venue d'Alger se rend à Colombey pour tenir le Général au courant de ce qu'il se passe à Alger. Ils l'informent de l'opération *Résurrection* et lorsqu'ils repartent, ils croisent une voiture, celle d'un directeur de la banque "Rothschild" ; il se nomme Georges Pompidou.

L'entrevue avec les présidents des assemblées est difficile. Le Général brosse un tableau assez sombre de la situation : il ne peut réussir que s'il bénéficie de larges pouvoirs. Il pose ses conditions pour accéder à la tête du gouvernement. Il bénéficiera d'une procédure exceptionnelle, ne se présentera pas devant l'Assemblée nationale et recevra les pleins pouvoirs pour un an, le Parlement étant mis en congé durant cette période, et enfin, le Général mettra à profit ce temps pour préparer une nouvelle constitution qui sera proposée au peuple par voie de référendum. Les présidents des assemblées poussent des hauts cris et l'accord ne se fait pas. *Tant pis*, dira le Général.

Les présidents ont été rendre compte à l'Élysée. René Coty les écoute en silence et leur souhaite une bonne nuit. Il est 1 h du matin. A cet instant, en France, il y a un homme seul dans le calme de l'Élysée. Le président de la République doit prendre une décision, car il n'y a plus de démocratie en France, et il lui appartient d'aiguiller le destin de la patrie.

Jeudi 29 mai, 10 h du matin : un communiqué de l'Élysée annonce un message du président de la République au Parlement, dans les journaux, les stations de radio, les agences de presse. C'est le branle-bas de combat, et à 15 h, il est donné lecture du texte du président de la République : *Nous voici maintenant au bord de la guerre civile, dans le péril de la patrie et de la République. Je me suis tourné vers le plus illustre des Français, vers celui qui, pendant les années les plus sombres de notre histoire, fut notre chef pour la reconquête de la liberté et qui, ayant réalisé autour de lui l'unanimité nationale, refusa la dictature pour rétablir la République. Je demande au général de Gaulle de bien vouloir venir conférer avec le chef de l'État et d'examiner avec lui, ce qui, dans le cadre de la légalité républicaine, est immédiatement nécessaire à un gouvernement de salut national et ce qui pourra, à échéance plus ou moins proche, être fait ensuite pour une réforme profonde de nos institutions.*

A 16 h, le Général quitte la Boisserie pour Paris. Après un détour par la rue Solférino, il arrive à l'Élysée. Dans la cour du palais, c'est le spectacle des grands jours avec des centaines de journalistes, des photographes, des radioreporters ou cameramen de la télévision. Il est 20 h 45 lorsque l'entretien prend fin. M. Coty reconduit son visiteur jusqu'à sa voiture. Le Général a quitté l'Élysée depuis trois quarts d'heure lorsque le service de presse présidentiel publie un communiqué annonçant que le général de Gaulle a été pressenti pour former le nouveau gouvernement et qu'il a accepté. Quant au secrétariat du Général, il confirme l'événement en posant les conditions du président pressenti : *Je demande, pour une durée déterminée, les pleins pouvoirs nécessaires pour agir dans la très grave situation actuelle, suivis d'une modification de la constitution et de soumettre au pays par voie de référendum les changements qui doivent y être apportés. Je ne saurais entreprendre la tâche de conduire l'État et la nation que si ces conditions indispensables m'étaient consenties avec la grande et large confiance qu'exige le salut de la France, de l'État et de la République. Je compte sur le concours ardent et résolu du peuple français tout entier, les événements qui nous pressent peuvent, d'un jour à l'autre, devenir tragiques.*

Il reste au général de Gaulle à être investi. Le président Coty a beaucoup insisté sur l'aspect constitutionnel du processus qui doit amener de Gaulle au pouvoir. Le Général a tout intérêt à ce que la légitimité du nouveau régime ne puisse être contestée. Le vendredi 30 mai, il y a beaucoup de monde à Colombey, y compris Vincent Auriol et Guy Mollet. Le Général a su trouver les arguments susceptibles de convaincre ses visiteurs. Sur le plan politique, les choses se présentent plutôt bien et il va recevoir, le samedi 31, les leaders des partis. Ils sont 26 qui participent à cette réunion à l'hôtel *La Pérouse*. La réunion durera 70 minutes. Il y a quelques passes d'armes, mais l'atmosphère est assez détendue. Le débat d'investiture est prévu pour le dimanche 1^{er} juin. De Gaulle envoie un télégramme au général Salan : *Ce que l'armée a fait, elle l'a bien fait. Dites mon salut aux Algériens. Dites-leur que, tous unis, nous aurons le succès.* Cela, c'est le souci de désamorcer la bombe qui était sur le point d'éclater dans le peuple algérien.

Le dimanche 1^{er} juin à 15 h au palais Bourbon, c'est le débat d'investiture. De Gaulle joue le jeu en venant s'asseoir au banc du gouvernement jusqu'à ce que André Le Troquer lui donne la parole. Dans sa déclaration d'investiture, il demande les pleins pouvoirs pour une durée de six mois. Au terme de cette période, avec l'ordre rétabli, l'espoir retrouvé en Algérie, l'union refaite dans la nation, les pouvoirs publics pourront reprendre le cours normal de leur fonctionnement. La constitution sera élaborée et soumise au peuple par voie de référendum, le suffrage universel étant la source de tout pouvoir. Après sa déclaration, le Général quitte l'hémicycle, laissant la place aux autres orateurs. Ils seront au nombre de dix-sept.

Dans la soirée, l'Assemblée nationale investit le général de Gaulle des "pouvoirs de la République" par 329 voix contre 224. Maintenant il reste au Général à se rendre à Alger. Le voyage est fixé au mercredi 4 juin. La veille, il reçoit plusieurs personnalités venues d'Algérie pour lui dire tous les espoirs que les Algériens mettent en lui. Même le général Salan a fait le déplacement pour lui présenter l'armée d'Algérie.

Le voyage commence sous un soleil éclatant et quand la caravelle présidentielle se pose sur l'aérodrome de Maison-Blanche à Alger, en ce 4 juin, il est 11 h 32. Le Général est en uniforme. Il est salué par les généraux présents à Alger ainsi que par des membres du comité de salut public et diverses personnalités musulmanes. Pendant le trajet de l'aéroport au Palais d'été, des acclamations montent de la foule : *Vive la France, vive l'Algérie française.* C'est un déferlement d'ovations qui le salue et à 19 h, lorsqu'il

apparaît au balcon du ministère, il y a ici des centaines de milliers d'Algérois déchaînés et frénétiques. Le Général en est surpris et c'est de ce balcon qu'il va lancer l'inoubliable : *Je vous ai compris. Je vois que la route que vous avez ouverte en Algérie, c'est celle de la rénovation et de la fraternité.* Dans son discours, s'adressant aux rebelles, il dit : *Moi, de Gaulle, à ceux-là, j'ouvre les portes de la réconciliation.*

Le lendemain, il continue son voyage par Constantine où il évoque les dix millions de Français qui vivent en Algérie et à Bône, il affirme qu'il ne peut y avoir pour tous qu'un seul droit et un seul devoir. Le lendemain 6 juin à Oran, il proclame : *L'Algérie est une terre française aujourd'hui et pour toujours.* Puis il se rend à la Sénia, l'aérodrome d'Oran où l'attend la caravelle qui va le ramener dans la métropole.

Si les Français d'Algérie sont ivres d'enthousiasme, il n'en est pas de même dans les djebels. Un responsable du F.L.N déclare : *Nous rejetons absolument les plans de de Gaulle en Algérie, et beaucoup se disent : S'il parle de pacification et d'intégration, c'est évidemment la poursuite de la guerre.* Et le dialogue de sourds va continuer.

Voici cette page d'histoire relatant ce qui s'est passé en ce mois de mai 1958 où le cours des choses a pris une autre direction. J'ai glané ces faits historiques dans les récits des historiens de l'époque afin d'en faire un résumé succinct pour une meilleure compréhension de cette guerre d'Algérie aux multiples facettes, qu'elles soient politiques ou militaires.

Et pendant ce temps-là, que sommes-nous devenus dans les djebels où l'information arrive peu ou très mal ? Seul notre courrier personnel nous apporte les "on dit" de France. Mais ici, pas d'information officielle de la part de nos supérieurs et les fellaghas sont toujours omniprésents. Quant aux opérations, elles sont toujours d'actualité, le djebel sauvage est toujours là.

Il y a eu quelques tentatives de fraternisation entre l'armée et le peuple arabe. Les colonels du régiment en ont pris l'initiative. C'est ainsi qu'un beau jour, il y eut une prise d'armes dans le djebel, du côté d'Ouchebea. Nous avons passé la matinée à aller dans les douars, pour convaincre la population de monter dans nos G.M.C. pour les transporter jusqu'au lieu de la prise d'armes. Nous n'avons pas rencontré d'hostilité de la part de ces gens-là. Ils doivent se prêter au jeu au début de l'après-midi. On leur remet des petits drapeaux, surtout aux enfants, les banderoles étant réservées aux adultes. Les compagnies qui doivent présenter les armes arrivent avec leurs véhicules. Quant à nous, on se retire pour aller former un cordon de protection autour de la prise d'armes, en effet, les fellaghas pourraient bien faire parler d'eux car le mot fraternisation, ils ne le connaissent pas. Ils veulent simplement l'Algérie algérienne en nous renvoyant en France par la force. Pour l'instant, on ne parle pas de négociation.

Une anecdote pour souligner le climat de méfiance ou de suspicion qui devait régner dans les états-majors en ce printemps 1958. Il doit être un peu plus de 10 h du soir. Je prends le frais dans la cour du camp en attendant 11 h, l'heure des vacances avec les alentours car je suis de permanence cette nuit. Après j'irai m'allonger sur mon lit de camp. Je discute un peu avec les gars qui sortent du foyer et qui vont se coucher. Mon attention est attirée par le bruit d'un avion. C'est bizarre. Un avion de nuit, ici, on n'a jamais vu ça. Je lève la tête à la recherche de ses feux de position. Mais j'ai beau fouiller le ciel, l'avion est introuvable. Mais ce qui avive encore plus ma curiosité, c'est qu'il tourne au-dessus du camp.

J'étouffe un juron. Je viens de me souvenir que j'ai reçu un message, il y a une dizaine de jours, de la part de la Sénia, l'aérodrome d'Oran, nous demandant de signaler immédiatement tout avion suspect volant tous feux éteints. Je fonce à la station-radio et je ne tarde pas à retrouver le double du message (l'original ayant été remis au capitaine dès sa réception). Mon papier à la main, je frappe chez le capitaine pour lui expliquer ce qui se passe. On ressort tous les deux. L'avion est toujours là. Le capitaine me griffonne un message à expédier au plus vite à Oran avec les coordonnées du camp. Je rentre à la station, je mets au propre le message. Le temps de caler mon poste sur la fréquence radio de la Sénia et je les appelle en morse bien entendu. Je suis surpris de leur promptitude à me répondre. Je les reçois "cinq sur cinq", aussi distinct que si j'avais appelé Tlemcen. Je leur passe le message. Mon correspondant me demande d'attendre sur sa fréquence et au bout de quelques minutes, il me dit simplement qu'il se charge de l'avion et que je peux quitter l'écoute. Sincèrement, je ne pense pas que ce soit un avion ennemi, mais plutôt un avion espion envoyé par de hautes autorités pour tester notre vigilance et le respect des consignes données. Il

s'en est fallu de peu pour que l'on soit pris en défaut car je suis persuadé qu'aucune sentinelle n'a eu connaissance du message envoyé par Oran. Le capitaine a dû considérer cette consigne comme secondaire et l'avion a dû aller tourner sur d'autres camps en passant la nuit .

Le déserteur

Si le service des transmissions est chargé de recevoir ou d'envoyer des messages, c'est aussi lui qui reçoit les télégrammes privés venant de France et destinés à quelques soldats, souvent de mauvaises nouvelles, décès ou accidents. Mais aujourd'hui, c'est un télégramme porteur de bonnes nouvelles. Le cogérant du foyer du soldat vient d'être père de famille pour la deuxième fois. Ce n'est pas à nous d'avertir directement l'intéressé, c'est le capitaine, donc c'est à lui que l'on remet le télégramme.

Notre père de famille est donc mis au courant par le capitaine et il en profite pour lui demander la permission à laquelle il a droit. Bien entendu, le capitaine accepte et voilà l'heureux père partant en permission le lendemain.

Jusqu'ici tout va bien. L'affaire se complique le surlendemain lorsque l'autre gérant du foyer constate qu'il n'y a plus un sou dans la caisse. Le gars est parti avec. A-t-il été surpris par cette naissance qui est arrivée peut-être plus vite que prévue ? N'avait-il plus un sou vaillant ? Mais dans tous les cas, il aurait pu en parler autour de lui. Nous sommes tous mécontents de son comportement, surtout qu'il n'y a plus d'argent pour acheter la bière à notre fournisseur. Le capitaine, qui a été mis au courant, vient à notre secours en mettant la main au portefeuille pour permettre de payer la prochaine livraison, espérant bien que le gars va tout rembourser à son retour.

Les jours passent. Le temps de la permission aussi. Il aurait dû rentrer hier. Peut-être a-t-il été retardé au D.I.M. ou a-t-il loupé le bateau ? Il arrivera les jours suivants ! Mais toujours personne. On commence à envoyer des messages au régiment pour savoir ce qu'il est devenu. Les réponses sont négatives. Personne ne sait. Les recherches continuent en France mais la gendarmerie de sa région n'arrive pas à retrouver sa trace. Il n'est pas chez lui, ni dans sa famille. L'affaire commence à être grave car maintenant, il est porté déserteur en temps de conflit, ce qui aggrave son cas.

Il va y avoir un mois qu'il est parti. La gendarmerie française, qui nous tient au courant, a toujours des réponses négatives. Au camp, tout le monde pense qu'il est parti à l'étranger, son pays natal n'étant pas très loin de la frontière. Maintenant au camp, on ne parle plus de lui. Il a été remplacé au foyer par un autre soldat et son souvenir tombe dans les oubliettes.

Mettez-vous quelques secondes dans la peau de la sentinelle qui garde l'entrée du camp pendant cette matinée. Le train Oran-Tlemcen vient de repartir après l'arrêt en gare d'Aïn Fezza. Et que voit notre brave sentinelle ? Un soldat qui débouche de la ruelle qui descend de la gare et qui n'est d'autre que notre déserteur ! La sentinelle doit se demander si elle rêve. Elle en tombe des nues. Elle n'y croit pas. Elle met en doute ses yeux qui regardent pourtant l'ancien gérant du foyer passer devant elle en lui disant *Bonjour* et qui rentre dans la cour du camp.

Ce dont notre déserteur ne se doute peut-être pas à cet instant, c'est qu'il vient de perdre la liberté pour longtemps. Lorsque l'on rentre au camp après une absence prolongée, la première des choses à faire, c'est d'aller se présenter au commandant de la compagnie, en l'occurrence le capitaine. Et c'est ce que fait notre gars. Mais dès qu'il s'est présenté le capitaine le fait asseoir et sort de son bureau. Il se dirige vers la première piaule venue, demande à deux gars qu'il rencontre de prendre leur arme et de le suivre. De retour dans le bureau, il demande aux deux soldats de prendre en charge le déserteur, de l'emmener dans la cour, le faire asseoir par terre, ne pas lui adresser la parole et de le garder le temps de former un convoi pour l'emmener au bataillon. Là-bas, il y a des prisons, ici il n'y en a pas.

Le convoi est parti avec le déserteur, assis sur le plancher du G.M.C. comme un prisonnier fellagha et surveillé par les gars de l'escorte. C'est l'autre radio qui est dans la jeep et qui est chargé de la liaison avec le camp. Dès son arrivée au bataillon, lequel a changé de camp lui aussi récemment, il se trouve dans les contreforts du Nador juste au-dessus de Tlemcen avec un nom charmant "les petits perdreaux", le déserteur est pris en charge par les sentinelles du camp pour l'emmener en prison. Elles l'attendaient, le capitaine ayant téléphoné au commandant du bataillon lui annonçant le retour inattendu du déserteur. Le convoi ne s'attarde pas au bataillon, et à midi, il est de retour à Aïn Fezza.

L'après-midi, il est annoncé un rassemblement pour tout le monde dans la cour du camp. Que se passe-t-il encore ? Le capitaine arrive et après le "garde-à-vous", "repos", il prend la parole : *Vous savez tous que notre déserteur est revenu. C'est grave pour lui, bien qu'il ait des circonstances atténuantes. Il est revenu de son plein gré et nous sommes en pacification et non en guerre. Mais de longs mois de prison l'attendent, alors que dans quelques mois il aurait été libéré, étant père de deux enfants. Vous savez aussi qu'il est parti avec la caisse du foyer et je tiens à vous demander ce que vous en pensez. Faut-il faire le silence là-dessus, ou bien tout dévoiler pour alourdir les charges qui pèsent contre lui ? Je vous demande votre avis et ce sera à vous de décider. Il est certain que si on fait silence sur la caisse, la bière sera plus chère pendant quelque temps. Nous allons voter à main levée. Que ceux qui sont pour le silence lèvent la main.* C'est à l'unanimité que l'on lève le bras, capitaine y compris. Personne ne saura au procès, l'histoire de la caisse du foyer.

Nous n'avons eu que peu d'échos du procès et de son déroulement, et n'avons pas su où était passé ce soldat pendant sa désertion. Ce que l'on a su, c'est qu'il a été accusé de 26 jours de désertion et qu'il a été condamné à deux ans de forteresse à Oran. Pendant quelques mois, nous avons payé la bière 30 F au lieu de 25 F (francs de l'époque) et je ne pense pas que le capitaine ait retiré sa mise qu'il avait généreusement avancée pour nous permettre de nous désaltérer. J'espère que notre petit sacrifice sur le prix de la bière a épargné à celui qui était notre copain avant l'événement heureux, quelques mois de prison supplémentaires.

L'attaque du camp d'Ouchebea

Un petit bruit me tire de ma somnolence. Je suis allongé sur mon lit de camp à côté des postes radio car je suis de permanence de nuit une fois de plus. Et comme nous ne sommes toujours que deux radios, je passe plus de temps sur ce lit de camp que sur celui de ma piaule.

A 1 h du matin, j'ai fait les vacances habituelles. J'ai remonté mon réveil pour 3 h et, maintenant, j'essaie de me rendormir au plus vite. Ce petit bruit, je l'ai identifié. C'est celui de la porte de la station qui s'ouvre. Il doit être 1 h 1/2 environ. Celui qui a poussé la porte cherche l'interrupteur, et à la lueur de la lampe qui vient de s'allumer, je reconnais le sergent chargé de la relève des sentinelles. Il vient vers moi et me questionne :

- *Dis donc ! Tu as fait la vacation avec Ouchebea ?*
- *Bien sûr !*
- *Ils ne t'ont rien signalé ?*
- *Non, rien, pourquoi ?*
- *Les sentinelles signalent depuis plusieurs minutes des coups de feu et des rafales d'armes automatiques dans cette direction, on est inquiets !*
- *C'est que je ne peux plus les appeler. Eux aussi, après la vacation, ils ont éteint leur poste.*

Le standardiste qui a son lit à l'autre bout de la station et qui a été réveillé par notre conversation, a tout entendu, il se dresse sur son lit pour nous dire : *Il n'y a qu'à leur téléphoner, on est tellement habitués à la radio que je n'avais plus pensé au téléphone.* Et bien sûr, c'est la solution dans ce cas-là. Le standardiste s'assoit devant son standard, tripote ses cordons et ses fiches, tourne la manivelle d'appel... Retourne la manivelle une fois de plus et s'arrête. Il se tourne vers nous, le visage inquiet. Il finit par nous dire : *La ligne*

est coupée. La manivelle tourne dans le vide. Les fellaghas sont passés par là ! Maintenant, notre seule chance d'entrer en communication avec Ouchebeba, c'est la radio. Je m'installe et je tourne le bouton de mise en route. J'ai encore les doigts sur ce dernier quand j'entends dans le haut-parleur :

- *Jumeau bleu, jumeau bleu, ici jumeau bleu un qui vous appelle, répondez.*

- *Ici jumeau bleu, j'écoute (j'entends un ouf de soulagement du radio d'Ouchebeba).*

- *Jumeau bleu de jumeau bleu un, nous sommes attaqués. Les fellaghas nous encerclent. Nous demandons du renfort d'urgence nous avons déjà deux blessés. A vous !*

- *Ici jumeau bleu. J'en réfère à l'autorité. Restez à l'écoute.*

Le sergent ne s'attarde pas. Il faut réveiller le capitaine, et avec son accord, tout le reste de la troupe. Dans la minute qui suit, tout le camp est en effervescence. Toutes les sections ont sauté dans les godillots. On prend les armes et le bidon pour se retrouver dans la cour pour le départ. Les G.M.C. manoeuvrent pour se mettre en file indienne en position de convoi. Le radio est venu chercher son poste à la station. Le capitaine l'a précédé, me demandant à parler avec le lieutenant d'Ouchebeba. Ce dernier lui retrace ce que l'on savait déjà. La situation est stationnaire. Il n'y a pas d'autres blessés. Le capitaine lui demande de ne pas risquer la vie des soldats inutilement, mais de surveiller surtout les points faibles, les portes, portails, et veiller à ce que les fellaghas ne s'approchent pas du camp car ils pourraient utiliser des grenades, ces dernières pourraient faire du dégât.

Lorsque le capitaine sort, tout le monde est prêt. Il se dirige vers les camions. Il fait un signe négatif, et s'adressant aux chauffeurs, il leur dit : *Non les gars, on ne va pas prendre les G.M.C., nous allons y aller à pied à travers le djebel. Ca va nous prendre un quart d'heure de plus, mais c'est plus prudent, car s'ils ont coupé le téléphone, ils peuvent très bien avoir miné la piste et nous attendre en embuscade. Ils se doutent bien que l'on va aller au secours d'Ouchebeba.*

Le capitaine sort du camp le premier, suivi de toute la troupe. Le radio fait un essai de transmission avec moi avant d'en faire un avec le radio d'Ouchebeba. A partir de maintenant, je n'ai plus qu'un rôle secondaire à jouer. Mais il faut que je reste à l'écoute, il peut se passer tant de choses pendant les heures à venir.

La compagnie doit crapahuter dur dans le djebel pour pouvoir se porter au secours des copains le plus vite possible. Comme mon poste radio est calé sur la même fréquence, je vais savoir tout ce qui va se passer là-haut. Il y a peut-être un quart d'heure qu'ils sont en route, lorsque le sergent de relève revient me voir. Il m'annonce que les tirs ont cessé. Les fellaghas doivent décrocher et s'évanouir dans la nuit. J'en ai la confirmation lorsque le radio d'Ouchebeba appelle la compagnie pour leur annoncer le départ des fellaghas. Ils n'ont pas attendu les renforts. Ils se doutaient bien de leur arrivée imminente. Mais le capitaine veut en avoir le coeur net. Il appelle Ouchebeba en disant de prévenir tout le monde, surtout les sentinelles, qu'il va faire un ratissage sérieux autour du camp, pour s'assurer qu'il ne reste pas de rebelles dans le secteur, morts, blessés ou bien en vie et en embuscade. Mais les alentours vont se révéler vides de tout occupant et, la patrouille de contrôle terminée, la compagnie rentre au camp d'Ouchebeba en attendant le jour pour revenir à Aïn Fezza.

Au petit jour, j'ai reçu un message d'Ouchebeba, me demandant de prendre contact avec l'hôpital de Tlemcen, pour qu'il envoie un hélicoptère chercher les deux blessés, leurs blessures ne sont pas très graves, mais il faut les soigner et les hospitaliser quelques jours, ce que je m'empresse de faire.

Les gars de la compagnie sont sur le chemin du retour maintenant que le jour est levé. Ils reviennent par la piste en fouillant du regard le sol, à la recherche de choses douteuses qui pourraient être des mines. Ce ne doit pas être une promenade de santé. Ce n'est pas le moment de se laisser distraire. Cette fouille minutieuse va donner raison au capitaine. Il y a deux mines sur la piste, enfouies au ras de la terre, espacées d'une bonne dizaine de mètres. C'est dans ces moments-là que l'on reconnaît la valeur d'un commandant de compagnie qui a un sens inné du baroud et des pièges dans lesquels il ne faut pas tomber. S'ils étaient partis en G.M.C. au cours de la nuit, ça aurait été un carnage avec les camions bourrés de soldats même si les rebelles ne les attendaient pas en embuscade.

Sur ordre du capitaine, j'ai envoyé un message au P.C. du régiment, pour qu'il envoie un démineur dans l'après-midi. En attendant, les mines seront signalées par des branchages récupérés aux alentours. Comme prévu, l'après-midi, le démineur et son équipe sont là. Ils partent avec une section de protection de chez nous, mais aussi un standardiste qui est chargé de repérer et réparer la coupure sur la ligne téléphonique reliant les deux camps.

Lorsque tout ce petit monde revient au camp, mission accomplie, les mines ayant été désarmées et récupérées, le téléphone rétabli, tous se retrouvent dans la cour du camp pour boire une bière bien méritée. J'ai un coup au coeur en voyant le gars chargé du déminage. C'était mon voisin de lit lorsque j'étais en Allemagne. Les retrouvailles sont chaleureuses mais trop brèves car il faut qu'il rentre à Lamoricière. Après son départ, je pense que l'armée a tout de même du culot pour faire exécuter un boulot aussi dangereux par un appelé du contingent.

Cupide à en mourir

Le jour se lève dans la fraîcheur matinale qui a engourdi nos muscles. On se réveille au bord de ce chemin où l'on vient de passer la nuit entre deux vignobles. La mise en route est dure pour tout le monde. La topette de gnôle vite avalée essaie de nous réchauffer. Elle va remplacer le café et le petit déjeuner car nous sommes bien loin du camp.

La compagnie est partie depuis hier matin avant le lever du soleil. Les camions nous ont largués dans les plaines de Tlemcen. Ca change du djebel. Ici, le terrain est cultivé. Il y a des villages, des maisons. Ce n'est plus le désert. La raison de notre présence ici, soi-disant, c'est que les fellaghas ont quitté le djebel pour semer la terreur dans ces plaines, avec embuscades, mines, assassinats et collecte de l'impôt de rébellion. Malheur à celui qui ne veut pas payer ! Notre mission est de les retrouver. Alors les fouilles systématiques vont continuer. Chaque coin ou recoin va être passé au peigne fin, surtout dans les douars qui se trouvent sur notre route. Il vaut mieux que les portes soient ouvertes s'ils ne veulent pas faire venir le menuisier après notre passage. Mais aussi chaque bosquet, chaque haie va avoir droit à notre visite. On doit inspecter chaque endroit où un homme peut se cacher. Il y a du pain sur la planche.

Pourtant la première journée n'a rien donné. Pas de fellaghas, même pas un indice. Inutile d'interroger les fatmas des douars, elles ne savent rien, n'ont rien vu et n'ont entendu parler de rien. Pas de coopération à en attendre. Et c'est à cause de cette journée infructueuse que le haut commandement nous a demandés de bivouaquer sur place et de continuer les fouilles le lendemain. Voilà ce qui explique notre présence en bordure de ce vignoble dans l'aube naissante et sans vivres pour la journée. Ici nous trouverons de quoi survivre, c'est la différence qu'il y a avec le djebel.

Les sections de la compagnie sont éparpillées en fonction des fouilles qui se présentent à nous, tout en gardant tout de même une liaison à vue entre nous. C'est ainsi que vers les 9 h du matin, nous remontons un vignoble en légère pente avec, en haut de celui-ci, une maison pas très grande avec une cour intérieure, fermée de l'autre côté par quelques dépendances. Une section crapahute à une centaine de mètres devant le capitaine en direction de la maison pour la fouiller. Moi, je ferme la marche, les autres sections étant de part et d'autre de nous, mais éloignées de plusieurs centaines de mètres.

La section qui nous précède arrive aux abords de la maison. Les gars pénètrent dans la cour par une porte qui donne sur le vignoble, et ils disparaissent derrière le mur qui ferme la cour de ce côté. Le capitaine et moi-même nous nous en approchons sans nous hâter. Il y a quelques minutes que les gars sont dans la maison lorsque des éclats de voix nous parviennent, on s'engueule là-haut. Les soldats ne doivent pas être accueillis à bras ouverts. Puis une rafale de mitraillette nous fait sursauter. Le capitaine presse le pas. Je le suis. Et à notre tour on pénètre dans la cour. Il y a un sergent au milieu de cette dernière. Les soldats fouillent l'intérieur et le long du mur de la maison, il y a un corps allongé par terre, recroquevillé, le visage légèrement tourné vers le sol. Il est là, en chemise claire, manches retroussées. Du sang s'échappe encore de son corps, aussitôt absorbé par la terre battue de la cour. Je sens le capitaine contrarié. Il

interroge le sergent : *Que s'est-il passé ?* Le sous-officier répond décontracté : *Ce con, il voulait nous faire payer l'eau !*, en pointant son doigt vers un robinet scellé dans le mur. Le capitaine ne fait pas de commentaires. Mais je crois qu'il aurait préféré une solution moins radicale, bien que ce ne soit sûrement pas lui qui aurait toléré que l'on fasse payer l'eau à sa compagnie après une nuit à la belle étoile et deux jours de crapahut. Mais ce qui est fait est fait. On ne peut pas faire marche arrière. Alors il se dirige vers le robinet, remplit son bidon et sort de la cour par l'autre portail. A mon tour, je fais le plein d'eau, puis je vais le rejoindre à l'extérieur. Mais il n'aura pas besoin de moi, ce sera le silence radio sur l'affaire.

Pauvre pied-noir ! Il est mort en croyant gagner quelques piécettes sur le dos des soldats français qui ont été envoyés en Algérie précisément pour le défendre et pour qu'il puisse garder ses biens, son vignoble, sa terre natale car il a sûrement vu le jour à Tlemcen ou dans les environs. Il est certain qu'il n'en était pas à son coup d'essai, mais aujourd'hui, il a eu affaire à une compagnie opérationnelle qui parcourt le djebel le jour, la nuit, la semaine, le dimanche. Il ne faut pas compter sur elle pour mettre la main à la poche pour de l'eau. Et je repense au commandant du bataillon lorsque nous sommes arrivés en Algérie, aux Zarifètes, où il nous expliquait que l'armée, c'était la loi ici et qu'il valait mieux tirer sur un innocent que de se faire descendre par un salopard. Pourtant, je ne crois pas que ce soit un appelé qui ait appuyé sur la gâchette. Je soupçonne le sergent mais je n'en ai jamais eu confirmation. Nous n'en avons pas reparlé, pas même entre nous, et dans certaines circonstances, il vaut mieux garder le silence.

Le garde-barrière

Dimanche après-midi, je me relève de la sieste. Pour l'instant, il n'y a rien au programme. Je paresse dans la cour du camp en compagnie de deux copains. Le foyer est fermé jusqu'à ce soir. On discute bien de banalités pendant quelques instants, mais on commence à s'ennuyer, on n'est pas habitués à l'oisiveté. Lorsque l'un d'entre nous a une idée : *Si on allait boire une bière chez le chibani ?* C'est le minuscule bistrot d'Aïn Fezza. Sitôt dit, sitôt fait. Juste le temps d'avertir les copains, car s'ils ont besoin de nous, il faut qu'ils sachent où nous trouver, et nous voilà sur la route. Le bistrot est à une centaine de mètres. Il est vraiment sans prétention. Le bar, c'est une planche posée sur des tréteaux, trois tables, quelques bancs et c'est tout. Pas de publicité pour un apéritif quelconque, on s'en fout, nous sommes venus boire une bière et on s'installe au "bar". Dans le bistrot, il y a des Arabes, plutôt âgés, qui sirotent leur thé à la menthe, pendant que nous, on déguste notre canette. Mais nous sommes toujours désœuvrés. *Si on avait su, nous serions venus à quatre, nous aurions fait une belote !* dit l'un de nous. A côté de nous, au bar, il y a le garde-barrière du passage à niveau qui se trouve à deux cents mètres du camp, sur la route de Lamoricière. On le connaît depuis le temps que nous sommes ici, on le voit passer souvent sur la route, et il nous dit : *Si vous voulez les gars, je veux bien faire le quatrième. Je sais jouer à la belote.* Nous sommes d'accord. On s'installe à une table. Le patron des lieux nous apporte tapis et jeu de cartes et nous commençons à jouer. Qui a gagné ? Qui a perdu ? Il y a longtemps que je l'ai oublié. Mais tout se passe bien car nous sommes tous des amateurs qui recherchons plutôt la détente que le succès.

Maintenant, les heures passent plus vite et l'heure de la soupe approche, on arrête de jouer. Le temps de saluer tout le monde, et nous voilà sur le chemin du retour. Dès l'entrée du camp, je vois dans la cour un lieutenant qui semble m'attendre. Il me fait signe et il me dit :

- *Cette nuit, il y a embuscade, il me faut un radio. Le départ est prévu pour 11 h.*
- *Mon lieutenant, je crois bien que c'est mon tour car j'étais de permanence la nuit passée.*
- *Reposez-vous avant de partir, la nuit sera dure. J'irai vous réveiller.*

Je suis le conseil et dès la soupe avalée, je vais m'allonger sur mon lit et dormir un peu pour que le sommeil ne vienne pas trop me taquiner lorsque je serai à l'affût dans le djebel. Dans la piaule, les gars respectent le repos de ceux qui vont aller passer la nuit dehors. Il faut dire qu'un jour ou l'autre leur tour viendra.

11 h, on sort du camp. Je viens de faire les essais radio. Tout va bien. Le lieutenant ouvre la marche, on se dirige vers le djebel qui se trouve entre Oucheba et le vignoble de la vallée qui rejoint Lamoricière. Après une dizaine de minutes de marche, on fait la pause pour habituer nos yeux à l'obscurité en regardant le sol ou aux alentours, en recherchant les détails pour forcer notre vue à voir dans la nuit. Bien sûr, maintenant, il ne faudrait pas lever la tête pour regarder la lune, l'exercice serait à refaire.

Dans ce djebel, la végétation n'est pas très haute. Le crapahut ne présente pas de difficultés. Les collines ne sont pas très abruptes. Par contre, on ne peut pas se camoufler le long des buissons. Le chacal ne se fait plus entendre. On espère qu'il est le seul à savoir que nous sommes ici car il nous a sentis et comme il est peureux, il ne se fait pas remarquer. Mais ce silence signifie pour tous qu'il y a quelqu'un dans le djebel.

Il doit être un peu plus de minuit lorsque le lieutenant nous fait comprendre, d'un geste, que nous sommes arrivés. Il cherche l'endroit idéal pour l'embuscade, pendant que nous observons les alentours à la lueur d'un faible clair de lune. Maintenant, nous allons prendre possession de l'emplacement choisi par l'officier. Chacun se prépare à affronter les longues heures de veille et de vigilance avec beaucoup de patience. Chacun de nous aménage son poste pour qu'il soit un peu plus confortable en enlevant les cailloux qui risquent de rendre l'attente douloureuse, lorsque l'on est à plat ventre pendant longtemps. J'envoie un message discret au camp, simplement pour signaler que nous sommes en place et que je quitte l'écoute. Je rappellerai plus tard et j'éteins mon poste.

Maintenant l'embuscade commence vraiment. Les mitraillettes sont armées avec le moins de bruit possible et chacun doit se faire une idée topographique des lieux, on se trouve en léger contrebas d'une ligne de crête. En dessous de nous, dans l'obscurité, on devine une vallée ; un repli de terrain part de cette dernière, passe devant nous à une dizaine de mètres pour aboutir à la cime de la colline, quelques broussailles dispersées ça et là. Un spectacle de djebel, ni plus ni moins.

L'attente commence, nous ne savons pas combien de temps nous allons rester dans cette position. Si on n'a pas de chance, peut-être jusqu'au jour, ou bien si les fellaghas, que l'on est censé attendre, veulent bien passer dans une heure, ce serait mieux. Mais une inconnue persiste. Combien seront-ils ? Quelques-uns ou une grosse bande ? S'ils se présentaient une centaine, oserions-nous ouvrir le feu ? Il ne faut pas se poser trop de questions, on a bien le temps de voir. Il n'y aura peut-être personne au rendez-vous. Ceux qui sont en embuscade ont toujours un atout supplémentaire et l'effet de surprise joue un grand rôle dans le résultat de l'accrochage.

Le chacal s'est remis à japper. C'est bon signe. Il nous a oubliés. Par contre, en ce qui nous concerne, il faut maintenir tous nos sens en éveil, surtout voir et écouter. C'est relativement éprouvant de surveiller ce djebel et à force de rechercher un mouvement quelconque vers la vallée on arrive à voir bouger les buissons. Il y a des moments où le sommeil vient vous taquiner. Les yeux se ferment tout seuls. Il faut se faire violence pour résister en se faisant peur soi-même, on ne dort pas lorsque l'on a la frousse. Pourtant, ça existe de s'endormir. Un gars de la compagnie, au cours d'une patrouille, l'a appris à ses dépens. Il était le dernier des cinq de la patrouille lorsque celle-ci s'est arrêtée pour une pause d'observation aux alentours. Il s'est endormi pendant quelques instants, mais lorsqu'il s'est réveillé, il n'y avait plus personne et ce n'est qu'en rentrant au camp que le chef de patrouille s'est aperçu de son absence. Il était impensable d'aller le chercher dans le djebel. La seule solution était d'attendre et d'avertir les sentinelles de ne pas ouvrir le feu si quelqu'un se présentait au camp. Tout s'est bien terminé, il a attendu le jour pour rentrer et à 8 h 1/2 du matin, on l'a vu arriver sain et sauf mais assez penaud je crois.

Les heures ont passé, assez pénibles. Notre patience est mise à rude épreuve. Que de fois j'ai compté et recompté les buissons pour me distraire ! Quelle heure peut-il être ? A mon avis, on doit approcher des 3 h du matin, lorsque ce que tout le monde ici attendait vient de se produire. Le chacal est silencieux. Je n'ai plus sommeil. Je fouille du regard le djebel devant moi, les fellaghas sont-ils ici ou ailleurs ? Je ne sais pas mais ils sont dans le coin. Vont-ils passer à une portée de mitraillette ? Il est difficile de répondre à toutes ces questions que chacun se pose car le moment est devenu intense. C'est dans ces

instants que la salive se fait rare. J'ai la gorge sèche et j'attends en fouillant du regard, que je veux le plus perçant possible, le repli de terrain qui monte vers nous.

Si, j'en suis sûr ! ou presque sûr. Ca a bougé là-bas dans le fond. Le doigt se déplace doucement et vient prendre place sur la gâchette de ma mitraillette. Ce qui me semble remuer a une forme bizarre, plutôt arrondie et assez volumineuse par rapport à une silhouette humaine. Sans se presser, la chose monte vers nous. Lorsqu'elle est à une quinzaine de mètres, mes yeux détaillent un peu plus et je peux apercevoir qu'il s'agit bien d'une forme humaine avec un cabas dans chaque main. Je devine un sac tyrolien dans le dos. Mais au fil des mois, je suis devenu méfiant et je me désintéresse un peu du gars pour observer les arrières et les côtés de ce colporteur nocturne. J'ai encore très présente dans ma mémoire l'embuscade du col des Zarifètes au cours de laquelle nous avons eu beaucoup de chance. Mais je ne vois rien, rien de rien. Je recommence à mettre le fellagha dans ma ligne de mire. Le dénouement est proche. Encore quelques mètres et ce sera fini. Dix mètres au maximum. Le lieutenant a ouvert le tir, aussitôt suivi de nos cinq rafales qui déchirent le gars et son chargement. Ce fut bref. Il s'affaisse devant nous dans ce maigre clair de lune. Personne ne bouge parmi nous, on attend encore plusieurs minutes en observant les alentours. Maintenant on n'est pas pressés. Il faut s'assurer au mieux qu'il n'y a personne d'autre dans le coin. Enfin, on se relève, le corps endolori par cette longue attente, couché sur la terre ferme. On s'étire un peu avant de se diriger vers notre victime. Les voltigeurs commencent à récupérer les cabas et le sac tyrolien. Je me tiens à l'écart, ce n'est pas mon rôle de participer à la fouille car elle a déjà commencé. Il faut savoir s'il n'a rien sur lui, quelques messages peut-être ? ou de l'argent ? Les voltigeurs retournent le corps pour finir la fouille. Je suis assez surpris de les entendre parler à voix basse. C'est inhabituel. Je m'approche un peu par curiosité. Un copain vient me susurrer à l'oreille : *C'est le garde-barrière*. Je viens de recevoir un coup de massue. Je ne veux pas y croire et je vais vérifier moi-même de près le cadavre. Je suis bien obligé de me rendre à l'évidence. C'est bien mon partenaire à la belote de cet après-midi. Je suis abasourdi ! Moi, j'ai joué aux cartes avec un fellagha ! Je suis mal à l'aise. Jamais je n'aurais cru ça possible. J'en aurais pris les paris. Le lieutenant met fin à mes pensées : *Allez, on rentre*. Les gars se chargent des cabas et du sac tyrolien pendant que j'envoie un message à la compagnie : *Mission accomplie, on rentre*.

Nous sommes revenus au camp par un autre chemin qu'à l'aller. Nous descendons du djebel directement vers le vignoble et nous allons longer celui-ci jusqu'à Aïn Fezza, on risque moins des mauvaises rencontres car les fellaghas qui attendaient le garde-barrière ont bien entendu nos rafales et ils risquent de venir voir ce qui se passe. Il est plus prudent de partir dans la direction opposée.

Dans les cabas et le sac tyrolien qui ont été fouillés au camp, il n'y a que des victuailles, des boîtes de conserve, du riz etc., souvent transpercés par nos balles. Aucun renseignement sur le rôle que jouait le garde-barrière vis-à-vis des rebelles, mais il n'est pas impossible qu'il surveillait nos faits et gestes pour les leur communiquer.

Je suis retourné boire une bière au bistrot du chibani. Mais je n'ai plus joué à la belote, et au bar, il n'y avait plus de garde-barrière.

Message flash

Le téléphone sonne. Je me réveille à moitié, sur mon lit de camp à la station-radio où je suis de permanence. Il va être 2 h du matin. Je me dis : *ça fera du boulot pour le standardiste, c'est assez souvent qu'il dort toute la nuit*. Je me réjouis trop tôt car un instant plus tard il m'appelle : *Mets-toi à l'écoute, le régiment a un message pour toi*. Je rouspète. Il ne peut pas attendre la vacation de 3 h au lieu de me réveiller, encore un qui veut faire du zèle pour tromper l'ennui ! C'est de mauvais poil que je m'installe devant les postes radio. J'allume le poste pour travailler en graphie car, avec le régiment, les transmissions se font toujours en morse. Dès qu'il est en service, j'entends mon correspondant qui m'appelle et après la procédure préliminaire, il commence son message. Lorsqu'il arrive dans l'en-tête au degré d'urgence, je me

dis : *Il doit se tromper, cette urgence n'existe pas.* Mais je continue à écrire tout en pensant à ce "ta-ta-ti-ti" (qui est la lettre Z). Lorsque tout à coup, je me souviens l'avoir appris au stage mais elle n'est jamais utilisée, tout au moins jusqu'à ce jour. C'est le degré le plus élevé de toutes les urgences, encore au-dessus de l'urgence "extrême urgence opération". J'ai un léger tremblement pour continuer à prendre le message car cette urgence est l'urgence "FLASH" qui donne les pleins pouvoirs au radio pour faire exécuter l'ordre contenu dans le message dont voici le texte : *Portez-vous immédiatement avec le maximum d'effectif pour une embuscade aux coordonnées suivantes..., une bande de deux cent cinquante rebelles descend le Nador pour l'autre djebel ! Arrêtez-les. Exécution.* J'accuse réception du message. Maintenant, c'est à moi de jouer. Je n'ai qu'une solution, aller réveiller le capitaine. Je m'habille un peu par décence, le message et une lampe électrique à la main, je vais frapper à la porte de sa chambre. Personne ne répond. Le temps presse. Je rentre. A l'aide de ma lampe, je trouve l'interrupteur. Maintenant que la piaule est éclairée, je me dirige vers son lit. Je l'appelle plusieurs fois, de plus en plus fort. Rien n'y fait, il dort comme un sonneur, le bougre. Tant pis, j'emploie les grands moyens en le secouant comme un prunier. C'est plutôt cocasse. Heureusement que personne ne me voit. Enfin, il se décide à ouvrir un oeil. Je le mets rapidement au courant du contenu du message. J'ai l'impression qu'il n'a pas tout compris mais par réflexe, il me dit : *Va dire aux lieutenants d'aller réveiller leur section.* Je me rends dare-dare dans leur chambrée et j'ai beaucoup moins de scrupules à les réveiller. C'est avec un petit brin de vengeance que je les secoue. Ca me dédommagera de toutes les fois qu'ils m'ont réveillé en pleine nuit pour partir en opération ou patrouille quelconque. Je crois même que j'ai un petit sourire lorsque je les vois traverser la cour en pyjama et pantoufles pour aller avertir la troupe.

Je rentre à la station. Quelques instants plus tard, le capitaine, réveillé et habillé, vient me rejoindre pour relire le message. Il a avec lui ses cartes d'état-major pour situer le lieu où la compagnie doit se rendre au plus vite. Il fait le point en fonction des coordonnées du message et il se dit : *Bon sang ! Mais c'est de l'autre côté du passage à niveau, à une centaine de mètres !* Je ne réponds rien car l'autre radio vient de rentrer à la station prendre possession de son poste. Dehors, tout le monde est prêt. Le capitaine va retrouver ses sections pour le départ. Le radio qui l'accompagne fait avec moi les essais obligatoires avant de partir. Et voilà toute la compagnie qui sort du camp, laissant sur place juste ce qu'il faut de sentinelles pour garder le camp.

Petit à petit, l'inquiétude me gagne. Je sais où ils vont et le risque encouru. Ils doivent être à peine quatre-vingt-dix, les fellaghas, d'après le message, deux cent cinquante. Ca fait un contre trois. C'est beaucoup. Comment cela va-t-il se passer ? Auront-ils le temps de se mettre en embuscade avant l'arrivée des rebelles ? Je ne suis pas le seul à être inquiet. Le régiment me demande déjà comment ça se passe. Là-bas aussi, ils sont conscients du danger. Le sergent de relève des sentinelles vient lui aussi aux nouvelles de temps en temps. Mais je n'en ai point. Je ne peux pas appeler l'autre radio à cause du bruit que je peux provoquer sur son poste radio. Lui seul a le droit de m'appeler s'il le juge utile. Je suis condamné à attendre, inactif et soucieux. Tout peut se déclencher d'un moment à l'autre et à la faible distance qui nous sépare, on va vite être fixé sur l'intensité de l'accrochage par le nombre de rafales tirées de part et d'autre des deux camps. Mais pour l'instant, c'est le silence. Je me creuse la cervelle. Les fellaghas sont-ils déjà passés ? Je ne le pense pas car la compagnie a fait diligence pour se préparer et se rendre sur les lieux. Les fellaghas ont-ils repéré l'embuscade et se préparent-ils à lui donner l'assaut ? Je ne le sais pas. Je suis ici à me morfondre entre ces quatre murs. Je n'ai ni envie de lire ou d'écrire mon courrier. J'attends.

Les heures passent, une à une, lentement. Le régiment continue à me demander des nouvelles de temps en temps, mais c'est toujours le silence. Par contre, plus le temps passe, plus je reprends confiance car les fellaghas ne passeront pas ici en bande s'ils ne sont pas assurés de la complicité de la nuit dans l'autre djebel où il leur faut le temps de se planquer avant le lever du jour.

Maintenant l'aube se lève. Je reprends espoir. C'est à cet instant que le radio de l'embuscade m'appelle : *Mission terminée, nous rentrons.* Je m'empresse d'envoyer le message au régiment pour leur communiquer le retour de la compagnie et "rien à signaler".

Ils sont rentrés fourbus, fatigués, mais en bonne santé, l'embuscade ayant échoué. Personnellement, je ne le regrette pas car à force de côtoyer le danger au quotidien, je commence à en être fatigué de cette guerre qui n'en finit pas, bien au contraire. Maintenant, ce sont de fortes bandes rebelles qui sillonnent le secteur. Ce ne sont plus des fellaghas isolés du temps comme au camp de Tal Terny.

Dernier dimanche de juillet 1958

Et dire qu'à Montbrison ils s'amuse ! C'est la fête patronale : la Saint-Aubrin. La jeunesse doit s'en donner à cœur joie. Ils ont bien raison. Mais est-ce que je serai parmi eux l'année prochaine ? Je l'espère. En attendant, je me morfonds à la station-radio où je suis, une fois de plus, de permanence. Je viens de faire les vacances de 11 h du soir et je m'apprête à m'étendre sur mon lit de camp en attendant les prochaines vacances dans deux heures lorsque...

Tiens ! Un coup de fusil ! C'est une sentinelle qui a dû tirer. C'est inhabituel. Ce doit être le premier coup de fusil tiré par une sentinelle depuis notre arrivée à Aïn Fezza. Peut-être un accident ? Surtout un seul coup de feu, c'est bizarre et ma curiosité est encore avivée lorsque j'entends à l'extérieur des éclats de voix. Je comprends que ce sont les officiers qui sortent du mess après une ultime partie de tarot. Mais pourquoi parlent-ils si fort ?

C'est à cet instant que la mitraille se déclenche. Des rafales de fusils-mitrailleurs s'abattent sur le camp. Un lieutenant pousse la porte de la station, suivi d'un Arabe. Je n'ai pas le temps de poser des questions. L'officier me dit : *On est attaqués. Fais asseoir l'Arabe dans un coin, je t'expliquerai plus tard.* Que vient faire ce chibani dans le camp à cette heure-ci ? Il tremble comme une feuille, impossible de prononcer une parole. Il me fait comprendre qu'il a soif. Je lui donne le litre d'eau que je m'étais préparé pour la nuit. Il boit à grandes rasades. Je lui fais signe de s'asseoir dans un coin et de ne plus bouger. Je ne sais même pas à qui j'ai affaire : ami ou ennemi ? Je le saurai plus tard. Mais pour le moment, je mets mon pistolet à la ceinture, on ne sait jamais.

Dehors, c'est le branle-bas de combat. Les rafales des fusils-mitrailleurs rebelles traversent le camp. Ils se sont installés à chaque pointe que forme notre camp de forme triangulaire. Les balles traçantes passent par-dessus les murettes ou viennent s'aplatir sur ces dernières ou dans les toitures d'en face. Leur sillage lumineux est impressionnant, de quoi donner la frousse à quelqu'un de non averti. Il n'a pas fallu longtemps pour jeter les gars hors de leur plumard. Les treillis enfilés à la hâte par-dessus pyjama ou maillot de corps, pieds nus dans leurs godillots délacés, ils rejoignent leur poste de combat respectif en rampant ou courbés au maximum l'arme à la main. Ils vont défendre le camp, le copain ou eux-mêmes. Le capitaine ira sur le terrain lui aussi pour organiser la défense mais aussi pour calmer leur ardeur : *Ne prenez pas de risques les gars, le camp est solide. Laissez les gaspiller leurs cartouches contre les murs. Ce sera autant que l'on ne retrouvera pas dans le djebel. Défendez surtout les entrées du camp au cas où ils voudraient nous donner l'assaut. Que nos fusils-mitrailleurs se mettent en batterie devant portes et portails et ils ne rentreront pas. Surveillez également l'oued qui longe le camp où les rebelles pourraient s'infiltrer et nous balancer des grenades qui seraient beaucoup plus meurtrières.* Mais les rafales sont échangées de part et d'autre. Si nous, on a les murettes, les fellaghas, eux, sont nichés dans des trous naturels du terrain et impossibles à déloger.

J'ai vu une partie de la mise en place de la défense d'un oeil, dans un coin de la petite fenêtre de la station qui donne sur la cour, lorsque je sursaute. Bon sang de bon sang ! J'ai des consignes bien précises à suivre en cas d'attaque du camp et j'allais les oublier. Elles sont pourtant placardées sur le mur vers les postes radio, bien visibles, où il est précisé qu'en cas d'attaque, le radio doit, de son propre chef, demander le tir d'artillerie N°..., suivi de l'indicatif radio des artilleurs et leur fréquence, car le camp est protégé par l'artillerie depuis le temps des légionnaires. Cela consiste à tirer des obus tout autour du camp pour le dégager des assaillants, qu'ils soient mis hors de combat ou qu'ils prennent la poudre d'escampette. Je cale

mon poste sur la fréquence et j'appelle en demandant le tir numéroté car nous sommes attaqués. Le radio artilleur accuse réception du message et me demande d'attendre sur sa fréquence. C'est à ce moment que le capitaine entrebâille la porte pour me demander si j'ai appelé l'artillerie.

- *J'attends la réponse, mon capitaine.*

- *Bien, je reviendrai aux nouvelles.*

La fusillade fait toujours rage. Ils vont finir par démolir les murettes si ça continue. Moi, j'attends mon correspondant impatiemment. Je ne doute pas de sa bonne volonté. Il faut qu'il trouve l'officier de permanence, qu'il ait le feu vert du commandant, qu'il réveille les artilleurs, que ceux-ci mettent leurs pièces en batterie etc. Une dizaine de minutes se sont écoulées lorsqu'il me rappelle. Ils vont tirer un obus fumigène vers la piste d'Ouchebea en face du camp. Il faudra leur dire si l'obus est tombé au bon endroit.

Il va falloir que j'y aille pour constater la précision du tir. Il ne faudrait pas qu'il tombe ailleurs car ils seraient obligés de corriger la trajectoire et cela prendrait encore du temps. J'enfile le casque lourd et je sors dans la mitraille. Ce sont les dix premiers mètres les plus difficiles, et c'est courbé, les genoux pliés, que je les parcours. Maintenant, je suis dans l'angle mort le long d'une piaule où je ne crains rien. Je me redresse et j'avance jusqu'à voir l'endroit où le fumigène doit tomber. Je n'ai pas à attendre longtemps. Une lueur et une colonne de fumée s'élevant du bord de la piste me renseigne sur la précision du tir. Inutile de rester là. Je retourne à la station par le même chemin. Aussitôt, je prévient l'artillerie : *Tir correct, continuez.* Les obus se mettent à tomber, régulièrement espacés, en temps et en distance, ce qui a pour effet de calmer l'ardeur des fellaghas car les obus se rapprochent de plus en plus du premier nid où sont planqués les fusils-mitrailleurs rebelles. Ils n'ont plus qu'une solution, c'est de décrocher au plus vite. Et c'est ce qu'ils font. L'intensité des tirs, qu'ils soient amis ou ennemis, baisse rapidement pour arriver au silence complet. Je comprends que l'attaque est terminée. Alors j'appelle l'artillerie en leur demandant de suspendre le tir et c'est ce qu'ils font dans la minute qui suit. Le silence est le bienvenu car il y a plus d'une demi-heure que l'attaque du camp a commencé, on s'en tire bien. Il n'y a aucun blessé. Le capitaine entre dans la station et demande à téléphoner au commandant de l'escadron d'artillerie. Il le remercie chaleureusement de l'appui qu'il nous a apporté lors de l'attaque et pour avoir répondu à notre appel avec diligence et efficacité.

Dehors, les commentaires vont bon train, chacun racontant sa participation à la défense. Et, les gosiers qui étaient déjà secs, finissent de se dessécher. Le capitaine fait alors ouvrir le foyer pour que tout le monde se désaltère, officiers compris. Même le standardiste va chercher quelques bières pour éteindre notre soif, on l'a bien mérité comme tout le monde.

Je me souviens à cet instant qu'il y a un gars de la compagnie qui est oublié de tous depuis le début de l'attaque. C'est la pauvre sentinelle qui est de garde à la gare, tout seul sur le toit du poste d'aiguillage, protégé par des traverses de chemin de fer. Pendant leur tour de garde, les sentinelles ont la bonne habitude de tirer l'échelle mobile d'accès avec eux sur la dalle qui sert de toit où elles montent la garde pour augmenter leur sécurité. Je lui demande donc de ses nouvelles par téléphone. Il n'a pas eu trop peur. Il est même convaincu que les fellaghas ne savaient pas qu'il y avait une sentinelle dans le coin. Par contre, il n'a rien vu de la mise en place des rebelles avant l'attaque. Mais pour le reste, il était aux premières loges, à soixante ou quatre-vingts mètres, et il s'est bien gardé de se manifester, ce qui aurait été d'ailleurs parfaitement inutile. Mais la relève de la garde à la gare pour le reste de la nuit s'est faite sous la protection des mitraillettes d'une dizaine de soldats, craignant que des fellaghas traînent encore dans le coin. Il n'y eut aucun incident.

Alors ! Et mon chibani qui est toujours assis dans un coin de la station ! Quelle est son histoire ? Comme promis, le lieutenant est revenu à la station et il m'a expliqué. Mais pour cela, il faut remonter avant l'attaque du camp, une demi-heure peut-être. Les fellaghas prennent position en silence autour du camp. Ils doivent préparer leurs armes et munitions mais ils sont accompagnés d'un commando qui a pour mission de kidnapper le chibani en question. Il paraît que c'est un indicateur de l'armée française mais je n'en ai jamais eu la preuve. Ils pénètrent donc chez lui en force, l'empoignent, le font sortir et l'entraînent vers le djebel. Le chibani sait ce qui l'attend. Tout d'abord, la torture au couteau, pour finir égorgé par ses bourreaux. C'est pour ceci que lorsqu'ils arrivent vers la route de Tlemcen, l'Arabe, n'ayant plus rien à perdre, se débat avec

l'énergie du désespoir et arrive à fausser compagnie aux rebelles. Ces derniers sont pris au piège. Ils ne peuvent pas courir après lui car il va dans la direction du camp qui est à 80 m environ et les sentinelles veillent. Et ils ne peuvent pas lui tirer dessus car ce serait révéler leur présence dans le secteur avant que leurs compagnons d'armes soient en place pour l'attaque. L'Arabe s'approche en courant du camp. Seulement, il y a les sentinelles. Une d'elles l'aperçoit et fait feu dans sa direction, croyant avoir affaire à un ennemi. La sentinelle qui a tiré n'est pas un novice. Elle fait partie des six tireurs d'élite de la compagnie qui utilisent le fusil à lunette. Ils ont suivi un stage de formation pour ça et un entraînement sérieux. Pourtant, il l'a manqué. La balle a dû passer sous le bras ou au ras du cou de l'Arabe mais ne l'a pas touché. La sentinelle n'en est pas revenue. D'accord, elle n'a pas visé et l'Arabe courait mais cela nous a fait dire que ce dernier avait une sacrée baraka ce soir-là. Echapper deux fois à la mort en si peu de temps ! Je comprends mieux pourquoi il tremblait et la soif qui le tenaillait en arrivant à la station. Après le coup de feu, l'Arabe lève les mains en l'air en criant : *France, France*. La sentinelle qui est dans l'abri à l'entrée du camp le laisse approcher puis l'emmène dans la cour au moment où les officiers sortaient du mess. Et c'est à eux qu'il a tout expliqué par bribes, la gorge nouée par la peur, mais il est en vie. La suite, vous la connaissez.

Le lendemain, on a fait l'état des lieux. Les murs ont souffert surtout, bien sûr, ceux qui étaient directement exposés à la mitraille. Mais les toitures aussi, les tôles ondulées ont été transformées en passoire. Mais il n'y a rien de catastrophique car parmi les soldats de la compagnie, il y en a qui sont maçons dans le civil et c'est avec plaisir qu'ils vont reprendre la truelle en bouchant les trous et restaurant la toiture. Mais nos murettes défensives ont présenté quelques lacunes pendant l'attaque. Il manque des meurtrières au ras du sol pour que les fusils-mitrailleurs puissent être encore plus efficaces. Maintenant, tout le monde met la main à l'ouvrage pendant que les G.M.C. vont chercher ciment et tôles ondulées au bataillon ou charger des cailloux dans le djebel voisin pour renforcer encore la sécurité du camp.

Pourquoi cette attaque contre le camp ? On ne le saura jamais. Mais on doit avoir mauvaise réputation dans le secteur car en patrouille ou en embuscade, on a déjà envoyé pas mal de fellaghas mordre la poussière et peut-être qu'ils n'ont pas oublié leur jeûne forcé car leur garde-barrière ravitailleur n'est jamais arrivé parmi eux avec le casse-croûte une certaine nuit.

Opération photos

Nous sommes en train de prendre le petit déjeuner à la station entre radios et standardistes lorsque le téléphone sonne. C'est pour le capitaine. Le gars de service lui passe la communication et revient prendre sa place à la table. Quelques instants plus tard, le capitaine pousse la porte de la station en demandant si un radio veut partir avec une autre compagnie pour la journée. C'est difficile de lui dire *Non* et comme c'est à mon tour d'être de balade dans le djebel, j'accepte. Il me dit alors de me préparer car la compagnie en question va passer me prendre dans une demi-heure. La mission de cette compagnie est d'aller chercher des gendarmes à Lamoricière pour que ces derniers prennent des photos des fellaghas tués au cours d'un accrochage il y a quarante-huit heures, en vue de leur identification.

Je suis fin prêt lorsque les soldats de la compagnie arrivent au camp pour m'emmener avec eux. Le capitaine de cette dernière vient saluer le nôtre en passant, puis il me donne les instructions nécessaires concernant les transmissions, l'indicatif de la compagnie, la fréquence sur laquelle je vais travailler etc., car momentanément je ne fais plus partie de la 5^{ème} compagnie. La silhouette de ce capitaine est toujours restée dans ma mémoire. Il est grand, pas loin de 1 m 90. Mais ceci n'est rien. Il est rouquin comme ce n'est pas possible. Il a tellement de taches de rousseur que l'on ne trouverait pas suffisamment de place pour en rajouter une, de quoi faire pâlir un Ecossais ! Il est sympa et décontracté. La journée ne devrait pas mal se passer. Il a même pensé à moi en m'apportant une boîte de ration.

C'est parti. Je suis dans la jeep avec lui, roulant dans la direction de Lamoricière. Tout se passe bien. Les gendarmes sont prêts eux aussi, appareils photo autour du cou, de vrais reporters avec leurs

treillis bien propres et bien repassés. Ils grimpent dans les G.M.C., puis nous prenons la route d'Aïn Isser. Nous roulons peut-être encore une vingtaine de kilomètres avant de garer les véhicules. Et maintenant, direction le djebel. Les soldats s'éparpillent un peu mais comme c'est une marche d'approche, ils ne s'éloignent pas de l'axe de progression. A midi, nous sommes au sommet du djebel. Le capitaine nous invite à ouvrir nos boîtes de ration et à casser la croûte. Personne ne se fait prier et c'est planqué dans les broussailles que l'on reprend des forces.

Après le "banquet", nous sommes repartis en direction de notre objectif. Le capitaine consulte ses cartes d'état-major et me dit : *Ce n'est plus très loin*. Et effectivement, au bout de 3 ou 4 km de crapahut, on aperçoit en face de nous, à mi-pente de la colline, des formes incertaines, des rochers, de rares taillis. C'est là que l'accrochage a eu lieu, on traverse le petit vallon, mais dès que l'on attaque la remontée de la colline, l'odeur des cadavres en décomposition en plein soleil m'oblige à mettre mon mouchoir sur le nez pour filtrer cette odeur nauséabonde. Le capitaine me fait signe, on va partir sur la droite et se mettre le dos au vent de façon à ce que l'odeur parte dans le sens opposé.

Les gendarmes n'ont pas le sourire. Je les vois s'avancer vers les morts. Eux aussi se mettent le mouchoir sur la figure avant de commencer la séance photos. Il va falloir tous les photographier de face et de profil. Il y en a au moins une quarantaine éparpillés dans les rochers. L'accrochage a dû être sévère là aussi, mais l'artillerie n'a pas dû intervenir car leurs corps paraissent intacts si je peux en juger à la distance où je suis. Des traces de balles apparaissent. Ils sont enflés, le ventre gonflé par la mort et la chaleur. Je me dis qu'il y a des jours il vaut mieux être radio et regarder ça de loin.

La séance photos a commencé, les gendarmes le doigt sur le déclic et les soldats faisant prendre aux cadavres la position souhaitée pour la photo. Je me demande tout de même si l'identification sera possible à partir de ces clichés car ce ne sera sûrement pas beau à voir. Reconnaître quelqu'un en analysant la photo d'un cadavre ne doit pas être évident. Peut-être que ces photos vont simplement aller grossir les archives de la guerre d'Algérie car la paix revenue, il va y en avoir des "portés disparus".

Ce que je vois à l'arrière des preneurs de photos me fige d'horreur. Les soldats restés disponibles sont en train de se comporter en pillards de cadavres. Je les vois déshabiller ceux qui ont été déjà photographiés, récupérer chapeaux de brousse, pataugas, vestes. Ils fouillent les poches espérant trouver quelques objets qu'ils vont emporter comme trophée. A moins qu'ils ne cherchent de l'argent ou quelques montres. Je vois les grandes poches de leur pantalon de treillis grossir au fur et à mesure que le pillage avance. C'est une honte. Je n'ai encore jamais vu ça, que ce soit à la 7^{ème} compagnie ou à la 5^{ème}. Je n'ai jamais vu un soldat se comporter de cette façon. Notre capitaine aurait sûrement mis le holà à cette pratique alors qu'ici l'officier semble indifférent. Ce n'est pas son affaire. Je suis écoeuré.

Je ne comprends pas ces comportements. Ce n'est pas de la vengeance, autrement ma compagnie aurait eu de belles occasions pour faire de même. Je crois plutôt que c'est l'ambiance de charognard qui doit régner dans leur camp. Enfin, les photos sont terminées, on est repartis en passant par Aïn Fezza et c'est avec grand plaisir que je retrouve ma compagnie, le camp et les copains. Eux au moins ont les mains propres.

Le poltron

Le capitaine est parti en permission pour une dizaine de jours. Il l'a bien mérité et comme on dit "chacun son tour". Mais pour lui, le voyage sera plus rapide car il part en avion. Mais pendant son absence, au camp, il faut bien un commandant de compagnie et dans l'armée, celui qui prend la place de l'absent, c'est "le plus ancien dans le grade le plus élevé". Aujourd'hui c'est donc un lieutenant engagé qui a été muté à la compagnie il y a quelques semaines. On ne peut pas dire qu'il soit antipathique, mais le courant ne passe pas entre nous. C'est un buveur de whisky qui crapahute la peur au ventre. Pour un professionnel, ce n'est pas fort et il n'engendre pas autour de lui une confiance spontanée. On ne s'affole pas, il n'est le commandant à bord que pour quelques jours.

Les sentinelles veillent sur la sécurité du camp pendant que dans les piaules tout le monde dort, y compris moi-même car c'est ma nuit de repos. Il ne doit pas être loin de minuit lorsqu'une explosion nous réveille en sursaut, faisant trembler portes et tôles ondulées. A l'extérieur, on entend le lieutenant qui hurle *Alerte, alerte*. Il est facilement reconnaissable car il a un "cheveu sur la langue". A cette époque, je dormais dans le lit du haut d'un ensemble superposé et à côté de la porte. Je n'avais qu'à tendre la main pour tourner le loquet et entrebâiller cette dernière. C'est ce que je fis. J'ai tout de suite compris qu'il n'y avait pas de danger car le lieutenant gesticulait au milieu de la cour ; s'il avait risqué quelque chose, il ne se donnerait pas en spectacle en criant *Alerte*. Mais je suis convaincu qu'il a balancé une grenade dans la cour. Il doit se croire en manoeuvre le pauvre ! Je referme la porte en disant à la cantonade : *C'est le lieut qui fait le con* et je me retourne dans mon lit, bien décidé à continuer ma nuit.

Dans la piaule où je suis, il y a deux sections. Une opérationnelle, l'autre que l'on appelle "section de commandement" et qui regroupe tous les services annexes, chauffeurs, cuistots, infirmiers, radios, standardistes, interprète, planton etc. Et si l'autre section s'habille et prend les armes pour aller à l'exercice, nous on reste sous les couvertures, n'ayant pas envie de nous prêter à cette mascarade. Il a dû s'écouler deux ou trois minutes, lorsque la porte s'ouvre violemment. La lampe s'allume et on entend le lieutenant qui hurle :

- *Et alors z'avez pas entendu ?*
- *Entendu quoi mon lieutenant ?*
- *Vous foutez de ma gueule. Tout le monde dehors dans une minute et z'allez en baver les gugusses.*

Maintenant c'est un ordre. Il n'y a plus qu'à s'exécuter. On se lève donc et on s'habille sans précipitation et on se retrouve dans la cour à notre tour. Le lieutenant renvoie les autres sections au lit, puis il s'adresse à moi en me demandant d'aller chercher un poste radio et qu'il va nous emmener en patrouille par punition. Je m'empresse doucement de lui obéir.

Lorsque je reviens dans la cour, je rejoins la petite troupe. On est une bonne vingtaine. L'ambiance est détendue. Il y a des murmures, des sourires, on rit sous cape. Je me demande si le lieutenant a pris une bonne initiative en voulant nous emmener en patrouille. Le dernier whisky qu'il a bu au mess des officiers a peut-être été un mauvais conseiller en lui faisant balancer une grenade dans le camp. Il se pourrait que ce soit l'arroseur arrosé. Tout ceci ne me dit rien qui vaille.

On sort du camp en troupeau mais, aussitôt sur la route, les premiers gars de la bande prennent des initiatives, et sans ordres, ils prennent la direction de Lamoricière, se répartissant de part et d'autre de la route. La cadence s'accélère. Le lieutenant est relégué à l'arrière et moi, je ferme la marche. Dès que l'on arrive au vignoble, les gars s'engagent dans celui-ci en se partageant. Certains suivent le côté bas, les autres le haut. Ce n'est pas une allure de patrouille mais plutôt un pas de charge. Le lieutenant, pour se sentir protégé, s'engage dans le milieu du vignoble. L'interprète le suit à quelques mètres, et moi, je suis toujours derrière.

A cet instant, je crois bien que c'est le lieutenant qui va en baver et non nous comme il le souhaitait. Depuis le départ, il n'a pris aucune initiative, aucun ordre. Il a le trac. En lui-même, il doit se dire qu'il s'est fourré dans un guêpier. Je ne sais pas ce que les gars lui réservent mais il est certain qu'il va se passer quelque chose. Peut-être une fausse embuscade en tirant tous azimuts, ne serait-ce que pour le voir ramper dans la vigne, ça lui apprendrait peut-être le métier et qu'il ne faut pas confondre des bleus en manoeuvre et des gars qui ont dix-huit mois de djebel et de guérilla.

Pourtant, la surprise attendue ne va pas venir de nos baroudeurs mais de l'interprète. Je le vois se rapprocher du lieutenant, il prend un air affolé et, à voix basse, il lui dit :

- *Mon lieutenant, vous avez vu les signaux ?*
- *Les signaux ! Quels signaux ?*
- *Les signaux verts et rouges en dessous de nous dans la vigne.*
- *T'en es sûr ?*

- *Affirmatif.* (quelques secondes se passent). *Vite, vite, mon lieutenant, là-haut, là-haut, ça continue. Ceux-là sont jaunes et bleus. Vous les avez vus, ceux-là ? Ils étaient bien visibles.*

- *Et non, je regardais en bas. Bon allez les gars, faisons demi-tour autrement on va se les faire couper dans cette vigne. Dites-leur que la patrouille est finie.*

Nous avons fait demi-tour à cause des signaux lumineux qui n'existaient, vous l'avez compris, que dans l'imagination de l'interprète. Il n'y avait ni signaux ni fellaghas dans le vignoble, mais une section qui avait envie de rigoler aux dépens d'un lieutenant mort de peur et le plus petit stratagème a réussi à l'affoler. Moi, je trouve que la patrouille s'est très bien passée, ça aurait pu être plus grave si les éclaireurs de pointe nous avaient entraînés vers le djebel dans les taillis en ayant pour objectif de perdre le lieutenant, en le laissant seul au milieu des broussailles. La leçon aurait été plus cruelle mais elle lui aurait fait comprendre qu'ici on n'a pas besoin de mariolle, surtout s'il s'agit de celui qui est responsable de la compagnie en l'absence du capitaine.

Lorsque nous rentrons dans la chambrée, un éclat de rire général souligne notre retour. Mais il cache un peu d'inquiétude. Qu'est-ce qu'il peut se passer si un jour on a affaire à un incident ou un accrochage sérieux ? Qui va prendre le commandement ? Un autre lieutenant ? Il n'en a pas le droit, la hiérarchie avant tout.

Tout a une fin, même une permission de capitaine et son retour est accueilli avec joie de notre part. Je n'ai jamais su s'il avait été mis au courant de cette fameuse patrouille par punition. La seule chose que je sais, c'est que le lieutenant en question a été muté ailleurs une quinzaine de jours plus tard.

Dimanche 14 septembre 1958

Bon sang, que j'ai bien dormi ! Et je dors encore. Il doit être plus de 9 h du matin, ça fait du bien d'être de repos et de passer une nuit complète dans son lit. C'est tellement rare, et on ne le sait qu'au réveil, que personne n'est venu vous chercher pour courir le djebel. La garde du petit matin a apporté le café au lit à tout le camp. Seulement moi, je n'en ai pas voulu. Je n'en bois plus depuis plusieurs mois car mon estomac a été mis à rude épreuve avec les quarts de "Nescafé" engloutis pendant nos longues heures de permanence nocturne où il fallait rester éveillé à tout prix et maintenant il refuse catégoriquement ce breuvage en le renvoyant plus vite qu'il n'est rentré.

Cette quiétude ne pouvait pas durer. La porte s'ouvre brusquement, un lieutenant apparaît en nous disant : *Vite, vite les gars, la 6^{ème} compagnie est tombée dans une embuscade sur un piton du Nador qui domine Aïn Fezza. On va à leur secours, faites vite !* Il n'a pas besoin de le dire, on est déjà en dehors des plumards en train de s'habiller, sommeillant à moitié. Mais il faut se dépêcher, c'est une compagnie du bataillon, donc des copains. Et plus vite on sera là-haut, plus vite leur cauchemar prendra fin, on sait ce que c'est que d'attendre des renforts couchés dans les cailloux avec la mitraille qui passe au-dessus de vos têtes.

Dans ces circonstances, il n'y a pas de "tire-au-cul" et quelques minutes après l'alerte, nos véhicules sortent du camp et prennent la direction de Tlemcen. J'ai gardé le poste sur le dos. Je n'ai pas voulu le mettre sur son support dans la jeep, ça m'aurait fait perdre du temps. Les chauffeurs aussi savent qu'il faut faire vite et les G.M.C. avalent les deux ou trois kilomètres qui nous séparent du pied du djebel en un temps record.

Le convoi s'arrête dès que le capitaine lève le bras. Tout le monde saute des véhicules et se met à courir en direction du piton où a lieu l'accrochage. Maintenant, on entend distinctement les rafales qui sont échangées là-haut, à la cime de ce djebel. La première partie de notre progression ne se passe pas trop mal. C'est un faux plat rempli de cailloux sur deux ou trois cents mètres. Il est parcouru au maximum de nos possibilités. Tout le monde court, du capitaine au soldat de 2^{ème} classe. Ca crapahute dur. On arrive au pied

du piton. Le paysage change, les broussailles nous attendent. Mais il n'y a pas qu'elles. La pente est devenue raide pour ne pas dire abrupte. Je ne peux pas en dire le pourcentage, mais en jargon de pays "ça monte tout droit", sans parler de la végétation qui nous accueille. Elle n'est pas très dense mais elle atteint deux à trois mètres de haut, gênant ainsi la vision et la progression.

Et pour mon malheur, je viens de constater une chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'est que croyant bien faire en partant, j'ai mis sur le poste la grande antenne pour avoir une meilleure transmission avec la 6^{ème} compagnie. Mais ici, l'antenne ne passe plus et je vais finir par la casser. Je me résigne donc à mettre l'antenne courte, celle qui passe partout grâce à son embase sur ressort.

Ce n'est pas très long à changer une antenne. En temps normal, il y a toujours un copain dans le coin qui la dévisse et met l'autre à la place. Mais aujourd'hui, il n'y a personne. Ils sont trop occupés à arriver là-haut au plus vite. Je ne peux compter que sur moi-même.

Il n'y a qu'une solution. Il faut que je pose le poste. Je m'allonge sur le dos pour libérer les bretelles du poste, puis je m'empresse de faire le changement d'antennes, de plier la grande et de la fourrer dans son étui. Je reprends le poste sur le dos en faisant la manoeuvre inverse et me voilà prêt à repartir.

Combien de temps ai-je mis pour faire l'inversion d'antenne ? Une minute et demie ? Deux minutes peut-être ? Mais cela a suffi pour que le reste de la compagnie m'ait distancé et ait disparu à mes yeux. Quelque chose vient de s'ancrer dans mon esprit : "Il faut que je les rattrape". Et c'est le ventre vide avec le poids du poste dans le dos (17 kg) que je me lance à leur poursuite. Ils ne doivent pas être loin, 100 ou 200 m. En opération normale ou en terrain plat, je ne me ferais pas trop de souci, mais aujourd'hui, tout est différent, avec ce djebel qui se dresse devant moi comme un obstacle infranchissable. Pourtant il le faut. Il faut grimper. Il faut que je les rattrape. Je suis le seul radio et s'ils avaient besoin de moi ? Je me donne au maximum, suant, transpirant. Je ne fais pas de cadeaux à mes muscles avec cette obsession : *il faut que je les rattrape*. Je fais appel à toutes mes réserves.. Je me rends compte pourtant que je tire un peu trop sur la ficelle. Je suis en train de m'asphyxier. Tant pis, je soufflerai plus tard. J'en bave au sens figuré, mais aussi au sens propre. Les copains me diront plus tard que j'avais de l'écume jusqu'à la ceinture. J'arrive pourtant à apercevoir les lâchés du peloton. Je les rattrape. Ils souffrent eux aussi pourtant ils n'ont que leur fusil. J'en dépasse quelques-uns et je viens me mettre derrière un soldat en calquant ma marche sur la sienne. Il avance d'un pas, j'avance d'un pas. A cet instant, il crapahute dans ce que l'on appelle "un sentier de chèvres", bien qu'aucune chèvre n'a dû passer par là. C'est une bande de terrain d'une vingtaine de centimètres de large où aucune végétation ne pousse. Elle part du haut du djebel pour terminer vers l'oued dans la vallée. C'est simplement le cheminement des eaux de pluie qui empruntent ce passage car elles ne s'infiltrèrent pas, le terrain étant presque imperméable.

Le gars qui marche devant moi vient de s'arrêter. Je fais de même et là, en quelques secondes, tout va s'écrouler en moi. Je roule dans les broussailles, inconscient. Je viens de m'évanouir. Le fusible a sauté. Le moteur n'a plus de carburant. Je paie le forcing que je m'étais imposé jusque-là.

Combien de temps suis-je resté inconscient ? Je ne le sais pas. Qui m'a sorti des broussailles pour me tirer jusqu'à un petit replat à proximité ? Je ne le saurai jamais. Je reprends vie tout doucement. Je suis couché sur le côté. J'ai toujours le poste sur le dos. Les fesses me font mal. Elles ont été victimes des piqûres que m'a fait l'infirmier pour me remettre en état. Ce sont des seringues de guerre qui ont un ballonnet de caoutchouc, vulcanisé sur l'aiguille, rempli de produit et la piqûre se fait à travers les vêtements car ici le temps presse, ce n'est pas l'hôpital.

Sous l'action des piqûres, mes forces reviennent. Tout doucement, je me sens revivre. Je réussis à me mettre à genoux. Je regarde autour de moi. Il y a peu de monde, le capitaine, son planton, l'infirmier et un sergent. Tout le reste de la compagnie a continué son ascension pour aller au secours de ceux qui sont là-haut sur la colline, victimes de l'embuscade. Je réussis à me mettre debout. Ce n'est pas la forme olympique mais ça devrait aller. Certaines phrases me parviennent aux oreilles. Sur le moment, je n'y prends pas garde, mais petit à petit, je me rends compte que j'en suis l'objet : *Les radios ne sont que des forts en gueule, ils sont costauds surtout au foyer pour vider les bières, pas foutus de monter cette petite côte sans se faire remarquer et en faisant perdre du temps à la compagnie...* J'en passe et des meilleures.

L'auteur de ces phrases au vitriol n'est autre que le sergent. Il est en face de moi, à 3 ou 4 m. Il ne s'attend pas à une réaction de ma part, vu l'état où je suis encore. Pourtant il se trompe lourdement. Je ne vais pas laisser passer cet affront venant d'un sergent de pacotille avec ses vingt-cinq ans d'armée et analphabète. Il va me le payer cher car je suis prêt à tout. D'un geste rageur, j'arrache le fusil des mains du planton, je manoeuvre la culasse pour introduire une cartouche dans le canon. Je mets le doigt sur la gâchette, le fusil en direction des pieds du sergent, et maintenant je lui lance : *Vous allez redire ce que vous venez de dire et je vous envoie en enfer*. Un silence de mort s'abat sur notre petit groupe. Le sergent a compris que je ne plaisante pas. S'il ouvre la bouche, il est mort. Je n'ai qu'à relever le canon de quelques dizaines de centimètres et la balle va lui arracher les tripes. La mort va survenir en une demi-heure dans d'atroces souffrances mais je suis prêt à l'envoyer au royaume des taupes. Je dois être affreux à voir, le visage déformé par la souffrance que je viens de subir et l'injustice verbale de ce bon à rien qui aurait mieux fait de continuer à crapahuter avec les autres au lieu de verser son fiel sur un gars qui était encore dans les pommes il y a quelques instants. Je le fixe méchamment et d'un air décidé. Immobile comme tout le monde ici, personne n'ose parler ni bouger de peur que je commette l'irréparable. Personne ne me dit : *Fais pas le con*. Le sergent est transformé en statue de sel. Cette situation n'a jamais dû lui arriver en vingt-cinq ans de carrière. Il a dû pâlir à son tour et moi, je suis toujours là, le doigt sur la gâchette, le regard fixé sur lui comme un chien d'arrêt sur du gibier. Et j'espère bien qu'il va se souvenir de la leçon au cas où il aurait la vie sauve. Mais pour l'instant, rien n'est acquis et je ne suis pas pressé tant que je suis maître de la situation.

Combien de temps a duré cette atmosphère de peloton d'exécution ? Une éternité, c'est sûr, pour tout le monde où le moindre incident pourrait faire tout basculer. 40 secondes, 50 peut-être, mais je ne pense pas être arrivé à la minute. C'est long, très long. Enfin, je décide que la leçon a assez duré. Doucement, le doigt quitte la gâchette et sans précipitation, je manoeuvre la culasse, une fois de plus pour ôter la cartouche du canon. Je la remets dans le chargeur, je libère le percuteur en pointant le canon vers le ciel et je rends le fusil à son propriétaire. Autour de moi, on doit commencer à mieux respirer. Et c'est à cet instant que le capitaine rompt le silence en disant : *Allez les gars, en avant*.

De ce triste moment, personne ne m'en a jamais reparlé. Je suis même convaincu que le reste de la compagnie n'a jamais été au courant de cette péripétie. Le sergent ne s'est pas vanté des conséquences de sa calomnie. Et si les premiers jours on s'est ignoré, tout est redevenu normal entre nous par la suite. L'infirmier qui est, par profession, tenu à la discrétion, n'a rien dit non plus. Le planton aurait pu m'en parler, c'est sûr, car on est bon copain, mais il a un petit défaut. Il est bègue et pour peu qu'il soit ému, il ne peut pas en sortir une, alors il s'abstient. Mais le capitaine aurait pu me tirer les oreilles. Seulement, il ne m'a pas sanctionné sur le champ, après c'est trop tard, et puis, je ne sais pas s'il était aussi mécontent que ça de la leçon infligée à son sergent car ce dernier n'est pas d'une grande utilité à la compagnie, alors qu'un radio, ça peut servir.

Nous sommes repartis en direction de l'accrochage de la 6^{ème} compagnie. Là-haut, tout doit être terminé, on n'entend plus ni rafales ni coups de feu. Je grimpe avec les autres. J'ai l'impression de crapahuter comme un automate mais ça va. Lorsque nous sommes arrivés sur le lieu de l'embuscade, c'est le spectacle d'après bataille qui se présente à nous, des corps humains qui jonchent le sol, des morts, des blessés qui gémissent. Dans les deux camps, il y a eu de la casse. Deux morts à la 6^{ème} compagnie et de nombreux blessés que les infirmiers soignent de leur mieux en attendant les hélicoptères de Tlemcen. Je n'ai jamais connu le bilan des pertes côté fellaghas, mais cela n'a pas été une partie de plaisir pour eux non plus à voir les nombreux corps étendus sans vie et les blessés qui attendent la mort. Ma compagnie est en train de fouiller les alentours pour retrouver d'éventuels cadavres ou armes abandonnées. Je commence à en avoir assez de ces spectacles de mort. Surtout que personne n'entrevoit la fin de ce conflit, de cette guerre dont personne ne veut prononcer le nom. Pourtant, elle est là, bien présente.

Notre rôle est terminé, mission accomplie. J'envoie un message au P.C. du régiment pour leur faire un compte rendu de la situation présente en espérant bien que le colonel va nous libérer de notre mission afin que l'on puisse redescendre dans la vallée pour le repas de midi qui doit nous attendre. Mais l'officier est très clair : *Poursuivez-les, retrouvez-les, faites leur payer leurs crimes* etc. C'est un ordre. Il n'y a plus

qu'à y aller. On se renseigne un peu sur la direction prise par les fellaghas pour leur retraite et on se lance à leur poursuite sans grande conviction. On est convaincus qu'ils sont déjà planqués au fin fond d'une grotte pour se faire oublier. La situation pour nous n'est pas rassurante, car bientôt, on se retrouve seuls dans le djebel. Si jamais on tombe dans une embuscade, il ne faudra pas attendre des renforts dans l'immédiat. Seuls les hélicos pourront venir à notre secours. En opération, il y a suffisamment de monde pour que l'un vienne au secours de l'autre, mais maintenant nous sommes seuls, tout seuls. Notre unique atout, c'est que l'on a une certaine expérience du djebel et personne ne se risque en terrain découvert. Chacun se faufile dans les broussailles pour se dissimuler à la vue d'éventuels guetteurs ennemis. Il faut tout de même se renseigner s'il y a quelques bandes de rebelles dans le coin et lorsque l'on rencontre sur notre chemin un piton un peu plus élevé que les autres, on grimpe là-haut, on s'installe, chacun fouillant le djebel avec ses moyens, avec ses yeux ou, pour les officiers, à l'aide de jumelles. Mais nos observations sont négatives malgré ces miradors improvisés. C'est à croire que le djebel est vide. Et la progression reprend.

Cela va durer jusqu'à la tombée de la nuit. Le colonel décide enfin de mettre un terme à notre odyssée solitaire. Il nous a envoyé nos véhicules nous récupérer sur la route d'Aïn Isseri. Lorsque nous rejoignons ceux-ci, la nuit s'est installée. Nous sommes enfin sur le chemin du retour. Mais il va être assez long car les G.M.C. vont être obligés de contourner le djebel pour nous ramener au bercail, car dans cette journée, nous avons traversé complètement le Nador, une trentaine de kilomètres. Il est un peu plus de 21 h lorsque notre convoi pénètre dans la cour du camp d'Aïn Fezza.

Le temps que nos cuistots servent la soupe, chacun de nous va se libérer de son arme, ses cartouches, etc., on fait le plein du bidon, les chauffeurs, celui de leur camion et nous voilà avec notre gamelle, prêts pour le repas du soir. Il y a dans la cour du camp une immense table, et chacun de nous y prend place pour se restaurer car on a plutôt faim. Le dernier repas remonte à plus de vingt-quatre heures.

Je ne finirai pas le contenu de ma gamelle. Un lieutenant arrive vers nous en disant : *Les gars, on repart. Il y a une bande de fellaghas qui descend le Nador du côté des cascades. Il faut l'intercepter.* Les gamelles sont restées sur la table. Chacun va se préparer à repartir. J'enfile le poste. Il n'aura pas eu le temps de refroidir. Je grimpe dans la jeep, le poste sur le dos (j'ai gardé la petite antenne). Les G.M.C. manoeuvrent, tout le monde embarque. Nous sommes prêts à partir lorsque le capitaine arrive. Il donne ses instructions : *Les véhicules rouleront tous phares éteints sauf les black-out (phares minuscules qui éclairent la route sur quelques mètres à l'avant du véhicule). Les portes arrière resteront ouvertes pour éviter les bruits provoqués par leur ouverture, et dès que le convoi s'arrêtera, tout le monde doit sauter des camions et se planquer dans les fossés. Les G.M.C. repartiront de suite jusqu'aux cascades, feront demi-tour et remonteront au camp tous phares allumés comme un convoi qui se promène.*

On roule sur deux ou trois kilomètres dans l'obscurité à vitesse réduite car les chauffeurs n'ont pas envie de nous envoyer dans le décor, surtout que ce n'est pas plat par ici. La jeep s'est arrêtée. Les G.M.C. qui la suivent font de même et selon les consignes données, tout le monde saute des véhicules et s'accroupit au bord de la piste en attendant les ordres. Les lieutenants viennent prendre les dernières instructions auprès du capitaine. La vallée est en face de la route et vient se perdre dans l'oued en contrebas de cette dernière. Les gars vont se mettre en embuscade deux par deux à 5 m de distance, de façon à barrer le passage par où les fellaghas devraient passer. Le capitaine signale à ses officiers le point de ralliement si la situation devenait périlleuse. C'est un petit arbre tout rabougri qui essaie de pousser à quelques mètres de l'autre côté de la route. C'est ici qu'ils pourront venir aux renseignements s'ils le souhaitent. Ce sera le P.C. du capitaine. Exécution. Tout le monde se met en place dans le parfait silence. Le capitaine, son planton et moi-même, nous allons nous installer sous l'arbre. Il faut faire vite car nos G.M.C. ne vont pas tarder à remonter et il ne faut pas se faire voir dans leurs phares.

L'attente commence. Il va encore falloir de la patience en attendant cette bande de fellaghas signalée dans le secteur. Ce sont toujours ces bandes qui viennent du Maroc et avec lesquelles on s'est déjà frottés plusieurs fois. Leur parcours est connu. De la frontière marocaine, ils viennent sur le col des Zarifètes, contournent Tlemcen en restant sur le haut des contreforts qui surplombent la ville. C'est ainsi qu'ils arrivent en dessus d'Aïn Fezza, et dans le coin, ils changent de djebel pour pouvoir pénétrer plus

profondément dans le pays algérien. C'est peut-être une de ces bandes qui a attaqué Oucheba et Aïn Fezza. L'embuscade du matin avec la 6^{ème} compagnie avait peut-être pour origine des rebelles venant du pays limitrophe. Ce ne sont que des suppositions invérifiables.

J'ai posé mon poste sur le sol mais j'ai toujours les écouteurs sur les oreilles et le micro n'est pas loin car je suis en écoute permanente. Et si le radio du camp n'a pas le droit de m'appeler de peur de faire du bruit, moi je peux l'appeler à tout moment. Et je suis comme tout le monde, j'attends dans le plus grand silence. Nul ne pourrait soupçonner qu'il y a en dessous de nous une petite centaine de soldats vigilants, le doigt sur la gâchette. Ils sont prêts à recevoir comme il se doit le détachement rebelle.

Le temps passe. Il est plus de minuit. Certains lieutenants viennent aux nouvelles, mais il n'y en a pas. Alors ils rebroussement chemin et vont rejoindre leurs hommes. Et la veille se prolonge. Le doute commence à s'installer. Et s'ils ne venaient pas ? Ont-ils changé de route ? Pourquoi ? Nous auraient-ils repérés ? Personne ne peut répondre à ces questions mais tout peut encore arriver.

Je ne sais pas si une petite lune s'est levée, mais la nuit me paraît moins noire. Il est vrai qu'il va être 2 h du matin. On discute à voix basse avec le capitaine et il me dit :

- *C'est dur depuis ce matin.*
- *Mon capitaine, aujourd'hui j'en ai plein le dos. Je n'en peux plus.*
- *Allez, ne t'en fais pas. J'ai reçu une brioche dans un colis on va la manger.*

Le capitaine joint le geste à la parole. Il sort la brioche du sac tyrolien du planton, la partage en trois et fait la distribution. Une part au planton, une part pour moi et il garde la dernière. Je ne sais pas si beaucoup d'anciens d'Algérie liront ces lignes, mais j'aimerais savoir si, parmi eux, il y en a un autre qui a mangé une part de brioche offerte par son capitaine à 2 h du matin en embuscade dans le djebel sous un arbre maigrichon. Je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup dans mon cas. Et une fois de plus, je suis obligé de reconnaître la valeur humaine de cet officier hors pair.

Les lieutenants sont revenus aux nouvelles, mais on n'en a aucune. J'ai appelé de temps en temps le radio de permanence au camp, mais lui non plus ne sait rien. Ni le régiment, ni le bataillon n'ont donné signe de vie. Ici, on commence tous à trouver le temps long. Les gars dans les broussailles doivent se demander ce que l'on fait ici, car depuis la veille, il aurait dû se passer quelque chose si les fellaghas étaient dans le coin. Le capitaine devine ce qu'ils peuvent ressentir. Il les autorise à sommeiller chacun leur tour puisqu'ils sont par équipe de deux, par lieutenants interposés, à condition qu'il y en ait toujours un de vigillant. Et c'est dans cette ambiance de "demi-veille" que la nuit se termine. Le jour commence à pointer lorsque j'appelle une fois de plus le radio du camp. Cette fois c'est la bonne. Le régiment nous autorise à décrocher dès que l'on voudra. On ne se le fait pas dire deux fois. Le rassemblement a lieu sur la route. Un rapide coup d'oeil pour s'assurer que tout le monde est là avec son barda et nous voilà rentrant à pied au camp.

Nos gamelles sont toujours sur la table. On fera la vaisselle après le petit déjeuner. Il a intérêt à être copieux autrement les cuistots vont avoir des reproches mérités. Mais ils n'ont pas été chiches et on peut se rassasier à souhait et on n'a pas été dérangés. Et maintenant au lit.

Je n'ai dormi que jusqu'à midi car il faut que j'aie relevé le radio de permanence. Il est devant ses postes radio depuis samedi soir. Ça fait trente-six heures sans dormir, à part la nuit du samedi où il n'avait qu'une vacation toutes les deux heures. Il a dû trouver le temps long et je ne veux pas abuser de sa patience.

Pendant les jours qui ont suivi ce week-end, je me suis senti fatigué. J'ai du mal à mettre un pied devant l'autre. Je vais me plaindre à l'infirmier. Sa réponse m'inquiète :

- *C'est normal.*
- *Comment c'est normal ? Il doit bien y avoir une explication.*
- *Oui et je vais te la donner. Dimanche matin, pendant que tu étais évanoui, je t'ai fait les piqûres qu'il fallait, mais je t'ai aussi dopé dur autrement tu n'aurais pas fini la journée. T'as compris ? Alors maintenant tu récupères et tu élimines la drogue.*

Je crois que ce dopage n'a pas qu'agi sur mes jambes du lundi, mais aussi sur mon comportement envers ce sergent lors de mon réveil. J'avais peut-être des circonstances atténuantes.

La ferme Cohen

Je commençais à me faire à l'idée que je finirais mon service militaire à Aïn Fezza et que ce camp me verrait partir à la quille joyeux et libéré de cette ambiance de guerre si rien de fâcheux ne m'était arrivé d'ici là. Et bien non, la nouvelle est arrivée en fin de semaine. On déménage une fois de plus avec armes et bagages comme on dit. C'est le déménagement complet comme aux Zarifètes : les lits, les munitions, le barda, les cuisines etc. Nous allons être remplacés ici par un détachement du 5^{ème} Régiment d'infanterie. Quant à nous, on va partir pour rejoindre Lamoricière où se trouve toujours le P.C. du régiment. Le colonel doit souhaiter que l'on soit près de lui, bien que l'on se demande pourquoi ? Car on s'éloigne encore du P.C. du 2^{ème} bataillon et le 1^{er} bataillon est tout proche de Lamoricière. Mais il ne faut pas chercher à comprendre. Ce qui est encore moins compréhensible, c'est que le camp où on doit aller n'est pas libre avant plusieurs semaines. En attendant, on sera hébergés dans une ferme à l'entrée de Lamoricière en venant de Tlemcen. Et c'est ainsi que l'on a dit adieu au camp d'Aïn Fezza en ce samedi. Il y a six mois que nous étions ici et il s'en est passé des choses pendant ce laps de temps, des bonnes et des mauvaises. Mais il faut reconnaître que l'on se sentait chez nous ici, malgré toutes les péripéties que l'on a vécues.

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés à la ferme Cohen. Ce n'est pas un camp. Il n'y a pas de mirador. Les barbelés qui existent protègent plutôt le maître des lieux qui habite ici. Il y a quelques postes de garde qu'il va falloir aménager, mais qui ont dû servir à quelques détachements de soldats venant monter la garde de nuit. La cour est immense. Les bâtiments aussi, mais ils sont surtout réservés à abriter le matériel agricole nécessaire pour travailler les 1 089 hectares de vignes que possède le propriétaire. Bien sûr, il y a les bâtiments réservés à la fabrication et au stockage du vin. C'est immense, une vraie usine à pinard, avec cette multitude de cuves, de citernes, pompes, des tuyaux partout, sans parler des pressoirs, érafleuses, etc. En un mot, de quoi faire beaucoup de vin. Mais qu'est-ce qu'il reste comme bâtiments pour nous ? Il y a une grange, pas très grande, pour loger tout le monde car les gars d'Oucheaba et des cascades sont venus nous rejoindre. Les transmissions ne savent pas trop où s'installer. Il y a un hangar dans un coin vers la grange. Je demande l'avis des radios et standardistes s'ils sont prêts à passer quelques jours sous cet abri de fortune. Tout le monde est d'accord. Ce ne sera pas très confortable, mais on sera entre nous au lieu d'être avec les cent cinquante autres dans la grange, on les aime bien, mais ils font un peu de bruit lorsqu'ils sont tous ensemble. Et on déballe notre mobilier. Le lit et le paquetage prennent place sous le hangar entre une citerne et des charrues. C'est folklorique mais on s'en fout, à la guerre comme à la guerre ! Et ici on devrait être peinarads car il n'y a pas de standard téléphonique, pas de permanence radio, sauf lorsqu'il y a patrouille ou embuscade dans les environs. S'il y a des problèmes, on n'a qu'à avertir le P.C. du régiment qui se trouve à deux pas de l'autre côté de l'oued qui coule au pied de la ferme. Pourtant, faut-il dormir tranquille car au-dessus de la ferme, il y a la médina, la ville arabe de Lamoricière. Ils sont ici de 3 000 à 3 500 Arabes logés dans de petites maisons blanches avec des rues. C'est un spectacle auquel nous n'étions pas habitués. Jusqu'à présent, on a surtout connu les douars et ses mechtas. Entre la médina et la ferme, il y a la voie ferrée qui relie Oran à Tlemcen.

Pendant ce temps-là, dans les vignobles qui s'étalent dans la vallée entre Lamoricière et Aïn Fezza, c'est l'effervescence. Ils sont en pleines vendanges. A la ferme, c'est un va-et-vient incessant des tracteurs avec leur benne basculante remplie de raisin en direction des cuvages. Vendanger une superficie pareille, il doit falloir de la main-d'oeuvre, laquelle doit être facile à trouver avec la médina à côté. Mais il faut faire vite car les raisins doivent arriver à maturité pratiquement à la même période, car le vignoble est d'un seul tenant. Quant à nous, on se réserve le droit d'aller goûter le vin nouveau un de ces soirs.

28 septembre 1958

Nous sommes à peine installés dans cette ferme que l'on se voit confier une mission hors du commun. C'est à nous d'organiser les élections du dimanche suivant, le 28 septembre 1958. C'est le référendum promis par le général de Gaulle pour approuver la nouvelle constitution qui devrait amener la France à la 5^{ème} République avec la rénovation des institutions nationales.

C'est à nous de nous occuper du secteur arabe, Médina et douars du coin, et il n'y a pas de temps à perdre, il ne reste que peu de jours avant dimanche et rien n'est organisé, même pas les listes électorales. Et c'est ainsi que nous nous sommes rendus dans les douars pour essayer de dresser des listes, leur expliquer le vote, pourquoi voter et comment. Nous rassemblons tout le monde et notre interprète fait de son mieux mais sans grande conviction. Vont-ils vouloir venir voter ? Ce n'est pas sûr car les rebelles sont contre le référendum et ils menacent de représailles ceux qui iront voter. C'est pour cela que l'on sort souvent en patrouille de nuit, pour traquer les fellaghas qui viendraient menacer les populations arabes. Mais il n'y eut pas d'accrochages.

Si les véhicules de la compagnie sillonnent les alentours pour semer la bonne parole et voir ce qui se passe, les gars qui sont restés à la ferme ne sont pas inactifs. Il faut préparer le bureau de vote dans un coin de la cour. Il n'y aura pas d'isoloir. Tant pis, on s'en passera. Il y a une urne, c'est déjà pas mal, mais je ne sais pas où elle a été récupérée. Et c'est ainsi que nous sommes arrivés au samedi soir. On se couche de bonne heure, demain il y a du travail pour tous.

Il n'est pas encore 3 h du matin lorsqu'on vient me réveiller pour partir avec la jeep radio. Je serai en liaison directe avec le P.C. du régiment. Notre mission de la nuit, c'est d'emmener des soldats dans les douars concernés par le vote à la ferme, pour les protéger des représailles des rebelles et pour forcer un peu les Arabes adultes à grimper dans les G.M.C. qui viendront les chercher dans la journée pour aller voter. Jusqu'au lever du jour, la jeep et un G.M.C. ont fait les va-et-vient entre la ferme et les douars, partant avec des soldats, revenant à vide, puis repartant vers un autre douar après avoir rempli le G.M.C. d'autres soldats. Je crois que dans la jeep, le chauffeur et moi-même, on voit la vie du bon côté. On se promène. Le capitaine doit toujours dormir et comme il reste de la place dans la jeep, on a comblé celle-ci avec des caisses de bière, auxquelles on a fait honneur très souvent. Ce n'est pas le moment de se laisser aller.

Au petit jour, tout le monde est en place. Les douars sont sous la protection de l'armée et comme on a un moment de répit en attendant l'heure de début de vote, on en profite pour aller voir si les cuistots ont quelque chose à nous donner pour notre petit déjeuner, on commence à avoir faim après les bières de la nuit. Mais la pause est de courte durée. Il faut repartir pour les douars, avec cette fois-ci, tous nos G.M.C. pour ramener à la ferme les électeurs, tout au moins ceux qui voudront voter. Mais ceci, c'est l'inconnu. Et c'est ainsi que, douar après douar, on charge dans nos véhicules la population, laquelle, à notre surprise, est plutôt enchantée, peut-être pas de voter, mais d'aller faire un tour en G.M.C. Les gamins se bousculent pour partir eux aussi en balade avec leur mère. Par contre, les hommes sont rares, mis à part les chibanis.

Arrivés à la ferme, tout le monde descend. Les soldats les guident vers le bureau de vote improvisé. Apparemment, beaucoup de fatmas ne savent pas voter. C'est probablement la première fois de leur vie. Ce n'est pas grave. Les soldats présents se chargent de mettre dans l'enveloppe le bulletin qu'ils jugent bon. Ils leur laissent tout de même le soin de mettre l'enveloppe dans l'urne. Il faut reconnaître que le vote tient un peu de la mascarade, mais ça ne choque personne. Pendant que votent tous ces gens-là, les G.M.C. et la jeep radio sont repartis vers un autre douar pour prendre en charge d'autres électeurs. Tout se passe très bien. Aucun incident n'est à signaler. Les seuls messages que j'ai eu à envoyer, c'est pour donner notre position sur le terrain au cas où...

La ronde des véhicules continue. Lorsqu'un douar a fini de voter, on ramène ses habitants dans leurs mechtas. Ils ont l'air contents de leur journée, surtout les enfants qui n'ont pas envie de descendre des G.M.C. Les cris de leurs mères ne sont pas de trop pour les faire obéir. Ils doivent se sentir favorisés par

rapport à ceux de la Médina qui n'ont pas pu prendre les camions de l'armée car leurs parents vont voter à pied. Ils habitent à quelques centaines de mètres.

A midi, j'ai été remplacé dans la jeep par l'autre radio, mais le chauffeur continue à sillonner le djebel avec d'innombrables aller et retour. Ce soir, il va y avoir des kilomètres au compteur.

D'après les historiens, voici le résultat de ce référendum : on enregistre 84,9 % de votants, participation record de toute l'histoire électorale française. Il y a 79,25 % de "oui". En Algérie, le "oui" avec 3 357 763 voix contre 118 631, atteint 96 % des suffrages exprimés et près de 99 % au Sahara. Tout ceci, c'est un succès extraordinaire et incontestable pour de Gaulle.

La patrouille du soir

Après notre déménagement d'Aïn Fezza pour la ferme, notre installation dans cette ferme et l'organisation du vote pour le référendum, nous sommes redevenus des baroudeurs, des pousse-cailloux comme on dit. Nous avons continué à traquer les rebelles, car rien n'est changé. Si nous faisons un peu moins d'opérations, ces dernières sont remplacées par des patrouilles ou des embuscades, de jour comme de nuit. C'est ainsi que ce soir-là, après la soupe, on sort de la ferme à cinq, comme d'habitude, pour une patrouille dans le coin.

La nuit s'installe lorsque l'on franchit le portail de la ferme qui donne sur la route. Il est rare que nous partions à cette heure-ci. En principe, on sort plutôt entre 23 h et 2 h du matin, mais il vaut peut-être mieux changer nos habitudes. Les fellaghas doivent bien avoir leur service de renseignements avec la Médina à côté, il leur est facile de nous épier.

Nous prenons donc la direction de Tlemcen dans le crépuscule avancé. Après quelques centaines de mètres, nous avons, en contrebas de la route, tout le vignoble aux grandes étendues. Un talus rejoint la route par une forte pente d'une dizaine de mètres. A notre gauche, un autre talus, montant celui-là, soutient la voie ferrée Oran-Tlemcen qui passe au-dessus de nous. Et encore en dessus de la voie ferrée, il y a la Médina. Voici à peu près le décor où nous nous trouvons à cet instant. Marchant dans le fossé du côté talus du chemin de fer, je suis au milieu de la patrouille. Devant moi, il y a le sergent et l'éclaireur. Derrière, deux voltigeurs ferment la marche. C'est à cet instant qu'un petit bruit nous met en éveil, et on voit, dévalant le talus du chemin de fer, une ombre, une silhouette qui saute sur la route en courant, traverse celle-ci avant de plonger derrière l'autre talus, disparaissant à nos yeux dans la nuit. Seul l'éclaireur a eu le temps d'armer sa mitraillette, mais il est déjà trop tard lorsqu'il appuie sur la gâchette. On traverse la route à notre tour tout en armant nos armes. Mais en arrivant sur l'autre bord, nous ne pouvons que constater que l'individu a disparu dans la nuit noire du vignoble. Tant pis, on lâche nos rafales tous azimuts en dessous de nous, on ne s'arrête que lorsque la culasse de nos armes rend un bruit métallique qui veut dire qu'il n'y a plus de cartouches dans le chargeur. On se rapproche un peu pour se concerter sur la marche à suivre maintenant, tout en enclenchant un nouveau chargeur sur nos armes. Faut-il continuer la patrouille ? En principe, c'est inutile. Après le vacarme que l'on vient de faire, tout le djebel sait qu'il y a une patrouille dehors et les fellaghas seront sur leur garde, à moins qu'ils nous attendent en embuscade ? A défaut de voir, on écoute si le moindre petit bruit se faisait entendre à partir du vignoble. Mais on a beau prêter le maximum d'attention, rien ne peut nous renseigner sur la présence du fellagha dans le coin, où est-il planqué ? Le long des ceps de vigne ? Ou il est déjà loin. Il est inutile de le chercher, ce serait peine perdue. On se décide donc à aller demander conseil au capitaine pour la suite à donner à la patrouille, la ferme n'étant qu'à quelques minutes. Le capitaine peut très bien nous dire de continuer ou de repartir au milieu de la nuit, mais sa décision est tout autre : *Allez vous coucher les gars, on verra ça un autre soir.* Inutile de dire que l'ordre a été exécuté sur le champ. Jamais une patrouille n'a été aussi courte et on ne va pas s'en plaindre.

Le lendemain matin, vers les 9 ou 10 h, un Arabe arrive à la ferme et demande à voir le capitaine. Un soldat passant par là, emmène donc l'Arabe chez le commandant de compagnie. L'Arabe a une drôle de révélation à faire. Il a découvert, en allant voir les vignes pour les vendanges, le cadavre d'un homme habillé en treillis, mais il ne l'a pas touché. Le capitaine a vite fait de faire le rapprochement avec la patrouille de la veille. Il demande alors à un lieutenant de rassembler sa section en vue d'un départ imminent. Il me fait signe de me préparer ainsi qu'à l'interprète, et quelques minutes plus tard, la petite troupe sort de la ferme avec l'Arabe comme guide. Un petit chemin nous emmène dans les vignes. Au milieu, il y a deux Arabes qui semblent nous attendre. Dès que l'on arrive près d'eux, on voit à leurs pieds, le mort en treillis. Il est à plat ventre, face contre terre. Quelques traces de balles apparaissent sur ses vêtements, un peu de sang. On ne saura jamais à qui appartenait la rafale qui lui a fait mordre la poussière. Les soldats le retournent, le fouillent comme à l'accoutumée, mais rien ne va nous renseigner, aucun papier, aucune arme, rien. Les deux Arabes qui nous attendaient discutent entre eux. L'interprète tend l'oreille puis se mêle à la conversation. Quant à nous, on s'interroge. Que peuvent-ils dire ? Après quelques instants, l'interprète s'adresse à nous. Un des Arabes connaît le fellagha. C'est un gars de la Médina. Il sait où il habite. Il connaît son nom. Le capitaine appelle le chef de section : *Prenez une dizaine d'hommes, allez à la Médina et essayez de ramener quelqu'un de sa famille. L'Arabe va vous emmener.* Les voilà partis. Pendant ce temps, les autres gars de la section fouillent la vigne à la recherche de quelques indices ou éventuellement d'une arme. Mais les fouilles resteront vaines.

Il a dû falloir une demi-heure au lieutenant pour faire l'aller et retour à la Médina. Et on le voit arriver avec une fatma au milieu de la petite troupe. Comme on connaît le comportement des fatmas devant la mort de l'un des leurs, on s'attend à des hurlements. Elle va s'arracher les cheveux, se griffer. En un mot, du grand spectacle. Mais pour l'instant, elle s'approche, impassible, du cadavre, le regarde et commence à parler avec l'Arabe qui a reconnu le fellagha. Mais le ton monte assez rapidement entre les deux, et même nous qui ne comprenons pas l'arabe, on n'a aucune difficulté à comprendre ce qu'ils se disent en s'engueulant. L'Arabe dit que c'est son fils et la fatma dit qu'elle ne le connaît pas. Ce dialogue avec beaucoup de décibels, dure quelques minutes, puis tout à coup, la fatma tourne les talons et s'en va vers la Médina, nous laissant là, perplexes.

On n'a jamais su la vérité sur le lien de parenté qui pouvait exister entre la victime et la fatma. Etait-ce réellement son fils ou bien un inconnu ? A-t-elle renié sa progéniture de peur des représailles éventuelles ? Je ne saurai le dire. On se rassemble et on reprend la direction de la ferme en s'interrogeant sur le comportement d'une éventuelle mère de famille qui aurait, dans ce cas-là, une certaine force de caractère.

On a laissé les Arabes dans la vigne. Mais à ce que j'ai pu comprendre, ils vont lui donner une sépulture à ce fellagha qui, ce soir-là, n'a pas eu la baraka et va retrouver ses ancêtres, là, en bordure d'une vigne.

La Médina

Ici, à la compagnie, nous sommes tous convaincus que la Médina est une pépinière de fellaghas, mais malgré nos patrouilles de jour ou de nuit, rien n'a pu nous en apporter la preuve. Pourtant, la patrouille du soir durant laquelle un fellagha a trouvé la mort nous conforte dans notre conviction. Il va bien falloir en avoir le coeur net et savoir, si possible, le rôle de cette bourgade dans la rébellion. Et c'est ainsi que l'on va essayer de leur tendre un piège.

Le repas du soir a été englouti, on grimpe dans les véhicules avec le maximum d'effectif, ne laissant sur place que les soldats de garde pour la nuit. Le convoi sort de la ferme en se dirigeant sur Tlemcen. Il fait nuit. Les G.M.C. et jeep allument leurs phares, on roule à vitesse normale, comme si on allait participer à une opération lointaine, avec toute la nuit pour nous y rendre. Et on roule ainsi sur une bonne dizaine de kilomètres, jusqu'à ce que l'on trouve un endroit propice pour faire demi-tour. Dès que nous l'avons trouvé, le convoi s'arrête, éteint ses phares, laissant seulement les "black out" et après que chaque véhicule eut

manoeuvré, on se retrouve en direction de Lamoricière. A vitesse prudente, à cause du peu de visibilité des chauffeurs, nous revenons sur nos pas. Mais tout le convoi stoppe sur le bas-côté de la route à environ 3 km de Lamoricière. L'ordre de débarquer en silence a été donné. Le capitaine demande aux chauffeurs de rester sur place une bonne heure, puis de rentrer à la ferme. Maintenant, il a pris la tête de la compagnie, on se dirige tout droit vers les cimes du djebel, on grimpe ainsi peut-être sur 2 km avant de prendre la direction de la Médina. Le but de la manoeuvre est d'arriver vers cette dernière par le côté djebel, le côté où les guetteurs, s'il y en a, ne nous attendent pas. Il doit être vers les 11 h du soir lorsque nous apercevons la lisière de la ville arabe. Maintenant, il va falloir l'encercler sans le moindre bruit. Personne ne doit savoir que nous sommes ici, surtout pas les chiens qui pourraient donner l'alerte sans le savoir avec leurs aboiements. Mais tout se passe bien et chacun s'installe du mieux possible car la nuit risque d'être longue.

Du haut de la colline, nous avons vu rentrer nos véhicules à vitesse normale, tous phares allumés, comme s'ils avaient été déposer la compagnie du côté de Tlemcen, alors que nous sommes ici, à une centaine de mètres, cachés, invisibles, déjà aux aguets car cette nuit, il va falloir veiller de tous côtés. Les fellaghas peuvent très bien venir du djebel pour se ravitailler ou prendre des nouvelles, ou sortir de la Médina et rejoindre le djebel à la faveur de la nuit. C'est donc une des rares fois que l'on monte une embuscade tête-bêche. Tout arrive.

Maintenant, chacun de nous s'est installé en bouclage autour de la Médina en se dissimulant et se protégeant derrière le plus gros caillou qui se trouve près de lui. J'en fais autant et j'envoie au P.C. du régiment le message : *Nous sommes en place*. A partir de cet instant, l'embuscade commence vraiment. Tout le monde est attentif à ce qui se passe autour de lui, écoutant le moindre bruit, essayant de percer les ténèbres pour deviner quelques présences à proximité. Tout le monde est aux aguets car personne ne doute que l'on va avoir affaire aux rebelles pendant cette nuit-là.

La Médina est grande et nous sommes pas de trop pour en faire un bouclage efficace. Les soldats sont espacés malgré l'effectif allégé du côté de la ferme car les fellaghas ne passeront pas par là. En plus, il y a les sentinelles de la ferme qui montent la garde. La longue attente commence, sans bouger. Personne ne doit se déplacer vers un autre soldat, même pas les lieutenants. Rien ne doit trahir notre présence. Il en va de la réussite ou de l'échec de notre sortie nocturne. Et chacun se sent seul au milieu des autres pour lutter contre le sommeil ou l'envie de rêvasser en songeant au pays et à ceux qui nous attendent mais qui doivent dormir comme des bienheureux à cette heure-ci. Et ils ont raison, car je crois que maintenant nous sommes des spécialistes des nuits blanches.

Les heures s'écoulent avec une lenteur incroyable. On espère que quelques fellaghas vont se présenter, tout d'abord pour que nous ne montions pas la garde à titre gratuit. Et il ne faut pas oublier que nous sommes ici en Algérie pour mater la rébellion et rétablir l'ordre. C'est ce que l'on nous a dit, le fellagha est toujours notre ennemi. Il fera tout pour nous chasser ou nous anéantir. A nous de ne pas baisser les bras et de réagir en faisant notre boulot de soldats aux ordres de la France, mais que de sacrifices, de souffrances, de nuits blanches. Et il n'y a pas de répit, pas de trêve ni de cessez-le-feu. Seule "la quille" peut nous sortir de là. C'est ce que je ressens derrière mon caillou en m'armant de patience pour cette nuit de veille.

Le temps passe dans un silence religieux. Aucun bruit, même le chacal, qui d'habitude nous tient compagnie pendant les embuscades nocturnes, nous a laissés tomber. Nous sommes beaucoup trop près des habitations et comme il est d'un naturel peureux, il est resté dans le djebel.

La nuit s'écoule, minute après minute, toujours rien à signaler. Nous devons être les seuls à veiller aux alentours. Les fellaghas n'ont pas dû avoir leurs permissions de sortie ou sont trop fatigués, ils récupèrent au fond de leur grotte. Quant à moi, je me sens un peu floué car j'étais convaincu que j'aurais à appuyer sur la gâchette de ma mitraillette avant le milieu de la nuit. Et je n'aurai pas à m'en servir, ni moi ni les autres. Les fellaghas ne sont pas venus au rendez-vous que l'on espérait et on a espéré jusqu'au petit matin.

La lueur de l'aube nous a trouvés toujours embusqués derrière nos cailloux ou broussailles, les muscles raidis par l'inactivité et la fraîcheur du petit matin. Le capitaine nous fait signe que c'est terminé.

J'envoie un message au P.C. : *Nous levons l'embuscade*, et mon boulot est terminé. Comme les autres, je désarme la mitrailleuse qui nous a été d'aucune utilité en cette longue nuit. Tant pis, nos espoirs ont été déçus. Maintenant, il est urgent de rentrer à la ferme prendre un bon petit déjeuner copieux et après au lit jusqu'à midi.

Nos convictions sur la Médina et ses fellaghas sont restées intactes dans notre esprit, mais pourtant nous n'avons jamais tenté une deuxième expérience. On aurait peut-être eu plus de chance ?

Saès

Ouf ! C'est pas trop tôt ! On vient d'apprendre que le camp qui nous était promis est enfin libre. Il se nomme Saès. Il se trouve au bord de la ville de Lamoricière, en contrebas de cette dernière sur une petite route. Ce n'est pas très loin de la ferme, mais de l'autre côté de la ville, à un bon kilomètre peut-être, on n'aura besoin de personne pour déménager, nos G.M.C. suffiront. Tout le monde est content de partir. Les transmissions commençaient à avoir froid la nuit sous le hangar et pour tout dire, les gars ne se sentaient pas chez eux ici dans cette ferme. Les colons étaient discrets et gentils mais je crois qu'ils nous supportaient parce que les circonstances les obligeaient à nous donner l'hospitalité et l'armée ne leur a peut-être pas demandé leur avis. Il faut reconnaître que cent cinquante troufions dans une cour avec leurs G.M.C., ça tient de la place, mais tout ceci se termine. Nous avons dû rester cinq semaines dans cette ferme. Nous arrivons bientôt à la fin octobre et le temps se rafraîchit.

Je découvre notre nouveau camp en même temps que les copains. Malgré la faible distance qui le sépare de la ferme, nous n'étions jamais venu rôder dans les parages. Le camp est assez grand pour loger tout le monde sans problèmes. La troupe prend possession des baraques "Maroc", lesquelles sont divisées en piaules de six lits superposés. Il y a un réfectoire spacieux, le foyer du soldat est à la même image. Il y a une baraque séparée pour les sous-officiers et, dans le camp, il y a surtout deux villas qui ont dû être réquisitionnées. Dans la plus grande, s'installent le capitaine, les services administratifs et comptables ainsi que le mess. Quant à la deuxième ce sont les officiers qui viennent y déposer leurs bardas. Il reste une pièce de libre qui est destinée "aux transmissions". Imaginez un peu ma surprise ? Moi qui ai commencé à dormir comme je pouvais dans des écuries de chèvres, m'installer dans ce luxe, avec carrelage, tapisserie, une grande fenêtre qui donne sur le jardin, les douches juste à côté (ce sont les officiers qui paieront les bouteilles de gaz). Un vrai palace pour moi. La seule ombre au tableau, c'est que nous ne sommes plus que deux aux transmissions. Les standardistes ont eu la quille ces derniers temps à la ferme. Il va y avoir du boulot et on ne sera que deux pour s'occuper à la fois de la radio et du téléphone. On ne pourra plus aller trinquer ensemble au foyer car il y en aura toujours un de permanence de jour comme de nuit. Ce n'est pas grave, on boira bien la bière dans notre chambre qui sert également de station.

Au bout du camp, il y a un mirador qui domine, avec sa sentinelle pendant la journée, laquelle est chargée de surveiller non pas le djebel car on lui tourne le dos, mais les champs d'orangers ; les haies ou les terrains aux alentours où les fellaghas pourraient s'infiltrer. Quant à la garde de nuit autour du camp, ce sont souvent les chiens du peloton cynophile, qui se trouve à une centaine de mètres de notre camp, qui montent la garde. Leur laisse est reliée à un fil de fer qui longe le camp et il serait suicidaire de s'aventurer de nuit dans ce "no man's land" même pour nous qui sommes pourtant des militaires. Les chiens ont compris que dans cette bande de terrain, aucun être humain ne doit pénétrer sauf leurs maîtres.

Très souvent, le matin, un G.M.C. va jusqu'au camp des prisonniers fellaghas qui se trouve vers le P.C. du régiment et nous en ramène une dizaine pour faire les corvées, nettoyer le camp, éplucher les patates, vider les poubelles... Nos voisins, les officiers, n'ont pas mis longtemps à comprendre le parti qu'ils pouvaient tirer d'avoir des "femmes de ménage" à disposition. Ils en ont réquisitionné un pour laver leurs treillis, cirer les chaussures et ils nous invitent à en profiter. On ne se le fait pas dire deux fois. Le prisonnier n'a pas l'air dangereux et il s'acquitte de sa tâche avec bonne volonté. Les chaussettes et treillis sont

propres, les godillots brillent, ce qui m'incite à être correct envers lui. Et dès que je le connais un peu mieux, car c'est le même qui revient tous les jours, je lui donne pain et "Vache qui rit" avec un peu de chocolat. L'autre radio lui donne des cigarettes. Notre serviteur est aux anges. Le matin, il vient nous voir pour qu'on lui donne du boulot avant d'aller voir les officiers. Je le soupçonne d'emporter un peu du pain qu'on lui donne à quelques-uns de ses copains du camp de prisonniers. Certains n'ont pas sa chance et il le sait.

Mon deuxième prisonnier

Je viens de porter le message au capitaine. Il a été expédié par le service de renseignements du régiment. Le contenu du texte est simple, il faut que la compagnie se tienne prête à aller patrouiller l'après-midi et comme c'est à mon tour d'aller me promener dans la nature, sitôt le repas de midi terminé, je me prépare à partir, harnaché comme d'habitude. Je fixe le poste radio sur la jeep, les G.M.C. prennent leur position de départ. Les sections arrivent, grimpent dans les véhicules. Tout est prêt en attendant le capitaine, quand une jeep arrive au camp. Elle est conduite par un lieutenant avec un radio à l'arrière. Pour une fois, je ne serai pas tout seul dans le djebel. Le capitaine arrive et c'est un briefing avec le lieutenant. Ce dernier explique au capitaine notre mission. Il faut retrouver un fellagha répondant au nom de ... , lequel a été signalé dans les collines en dessous de Lamoricière. Il faut le trouver à tout prix et en vie. Chacun de nous aura carte blanche pourvu qu'on lui mette la main dessus. Il décrit le périmètre où il a été repéré et où le ratissage doit commencer. Mais il nous invite à être discrets, à avoir l'air de promeneurs plutôt que de soldats participant à une opération en bonne et due forme. Il ne faut pas effrayer l'individu en question qui pourrait s'enfuir en nous voyant arriver.

Nous voilà partis, notre capitaine est monté dans la jeep du lieutenant du service de renseignements, ce qui fait que dans la jeep radio de la compagnie, il n'y a que le chauffeur et moi-même. Une petite balade comme ça n'est pas pour me déplaire. Nous avons parcouru une bonne dizaine de kilomètres lorsque nous arrivons à un carrefour. Le convoi s'arrête. Le capitaine donne ses dernières instructions, répète à tout le monde le nom de l'Arabe recherché, rappelle que l'on patrouille à notre guise, soit à pied, soit en véhicule, pourvu que l'on contrôle le maximum de personnes que nous allons rencontrer dans le secteur. Quant à moi, il me demande de faire la liaison entre les sections au cas où il y aurait de l'imprévu.

Les G.M.C s'éparpillent dans la nature, chacun prenant une route différente au carrefour. Quant à nous, le chauffeur de la jeep et moi-même, on part sans but bien précis, on est en promenade, tout en regardant la direction où les G.M.C. s'éloignent si on veut aller prendre des nouvelles tout à l'heure. Le G.M.C. qui nous précède sur cette piste est déjà loin devant nous, mais on ne va pas tarder à le rattraper car un douar se présente au loin et les soldats du camion sont en train de le fouiller et d'y faire un contrôle d'identité. Le chauffeur arrête la jeep à une centaine de mètres du G.M.C., en attendant le résultat du contrôle. Un sous-officier vient nous voir une vingtaine de minutes plus tard pour nous annoncer que la fouille a été négative. Munis de ces renseignements, nous faisons demi-tour, à la recherche d'un autre G.M.C. pour aller aux nouvelles. Et c'est ainsi que nous allons tous les retrouver, les uns après les autres. Mais pour tous, les contrôles sont négatifs. Et au fur et à mesure des renseignements, j'en informe le radio du lieutenant du 2^{ème} Bureau.

Les heures passent. Le périmètre de terrain imposé au départ a été fouillé, mais les résultats restent négatifs. Aucune trace du fellagha en question. Ce doit être quelqu'un d'important dans la hiérarchie de la rébellion pour que l'on s'intéresse à lui d'aussi près en haut lieu. Maintenant les sections de la compagnie vont voir beaucoup plus loin que la zone annoncée au départ, et nous, dans notre jeep, on perd un peu le contact avec certains. N'importe comment, il va bientôt falloir prendre le chemin du retour car le soleil baisse à l'horizon et il a été dit que tout le monde doit se retrouver au carrefour à la tombée de la nuit.

De la position où nous sommes pour rejoindre le lieu de rendez-vous, la piste décrit une très large courbe de plusieurs kilomètres, et comme à cet instant nous sommes seuls à prendre des décisions et peut-être mal conseillés par l'esprit aventurier de la jeunesse, on décide de prendre le chemin le plus court, en ligne droite à travers champs. Ceux qui se présentent devant nous au début de notre raid, ce sont des terrains labourés, peut-être même ensemencés. Mais qu'importe, on se plaît à faire du tout-terrain avec la jeep. Mais elle doit mieux connaître les cailloux du djebel que la terre meuble et le chauffeur également, on a déjà parcouru plusieurs centaines de mètres lorsque, devant nous, la terre devient plus brune mais on n'y prend pas garde, on continue bravement et ce qui devait arriver arriva, on sent le devant de la jeep s'abaisser doucement et dans la seconde qui suit, c'est au tour de l'arrière à descendre au niveau de l'avant, on vient simplement de tomber dans une mouillère, ce que l'on appellerait dans le Forez une "narce"...

Nous voilà dans de beaux draps ! La jeep s'est arrêtée d'elle-même, les quatre roues tournent sur place. Le dessous de la jeep repose sur le sol. Marche avant, marche arrière, rien n'y fait. La glaise s'agglutine sur les pneus comme sur un tour de potier. Je demande au chauffeur d'arrêter les manoeuvres qui ne font qu'engloutir le véhicule un peu plus. Mais que faire ? Je ne vois pas comment on va se sortir de ce piège gluant. La première solution qui me vient à l'esprit, c'est d'appeler le capitaine par radio, pour qu'il m'envoie un G.M.C avec un treuil. Evidemment j'aurai droit à des remontrances. Mais je n'ai même pas une carte d'état-major pour lui indiquer où l'on se trouve. J'essaie de ne pas paniquer et de trouver une autre solution. Je suis debout dans la jeep à observer autour de moi. Ce n'est pas beau à voir maintenant que l'on a remué la boue. C'est l'eau qui environne le véhicule. C'est à cet instant que j'aperçois en contrebas, vers une haie, cinq Arabes qui s'affairent aux travaux des champs. Je les appelle de ma voix la plus forte *Arroua mena fissa*. Les Arabes lèvent la tête et nous regardent. C'est sûr qu'ils ont compris notre situation et ils doivent rire sous cape. Je leur fais des grands signes pour qu'ils viennent vers nous. Ils ont compris, ils montent vers nous. Dès leur arrivée, ils savent ce que j'attends d'eux et ils se mettent à tirer la jeep vers l'arrière. Leurs efforts combinés avec la marche arrière nous sortent du piège en quelques minutes, on fait faire demi-tour à la jeep car maintenant on a compris qu'il vaut mieux aller reprendre la piste où on l'avait laissée pour notre escapade.

A cet instant, je me souviens du "pourquoi nous sommes ici" et machinalement je demande leurs cartes d'identité. Vous l'avez deviné, parmi les cinq, il y a celui que l'on recherche depuis le début de l'après-midi. Je redeviens un soldat qui doit obéir aux ordres. Je passe sur la banquette arrière et je le fais installer à côté du chauffeur, comme ça je pourrai le surveiller. Rejoindre le carrefour ne nous prend pas beaucoup de temps. N'empêche que tout le monde nous attend. Dès que nous sommes arrivés, le capitaine s'approche de nous. Je ne lui laisse pas le temps de me poser des questions sur l'état de la jeep. Je lui dis simplement de demander la carte d'identité de l'Arabe qui nous accompagne. C'est ce qu'il fait aussitôt. Puis il me regarde en me jetant un coup d'oeil approbateur, tout en faisant signe à l'Arabe de monter dans le G.M.C. le plus proche. Le convoi redémarre pour rentrer à Lamoricière. Mais arrivés au camp, seuls le G.M.C. où se trouve le fellagha et la jeep du 2^{ème} Bureau continuent leur route vers le P.C. du régiment.

Qui était cet Arabe tant recherché ? Pourquoi était-il dans la région avec les indigènes du coin ? Et qui l'avait dénoncé ? Que des questions sans réponses. Quant à moi, toute ma vie je me suis demandé si j'avais bien fait de le faire prisonnier et je me pose encore la question.

Noël 1958

C'est le troisième Noël que je vais passer à l'armée et il va se révéler encore plus triste que les autres. Mais pour l'instant, nous ne sommes que le 24 décembre vers les 2 h de l'après-midi.

Le haut-parleur du poste radio se fait entendre. Encore un message en perspective ! C'est mon collègue qui s'installe pour prendre le message. Quant à moi, j'attends la fin de la transmission pour en

prendre connaissance, ce qui m'intéresse au plus haut point car c'est à mon tour d'être radio du capitaine et la promenade n'est pas loin.

Mon collègue me tend le message en me demandant de le porter au capitaine, mais avant, j'en prends connaissance car je pense être concerné par son contenu qui est en gros ceci : *Se porter sur le terrain selon les coordonnées suivantes..., avec toutes les sections disponibles. Ordres vous seront donnés sur place. Exécution immédiate.*

Je porte le message au capitaine. Celui-ci le lit, puis me demande de me préparer à partir et d'avertir les lieutenants du départ imminent de leur section. Je rejoins la station pour aller prendre arme et poste radio. Mais je ne sais pas où nous allons, ni dans quelle direction, et surtout ce que l'on va y faire en cette veille de Noël.

Maintenant on sort de Lamoricière en prenant la route d'Ain Isser Sebdu. Les préparatifs du départ n'ont pas pris beaucoup de temps. C'est par réflexe que l'on grimpe dans nos véhicules, maintenant chacun a sa place sur les banquettes depuis le temps que l'on pratique ces départs d'urgence, on est rodés comme on dit.

Nous avons parcouru une bonne dizaine de kilomètres sur cette piste avant d'apercevoir, sur notre droite, des véhicules assez variés : des G.M.C., jeeps, command cars, half-track, etc. Mais il y a aussi du "beau monde", les colonels du régiment, des commandants, mais aussi des officiers du génie que l'on voit rarement dans le djebel. Nous arrivons à destination, et dès que nos G.M.C. et jeeps sont garés, le capitaine va au briefing pour savoir ce qui nous attend. Pour le moment, on reste dans les véhicules en attendant son retour.

Une dizaine de minutes plus tard, il revient vers nous en nous faisant signe de débarquer. Il met brièvement ses lieutenants au courant. On va grimper dans le djebel devant nous pour aller protéger une grotte. Ce n'est pas loin, un kilomètre tout au plus, on se met donc en route dans cette direction, on en saura davantage plus tard.

La grotte est rapidement en vue car le djebel n'est pas trop méchant avec nos muscles, la montée se fait aisément. Quelques buissons ou rochers nous tiennent compagnie. C'est un peu une promenade, surtout que le temps est au beau avec un soleil de fin d'automne. Il y a du monde aux alentours de la grotte et dès que l'on s'approche un capitaine vient à notre rencontre. Il vient expliquer à notre commandant de compagnie pourquoi nous sommes ici et ce que l'on attend de nous. Sa compagnie est en bouclage autour de la grotte depuis les premières lueurs du jour. Ses gars n'ont rien mangé depuis la veille au soir et nous sommes ici pour les relever de façon qu'ils puissent aller se restaurer et se reposer. Ils ne se le font pas dire deux fois. Sur un geste de leur capitaine, ils prennent la descente en direction de leurs véhicules. Quant à nous, on prend leur place autour de la grotte, sans trop savoir quelle est notre mission. Devant l'entrée de la grotte, il y a une quinzaine de militaires plus ou moins gradés. Notre capitaine va aux renseignements auprès d'eux car il faut tout de même savoir ce qu'il se passe là-dedans. Enfin, au bout d'un long moment, il est de retour parmi nous. D'un geste, il invite ses chefs de sections à venir le voir et comme je suis à côté de lui, je vais profiter des renseignements dont il a eu connaissance.

Cette grotte, paisible au premier abord, cache un danger. Il y a à l'intérieur une soixantaine de fellaghas qui ont été surpris par une patrouille alors qu'ils pénétraient à l'intérieur de celle-ci dans le milieu de la nuit. Les gars de la patrouille ont bloqué la sortie de la grotte en attendant du renfort, lequel est arrivé sous la forme de la compagnie que l'on vient de relever. A la levée du jour, les autorités du P.C. du régiment et le service de renseignements sont arrivés, voulant probablement assister au spectacle de fellaghas se rendant à l'armée française. Mais c'était sans compter sur la volonté fanatique de ceux qui sont à l'intérieur de la grotte. Ils refusent purement et simplement de se rendre. La partie n'est pas gagnée pour ceux qui attendent en spectateurs. Les heures passent, ça promet d'être long et personne ne peut savoir comment cela va se terminer. Les choses en sont là quand il est fait appel à nous au début de l'après-midi.

Maintenant l'impatience gagne nos officiers du régiment et on commence à lancer des ultimatums à ceux qui ne veulent toujours pas sortir de la grotte. Il y a même ici des prisonniers fellaghas sous bonne

escorte que l'on a amenés de Lamoricière et que l'on fait entrer dans la grotte pour convaincre leurs compagnons d'armes de sortir, de se laisser faire prisonniers et ainsi rester en vie au lieu de rester à l'intérieur où tout peut arriver. Mais rien n'y fait. Ils répondent par la négative en tirant des coups de feu dans leur direction.

Les ultimatums se succèdent sans résultat. La dernière menace, proférée par l'armée française à l'attention des fellaghas, est que l'on va faire sauter la grotte s'ils ne sortent pas avant une heure. Aucune réponse. Pourtant, ce n'est pas une menace en l'air. Les gars du génie, qui étaient plutôt inactifs jusqu'à présent, commencent à repérer les lieux. Ils doivent faire un plan de minage de la grotte pour que les explosifs soient le plus efficaces possible. Tout ceci, je le sais par le capitaine qui va aux renseignements de temps à autre et c'est pour cela que je ne suis pas autrement surpris lorsque je vois arriver des dodges qui ont réussi à grimper jusque-là pour livrer leurs chargements d'explosifs et aussi des projecteurs sur batteries car maintenant la nuit n'est pas loin.

Il faut tout de même, dans ce récit, que je décrive sommairement cette grotte imprenable où se sont réfugiés les fellaghas. Telle que le capitaine m'en a fait la description, l'entrée qui donne sur l'extérieur est assez petite, un mètre cinquante de haut sur deux mètres de large. Elle est suivie d'un couloir de même dimension environ, d'une longueur d'une bonne dizaine de mètres. Au bout, il y a une courbe assez prononcée qui aboutit à la grotte proprement dite. C'est là que se sont réfugiés les fellaghas. C'est à cause de cette courbe que personne ne peut ouvrir le feu sur son ennemi.

Les artificiers maintenant savent ce qu'ils ont à faire. Ils déchargent les caisses de T.N.T. des dodges et tout le matériel qui va avec. Il doit y avoir des apprentis parmi eux car je vois des officiers leur donner des explications. Les projecteurs sont allumés car ce sont les dernières lueurs du jour. Ils éclairent le fond du couloir pour parer à toute éventualité. Des fusils-mitrailleurs se postent à l'entrée du couloir. Les artificiers vont pouvoir travailler.

Lorsqu'ils se retirent du couloir, il fait nuit depuis longtemps. Les tireurs au fusil-mitrailleur reculent également. Les projecteurs sont retirés. Un dernier ultimatum est envoyé au porte-voix en français et en arabe, leur expliquant ce qui va arriver s'ils ne sortent pas pour se constituer prisonniers. Il est fixé à 10 h du soir. Aucune réponse.

10 h du soir arrivent, on vient nous demander de reculer dans le djebel d'une centaine de mètres pour que l'on soit en sécurité lors de l'explosion imminente, on obéit aux ordres immédiatement, inutile de prendre des risques en jouant les spectateurs. Pourtant, l'explosion annoncée se fait attendre. L'interprète au porte-voix annonce aux fellaghas que l'ultimatum est reporté à 23 h, mais ce sera le dernier. Libre à eux de sortir ou de rester. Il n'y aura plus de contact avec eux et l'explosion aura lieu sans aucun avertissement.

Un projecteur éclaire l'entrée de la grotte d'assez loin, ce qui nous permet de voir s'il y a des fellaghas qui sortent. Mais toujours rien. Le temps passe. Il fait froid. C'est dans le silence que l'on attend le dénouement de ce piège. Nous sommes convaincus pourtant de l'issue fatale car s'ils avaient voulu sortir, ce serait déjà fait.

Il est 11 h, on se sent mal à l'aise en attendant l'exécution de la sentence qui doit arriver d'un instant à l'autre. La minute fatidique a sonné. Quelqu'un a dû appuyer sur le bouton. Une brève lueur, suivie d'un fracas assourdissant. La terre tremble sous nos pieds. Un nuage de poussière passe au-dessus de nous. Le vacarme s'estompe. C'est fini. Il n'y a plus d'entrée de grotte. La montagne a diminué de hauteur. Le projecteur éclaire des éboulis aux contours imprécis. Les 400 kg de T.N.T. installés dans le couloir ont été sans pitié pour la montagne et ses occupants. Le silence s'installe. Un silence gênant pour nous tous, dur à supporter surtout que l'on pense qu'en France, au même instant, les cloches des églises carillonnent pour annoncer Noël avec tous ses messages de paix et d'amour entre les hommes. Ici, c'est un Noël de guerre, un jour comme un autre. Les belligérants n'ont jamais tenu compte du calendrier pour s'entre-tuer et se donner bonne conscience par la suite.

Quant à nous, on est toujours en bouclage autour de cette grotte en ruine. Je ne sais pas pourquoi nous restons ici. Nous sommes tout seuls. Les artificiers sont redescendus aux camions au bord de la route.

Ce n'est que vers 2 h du matin que mon poste radio me rappelle à la réalité. C'est un message du régiment qui m'annonce que l'on va être relevés dans quelques instants par une autre compagnie. Il me donne également le mot de passe afin de ne pas confondre la relève avec d'éventuels fellaghas. A son arrivée, il n'y a pas de palabres inutiles. On se dépêche de redescendre vers nos G.M.C. pour qu'ils nous ramènent au plus vite au camp pour quelques heures de sommeil réparateur.

Le soleil est levé depuis longtemps lorsque je me décide à sortir du lit. L'autre radio a été prendre l'air dans le camp et il me rapporte des nouvelles. Une bande de copains courageux ont pris des récipients et, bien sûr, leurs armes, pour aller cueillir des oranges dans les orangeries en dessous du camp. Ils veulent que le camp fête Noël tout de même en nous préparant une copieuse salade de fruits avec leur cueillette. L'ordinaire n'a été que peu amélioré, peut-être un quart de pinard en plus. C'est pour ceci, certainement, que je n'ai jamais oublié cette salade de fruits, préparée par les copains pour leurs copains. Je ne me souviens pas s'il y avait beaucoup de sucre, mais dans le saladier, il y avait énormément d'amitié.

Pendant ce temps-là, sur le terrain autour de la grotte (je l'ai appris plus tard), s'affairaient une pelleuse et un bulldozer du génie pour débayer la grotte, pour avoir accès aux cadavres des fellaghas tués par l'onde de choc de l'explosion. Ils étaient là, dans la grotte presque intacte, la bouche ouverte, morts instantanément, fanatiques jusqu'au sacrifice, n'ayant pas voulu lever les bras pour se laisser faire prisonniers. Peut-être que ça s'appelle de la bravoure.

La quille

L'année 1958 se termine. Toujours aucune nouvelle de notre libération, même pas une rumeur. Pourtant, c'est à notre tour d'aller revoir la France, notre famille et tous nos proches. Le contingent qui nous précédait a été libéré lorsque nous étions encore à la ferme Cohen. Mais pour l'instant, nous sommes dans l'ignorance absolue d'une date éventuelle. Ils ne nous restent plus qu'à espérer.

C'est dans cet état d'esprit que nous avons pourtant décidé de fêter la quille, un dimanche après-midi, en espérant que le régiment n'ait pas besoin de nous. Le capitaine en a peut-être soufflé deux mots à l'oreille du colonel car nous n'avons pas été dérangés.

Tout le monde a mis la main à la pâte, au sens propre comme au sens figuré. Il y a parmi nous des pâtisseries qui vont pouvoir exercer leurs talents pour une fois, car ils sont baroudeurs comme les autres. Il y en a même un qui est tireur au fusil-mitrailleur. Ce sont eux qui sont chargés de réaliser la "pièce montée" avec tout en haut le sigle 56-2-B qui est le numéro de notre contingent. Et ils l'ont très bien réussie, malgré le peu de moyens. Les autres ne restent pas inactifs. Certains sont de corvée en ville pour nous ramener de "bonnes bouteilles" et quelques gâteries. Pendant ce temps, les autres mettent le couvert, les tables et tabourets etc. Il faut que ce soit coquet et accueillant, on l'a bien mérité ! C'est après un apéritif digne de ce nom que l'on se met à table. Les officiers sont invités bien sûr, avec le capitaine à la place d'honneur comme un chef de famille car c'est lui qui a veillé sur nous depuis si longtemps. La seule petite ombre au tableau, c'est aux transmissions. Nous ne sommes que deux, mais deux "quillards", alors il va falloir se remplacer à tour de rôle car il faut qu'il y en ait toujours un de permanence. Nous sommes quarante-six libérables à la compagnie. Il n'y a aucun manquant à cette cérémonie mémorable. Ce sont les plus jeunes qui montent la garde, on leur paiera quelques tournées de bière un autre jour, pendant que l'on est dans les frais un peu plus ou un peu moins, qu'importe !

Les plats arrivent au fur et à mesure que se déroule l'après-midi. Nos cuistots se sont surpassés pour en faire un repas gastronomique, malgré le peu de moyens mis à leur disposition par l'armée française. Mais ils ont mis un point d'honneur à ce que ce soit réussi pour gâter leurs anciens, tout ceci arrosé de bons vins. L'atmosphère se réchauffe et se détend au fil des heures. Lorsque le café arrive, de nombreuses

chansons ont déjà été entonnées par l'assistance et le pousse-café ne fait que renforcer les cordes vocales. Tout le monde chante, même ceux qui bégaièrent. Quelle ambiance ! Quel dommage si nous avions loupé ça !

Le capitaine est ému. Il va perdre bientôt le tiers de l'effectif de la compagnie, et le pire, c'est que beaucoup d'entre nous détiennent des points clés, que ce soit son chauffeur, son planton, son comptable. Tous sont "quillards", en passant par les radios, certains chauffeurs de G.M.C., infirmiers caporaux, chef de voltige et tous les baroudeurs qui connaissent le métier à fond à force de courir le djebel. Même un lieutenant, chef de section, est "quillard". Tout ceci, le capitaine le sait, car si nous, on lui fait une confiance aveugle, il sait, lui aussi, qu'il peut compter sur nous, de jour, de nuit, à tout moment. Nous, on va partir et il lui faudra former de nouveaux arrivants pour nous remplacer. Et il faut du temps pour former une compagnie homogène et solidaire. C'est peut-être pour tout ceci qu'il est de plus en plus loquace au fil des heures. Lui, si sobre habituellement, a dû goûter à l'alcool ce soir-là, et dans la nuit, il est monté sur la table pour nous chanter des chansons de corps de garde dont il est intarissable. Et pendant ce temps-là, tout en écoutant ses chansons, nous venons d'inventer un nouveau rite religieux digne d'une secte. Nous avons récupéré son calot et chacun, à tour de rôle, va verser à l'intérieur une bière bien pleine et la boire dans le calot avec le plus de dignité possible. Pas question de rire, et tout le monde y passera. Le lendemain, il faudra qu'il investisse dans un autre couvre-chef.

Cette fête de la quille de la 56-2-B s'est terminée tard dans la nuit. Personne n'est saoul, mais tout le monde a un peu bu, le degré d'alcoolémie doit tout de même être loin du zéro. Nous sommes tous heureux que cela se soit aussi bien passé. Mais pour l'instant, nous n'en savons pas plus sur notre libération...

L'année 1959 est arrivée depuis quelques jours. Je suis seul à la station lorsque le régiment m'annonce un message. Je dois prendre bloc-notes et crayon sans grande conviction. Un message de plus ou de moins, peu importe. Pourtant, celui-là va me combler de joie. Il concerne une visite médicale de libération, à passer le lendemain, pour sept gars parmi les quarante-six "quillards" et j'en fais partie ! Dieu soit loué ! On va partir prioritaires sur les autres, lesquels vont être obligés d'attendre encore. Dès que l'autre radio est de retour, je m'empresse de porter le message au capitaine. Il me gratifie d'un petit sourire en me disant "veinard". J'ai un bon copain qui est caporal dans une section. Il fait partie des sept. Je me décide d'aller l'avertir. Je le trouve en train d'écrire à sa mère. Il a le moral à zéro. *On l'aura donc jamais cette quille !* qu'il me dit. Sans rien lui dire, je lui range son papier à lettres et je lui demande de me payer une bière. Le foyer doit être ouvert à cette heure-ci. Il est étonné mais il s'exécute et dès que nous sommes dehors, je lui annonce la bonne nouvelle. Il comprend très bien que je ne pouvais pas dévoiler le contenu du message devant les copains de la piaule. Je n'ai jamais su s'il avait fini la lettre à sa famille car nous sommes restés un certain temps au foyer. Que la bière est bonne !

Dorénavant, tout va aller très vite. La visite médicale n'est qu'une formalité, on l'a passée à l'infirmerie du camp. C'est le toubib qui vient avec nous en opération qui s'est occupé de nous examiner, tout ça dans une ambiance joyeuse. L'après-midi a été consacré à préparer le paquetage, la valise. Ne rien oublier, car demain matin, on quitte le camp pour toujours.

Les G.M.C. nous emmènent au bataillon. Nous avons troqué nos treillis usés contre la tenue de ville. Maintenant on y croit. Dans l'escorte qui nous accompagne, il y a aussi des copains de notre contingent, lesquels devront patienter encore quelque temps avant de prendre la route du bataillon pour aller rendre le paquetage. Mais ils ne sont pas jaloux. Ils sont même contents pour nous.

L'après-midi nous allons aux "petits perdreaux", c'est le lieu-dit où le bataillon a son camp. Nous avons rendu le paquetage. Le fourrier est tolérant s'il nous manque une paire de chaussettes ou quelques caleçons. Après c'est au tour de l'armurier à nous recevoir pour rendre notre arme individuelle ainsi que nos munitions. C'est avec un petit pincement au cœur que je vois disparaître ma mitraillette, on était bons copains tous les deux, compagnons de tous les instants, bons ou mauvais. Que de fois elle m'a rassuré dans les moments difficiles ! Avec elle, je n'avais plus peur.

N'oublions pas le côté administratif. Tout d'abord, la solde. Elle est la bienvenue, car ces derniers temps, on a mis souvent la main au porte-monnaie, on n'a pas la quille tous les jours ! Quant au reste, rien

de changé, billets de train, bons de transport, bons pour les repas... La seule chose qui change, c'est que l'on nous remet la fameuse permission libérable avec notre livret militaire. Notre service militaire se termine.

Dans la nuit, on est venu nous réveiller. Le train pour Oran part au petit jour et il n'est pas question de le manquer. Un convoi nous descend à la gare de Tlemcen dans la nuit. Nous sommes presque des voyageurs comme les autres dans cette gare, mêlés au reste des voyageurs civils. Il y a des Arabes, mais aussi beaucoup de pieds-noirs. Partent-ils pour la France ? Ce n'est pas impossible. Eux non plus ne voient pas la fin de cette guerre relativement proche. Quant à moi, je ne vois pas de changements depuis mon arrivée, il va y avoir bientôt deux ans. La rébellion se porte bien, les fellaghas sont toujours dans les djebels et l'armée française est toujours sur le "qui vive".

Nous sommes assis sur un banc en attendant le train. Devant moi, sur le quai, il y a une femme accompagnée d'une jeune fille de douze ou treize ans. Cette dernière est en possession d'une sorte de cerceau aux couleurs vives qui attire mon regard. Elle le manipule, passe son corps à travers, le ressort. Ceci ne m'étonne pas, on a bien le droit de s'amuser à cet âge, mais je me demande bien à quoi peut servir cet instrument. Je n'en ai jamais vu de ma vie et je n'en vois aucune utilité, ni à quoi il peut servir. Il va falloir que je rentre en France pour que je me rende compte du retard que j'ai pris avec la vie civile. Ce cerceau qui m'a tant intrigué n'est ni plus ni moins qu'un amusement qui fait fureur à l'époque mais à notre insu, c'est le fameux "Houla Hoop", mais personne ne nous avait mis au courant.

Le train est parti. C'est la première partie de notre retour au pays. Il fait jour et je revois défiler sous la fenêtre du wagon tant de souvenirs : la colline où l'institutrice a eu affaire à nous, le pont des cascades qu'un détachement de la 5^{ème} compagnie a gardé pendant de longs mois, la sortie des tunnels où les fellaghas prenaient un malin plaisir à faire sauter la voie ferrée, la bourgade d'Aïn Fezza où l'on a vécu de bons et de mauvais moments, le passage à niveau, il y a peut-être un nouveau garde-barrière, et toujours aussi imposant avec ses falaises, le djebel Nador que l'on a parcouru en long, en large, et en travers une multitude de fois. Il me semble qu'il y a une éternité que je suis arrivé dans le coin n'ayant aucune idée de ce qui m'attendait. Je quitte tout avec joie mais aussi avec un brin de mélancolie. C'est dommage d'être venus ici pour faire la guerre, on aurait été si bien en temps de paix !

Arrêt à Lamoricière. D'autres "quillards" montent dans le train, ceux des autres bataillons ou même P.C. du régiment. Mais sur le quai, sont présents les copains de la 5^{ème} compagnie qui sont venus nous dire un dernier adieu. On ne se reverra plus, sauf à de rares exceptions. Discrètement, sans se faire voir, on écrase une larme au coin de l'oeil. C'est une famille qui se sépare pour toujours, on se promet de s'écrire, de se revoir, mais au fond de nous, nous savons tous que c'est terminé. Finie la devise *Un pour tous, tous pour un*. Maintenant, cela va être chacun pour soi et c'est ce qui assombrit la joie de la quille.

A Oran, rien à dire. Nous ne sommes que de passage et nous sommes considérés comme tel, de simples inconnus qui passent, des numéros en quelque sorte. Nous n'y attachons aucune importance. Le soir, nous sommes allés souper en ville, boire quelques bières, mais notre souci primordial, c'est que demain on prend le bateau pour la France et on rentre au D.I.M. avant qu'il ne soit trop tard.

J'ai gardé un mauvais souvenir d'une traversée en bateau. Mes copains aussi se méfient de la tempête et comme on a quatre sous en poche, on se paie le luxe d'une cabine au centre du bateau. Comme ça, on sentira moins l'effet de la mer sur le bateau au cas où la Méditerranée voudrait nous laisser le souvenir d'une désagréable traversée.

Marseille ! Marseille, nous revoilà ! Les quais de la Joliette nous tendent les bras. Nous allons débarquer ici sans billet de retour pour le djebel. C'est incroyable, le train nous attend. Nous n'avons qu'à changer de moyen de transport et malgré toute la lenteur administrative et militaire, le convoi s'ébranle en direction de la vallée du Rhône. Nous allons remonter vers le nord à la vitesse d'un convoi militaire. Ce n'est pas encore aujourd'hui que l'on va battre des records de vitesse. Nous nous approchons de Lyon avec un serrement de coeur. Le convoi ne va pas plus loin. C'est le moment de la séparation. Maintenant chacun pour soi. On va partir chacun de notre côté pour rejoindre notre famille. Après le dernier adieu et les promesses de s'écrire, chacun se renseigne sur un train éventuel en partance pour retrouver notre coin de France à nous, celui de notre jeunesse.

Il se fait tard. J'ai encore un train pour Saint-Etienne. Je le prends tout en sachant très bien que je suis condamné à y passer la nuit car il n'y aura plus de train pour Montbrison. Tant pis, j'attendrai le lendemain. Maintenant, je ne suis plus à quelques heures près et je ne veux pas recommencer l'odyssée de faire Montrond-Montbrison à pied comme pour la permission.

Samedi 10 janvier 1959 : j'ai sauté dans le premier autorail en partance pour Montbrison. Les bancs de la salle d'attente de la gare de Châteaureux sont plutôt durs mais j'ai somméillé quand même dans l'obscurité car la gare est fermée la nuit. Maintenant cette micheline roule vers Montbrison, vers ma famille, mes amis, vers tous ceux qui m'attendent. Dès la sortie de la gare, je me dirige vers la gendarmerie pour faire viser ma permission, comme ça je serai débarrassé de ma dernière obligation militaire.

C'est jour de marché et, dans les rues, je croise beaucoup de visages connus. Un bonjour, un brin de causette, tu es de retour ? Tu arrives en permission ? Mais je ne m'attarde pas trop. J'ai des personnes à retrouver en priorité, celles qui m'ont attendu depuis si longtemps et surtout ma mère, pour mettre fin à ses soucis et ses angoisses pour son fils. Elle a dû s'en faire du souci, surtout que dans la région, certains ont été tués pendant cette guerre qui n'en finit pas.

Le week-end s'est bien passé. La famille, les proches, amis et copains m'ont pris en charge. Pas le temps de souffler. Des copains plus âgés que moi ont été libérés eux aussi il y a plusieurs mois mais certains n'ont pas connu la vie de baroudeur que j'ai vécue. Les retrouvailles sont chaleureuses. Il y a si longtemps que l'on ne s'est vus.

Mais le lundi, cette ambiance de fête est terminée. Chacun va vaquer à ses occupations professionnelles et reprend ses soucis de la semaine. Dans le civil, il faut bien gagner sa croûte. Je les comprends mais moi, que vais-je devenir ?

Je me sens hors du temps, complètement déphasé. Je ne fais plus partie de leur monde. Il y a des tas de choses que mon esprit ne comprend pas, ne comprend plus. J'ai vu dans une vitrine une espèce de caisse en bois avec une vitre bizarre sur l'avant. Il y a des images qui défilent. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Renseignements pris, il paraît que ça s'appelle une télévision. A quoi ça peut servir dans la vie de tous les jours ? Et il y a des tas de choses comme ça. Des vieux quartiers de Montbrison ont été rasés pour faire place à de grandes bâtisses toutes neuves, avec de multiples étages. Il paraît que ce sont des H.L.M. Je me suis assis dans l'herbe pour faire le point. Je suis affreusement seul. Je suis convaincu que tous ceux qui m'entourent pensent que je vais reprendre le cours de la vie où je l'ai laissée le 9 novembre 1956.

Ils ne se rendent pas compte que j'ai perdu mes points de repère. Je suis seul au milieu des autres. Que vais-je devenir ? Avec cette tête bourrée de souvenirs de la 5^{ème} compagnie où l'on se comprenait sans rien dire ou presque. Aujourd'hui, je dirai presque que c'était comme une secte avec un seul souci : rester vivant. Mais les questions pécuniaires étaient loin derrière, tant que dans le camp il y avait un seul soldat possédant un porte-monnaie un peu garni. Mais maintenant, je ne vois autour de moi que des personnes qui se lèvent le matin pour gagner "leur pain" alors qu'à mes yeux, la vie, il faut la vivre sans l'appât du gain, sans égoïsme. Pourquoi tous ces gens qui se dépêchent, sans voir autrui. Est-ce que je vais m'y faire à cette nouvelle vie. Il faudra bien pourtant. Moi aussi, il faudra que je me mette au travail, à des heures fixes, réglementées, que je dorme toutes les nuits dans mon lit, que je me lève toujours à la même heure ; et ceux qui vont me commander n'auront pas les valeurs humaines du capitaine que j'ai laissé là-bas. J'aimerais parler de la vie que j'ai menée pendant cette guerre, mais je sens que l'on m'écoute poliment, sans plus. Je comprends qu'ils ont leurs soucis quotidiens et ils doivent se dire en pensant à nous, les soldats libérés : "Ils sont revenus vivants, faut pas se plaindre". Mais ça n'apaise pas mes états d'âme. Cette guerre m'a collé un boulet dans la tête dont je n'arriverai pas à me défaire. Tous les jours, toutes les nuits depuis que je suis rentré, je repense à l'Algérie et à tous ceux que j'ai connus et qui m'ont aidé à supporter cette vie trop dure pour un gars de vingt ans. Eux aussi doivent se poser des tas de questions et se sentir si seuls. Maintenant, nous sommes isolés les uns des autres. Pour se refaire une place dans la vie civile, à nous de nous débrouiller, chacun à sa façon. Lorsque l'on nous a appelés à la vie militaire, on nous a pris en charge pendant quelques mois. Il devrait en être de même pour le retour à la vie civile, une cure d'adaptation ne nous ferait pas de mal.

On n'arrête pas le cours du temps. Les jours ont passé, les semaines aussi. Je suis un peu plus serein. Mes angoisses des premiers jours de vie civile s'estompent. Je sors tout de même avec mon couteau à cran d'arrêt et mon poing américain dans la poche, ça me rassure. Je perds tout doucement cette manie de toujours regarder autour de moi pour prévenir un danger imaginaire. Au cinéma, je recommence à regarder le film au lieu d'observer les autres spectateurs autour de moi et surtout derrière. J'ai du mal à comprendre pourquoi ceux qui m'entourent sont si peu méfiants envers les gens qui les entourent.

Les mois et les années ont passé. Je n'ai jamais pu me libérer de ces souvenirs. Ils sont profondément ancrés dans ma mémoire, indélébiles, inoubliables. Ils ont hanté mes nuits et occupé mon esprit le jour. Mon entourage a dû pâtir en subissant mon comportement et mon état d'esprit et ceci, sans que j'en aie conscience. Mais je pense que ces lignes, que je viens d'écrire, vont me libérer de tous ces souvenirs. Je ne serai plus le gardien de ces faits de guerre vécus ces années-là. Maintenant, c'est à elles de conserver, pour ceux qui viendront, ces souvenirs de baroud dans les djebels, de cette guerre que l'on nous avait présentée sous le nom de pacification. Avant de clore ce recueil d'événements vécus, j'aimerais donner quelques coups de chapeau à certaines personnes que j'ai côtoyées pendant tout ce temps :

Tout d'abord, aux officiers qui ont prouvé, pour la plupart, leur valeur de soldat dans la connaissance des tactiques de guérilla, tout en respectant au plus haut point les personnes qu'ils avaient sous leurs ordres, avec comme souci principal, de nous voir partir à la quille en bonne santé.

Aux infirmiers qui couraient sous les balles pour porter secours aux blessés, au mépris du danger pour eux-mêmes.

Aux cuistots, lesquels ont sacrifié souvent leurs heures de repos pour que l'on trouve, à notre retour du djebel, un repas chaud, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit.

Aux chauffeurs, qui nous ont toujours ramenés à bon port malgré l'état des pistes et leurs pièges. Nous n'avons jamais eu un accident, si minime soit-il. Rappelons-nous encore que ce sont eux qui montaient la garde au retour d'opération pour nous permettre de nous reposer.

A tous les baroudeurs et à tous les services de la compagnie, les humbles et les sans grade. Je les remercie d'avoir su préserver entre nous l'esprit de solidarité et de fraternité qui nous a toujours unis, en mettant un point d'honneur à respecter la devise du chevalier Bayard que le 7^{ème} régiment d'infanterie a fait sienne :

Sans peur et sans reproche.

TABLE

Présentation :

Carte : <i>l'Algérie pendant la guerre (1954-1962)</i>	p.	2
<i>De la guerre sans mots à la mémoire blessée</i>	p.	3
<i>Témoin de l'histoire</i>	p.	7

Godillots et casque lourd

Jean Baudou

• Avertissement	p.	8
• 9 novembre 1956	p.	9
• Le voyage	p.	10
• 7 ^{ème} Régiment de tirailleurs marocains	p.	11
• 4 ^{ème} Régiment de tirailleurs marocains	p.	13
• Les marches	p.	14
• Les grandes manoeuvres	p.	16
• Allemagne-Algérie, le voyage	p.	20
• Quinze jours au camp des Zarifètes	p.	25
• Pâques 1957	p.	26
• Première opération dans le djebel	p.	30
• Tirs nocturnes, pourquoi ?	p.	31
• Une opération, qu'est-ce que c'est ?	p.	32
• Le petit bois	p.	33
• Les vingt-six rappelés	p.	34
• Les accidents	p.	35
• Premier mai 1957, premier fellagha	p.	37
• La grotte	p.	38
• La corvée d'eau	p.	39
• Mort pour rien	p.	42
• Le bombardement	p.	42
• Un peu d'humour	p.	43
• Départ pour Tlemcen	p.	44
• Retour en caserne	p.	46
• Le stage	p.	47
• Patrouille dans Tlemcen	p.	49
• Geôles et prisonniers	p.	50
• Retour à la 7 ^{ème} compagnie	p.	52
• Opération aux Khémis	p.	53
• Le fusil	p.	55
• Et pourtant	p.	56
• Incendiaire sur ordre	p.	62
• Des kilomètres et des fellaghas	p.	64
• 16 octobre 1957, à la cote 1616	p.	66
• Sauvés par la maladie	p.	69
• Retour au camp des Zarifètes	p.	71
• La 5 ^{ème} compagnie et les déserteurs	p.	72
• Mon premier prisonnier	p.	73
• Perdus	p.	75

• Embuscade au col des Zarifètes	p.	77
• Signaux lumineux à la ferme	p.	80
• Pas de répit	p.	81
• Aïn Fezza	p.	83
• Aïn Fezza - Ouchebea - les Cascades	p.	84
• Exécution dans la neige	p.	86
• Pas fiers de nous	p.	87
• L'embuscade du dimanche	p.	89
• La permission	p.	90
• Sabotage sur la voie ferrée	p.	93
• 3 mai 1958	p.	94
• Ca n'arrive qu'à moi	p.	96
• Une page d'histoire	p.	97
• Le déserteur	p.	102
• L'attaque du camp d'Ouchebea	p.	103
• Cupide à en mourir	p.	105
• Le garde-barrière	p.	106
• Message "flash"	p.	108
• Dernier dimanche de juillet 1958	p.	110
• Opération photos	p.	112
• Le poltron	p.	113
• Dimanche 14 septembre 1958	p.	115
• La ferme Cohen	p.	120
• 28 septembre 1958	p.	121
• La patrouille du soir	p.	122
• La Médina	p.	123
• Saès	p.	125
• Mon deuxième prisonnier	p.	126
• Noël 1958	p.	128
• La quille	p.	130

Photos appartenant à l'auteur.

(couverture : les "radios" dans le djebel Khémis, septembre 1957)

Supplément au N° 73-74 d'avril 1998.

Village de Forez, bulletin d'histoire locale.

Siège social (abonnements) :

- Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON.
- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : Philippe Pouzols, André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Monique Diaz, Pierre Drevet, Roger Faure, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1998.

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600, Montbrison.